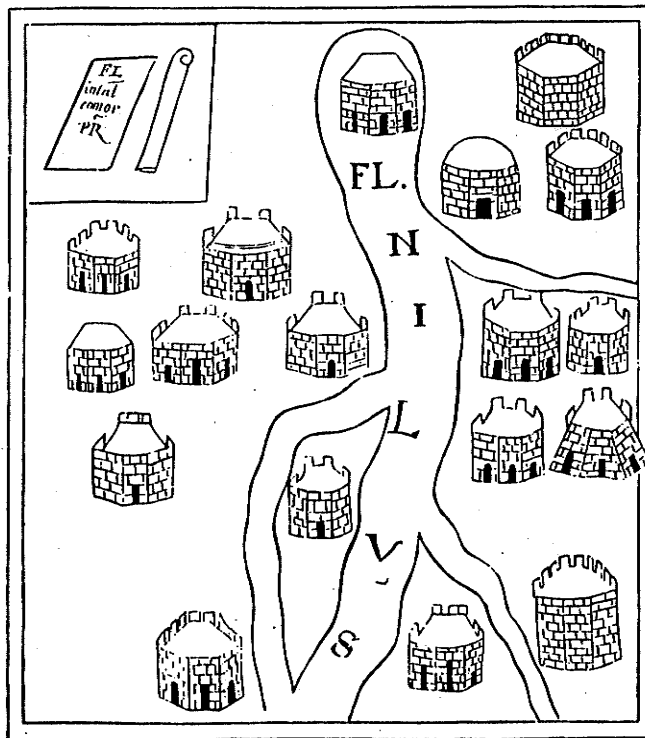


PASCAL ARNAUD

LA CARTOGRAPHIE A ROME



Tome II.

Thèse d'Etudes Latines pour le Doctorat d'Etat réalisée sous la direction de monsieur le professeur Pierre GRIMAL. Université de Paris IV

1990

DEUXIEME PARTIE:
LIRE ET TRACER DES CARTES.
USAGES ET CONVENTIONS
CARTOGRAPHIQUES.

Toute activité mimétique est un code et relève ainsi d'une convention. C'est particulièrement vrai de la cartographie, qui, de toutes les activités mimétiques est, on l'a vu, l'une des plus abstraites et des plus éloignées des perceptions individuelles de la réalité sensible¹, en particulier lorsqu'il s'agit de mappemondes, qui proposent au lecteur une vision du monde qui l'entoure sur laquelle son expérience intime n'a pas de prise; on ne situe pas, en effet, l'image par rapport à son référent, mais par rapport à d'autres représentations: c'est ainsi que l'on n'identifie pas une carte de l'Italie parce que l'on a déjà vu l'Italie, mais parce que l'on a déjà eu sous les yeux d'autres représentations identiques dont le sens nous a été donné par un interprète ou par des légendes. Les symboles dont elle use peuvent eux aussi relever de l'abstraction pure et simple et, par voie de conséquence, apparaître entièrement conventionnels; pour prendre des exemples contemporains, on rappellera qu'une ville peut être représentée par un point, par un carré, de dimensions et de couleurs variées, ou par son plan, figuré selon des degrés de schématisation divers. Le simple mortel n'a pas, ou n'avait pas, la possibilité d'accéder, par ses propres moyens, au regard vertical, propre aux dieux, que reproduit la mappemonde. Jamais, jusqu'à la conquête de l'espace, œil humain ne put en effet embrasser d'un seul regard la totalité des lieux habités par le genre humain; en sorte que l'objet de la représentation tout autant que ses modalités de reproduction peuvent à bon droit apparaître conventionnels. Aujourd'hui encore, les légendes, le choix des couleurs, la représentation des reliefs (rendus par des hachures, des ombrages ou des courbes de niveau) répondent à des objectifs précis et reflètent des choix du cartographe, si codifiés soient-ils. Chaque type de carte, routière, topographique, touristique, militaire, économique, géologique, hydrographique, archéologique, etc... procède en

¹Cf. *supra*, I. 1.

effet d'une sélection consciente du contenu et adopte, pour transmettre l'information souhaitée, des conventions particulières, en principe explicitées par une légende et normalement assez unifiées pour être immédiatement comprises de l'utilisateur.

L'unification des symboles conventionnels et des règles cartographiques a toutefois été une longue conquête, en particulier dans le contexte d'une cartographie antérieure à l'imprimerie et soumise aux aléas de la copie manuscrite et des intentions particulières, plus ou moins conscientes, de chacun des copistes. Certains savants, comme A. et M. Levi², ont tenté, à partir de l'étude de la fameuse Table de Peutinger, de mettre en évidence l'existence d'une symbolique iconographique assez stricte, propre à la cartographie romaine en général et à l'administration très officielle du *cursus publicus*³ en particulier. Faut-il les suivre dans cette voie, en restant à l'intérieur du champ étroit de ce document, ou peut-être nuancer quelque peu cette vision des choses en tentant de broser un tableau plus général des conventions du "langage des cartographes" de l'antiquité romaine dans tous les domaines, à commencer par celui du tracé général de la carte, et jusqu'aux menus détails qui en parsèment la surface, comme autant de bigarrures et taches de couleur⁴? C'est ce à quoi nous allons essayer de répondre dans cette partie.

²*Itineraria Picta*, Rome, 1967.

³*Ibid.*, p. 126 sq.

⁴Strabon, II,5,17, C 120. parle des *Poikilmata* de la carte chorographique. Le terme désigne très clairement des "broderies de couleur"; cf. *infra*, 2e partie, ch. 5.2.

L'unification des symboles conventionnels et des règles cartographiques a toutefois été une longue conquête, en particulier dans le contexte d'une cartographie antérieure à l'imprimerie et soumise aux aléas de la copie manuscrite et des intentions particulières, plus ou moins conscientes, de chacun des copistes. Certains savants, comme A. et M. Levi², ont tenté, à partir de l'étude de la fameuse Table de Peutinger, de mettre en évidence l'existence d'une symbolique iconographique assez stricte, propre à la cartographie romaine en général et à l'administration très officielle du *cursus publicus* ³ en particulier. Faut-il les suivre dans cette voie, en restant à l'intérieur du champ étroit de ce document, ou peut-être nuancer quelque peu cette vision des choses en tentant de broser un tableau plus général des conventions du "langage des cartographes" de l'antiquité romaine dans tous les domaines, à commencer par celui du tracé général de la carte, et jusqu'aux menus détails qui en parsèment la surface, comme autant de bigarrures et taches de couleur⁴? C'est ce à quoi nous allons essayer de répondre dans cette partie.

²*Itineraria Picta*, Rome, 1967.

³*Ibid.*, p. 126 sq.

⁴Strabon, II,5,17, C 120. parle des *Poikilmata* de la carte chorographique. Le terme désigne très clairement des "broderies de couleur"; cf. *infra*, 2e partie, ch. 5.2.

CHAPITRE PREMIER: LES CONDITIONS MATÉRIELLES DE LA PRODUCTION DES CARTES.

Les cartes dont nous venons de tenter d'élaborer la typologie s'illustrent à la fois, nous l'avons vu, par le caractère en apparence contradictoire des grandes familles que l'on peut y individualiser, et par l'immobilisme relatif qui semble corrélatif de l'unité apparente de l'ensemble des documents d'une même famille. Il est donc souhaitable de s'arrêter le temps d'un chapitre sur la pratique cartographique, qui peut nous aider à saisir comment cette diversité s'est avérée possible, et surtout comment elle a été perçue par les utilisateurs des cartes. Avant, donc, de nous pencher sur les diverses conventions qui nous permettront de comprendre les mécanismes propres à la cartographie d'époque romaine, nous allons nous attacher, dans la mesure où nos sources nous en laissent la possibilité, à définir la personnalité et la formation des cartographes, les méthodes qu'ils ont mises en œuvre et les contraintes matérielles que les supports sur lesquels ils dessinaient leurs cartes ont pu exercer sur la typologie des cartes anciennes.

1. Les cartographes.

Il est bien difficile, en effet, de comprendre la cartographie sans essayer, au préalable, de connaître, dans la mesure du possible, les cartographes qui en furent les artisans. Malheureusement, si l'on dispose de quelques synthèses sur le sujet pour la fin du Moyen Age et pour les Temps Modernes, à l'exception des grandes figures de la science grecque, les cartographes anciens demeurent dans les oubliettes de l'art ou de la science d'où voudrions, autant que l'état de notre documentation le

permettra, les tirer, car nous les connaissons mieux que nous ne l'imaginons.

Les plus familiers d'entre eux à nos yeux, et les seuls que nous puissions en un sens considérer comme des professionnels de la cartographie, sont sans conteste les arpenteurs-cartographes, civils ou militaires, chargés d'établir les bases administratives de la perception du loyer de l'*ager publicus*, à savoir le cadastre. Ces spécialistes portaient des noms variés, *Gromatici*, du nom de la *Groma*, l'instrument de visée qui constituait la base de leur pratique, *mensores*, ou *Chorographi*. Pour schématiser une pratique sur laquelle nous nous étendrons plus loin⁵, ils avaient mission, après avoir élaboré une ébauche réalisée sur une toile de lin, et qui portait tout naturellement le nom de *lintheum*, de permettre la réalisation d'une carte de bronze ciselé copiée en principe en deux exemplaires répartis entre le pouvoir central et la collectivité concernée, selon un usage attesté au moins depuis le deuxième siècle avant notre ère. La nature exacte et l'utilisation administrative du *lintheum* sont, nous le verrons, d'interprétation contestée, mais il est à peu près certain que le document final de bronze, ou ses copies de marbre, à notre sens les seuls qui fussent réellement achevés, et propres à être utilisés, non sans mal, par l'administration, n'étaient généralement pas réalisés par les auteurs de la carte-brouillon. Quel que soit le sens exact qu'on lui donne, l'inscription d'un prétorien de Vérone⁶ nous en donne la preuve, qui distingue

⁵ Cf. *infra*, troisième partie, ch. 1.; la première attestation certaine d'une carte gromatique remonte à 165; cf. Granius Licinianus, XXVIII, p. 9 Flemisch. Cf. F.T. Hinrichs, *Die Geschichte der gromatischen Institutionen, Untersuchungen zu Landverteilung, Landvermessung, Bodenverwaltung und Bodenrecht im römischen Reich*, Wiesbaden, 1974, p. 57, n. 37 (= Id., *Histoire des Institutions gromatiques*, [BAH, CXXIII], Paris, 1989, p. 59; n. 37).

⁶ B. Forlari-Tomaro: *L'iscrizione di un pretoriano Veronese*, dans *Epigraphica*, 7 (1945), p. 35-38; *AE*, 1947, 61; R.K. Sherk, *Roman Geographical Exploration and Military Maps*, dans *ANRW*, II.1, 1974, p. 550.

soigneusement entre le travail de *Chorographia*, le "Survey" des anglo-saxons, et la gravure de bronze:

[T]enatio | L. f. | [P]rimioni | [mi]liti praet(oriano) | chort(is) IIII |
[ch]orographiar(io) | [ite]m caelatori | [fil]io piissimo mater.

"A son fils très pieux Tenatius Primion, soldat prétorien de la quatrième cohorte, versé dans l'art de la chorographie, également ciseleur, sa mère".

La lecture de ce texte est en effet discutée: le débat qu'elle a soulevé porte sur le développement de l'abréviation [ch]orographiar(---) , que l'on développe généralement, avec les premiers éditeurs de la pierre, en [ch]orogra-phiar(io). Cette forme est cependant assez éloignée de la forme *chorographus* que l'on rencontre en général pour désigner les *mensores* à partir du verbe et de l'adjectif grecs χωρογράφειν et χωρογράφος⁷; il est dès lors très tentant de développer en [ch]orographiar(um) ⁸; Tenatius Primion aurait alors été étroitement spécialisé dans la gravure sur bronze de cartes cadastrales. Après avoir pleinement adhéré à cette séduisante restitution, nous sommes aujourd'hui plus réservé. La restitution [ch]orographiar(ius) est en effet pleinement conforme aux usages de la formation des adjectifs en *-iarius* sur un substantif en *-ia*; *chorographiarius* dériverait donc tout aussi naturellement de *chorographia* que *topiarius* de *topia* ⁹. D'autre part, la restitution *chorographiar(um)* ¹⁰ suppose une disjonction de *item* qui constitue un tour littéraire quelque peu marqué pour une inscription bien

⁷*Chorographus* : CIL, VIII, 12914; J. Tait et C. Préaux, *Greek Ostraca in the Bodleian Library at Oxford*, Londres, 1955, n°s 1725.5; 1738.3 et 1759. 3-4; χωρογράφησας: OGIS, 205 = IGRR, I, 1365. Mais cette dénomination vient moins du sens de "carte", toujours possible, mais jamais nécessaire, que de la nature régionale d'un *Survey* limité à une *Chôra*.

⁸Cl. Nicolet, *De Vérone au Champ-de-Mars: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988), p. 127-138.

⁹Cf. P. Grimal, *Les Jardins Romains*, Paris³, 1984, p. 91, n. 4 et Paucker, dans *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, 27, p. 113.

¹⁰ La restitution *chorographiar | [u]m caelatori* est très improbable, car la lacune de la seconde ligne est d'au moins trois lettres.

laconique par ailleurs, et suppose surtout un usage assez surprenant de *item*, en contradiction avec ce que nous rencontrons dans les autres inscriptions de prétoriens, qui se contentent de mentionner par une simple apposition à leur qualité de prétorien leur spécialité au sein du prétoire¹¹. Cette particularité est d'autant plus surprenante que la présence de la particule copulative *item* se comprend parfaitement dans l'hypothèse d'une double spécialité dans le prétoire. Enfin, l'hypothèse d'une spécialité unique conférerait à notre homme un champ d'activité bien étroit; car ce que nous savons de l'activité, bien réelle assurément, des prétoriens en matière de relevé cadastral ne nous permet en aucune façon de penser qu'elle aurait fourni assez de matière pour occuper à plein temps un "graveur de cadastres"; en revanche, si l'on sait que la gravure sur bronze s'appliquait normalement à tous les actes officiels destinés à garder valeur de preuve, et que l'activité des *mensores* civils ou militaires dépassait de très loin la simple affectation au service du cadastre¹², il apparaît tout à fait normal de penser que notre homme jouissait d'une double spécialisation, peut-être avant tout celle d'un graveur si l'on voit dans la forme *chorographarius* une atténuation de la forme *chorographus*; n'étant pas assez versé dans l'art de la chorographie pour effectuer lui-même un relevé de terrain, notre homme aurait reçu assez d'instruction en la matière pour être capable de reproduire sur le bronze, selon des normes légales, les brouillons que lui remettaient les arpenteurs, mais aussi tous les autres documents, de toute nature, susceptibles d'être reproduits sur le bronze.

Pas plus que les lapicides qui gravèrent les cartes cadastrales d'Orange, la *Forma Urbis*, ou d'autres plans, les *agrimensores* ou les

¹¹ Cf. *ILS* 2058 sq.

¹² Cf. Sherk, *art. cit.*; ils avaient en effet aussi pour tâche de concevoir les tracés des routes et des aqueducs, des travaux de siège, des camps militaires, de percer des tunnels, etc... Sur la valeur particulière des actes gravés dans le bronze, cf. C. Williamson, *Monuments of Bronze: Roman Legal Documents on Bronze Tablets*, dans *Classical Antiquity*, 6.1 (Avril, 1987), p. 160-183.

mensores aedificiorum n'étaient des cartographes de profession; ils étaient avant tout géomètres et arpenteurs; leur travail consistait essentiellement en mesures au sol, reportées sur un plan sur un brouillon, puis mis au propre par des graveurs sous la forme d'un maillage orthonormé bien éloigné d'une carte au sens où on l'entend normalement, et bien plus proches du plan¹³, tant il est vrai qu'il existe une différence fondamentale entre la représentation d'espaces mesurables, susceptibles d'être appréhendés par l'expérience sensible, et celle de grandes unités qui dépassaient nettement le cadre des zones mesurables *stricto sensu*. Enfin, le résultat matériel du travail des *agrimensores*, à en juger par le cadastre d'Orange et par les textes du *Corpus Agrimensorum*, devait rester très géométrique, très schématique, et très étroitement limité aux techniques de l'arpentage: les systèmes orthonormés y étaient en effet, comme on le verra au début de notre troisième partie, à la fois le moyen et l'objet de la représentation.

S'agissant de la confection de cartes à proprement parler, c'est-à-dire d'objets destinés à représenter des zones que la mesure et l'expérience quotidienne ne permettaient plus d'apprécier clairement, les savants grecs nous renseignent probablement plus que l'on ne pourrait l'imaginer à lire les conclusions d'apparence quelque peu pessimiste que nous avons pu tirer de leurs ouvrages. Il n'en reste pas moins que les savants, à défaut de pouvoir publier leur cartes, ont sans doute élaboré des cartes à leurs fins personnelles; c'est ce que l'on a pu appeler la "carte heuristique", qui constitue l'un des moyens de l'enquête du cartographe¹⁴. Eratosthène,

¹³ Cf. Sherk, *art. cit.*, p. 551-558; P. Janni, *Mappa*, p. 63 sq. ; *infra*, III, ch. 1. Sur les limites de leur rôle en matière de cartographie militaire, cf. notre analyse de la *forma Æthiopiæ de Néron*, *infra*, III, ch. 2.

¹⁴ Cf. C. Jacob, *D'Eratosthène à Ptolémée: concepts et matélangage de la carte alexandrine*, à paraître dans *Actes de la Table Ronde sur la Cartographie Antiqua*. Un

Strabon peut-être, mais il est permis d'en douter, Marin de Tyr probablement, et Ptolémée, comme Dicéarque avant eux ont certainement rédigé sinon des cartes complètes, du moins des embryons de cartes à partir desquels ils ont développé leur raisonnement mathématique et géométrique.

Les instructions qu'ils nous ont laissées pour l'établissement de la carte nous donnent au moins une information essentielle: il appartenait au lecteur de dresser lui-même la carte à partir du texte des géographes. Le lecteur devait donc, pour peu qu'il le souhaitât, faire l'effort de devenir lui-même cartographe, ou confier cet effort à un commis. Cette pratique curieuse à nos yeux, mais apparemment bien attestée dans l'Antiquité, consistait à se fonder sur un texte pour élaborer une carte, alors que nous privilégions évidemment aujourd'hui la carte. Denys le Périégète, par exemple, avait choisi de décrire en vers une carte du monde pour en diffuser l'image; lorsque nous trouvons, sous la plume de Cassiodore¹⁵, la mention d'un *pinax Dionysii*, c'est donc, selon toute vraisemblance, à moins qu'un certain Denys distinct de l'auteur de la *Périégèse* n'ait dressé une carte du monde, d'une mappemonde isolée dressée à partir du texte de la *Périégèse* qu'il s'agit, et non d'une mappemonde jointe au manuscrit par les soins de l'alexandrin ou par ses éditeurs¹⁶. Pour des raisons qui tiennent,

bref compte-rendu provisoire de cette communication a été publié par O. Dilke, *Table Ronde on Græco-Roma Cartography* (Paris, 1987), dans *JRA*, 1 (1988), p. 90.

¹⁵*Inst. div.*, I.25: *Deinde pinacem Dionysii discite breuiter comprehensum, ut quod auribus in supradicto libro (sc. Iulii oratoris) percipitur, pæne oculis intuentibus uidere possitis.*

¹⁶ Contre l'opinion de P. Courcelle, *Les Lettres grecques en Occident*, Paris, 1943, p. 335, fidèle à Schanz-Hosius, IV.2, p. 236, n. 1, qui y voyait une carte insérée dans un manuscrit d'Avien ou de Priscien, cf. l'argumentation très probante de C. Jacob, *Géographie et Culture*, p. 694 sq. L'absence de toute mention du nom d'Avien ou de Priscien dans le passage de Cassiodore est déterminante. Il ne peut renvoyer qu'à un ouvrage qui au mieux grouperait une carte et le texte grec de Denys; mais alors, le titre donné à l'ouvrage est incompréhensible. Il est clair que Cassiodore, qui place la lecture du *pinax Dionysii* sous le patronage des yeux, et non des orielles, est une carte et seulement une carte. On peut mettre en parallèle avec ce passage de Cassiodore celui du Panégyrique pro instaurandis scholis d'Eumène où celui-ci écrit (20.3) *quo*

nous le verrons, à la technique de l'édition et à la nature même du projet littéraire de Denys, désireux de rivaliser avec la carte et de remplacer la carte qu'il décrit par un texte, il est impensable d'y voir une "carte de Denys"; il s'agissait donc nécessairement d'une carte rédigée à partir de son texte, et probablement légendée en grec¹⁷.

Ptolémée, nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, ne renvoie jamais à la carte de Marin de Tyr, mais à la carte "selon Marin de Tyr"¹⁸, qui, pourtant, tout comme Strabon avant lui et Ptolémée après lui, n'avait pas fait l'économie de développements détaillés sur la façon de construire son globe ou sa carte et sur les différentes projections possibles et souhaitables¹⁹, selon un véritable *topos* propre aux textes géographiques²⁰; mais cette carte, dressée par un ou par des anonymes, à partir de Marin de Tyr, ou que l'on pouvait simplement se représenter en imagination et concevoir à partir de son œuvre sans la dessiner réellement, n'était en aucun cas une carte dressée de la main du devancier de Ptolémée.

manifestius oculis discerentur quæ difficiliter percipiuntur auditu, qui oppose dans les mêmes termes des textes seuls à une mappemonde isolée.

¹⁷ L'expression *pæne oculis intuentibus* se justifie exclusivement par référence à la lecture, ordinairement publique, caractérisée par une perception auditive, à laquelle elle s'oppose, et fait entièrement écho au texte d'Eumène cité à la note précédente: le texte s'adresse à l'oreille, la carte à l'œil. Le terme *pæne* suggère moins à notre sens "une tendance à l'adéquation entre l'ouïe et le regard" (Jacob, *op. cit.*, p. 698) que la possibilité d'une perception immédiate de la carte qui, à la limite, pourrait se dispenser du secours des légendes et de la lecture; d'une perception qui serait celle que l'on peut avoir d'un tableau. Il n'est pas dit que les moines de Vivarium fussent totalement rebelles au grec, puisqu'aussi bien Cassiodore leur conseille la lecture de Ptolémée, alors qu'il ne semble pas que le géographe ait alors été accessible dans une tradition latine. Du moins la lecture d'un grec élémentaire comme celui des listes de Ptolémée ou des légendes d'une carte devait-elle demeurer à la portée de certains d'entre eux; l'expression *pæne oculis* ne signifiait-elle pas que, même dans l'impossibilité de lire les légendes grecques, les moines, comme plus tard Mas' Udi devnat les cartes de Ptolémée, pourraient néanmoins jouir de la perception de l'espace que seule l'image cartographe pouvait offrir?

¹⁸*Géogr.*, I.18.3: tou) kataà toàn Mari)non piçnakoj

¹⁹ Comme Strabon, Marin optait pour la projection orthogonale; *id.*, I.20.4. Les *scholies à la Périégèse de Denys*, v. 242 (*GGM*, II, p. 441), donnent un autre exemple d'une carte réalisée "selon Eratosthène et Denys", association qui ne laisse aucun doute quant au fait que cette carte, réelle ou fictive, se fondait ainsi sur des sources textuelles; cf. Chr. Jacob, *Géographie et culture*, p. 702

²⁰*id.*, I.20.

L'usage de laisser le lecteur libre de réaliser des cartes à partir des textes trouve de nombreuses autres attestations: Strabon, par exemple, on s'en souvient, renonçait à la représentation de la terre habitée sur une surface sphérique, jugée trop encombrante, mais c'était seulement pour achever sa mise en garde par un choix qu'il laissait à son lecteur:

Ἄλλ' ἐπειδὴ μεγάλης δεῖ σφαίρας, (...) τῷ μὲν δυναμένῳ κατασκευάσασθαι τηλικαύτην οὕτω ποιεῖν βέλτιον: ἔστω δὲ μείζω δέκα ποδῶν ἔχουσα τὴν διάμετρον· τῷ δὲ μὴ δυναμένῳ τηλικαύτην ἢ μὴ πολλῶ ταύτης ἐνδεεστέραν ἐν ἐπιπέδῳ καταγραπτέον πίνακι τοῦλάχιστον ἑπτὰ ποδῶν.

(*Géogr.*, II.5.10, C. 116)

"Mais dans la mesure où il faut un globe de grandes dimensions, (...), si cet homme a les moyens de lui donner ces dimensions, cette solution est la meilleure: le globe ne doit pas avoir moins de 10 pieds de diamètre; mais si l'on n'a pas les moyens de construire un globe de cette taille, ou à peine plus petit, il devra dessiner la carte sur une surface plane d'au moins sept pieds".

Les termes dans lesquels Strabon pose le problème sont très révélateurs de sa pensée; quoique le géographe d'Amasée considérât cette solution comme peu pratique et difficilement réalisable (les sphères étaient généralement réalisées en bois plein) compte tenu de l'imposant diamètre - trois mètres! - jugé nécessaire à l'objet, il en laissait la possibilité à son lecteur, tout en en soulignant les inconvénients; pour ceux qu'ils feraient à bon droit reculer, une autre solution demeurerait possible: la représentation plane, pour laquelle il donnait toutes les règles nécessaires: dimensions, type de projection, ponctuées comme pour la construction du globe de formules d'ordre et d'obligation. Strabon n'en laissait pas moins une totale liberté à son lecteur dans le choix du mode de représentation.

Ptolémée ne pratiquait pas autrement, puisqu'il envisageait successivement, à la suite de Marin de Tyr, un globe terrestre (I.20), puis une représentation plane, qu'il retenait au détriment du modèle sphérique, écarté pour incapacité à fournir une vision synoptique de la carte; il consacrait le chapitre 21 à décrire par le menu la projection qu'il conviendrait d'adopter. Jusque là, nous ne trouvons rien que de très normal: Ptolémée écartait un système jugé déficient et s'en tenait à la description de celui qu'il croyait bon de retenir contre le premier. Quelle n'est alors pas notre surprise de voir l'alexandrin consacrer le chapitre 22 aux modalités pratiques de la réalisation d'un globe terrestre! Ses dimensions étaient laissées à l'appréciation de son auteur potentiel, et seraient fonction du nombre des informations qu'il entendrait y faire figurer. Ptolémée exprimait ensuite les règles qui devaient être impérativement respectées pour les tracés et les coordonnées de chaque lieu. L'auteur trace ensuite, au chapitre 23, le tableau des parallèles et des méridiens avec leurs coordonnées, avant de reprendre par le menu le problème de la correspondance des représentations plane et sphérique. Enfin, après n'avoir pas envisagé moins de trois types possibles de projection pour des mappemondes²¹, le géographe adoptait, au livre VIII, la solution de l'atlas, qui fut finalement retenue par les éditeurs de sa *Géographie*.

A lire ces passages de Ptolémée et Strabon, on a ainsi le sentiment de pénétrer dans un univers cartographique fait d'un mélange de subtils raisonnements mathématiques et de bricolages pour esprit curieux, assez instruits pour comprendre les problèmes théoriques et mathématiques soulevés par les passages permanents de la sphère au plan, mais en aucun

²¹ Sur les trois projections successivement abordées par Ptolémée, les Tables de coordonnées et les cartes régionales, cf. Berger, *Geschichte*, p. 632-644 et Dilke, dans Harley et Woodward (édd.), *The History of Cartography*, 1, Londres/ Chicago, 1987, p. 185 sq.

cas dans un monde où les cartes étaient considérés comme des produits normalement commercialisés, banalisés et prêts à l'emploi. L'œuvre de Marin de Tyr méritait quelque amélioration en matière de données, certes, et Ptolémée allait s'appliquer à en corriger certaines erreurs, réelles ou supposées, mais le défaut principal de Marin que Ptolémée était amené à corriger tenait à la structure d'un texte. Elle se voyait reprocher de rendre très délicate l'élaboration d'une carte à partir de ce livre, où l'information était trop dispersée²², et ce en dépit des efforts de Marin lui-même, qui, comme déjà Strabon l'avait fait, avait offert à son lecteur un tableau des différentes projections possibles, et opté pour la projection orthogonale²³. La tâche de Ptolémée sera donc de "montrer comment, même en l'absence d'illustration, un simple renvoi au mémoire nous permettra de dessiner la figure avec le meilleur résultat qu'il soit possible d'obtenir"²⁴.

L'usage de laisser aux lecteurs le soin de rédiger la carte semble donc n'avoir choqué aucun des grands géographes qui lièrent à jamais leur nom à celui de la science grecque, et semble même avoir constitué la règle pour les auteurs d'œuvres géographiques de forme littéraire. La liberté du lecteur en matière de cartographie n'était pas seulement une pétition de principe. Elle était, au grand dam des géographes, un usage contre lequel il était vain de tenter de lutter par quelque autre moyen que de bienveillants et pieux conseils, dont l'écho devait rester bien incertain... Dans l'impossibilité matérielle de joindre des cartes à leurs traités, et trop fondés à se méfier de la tradition manuscrite pour lui confier leurs cartes, ils n'avaient d'autre recours que de trouver la forme littéraire et la structure descriptive qui permettraient au lecteur de représenter, graphiquement ou

²²*Géogr.*, I.18.3.

²³*Géogr.* I.20.3 sq.

²⁴*ibid.*, 18.2: τὸ δεῖξαι πῶς ἂν καὶ μὴ προὑποκειμένης εἰκόνης ἀπὸ μόνης τῆς διὰ τῶν παραθέσεως εὐμεταχείριστον ὡς ἔνι μάλιστα ποιούμεθα τὴν καταγραφὴν.

en imagination, le monde de la façon la plus proche de la carte élaborée par l'auteur du traité.

L'histoire des cartes de Ptolémée semble bien confirmer l'extraordinaire et, par certains côtés, scandaleuse liberté des cartographes à l'égard du texte qu'il entendaient suivre: c'est ainsi que nous avons pu déjà signaler que nous connaissons non pas un, mais deux grands corpus de cartes²⁵ attachés à son œuvre, et que dans chacun de ces deux corpus, le nombre des cartes varie sensiblement d'un cartographe à l'autre, en particulier dans les premiers incunables²⁶; le corpus B, le plus important, s'est entièrement développé en dehors des prescriptions du livre VIII sur lesquelles se fonde le corpus A. Quant à la tradition cartographique la plus attestée aux époques anciennes, elle semble avoir préféré une mappemonde unique à l'atlas de cartes, conformément au principe de vision synoptique affirmé avec insistance par le géographe au premier livre de son œuvre: les cartographes arabes, Moïse de Chorène, l'auteur byzantin de la carte utilisée au IX^e s. par Mas' Udi, ont tous fait le même choix qu'en 1465 Mehmet Fatih, qui trouva stupide le corpus de cartes canonique diffusé par Planude, et fit réaliser par l'érudit Géorgios une seule mappemonde de Ptolémée, dressée en projection orthogonale²⁷.

Il ne sera donc pas pour nous surprendre de voir tel ou tel érudit faire à l'occasion œuvre de cartographe. Le phénomène n'est en effet ni rare, ni original. Au Moyen Age, il se vérifie lorsque l'on est en mesure de préciser l'identité des cartographes. Ainsi, Richard de Haldingham, chanoine de Lafford à la cathédrale de Lincoln, puis de Norton à la cathédrale de Hereford, par exemple, qui rédigea la mappemonde, aujourd'hui encore au

²⁵Cf. *supra*, I.2.

²⁶Cf. R.V. Tooley, *Maps and Map-Makers*, Londres/ New-York/Toronto, Sidney, 1949, p. 6 sq. Ces éditions peuvent offrir 26, 27, 28, 32, 33, 34, 47, 48, 50, 54, 60, 64, 65 ou 69 cartes... Lorsqu'elles en comportent.

²⁷Cf. Critobule, *Hist. Mechemetis*, V.10.6 sq. (FHG Müller, V, p. 156).

trésor de la cathédrale de Hereford, à partir d'un original que l'on s'accorde à reconnaître comme très ancien, et qui fut à l'origine d'une abondante postérité. Mais il faut attendre le XIV^e s. et la naissance, avec les portulans italiens, de la cartographie moderne, pour trouver attaché à plusieurs cartes le nom d'un même cartographe, et voir ainsi apparaître les premiers cartographes professionnels²⁸. La véritable révolution dans l'histoire de la cartographie²⁹ qui survint alors doit être mise en relation avec une réforme radicale de la méthode cartographique, qui fut elle-même étroitement associée à trois découvertes techniques, la boussole, l'astrolabe et la triangulation³⁰, et surtout à des exigences nouvelles quant à l'utilisation des cartes³¹; ces innovations, ajoutées aux progrès de la construction navale et au développement de la navigation de haute mer, allaient simultanément permettre l'utilisation pratique de cartes et donner les moyens de leur élaboration; mais elles allaient faire inmanquablement de la cartographie, devenue le fruit d'une technique spécifique, l'apanage de quelques détenteurs d'une méthode et d'un savoir-faire bien particuliers, et, peu à peu, contribuer à mettre un terme à une cartographie ancienne qui se caractérisait, pour sa part, par la production de cartes dont

²⁸R.V. Tooley, *Maps and Map-Makers*, Londres/ New-York/Toronto, Sidney, 1949, p. 15 sq. P. Vesconte, par exemple, réalisa son premier portulan connu en 1311. On lui connaît de nombreuses cartes isolées et pas moins de trois atlas. Celui de 1320, par exemple, contient à lui seul une mappemonde, 6 portulans, qui couvrent l'aire normale des portulans, une carte de la Palestine, et des Plans de Jérusalem et de Ptolémaïs (St Jean- d'Acre). Au XV^e s., Gratius Benincasca nous a laissé au moins 25 œuvres cartographiques, dont 10 Atlas. La cartographie était alors devenue un métier, ou du moins une spécialité, car, pour la première fois, elle faisait désormais appel à une technique. Les grands cycles muraux des palais de la Renaissance italiennes étaient eux aussi l'œuvre de quelques spécialistes, cf. J. Schulz, *Maps as Metaphors: Mural Map Cycles of the Italian Renaissance*, dans D. Woodward (éd.), *Art and Cartography*, Chicago/ Londres, 1987, p. 97-122.

²⁹L. Bagrow, *Geschichte*, p. 47 sq.

³⁰Cf. L. Vagnetti, *Mieux vaut voir que courir*, dans *Cartes et Figures de la Terre*, Centre G. Pompidou, Paris, 1980, p. 242 sq.

³¹P. Janni, *La mappa e il Periplo*, Rome, 1984, p. 58 sq.

la construction échappait à toute règle précise, comme nous le verrons bientôt.

Dans l'antiquité, le seul auteur d'une carte dont nous puissions préciser avec certitude l'identité est Alypius, l'ami de l'empereur Julien, gouverneur de Bretagne sous le César de Julien en Gaule, et originaire d'Antioche. Dans une lettre écrite à Lutèce, le César, relevant de maladie, remercie en ces termes son ami et correspondant de lui avoir envoyé une carte du monde:

"J'étais déjà affaibli par la maladie lorsque tu m'as fait parvenir la mappemonde: ce n'est pas la moindre raison du plaisir que j'ai eu à recevoir cette carte de toi; ses tracés sont meilleurs que ceux des documents antérieurs, et tu l'as embellie des ornements des Muses en y ajoutant des iambes...³²"

Le terme de Γεωγραφία qui caractérise ce document, précisé ensuite par le mot πινακίον ne laisse de doute ni sur la nature cartographique de la réalisation ni sur l'extension à l'ensemble de la terre habitée de l'objet représenté; l'hypothèse selon laquelle il se serait agi d'une carte de la Bretagne³³ est à écarter absolument, car elle est en totale contradiction avec la lettre du texte. L'aspect réel du document et les rapports du texte en vers et des *diagrammata* restent néanmoins obscurs; s'agissait-il d'une description du monde en vers accompagnée de schémas illustratifs³⁴? Ce n'est pas impossible. Il est plus raisonnable à notre sens d'y voir une mappemonde accompagnée d'une épigramme en vers rédigée par Alypius sur son support même: dans la hiérarchie des qualités célébrées par Julien,

³²*Epist.*, 10, 403 c.: "Ἡδὴ μὲν ἐντύχωνον ἀνειμένος τῆς νόσου, τὴν γεωγραφίαν ὅτε ἀπέστειλας· οὐ μὴν ἔλαττον διὰ τοῦτο ἡδέως ἐδεξάμην τὸ παρὰ σοῦ πινακίον ἀποσταλὲν· ἔχει γὰρ καὶ τὰ διαγράμματα τῶν πρόσθεν βέλτιον, καὶ κατεμούσωνας αὐτὸ προσθεὶς τοὺς ἰάμβους."

³³F. Galletier, *Panegyrici Latini*, t. I, Paris, CUF, 1949, p. 17, n.1

³⁴C. Jacob, *Géographie et Culture en Grèce Ancienne*, Paris, 1987, p. 553 sq. a mis l'accent sur le sens technique de graphique explicatif qu'a fréquemment le mot *diagramma*.

l'éloge des vers ne vient à la fin, comme s'ils n'étaient que l'un des embellissements subsidiaires d'une *Géographie* dont la qualité principale résidait dans les tracés. Mais qui avait rédigé la mappemonde? L'expression employée par Julien, τὸ παρὰ σοῦ πινάκιον est assez caractéristique du style maniéré de l'empereur et de la confusion qu'elle entraîne parfois pour le sens; elle peut en effet désigner aussi bien la provenance que l'agent; dans tous les cas, elle apparaît comme un doublet de ὑπό. Seul le contexte peut dès lors nous aider à trancher entre "la carte que tu m'as envoyée" et "cette carte de ta main". Les félicitations que l'empereur adressait, à cette occasion, à son correspondant, pour avoir amélioré les cartes antérieures et avoir ajouté à ce tableau les iambes de son cru, ne laissent néanmoins guère de doutes, et invitent à opter pour la seconde traduction. Alypius aurait alors recopié une carte antérieure en lui apportant quelques corrections, selon un usage bien établi, ou aurait fusionné plusieurs cartes anciennes pour obtenir sa propre carte.

Il est fort possible que le *penax Dionysii* auquel fait allusion Cassiodore (Inst. div., I.25), et que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, soit sans rapport, ni direct, ni indirect, avec Denys d'Alexandrie auteur, à l'époque d'Hadrien, d'une *Périégèse de la Terre habitée* en vers qui a fait couler et continue de faire couler beaucoup d'encre³⁵; il faudrait tout simplement, alors, reconnaître en Denys l'auteur réel de cette carte, et le porteur d'un nom d'une extrême banalité dans l'Antiquité. Cette interprétation aurait au moins le mérite de mettre un terme aux difficultés sans nombre auxquelles nous soumet l'identification de l'auteur de la *Périégèse* et du Dionysius mentionné par Cassiodore. Si l'on admet que les deux hommes ne font qu'un, il faut en effet admettre que la bibliothèque de Vivarium gardait le souvenir de cet auteur grec à

³⁵Cf., en dernier lieu, Chr. Jacob, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990.

une époque où Avien et Priscien l'avaient déjà traduit en latin, sous leur propre signature, et que son nom était attaché à une carte, alors que le sens même de l'entreprise de Denys consistait substituer à tous points de vue un texte à une carte... Si l'on accepte de reconnaître en Denys non l'auteur du texte sur lequel se serait fondée la carte, mais celui d'une carte "isolée", qu'aucun texte n'accompagnait, ce que suggère on ne peut plus nettement le passage de Cassiodore, nous aurions là un exemple, à peu près unique, de signature explicite sur une carte de l'Antiquité. Nous en sommes malheureusement une fois encore réduits sur ce point aux plus totales conjectures. Le contenu de l'œuvre géographique de Cassiodore ne nous est en effet guère connu qu'à travers Jordanès, qui ne nous donne pas les moyens de saisir clairement la nature des éventuels emprunts de sa source à cette carte ni les caractéristiques de cette dernière. Toutes les hypothèses demeurent donc permises.

Il nous semble en revanche probable que le consulaire Mettius Pompusianus, victime de Domitien³⁶, ait lui-même été l'auteur de la carte du monde qui contribua à sa perte comme preuve versée au dossier de l'accusation *de maiestate* qui lui coûta la vie. Comme Alypius, Mettius Pompusianus était un personnage de haut rang, consul suffect sous Vespasien, dont l'origine et la carrière nous sont certes mal connues dans le détail, mais qui fut assez important pour que la rumeur publique reconnût en lui un empereur potentiel et lui prêtât un horoscope qui lui promettait l'empire, et pour que l'empereur Vespasien prît lui-même la menace assez

³⁶*Mettius Pompusianus, quod habere imperatoriam genesim vulgo ferebatur, et quod depictum orbem in membrana contionesque regum ac ducum ex Tito-Liui circumferret, quodque seruis nomina Magonis et Hannibalis indidisset. (Vit. Domit., 10).* "Mettius Pompusianus (fut également mis à mort) parce que l'opinion publique lui attribuait un thème de géniture qui le promettait à l'empire, et sous prétexte qu'il faisait circuler une mappemonde peinte sur un parchemin et les harangues, tirées de Tite-Live, des rois et des chefs, et qu'il avait donné à des esclaves les noms de Magon et d'Hannibal". Sur cet épisode, cf. notre article *L'Affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 677- 699.

au sérieux pour le ménager plutôt que de l'éliminer³⁷. Le parchemin étant généralement réservé aux brouillons et aux esquisses sous le Haut-empire, il est fort probable que la carte sur parchemin qu'exhibait le malheureux Mettius ait constitué le modèle de celle qu'aux dires de Dion Cassius³⁸, il avait fait dessiner sur les murs de sa chambre. Les maigres informations que nous livre à son sujet l'auteur des biographies des Douze Césars nous permettent en tout cas de nous faire quelque idée du portrait intellectuel de cet érudit, amateur de Tite-Live, particulièrement attaché à un florilège (dont il était également l'auteur?) des discours des rois et des généraux tirés de l'œuvre gigantesque de l'historien augustéen, et assez passionné d'histoire pour donner à des esclaves les noms de personnages historiques comme Magon ou Hannibal. Nous retrouvons ainsi en Mettius Pompusianus l'association bien illustrée par les personnalités littéraires de Polybe, de Salluste, de Strabon ou d'Ammien Marcellin, entre l'histoire et la géographie, en la personne d'un érudit, cartographe à ses heures, comme le fut peut-être celui qui, vers 200 de notre ère, confia à deux artisans la confection d'une carte du Pont que l'on découvrit à Doura-Europos et dont il avait peut-être élaboré le prototype³⁹.

D'autres érudits auront pu réaliser de la même façon des cartes du monde; nous avons vu l'intérêt que portaient à Ptolémée les μηχανικοὶ d'Alexandrie; ce fut l'un d'entre eux, Agathodæmon, qui attacha son nom aux cartes de Ptolémée pour avoir, suivant les instructions de Ptolémée, et probablement en interpolant le texte, dressé le corpus A des cartes qui accompagnent le texte de la *Géographie* ; plus tard, au VIII^e s., il est vraisemblable que le géographe anonyme de Ravenne a lui-même élaboré à partir de plusieurs sources une carte qui lui était propre et dont il a

³⁷ Suét., *Vesp.*, 14.

³⁸ LXVII. 12: ὅτι τὴν οἰκουμένην ἐν τοῖς τοίχοις εἶχεν ἐγγεγραμμένην.

³⁹ Cf. *infra*, n. 47 sq.

donné la description sommaire au premier livre de sa *Cosmographie* 40. Nous savons enfin que le pape Zacharias (741-752) avait rédigé une mappemonde qu'il avait exposée au palais de Latran⁴¹.

Mais, sauf cas très particulier où les cartes étaient destinées à l'usage strictement personnel de leur auteur, il est peu probable que les produits finis, à l'inverse des ébauches, aient été de la main de ces érudits. Condamnées, on le verra, à la monumentalité ou au schématisme, les cartes anciennes de quelque prétention ne pouvaient guère se passer du concours de techniciens des arts graphiques. Le plus souvent, ceux qui désiraient posséder une carte, s'ils n'en faisaient pas l'acquisition de seconde main, devaient donc sans doute s'adresser à autrui pour en faire établir une nouvelle, et attacher, autant et plus que ses véritables auteurs, leur nom à la carte qu'ils avaient commandée. Dans ce cas, le plus fréquent au Moyen Age et jusqu'aux Temps Modernes, où les cartes étaient, le plus souvent, effectuées à la commande, pour les grands et pour les rois⁴², il n'était pas rare de faire appel à deux personnes ou plus: un clerc, ou quelque expert en écriture, s'occupait de rédiger les légendes tandis qu'un enlumineur s'attachait pour sa part à dessiner tracés et vignettes. Le seul *corpus* des cartes du *Commentaire à l'Apocalypse de Jean* de Beatus de Liebana suffit à en prendre la mesure: le manuscrit de Gérone⁴³, fut peint par la nonne

⁴⁰*Infra*, III.3.

⁴¹ Cf. *Lib. Pont., vita Zach.*, éd. Duchesne, p. XVIII: *per ascendentes scalas in superioribus super eandem turrem triclinium et cancellos aureos exstruxit, ubi et orbis terrarum descriptione(m) depinxit atque diuersis uersiculis ornauit*. Il est néanmoins possible que Zacharias n'ait pas été l'auteur réel de la carte, tant il est vrai que le commanditaire tend souvent à se faire passer pour l'auteur: sans doute était-ce la cas s'agissant de la carte de Doura-Europos. Lorsque Théodose II faisait réaliser une carte, l'épigramme dédicatoire des deux cartographes lui en attribue tout le mérite: *hoc tua nos docuit sapientia, princeps*. (Riese, *GLM*, p. 19 sq. = *Anth. Lat.*, 724 Riese). Cf. *infra*, n. 52.

⁴² La mappemonde de St Sever a été réalisée à la demande de Grégoire, abbé de St Sever, avant de passer dans le Trésor des Rois de France; la carte catalane de 1375 fut composée pour Charles V.

⁴³*Arch. Catedr.*, ms. 10, f° 10 v, Xe s.

Ende et écrit par Emeterius et Senior; le manuscrit de Saint-Sever⁴⁴ fut enluminé par Stephanus Garsia, qui seul signa la carte; celui de Burgo de Osma⁴⁵ fut écrit par Petrus et enluminé par Martinus. On pourrait multiplier les exemples jusqu'au XIV^e s., mais ce serait s'écarter exagérément de l'objectif que nous nous sommes fixé. Car le même usage est bien attesté dans l'Antiquité. Si nous avons pu trouver un nom de personne - vraisemblablement une signature - au centre de la carte de Doura-Europos⁴⁶, celle-ci n'est sans doute nullement celle de l'auteur de la carte⁴⁷, car deux personnes y sont certainement travaillé, un peintre et un scribe, mais selon toute vraisemblance celle du commanditaire ou du propriétaire. La qualité de la paléographie grecque, très soignée, l'importance d'une décoration que l'on a cru naïve⁴⁸, mais qui semble bien s'accorder avec les habitudes esthétiques des ateliers des peintres orientaux montrent une égale compétence dans le travail du dessin et des légendes. Un premier artisan a peint le fond, puis y a disposé les images particulières, bateaux dans la mer et vignettes, avec un soin dans la composition qu'attestent les remords et retouches plusieurs fois visibles, et l'abondante polychromie des vaisseaux; cette personne connaissait déjà le

⁴⁴Paris, BN, ms. Lat. 8878.

⁴⁵Arch. Catedr., f° 35v-36.

⁴⁶Cf. *infra*, III.2. Cette signature en cursive latine soignée contraste nettement avec l'écriture monumentale grecque, non moins soignée, de la carte. Cette signature est illustrée *infra*, pl. CXVI. Sur le pseudo-bouclier de Doura-Europos, cf. les deux études que nous lui avons consacrées: *Observations sur l'original du fragment de carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos*, dans *RÉA*, 90 (1988), p. 151-161, et *Une deuxième lecture du "bouclier de Doura-Europos"*, dans *CRAI* (1989), p. 373-389; *supra*, p. 274 sq.; *infra*, 3e partie, ch.2.2.c.

⁴⁷On en trouvera une preuve dans le fait que cette signature, en cursive latine très soignée, réalisée à l'encre, s'oppose en tout point aux caractères monumentaux, grecs, tracés à la peinture blanche, des légendes.

⁴⁸Levi, *IP*, p. 30, à propos de la représentation de navires avec leurs équipages sur la mer. Il s'agit en réalité d'un usage qui n'est pas propre à cette carte, mais que l'on retrouve dans la mosaïque de Madaba (pl. XLV), dans le Virgile Vatican (pl. LXXXI. 2) et dans un certain nombre de documents médiévaux (cf. *supra*, p. 276). Moins que la naïveté de tel ou tel, il nous semble illustrer l'intrusion dans la cartographie de concepts iconographiques propres à la peinture.

nombre exact des vignettes, ce qui suppose qu'elle disposait probablement d'un modèle, fût-il sommaire (probablement une simple esquisse dont le commanditaire pourrait avoir été l'auteur, encore qu'il s'agisse là d'une pure hypothèse); mais elle a entièrement raisonné en peintre, et ne s'est guère posé le problème des légendes qui devaient donner tout leur sens aux images: au voisinage du détroit de Kertsch, entre le *Palus Mæotis* (Mer d'Azov) et le Pont-Euxin, les vignettes qui bordent les deux mers ont été placées à la périphérie de chacune de celles-ci à l'intérieur des terres, de telle sorte qu'elles forment à l'approche des détroits un véritable goulot d'étranglement où le deuxième cartographe a été bien en peine d'inscrire les légendes; faute de place, même en les écrasant dans les deux axes, il s'est vu contraint de déplacer trois d'entre elles vers le haut, créant ainsi entre l'objet décrit et la légende un décalage des plus dommageables à l'intelligibilité comme à l'esthétique de la carte (pl. XLVIII).

Ces deux personnes disposaient en tout cas d'un brouillon qui ne nous donne pas une très haute opinion des connaissances de son auteur en matière de géographie, soit qu'il faille voir dans cette ébauche une œuvre commune aux deux artisans, soit que l'on préfère y reconnaître la main du commanditaire. La carte a en effet représenté, comme deux fleuves distincts, le Danoubis et l'Istros, alors que ces deux noms ne sont que les deux appellations usuelles du Danube. Mais il n'est pas difficile de reconnaître le toponyme *Istropolis*, nom de la ville située aux bouches du Danube, et que l'on attendait normalement ici, sous la forme *Istros pot(amos)* donnée par le parchemin; or cette erreur n'est pas seulement une double faute de la part du scribe (qui visiblement ignorait tout non seulement de l'existence d'une ville du nom d'*Istropolis*, mais encore de l'identité du Danube et de l'Hister, pourtant reconnue dès le règne d'Auguste, comme l'attestent les fragments d'Agrippa), elle l'est aussi de la part du "peintre" qui a dessiné

les contours et les tracés géographiques de la carte, et qui a consciencieusement représenté, comme deux fleuves parallèles et voisins, le Danube et l'*Istros*. Cette erreur est typique de cartographes semi-habiles qui connaissaient la forme grecque normale⁴⁹ du nom du Danube, généralement en usage pour caractériser le cours terminal du fleuve, mais qui ignoraient le nom latin et continental du fleuve et l'existence d'*Istropolis* ; dans la source latine, sans doute abrégée, sur laquelle il se sont fondés, qui ne pouvait comporter cette erreur, car les textes latins ignorent la forme *Istros* pour le fleuve, ils n'ont pas compris la forme *Istropol(is)* et lui ont substitué la *lectio facillior Istros pot(amos)*. La confusion était d'autant plus facile que leur modèle devait bien représenter les deux bras principaux du delta du Danube. L'ébauche était donc selon toute vraisemblance rédigée en latin et dépourvue de vignettes. Nous nous croyons donc fondé à y reconnaître la main du commanditaire, qui n'avait sans doute délégué que la représentation définitive, qui faisait appel à des techniques décoratives qu'il ne possédait pas. On mesure néanmoins les distorsions qu'aura pu produire le simple passage de l'original à la copie monumentale...

Une erreur similaire s'est produite lorsque le sens du pseudo-toponyme latin *Arta*, sans doute pour "les détroits", n'a pas été reconnu par ces deux hommes. Tout nous porte donc à croire qu'un assez bon peintre et un bon calligraphe⁵⁰ ont été conduits, malgré leur totale ignorance en matière de géographie, à devenir cartographes, en transposant soit un texte, pour lui donner une forme graphique, soit une ébauche graphique assez sommaire, directement fondée sur la séquence de l'itinéraire écrit.

⁴⁹C'est elle qu'attestent Strabon et de Ptolémée, contre la translittération latine très usitée *Hister* ou *Ister*, qui n'est qu'un barbarisme.

⁵⁰Peut-être était-il même rompu à l'art de la sténographie; on note en effet des abréviations et des ligatures tout à fait originales dans la paléographie et dans l'épigraphe grecques, notamment pour indiquer les milles.

Pour ce faire, et probablement en conformité avec le brouillon, ils ne se sont guère attardés sur des détails géographiques qu'ils eussent été bien en peine de faire figurer, et ont choisi la commodité en réduisant arbitrairement le tracé des côtes à un cercle parfait, qui témoigne sans doute lui aussi de leur incapacité en matière de cartographie; il est tout à fait improbable que ces deux cartographes d'occasion se soient engagés de leur propre chef dans pareille aventure, et sans doute est-ce dans la commande du particulier qui a laissé sa signature sur la carte qu'il faut en rechercher la source. La dissociation de la fonction du géographe et de celle du cartographe, que C. Jacob a justement notée au V^e s. de notre ère⁵¹, est donc sans doute un phénomène bien antérieur, qui nous semble caractériser, par nature, toute entreprise cartographique extérieure au champ étroit de la cartographie heuristique de la science grecque, quelle qu'en fût la date.

Cet exemple nous permet de mieux comprendre l'épigramme dans laquelle un *pictor* et un *scriptor* décrivirent le travail de cartographie que leur imposa l'empereur Théodose II⁵²:

*Hoc opus egregium, quo summa mundi tenetur,
 Æquora quo, montes, fluuii, portus, freta et urbes,
 Signantur, cunctis ut sit cognoscere promptum
 Quicquid ubique latet, clemens genus inclita proles
 Ac per sæcla pius, totus quem vix capit orbis,
 Theodosius princeps uenerando iussit ab ore
 Confici, ter quinis aperit cum fascibus annum.
 Supplices hoc famuli, dum scribit pingit et alter,
 Mensibus exiguis, ueterum monumenta secuti,
 In melius reparamus opus culpamque priorem
 Tollimus ac totum breuiter comprehendimus orbem.*

⁵¹Géographie et Culture, p. 699.

⁵²Riese, *GLM*, p. 19 sq. = *Anth. Lat.*, 724 Riese; cf. J.J. Tierney, *Dicuili Liber de Mensura orbis terræ*, (*Scriptores Latini Hiberniæ*, VI), Dublin, 1967, p. 23. Sur cette carte, cf. W. Wolska-Conus, *La carte de Théodose II: sa destination*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), p. 274-279.

Sed tamen hoc tua nos docuit sapientia, princeps.

"Cet ouvrage admirable qui renferme la somme du monde, où sont consignés les mers, les montagnes, les fleuves, les ports, les détroits et les villes, c'est de la bouche vénérable de notre prince Théodose, que le monde suffit à peine à contenir, lorsque pour la quinzième fois il ouvrit l'année porteur des faisceaux, que nous reçûmes l'ordre de le mener à bien, de façon que chacun pût avoir sous les yeux tout ce qui se trouve en tout lieu et apprendre à le connaître. Nous, tes humbles serviteurs, occupés l'un à peindre, l'autre à écrire, en peu de mois, nous fondant sur les documents que nous ont légués les anciens, nous restaurons cette œuvre en l'améliorant, nous en avons retiré les erreurs qui s'y trouvaient et nous avons résumé le monde entier en un petit espace. Mais c'est ta science, seigneur, qui nous l'a appris".

On ne peut qu'être frappé par l'opposition entre la certitude sereine qu'ont les deux cartographes d'avoir amélioré leurs modèles en les corrigeant et l'aveu final de leur ignorance; certes, il y a quelque banalité à reconnaître en l'empereur la source de la connaissance géographique⁵³; il n'en reste pas moins que ces deux *famuli*, dont le nom s'efface, comme probablement celui des auteurs de la carte de Doura-Europos, devant celui du commanditaire, semblent avoir agi en tout point sur ordre de l'empereur sans avoir jusque là bénéficié de la moindre formation en matière de cartographie. Mais pour établir cette mappemonde originale, ils disposaient de deux moyens qui semblent, à eux seuls, avoir constitué les deux ressorts de la cartographie: un archétype, d'une part, et, d'autre part, un certain nombre d'informations grâce auxquelles ce modèle préexistant

⁵³Cf. P. Arnaud, *L'Affaire Mettius Pomposianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 677- 699. Comme le signale précisément l'épigramme, l'empereur est le monde; il en est le maître et le propriétaire (*quem uix capit orbis ...*); il est donc tout naturellement le garant et le détenteur par excellence du savoir géographique.

pouvait être "amélioré", c'est-à-dire corrigé. Copie et correction semblent en effet constituer pendant toute la durée de l'Antiquité et du Moyen Age les deux principes complémentaires qui animent la cartographie.

2) La correction comme méthode cartographique: de la correction à l'immobilisme.

On ne peut en effet qu'être frappé par le parallèle qui unit la lettre de Julien à Alypius et l'épigramme des deux cartographes de Théodose II; dans les deux cas, la carte nous est présentée par rapport aux cartes précédentes dont elle apparaît comme une amélioration sensible. L'idée d'une production originale ne semble pas effleurer le moins du monde les cartographes, comme si l'objectif normal d'un cartographe était de faire du neuf avec de l'ancien, comme si l'ancien cautionnait le nouveau même lorsqu'il appelait correction..

Il n'y a rien dans une telle affirmation qui puisse nous surprendre si l'on sait que la copie des textes littéraires n'était pas moins soumise que la copie cartographique aux aléas de la tradition manuscrite, et aux bonnes intentions souvent dévastatrices de copistes à l'habileté et à la perspicacité pour le moins variables. Ceux-ci ne parsemaient-ils pas les textes qu'ils transmettaient de gloses qui s'y mêlaient jusqu'à fusionner entièrement avec eux, quand ils ne s'avisèrent pas purement et simplement de les corriger, toujours dans l'intention louable de les améliorer? L'histoire des cartes de tradition ancienne, comme la Table de Peutinger ou la carte n°1 dite "de st Jérôme", nous montre de la même façon les strates et les ajouts successifs dus aux auteurs qui s'avisèrent les uns après les autres d'apporter leur touche à la carte dont ils héritaient⁵⁴: qui a mis en valeur sa région d'origine, ou des régions familières, qui la capitale, ou les

⁵⁴Cf. *supra*, 1^è partie, ch. 2.2; *infra*, ch. 4; 3^e partie, ch.3.

capitales, de l'empire contemporaines de son entreprise, qui la géographie des Ecritures, ou, au contraire, celle d'un paganisme militant... La correction, ou l'amélioration, conçue par les cartographes anciens, dans un contexte où le fond de carte lui-même est une quête, est plus, et autre chose, qu'une stricte mise à jour, qui ne les intéresse pas plus qu'elle n'intéresse les auteurs de traités géographiques. Elle est un véritable débat sur le tracé géographique, dont elle corrige les erreurs, et qu'elle rend, ou entend rendre, meilleur, plus exact, plus performant.

Mais sans doute y avait-il plus fondamental alors. Si, à la fin du Moyen Age, on mit au point une véritable technique de la cartographie qui permit à quelques-uns d'exceller dans leur discipline, dans l'Antiquité, et pendant la majeure partie du Moyen Age, en revanche, à l'exception de quelques savants originaux, et donc marginaux, pour lesquels la projection était d'abord l'occasion d'un beau jeu géométrique et mathématique, la technique cartographique se bornait pour l'essentiel à la copie et à la correction; malgré toutes les pétitions de principe, chacun agissait un peu à sa guise selon l'objectif qu'il se fixait, selon ses capacités et selon ses convictions en matière de géographie; aussi bien, lorsque Géminos⁵⁵ critique la carte ronde, il se contente de rappeler que le rapport des distances, et par voie de conséquence la forme de la terre, n'y sont pas conformes à la vérité. Mais ses critiques ne sont pas une condamnation sans appel... L'auteur se bornait à mettre en garde ses lecteurs contre une lecture au premier degré de certaines cartes, réalisées selon une méthode et avec des ambitions propres à donner une vision erronée de la forme et des dimensions de la terre habitée. Strabon lui-même, quoiqu'il décrivît assez précisément la projection orthogonale et la projection convergente⁵⁶,

⁵⁵*Isag.*, XVI.4. Cf. *infra*, II.2.

⁵⁶II.5.10.

dont il empruntait probablement les termes à Hipparque⁵⁷, abandonnait par ailleurs tous les principes hérités de Dicéarque et d'Eratosthène, à savoir la description "climatique" par rapport à un diaphragme de référence. C'était au profit d'un retour à une perspective plus proche des anciens périples et périégèses, lorsqu'il affirmait que c'était la mer qui cartographiait la terre, et lorsqu'il adoptait pour sa description un système de concaténation qui se rapprochait fort d'une périégèse. Quant à la méthode simplificatrice du découpage en sphragîdes, si elle permettait sans doute de concevoir assez facilement l'image globale de la terre et l'assemblage des régions, elle ne permettait guère de tracer *ex nihilo* la forme de la terre. Ces hésitations trahissent à l'évidence une inexpérience profonde de règles cartographiques qu'il eût été bien en peine d'acquérir tant leur existence semble chimérique: c'est bien pourquoi Eratosthène constituait précisément sa nouvelle carte du monde par rapport à la carte des anciens, et c'est pourquoi Strabon considérait la *diorthôsis* comme une exigence méthodologique fondamentale de la géographie.

Le problème essentiel qui se posa à presque tous les géographes anciens⁵⁸, fut de fait moins d'élaborer une véritable méthode cartographique que de trouver un mode d'écriture et de composition de l'exposé géographique susceptible de permettre le passage d'un texte à une carte, réelle ou intellectuelle; diverses tentatives furent effectuées en ce sens, sur lesquelles nous nous étendrons plus loin, mais aucune n'était pensable sans la référence à la "correction" des cartes précédentes. C'est précisément cette méthode, utilisée par tous sans vergogne, qui permit à chacun de devenir un cartographe potentiel pour peu qu'il disposât d'une

⁵⁷G. Aujac, *La géographie dans le monde antique*, (*Que sais-je?*, n°1598), Paris, 1975, p. 69; Berger, *Geschichte*, p. 476 sq. et p. 540, *Die geographischen Fragmente des Hipparch*, Leipzig, 1869, p. 35 sq.

⁵⁸A l'exception d'Hipparque, pour qui la géographie devait se réduire à une carte impossible, cf. P. Pédech, *la Géographie des Grecs*, Paris, 1976, p. 121. *Supra*, p. 61 sq.

carte antérieure - ou s'en fit une idée - et d'un texte; bien attestée par les textes qui nous montrent les géographes au travail, elle a été systématisée par les plus grands noms de la géographie.

La base théorique et méthodologique de la "carte" d'Eratosthène fut la *diorthôsis*, la correction, ou plutôt l'émendation de "la carte antérieure" (c'est-à-dire moins une carte particulière qu'un groupe cohérent de représentations du monde habité, figurées ou non). Le primat du texte apparaissait dans la dénomination comme dans la conception d'une méthode empruntée par ces illustres bibliothécaires alexandrins au travail de l'édition savante en général, et de l'exégèse homérique en particulier⁵⁹.

Tous les grands noms de la géographie la pratiquèrent peu ou prou: nous l'avons vu d'Eratosthène; celui-ci fut bientôt soumis aux critiques acerbes d'Hipparque, mais aussi de mathématiciens moins connus, comme Sérapion d'Antioche⁶⁰. Elles n'étaient que le prélude à une *épanorthôsis*, c'est-à-dire à la correction en retour, ou correction au second degré, à laquelle se livra Strabon, tandis que Ptolémée employait le même terme pour caractériser le travail que lui-même effectuait à l'égard de l'œuvre de Marin de Tyr, lequel avait sans doute donné à son œuvre le titre de *Diorthôsis* ⁶¹.

Aucun des auteurs, glorieux ou plus obscurs, dont vous venons d'évoquer les noms, aussi scrupuleux et attentif qu'il fût, n'était en effet en état de donner, à lui seul, et en se fondant sur le seul support de l'écrit, une image incontestable de la terre, et surtout une image qui dépassât le niveau d'un simple schéma. Réaliser, à partir de la *Géographie* de Strabon,

⁵⁹E. Thalamas, *Etude bibliographique de la géographie d'Eratosthène*, Thèse, Versailles, 1911, p. 141.

⁶⁰Cic., *Att.*, II, 6 = Berger, fr. 10, p. 2; id., *Fragments*, p. 6 sq.; Klotz et Kroll, art. *Serapion*, dans *RE*, II A 2 (1923), c. 1666 sq.

⁶¹Ptl., *Géogr.*, I.6.1; F. Lasserre, art. *Marinos*, 2, dans *DKP* 3, c. 1027, Dilke, *GRM*, p. 72 sq.

une carte contenant toute la toponymie de l'ouvrage dans un cadre de sept pieds (soit plus de deux mètres!) de long, et en projection orthogonale, semble aujourd'hui une gageure: rien ne permettait en effet, dans l'œuvre, de calculer exactement les positions relatives ni les coordonnées des lieux, et l'on discute encore lorsque l'on entreprend de reconstituer, même schématiquement, la carte du géographe d'Amasée.

Lui préférera-t-on alors Ptolémée? Lui nous donne, assurément, des coordonnées: d'abord celles des villes côtières, puis celles des limites de la région sur les trois côtés restants; mais ces coordonnées ont été établies d'après Marin de Tyr "lorsqu'il était fiable", et lorsqu'il n'était pas l'objet de la *diorthôsis* de Ptolémée, ou d'après "des cartes assez précises"⁶²; quant à la *diorthôsis* telle que l'entend Ptolémée, elle consiste en discussions peu édifiantes sur le passage de journées de navigation ou d'itinéraires à des coordonnées de latitude et de longitude et sur l'élaboration de tables de conversion de durées en distances...

Même en la présence de tables de coordonnées, tracer une carte n'était guère possible que par référence à des cartes antérieures; seule la comparaison avec d'autres tracés permettait d'élaborer le détail des contours de nouvelles cartes. La correction suppose toujours, à un moment donné, la référence à une carte consensuelle. C'est parce que le cartographe connaît une certaine image du monde qu'il va se trouver en situation d'en élaborer une nouvelle, qui s'en séparera sur tel ou tel point, mais qui se fondera sur elle pour le reste. C'est par rapport à "la carte des anciens" que se constitue la carte d'Eratosthène, et par rapport à elle que la juge Hipparque; c'est par rapport à la carte d'Eratosthène que se constitue la

⁶²I.19. Le géographe se propose une double démarche: Τὸν μὲν ἔνα τὴν γνώμην τοῦ ἀνδρός τὴν δι' ὅλης τῆς συντάξεως τηρήσωμεν χωρὶς τῶν τυχόντων τινὸς διορθώσεως, τὸν δ' ἔνα τὰ μὴ παρ' αὐτοῦ δῆλα γενόμενα διὰ τῆς ἀπὸ τῶν ἐντυγχανόντων ἢ τῆς ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις πλίνταξι τάξεως ἐφ' ὅσον εὐπόρον ἦν δεόντως ἐγγραφή.

Géographie de Strabon, par rapport à celle de Marin que naît le *Mémoire géographique* de Ptolémée... Mais à tout prendre, si l'on examine de près ces documents, nous constatons que les cartes susceptibles d'avoir connu une réelle diffusion sont assez rares dans le lot que nous venons de citer. Il s'agit surtout là de textes qui se corrigent entre eux et en cascade toujours par rapport à un objet cartographique de référence unique qui suggère l'existence d'une représentation moyenne du monde. Celle-ci suppose à son tour une forme d'immobilisme cartographique que nous avons pu constater dans l'analyse typologique des cartes anciennes, et qui tient sans doute au fait que les modifications apportées par chaque cartographe, si essentielles à la production cartographique des anciens, et par le biais desquelles, chaque carte ancienne demeure une pièce originale, n'affectaient jamais que le détail, et en aucun cas la structure générale du document: les cartes de Hereford et d'Ebtorf, au Moyen Age, ont pour l'œil une parenté évidente. L'analyse détaillée de la toponymie et des tracés montre pourtant qu'elles se sont développées selon deux traditions largement indépendantes d'une de l'autre.

Les cartes parvenues jusqu'à nous, comme la Table de Peutinger, attestent bien, on le verra, la multitude de ces transformations, qui forment autant de strates identifiables. Chacun des auteurs successifs a probablement apporté sa pierre à l'édifice: il s'agissait sans doute parfois de mises à jour historique, ainsi lorsque l'on ajouta le nom et l'image de Constantinople ou la double dénomination de Boulogne s/mer: *Gesoriacum* et *Bononia*. Chacun de ces cartographes a surtout tendu, soit à ajouter des précisions relatives à sa région d'origine, ou à des régions qui lui étaient particulièrement familières, comme la Campanie, la Dalmatie, ou l'Hellespont, soit à apporter des éléments propres aux préoccupations de son temps, allant pour cela jusqu'à créer de nouveaux systèmes de

vignettes. C'est ainsi qu'un certain nombre de légendes bibliques et la vignette désignant la basilique Saint- Pierre de Rome firent leur apparition sur une trame ancienne qu'une copie répétitive et servile, tendait à déformer accidentellement dans le détail, par ignorance du copiste ou par suite de la vétusté du modèle, plutôt que de propos délibéré. Mais la structure du document n'a jamais été modifiée en profondeur.

La greffe ou l'ablation, pratiquées sur un fond de carte ancien, à partir de lectures plus ou moins fondées des cartographes, semblent donc avoir été la règle en matière de production cartographique et ont pu exercer une influence considérable sur l'évolution des tracés cartographiques. Les quelques textes parvenus jusqu'à nous qui nous décrivent le travail du cartographe nous montrent bien combien ces corrections et le caractère unique - c'est-à-dire supérieur! - de chaque nouvelle carte contribuaient à la gloire du cartographe, à son salaire et au prix que l'on attachait à sa carte, mais grandissaient autant et plus le commanditaire, souvent à l'origine de tout ou partie de ces corrections. Qu'il s'agît de Théodose ou, mille ans plus tard, de Mehmet Fatih, si le zèle des serviteurs du roi demeurait bien la source réelle de la carte, la nature des corrections apportées leur avait été préalablement révélée par la bouche du monarque. Cartographes et commanditaire étaient légitimement fondés à en tirer un égal motif de fierté. Cette pratique en matière cartographique parvenait ainsi à se conformer conjointement à deux exigences également chères aux Anciens, quoiqu'apparemment contradictoires: rester fidèle à des documents dont l'âge suffisait à attester la valeur (*ueterum monimenta secuti in melius reparamus*), et, ce nonobstant, apporter, dans leur cadre, les changements qui leur conféreraient la perfection qui leur faisait défaut (*culpamque priorem tollimus*).

Les résultats d'une pratique qui tenait à la structure de la production cartographique et au statut d'œuvre esthétique conféré aux cartes manuscrites semblent avoir été généralement assez catastrophiques. En premier lieu, la pertinence des corrections apportées n'aura pas toujours été à l'abri de toute critique. Les sources utilisées pour la correction devaient sans doute plus aux goûts personnels du cartographe, aux modes en vigueur et aux sources dont il disposait qu'au strict esprit scientifique. Le pédantisme et la cuistrerie qui, souvent, sévirent au IV^e s. et au Bas-Empire, par exemple, remirent au goût du jour des sources plus qu'archaïques, comme Hécatee de Milet, que l'on trouve cité chez Ammien Marcellin, comme plus tard chez Stéphane de Byzance, en compagnie de Ptolémée et d'Eratosthène, comme une source d'égale valeur; mais cet anachronisme n'est propre ni au Bas-Empire, ni à la cartographie; il représente en effet l'une des caractéristiques les plus surprenantes et les mieux partagées de la géographie classique, qui tient pour des toponymes d'égale importance les toponymes vivants et les cités disparues⁶³; même lorsque des sources plus récentes étaient utilisées, parfois, elles ne l'étaient que partiellement, comme dans la Table de Peutinger, dont la toponymie régionale renvoie, pour un même secteur géographique, par exemple le limes rhénan, tantôt à la carte politique du Haut-Empire, tantôt à celle du IV^e s. Enfin, dans cette entreprise de correction, il fut sans doute difficile d'intégrer dans les cartes des données tirées de textes qui ne s'accordaient pas toujours avec la vision du monde qu'imposait leurs modèles ou qui, en

⁶³ La ville de Bizonè, en Thrace, avait été rasée par un tremblement de terre, et nous est décrite par plusieurs sources anciennes comme un lieu désert: ainsi, Strab., I.3.10, C 54; VII.6.1, C 319; Mel., II.2.22; Plin., *HN*, IV. 44; Arr., *Pér. Pont. Eux.*, 35 (*GGM* I 400); Stéph. Byz., *sv*. Mais la carte de Doura-Europos l'a retenue parmi les quelques villes qui ont eu l'honneur de figurer en son sein; on la trouve encore dans la Table de Peutinger (VII 3-4) et, d'après la même source, chez le Ravennate (IV.6). Les cités de Campanie détruites par l'éruption du Vésuve en 79 figurent encore en bonne place dans la Table de Peutinger, peut-être à la suite de préoccupations itinéraires il est vrai.

l'absence de vision cartographique de leur auteur et par suite d'une tradition trop médiatisée, proposaient une vision totalement déstructurée du monde. C'est sensiblement là le tableau que nous offre l'œuvre de Julius Honorius, sur laquelle nous aurons bientôt l'occasion de nous arrêter. Bien avant l'époque médiévale, l'univers des cartographes était, comme celui des géographes, un monde globalement sans âge, où coexistaient des états historiques variés du monde et où l'introduction de données nouvelles demeurait un phénomène ponctuel qui ne devait modifier en profondeur ni la nomenclature, ni l'aspect général des cartes.

L'immobilisme cartographique semble donc en avoir été la première sanction; l'extraordinaire diffusion, pendant toute la période impériale et au Moyen Age, des cartes circulaires, pourtant ouvertement contestées dès le V^e s. avant notre ère, permet d'en prendre la mesure; si les défauts essentiels de la cartographie ancienne résidaient dans sa structure même, comme nous aurons bientôt l'occasion de le montrer, l'usage de consacrer l'essentiel des corrections au contenu chorographique et aux détails topographiques constituait le principal obstacle à la nécessaire réforme cartographique, qui ne devait venir que bien plus tard et naître d'exigences nouvelles dans l'utilisation de la cartographie. Au Moyen Age, l'apparition dans la carte de toponymes nouveaux, comme Cathay, représentait indéniablement une conquête essentielle de l'homme médiéval et un élargissement remarquable de l'horizon du cartographe à un espace réel et historique, et non plus immuable et divin. Sans doute était-ce en soi une révolution intellectuelle; mais la véritable révolution devait venir des portulans et de nécessités d'ordre pratique qui semblent avoir fait défaut à l'essentiel des cartes anciennes, et qui tiennent en particulier aux contraintes propres à chacun des supports de la carte.

3. Les supports de la carte.

Dans le *corpus* des cartes médiévales, dont les techniques d'exécution étaient très voisines de celles qu'utilisaient les cartographes anciens, on peut distinguer en général deux types de cartes: les premières sont isolées et ont ordinairement, tant au regard de leurs dimensions, sans limites théoriques, qu'en égard à leur ornementation, un caractère monumental évident. Les secondes, incluses dans des manuscrits, sont, au mieux des versions abrégées des précédentes, et, le plus souvent, de simples schémas bornés par les limites étroites de leur support. L'une des caractéristiques fondamentales de la cartographie manuscrite consiste donc à induire une dualité infrangible qui sépare radicalement une cartographie monumentale nécessairement isolée de tout texte de quelque importance, et une cartographie schématique étroitement associée à des textes.

a. *Les cartes dans les manuscrits*

Il nous semble aujourd'hui si naturel d'associer texte et carte géographique que nombre de savants ont postulé qu'Eratosthène, Strabon, Marin de Tyr, Ptolémée, voire Denys le Périégète, ou pour le moins leurs éditeurs, avaient joint leur carte ou des cartes à leurs ouvrages géographiques. Les usages de l'édition dans l'Antiquité permettaient en effet aux éditeurs de prendre toute liberté à l'égard du texte et d'y ajouter ou d'en retrancher tout ce qu'ils souhaitaient sans avoir le moindre compte à rendre aux auteurs, en l'absence de toute espèce de propriété littéraire. A s'en tenir à l'hypothèse de leur association avec les textes qu'elles étaient censées illustrer, l'existence de ces cartes est, on s'en souvient, rien moins que certaine. Les premières cartes de Ptolémée, par exemple, ne semblent pas avoir circulé avant le VI^e s. de notre ère, quoique Ptolémée lui-même ait donné les instructions nécessaires à leur construction. Les dimensions

que Strabon assignait à la mappemonde idéale s'opposaient aussi à toute forme d'insertion dans un manuscrit.

On peut s'interroger sur les raisons de cette absence, quand on sait que l'usage d'illustrer les manuscrits est très ancien, puisque l'on y faisait souvent figurer au moins le portrait de l'auteur, même dans des éditions à bon marché⁶⁴; Suétone ne s'insurge-t-il pas contre les éditions de Lucain surabondamment illustrées, et, ce qui est plus grave, illustrées jusqu'à la bêtise⁶⁵? Les manuscrits d'Aristote étaient sans doute accompagnés de diagrammes simples auxquels renvoie le texte⁶⁶; mais on ne peut qu'être frappé par la rareté des allusions explicites d'un auteur aux figures destinées à illustrer son œuvre. La plus nette est celle que Vitruve fait au premier livre du *de Architectura* aux figures qui accompagnaient son manuscrit. S'agissant d'un manuel d'architecture, on serait en droit de s'attendre à trouver là plus d'un plan d'édifice... Il s'agissait en réalité de schémas cosmographiques élémentaires, dont le premier nous est du reste parvenu dans un des manuscrits de l'œuvre⁶⁷:

Visum est mihi in extremo uolumine formas, siue, ut Græci schemata dicunt, duo explicam: unum ita deformatum ut appareat unde certi uentorum spiritus orientur, alterum quemadmodum ab impetu eorum auersis derrectionibus uicorum et platearum euitentur nocentes flatus.

(I.6.12)

⁶⁴T. Kleberg, *Bokhandel och bokförlag i antiken*, Stockholm, 1962, p. 13-83 = *Commercio librario ed editoria nel mondo antico*, dans G. Cavallo (éd.); *Libri, editori e pubblico nel mondo antico*, (Universale Laterza, n°315), Rome - Bari, 1977, [p.27-80], p. 78 sq.

⁶⁵Vit. *Lucani : Pœmata eius etiam prælegi memini ; confici uero ac uenalia proponi, non tantum operose et diligenter, sed inepte quoque.*

⁶⁶Cf. par ex. *Météor.*, II,6, 363 a., mais le texte transcrit sans doute ici le cours du maître, qui devait s'appuyer sur des figures tracées "au tableau", peut-être plus complexes que celles que nous ont transmises les manuscrits.

⁶⁷Brit. Library, Harl. 2767; cf. O. Dilke, *Greek and Roman Maps*, Londres, 1984, p. 53 et n. 29 sq.

"J'ai cru bon de mettre à la fin de ce volume deux figures (deux «schémas», dans la terminologie grecque): la première a été tracée de façon à faire apparaître d'où naissent les souffles des vents connus, la seconde pour montrer comment en orientant contre eux les rues et les places, on évite les inconvénients de leur flux".

De fait, si les dessins du type de ceux qu'indique Vitruve sont bien attestés dans les *uolumina* de papyrus⁶⁸, en particulier dans les ouvrages de géométrie et de mathématiques, ceux-ci semblent s'être généralement limités à de simples tracés de lignes, et l'on s'accorde à penser que l'usage d'insérer des illustrations polychromes, d'où devait naître l'enluminure - bien distincte du diagramme explicatif que l'on rencontre déjà dans les *uolumina* d'époque grecque -, est directement lié au développement du *codex* de parchemin: on connaît bien le passage célèbre où Martial, entre 84 et 86 de notre ère, décrit un petit *codex* où figurait le portrait de Virgile:

*Quam brevis inmensum cepit membrana Maronem!
ipsius uultus prima tabella gerit.*

(XIV.186)

"Qu'il est court le parchemin qui contient l'immense Virgile! La première page porte même le visage du poète".

L'insistance avec laquelle le poète revient au livre XIV sur le thème du *codex* pour manifester son admiration devant les possibilités considérables offertes par ce type de support⁶⁹ suggère nettement qu'il

⁶⁸Cf. Schubart, *Das Buch bei den Griechen und Römern*, Heidelberg, 1960, p. 105 sq.

⁶⁹184: *L'Illiade et l'Odyssee* dans un même *codex*; 188: œuvres complètes de Cicéron; 190: les 142 livres de Tite-Live; 192: les quinze livres d'Ovide. On invoque souvent (cf. par ex., T. Kleberg, *Commercio librario ed editoria nel mondo antico*, dans G. Cavallo (éd.), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida storica e critica*, [Universale Laterza, n°315], Rome-Bari, 1977, p. 78 sq.) en faveur de la thèse selon laquelle les illustrations étaient fréquentes dès le premier siècle av. J.-C. deux passages, l'un de Pline, *HN*, XXXV.2.11 (*Imaginum amorem flagrasse quondam testes sunt et Atticus ille Ciceronis, edito de his uolumine, et M. Varro benignissimo inuento, insertis*

s'agissait alors d'une nouveauté qui l'émerveillait pour le gain de place qu'elle représentait par rapport aux anciens *uolumina*. Le procédé fut sans doute d'abord propre aux éditions peu coûteuses⁷⁰, car le parchemin était nettement moins cher et plus durable que le papyrus importé, et surtout permettait de faire rentrer en un volume ce qui eût occupé auparavant une bibliothèque entière; acquérir un auteur comme Tite-Live ne supposait plus la propriété de locaux fort vastes, hors de portée du commun des mortels⁷¹. La bibliothèque de la "villa des Papyri", à Herculaneum, dont

uoluminum suorum fecunditati, non nominibus tantum septingentorum illustrium, sed et aliquo modo imaginibus: non passus intercidere figuras, aut uetustatem æui contra homines ualere, inuentor muneris etiam deis inuidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, uerum etiam in omnes terras misit, ut præsentem esse ubique credi possent. "La passion éprouvée un temps pour les portraits est bien attestée par Atticus, le fameux ami de Cicéron, qui leur consacra un volume, et par M. Varron, qui eut l'idée originale et profitable d'ajouter à la prolixité de ses volumes non seulement les noms, mais encore, d'une certaine façon, les portraits de sept cents grands hommes; il ne souffrit pas que leurs figures disparussent et que le poids des ans eût raison des hommes, et inventa pour eux un cadeau propre à susciter la jalousie des dieux, quand, non content de leur offrir l'immortalité, il les répandit par toute l'étendue de la terre, de telle sorte que l'on pût croire qu'ils étaient partout présents", l'autre de Cornélius Népos (*Att.*, 18.5 sq.), qui confirme dans ses grandes lignes le témoignage de Pline (*Attigit quoque poetice, credimus, ne eius expers esset suauitatis. Namque uersibus, qui honore rerumque gestarum amplitudine ceteros Romani populi Romani præstiterunt, exposuit ita, ut sub singulorum imaginibus facta magistratusque eorum non amplius quaternis uersibus describeret.* "Il toucha aussi à la poésie, pour ne rien perdre, à mon sens, de ses charmes. En effet, il choisit de parler en vers de ceux qui par la nature des charges qu'ils avaient exercées et par la grandeur de leurs actions l'avaient emporté sur les autres citoyens romains, et pour ce faire, il décrivit, sous le portrait de chacun d'eux, leurs hauts-faits et leurs magistratures, sans jamais excéder quatre à cinq vers"). Le fait que le développement de Pline soit tiré du livre XXXV de l'*Histoire Naturelle*, consacré à la peinture, ne doit pas faire illusion. Pline n'utilise les exemples d'Atticus et de Varron que comme des témoins de la faveur d'un type de représentations au dernier siècle de la République. La comparaison des deux passages montre bien que pour ce qui est d'Atticus, il s'agissait bien d'un livre; l'expression *sub imaginibus* de Cornélius Népos doit donc être prise métaphoriquement. Atticus avait brossé littérairement le portrait des grands hommes, avant de le parer des ornements de la poésie. Quant à Varron, à qui on a jadis pu prêter, à propos de ses 700 portraits, l'invention de l'incunable, voire de l'eau-forte, il est à peu près certain que l'on ne peut guère le considérer que comme l'inventeur du portrait littéraire, car l'atténuation *aliquo modo* du mot *imago* constitue le signe le plus net de l'utilisation métaphorique de ce nom par Pline.

⁷⁰G. Cavallo, *Libro e pubblico alla fine del mondo antico*, dans id. (éd), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida Storica e critica*, (Universale Laterza, n° 315), Rome-Bari, 1977, [p. 83-132], p. 84 sq.

⁷¹Martial, XIV,190: *Pellibus exiguis artatur Liuius ingens, / quem mea non totum bibliotheca capit*. "De petites feuilles de parchemin condensent l'immense Tite-Live, que ma bibliothèque entière ne suffit à abriter..."

l'étude connaît depuis quelque temps un regain d'intérêt et dont la fouille devrait prochainement reprendre, nous a montré en effet comment une bibliothèque, centrée principalement sur l'œuvre d'un auteur et d'une école⁷², pouvait occuper un péristyle et ses dépendances.

Mais il y a plus. Du fait de sa fragilité et de la trame des fibres qui le composaient, le papyrus était moins adapté à la peinture que le parchemin, plus lisse et plus résistant, et le rouleau, par les manipulations qu'il supposait mettait en péril les éventuelles illustrations⁷³, ce qui explique que Varron ait placé à la fin du *volumen*, précisément à l'emplacement le plus robuste du volume, car il était le moins soumis aux tractions et abrasions diverses liées à son usage, les deux illustrations qu'il avait voulu y faire figurer. Le parchemin et le *codex* avaient donc, réunis, tous les avantages propres à inciter les éditeurs à y inclure des illustrations complexes et polychromes. Ceux-ci devaient y être d'autant plus favorables qu'il était nécessaire de développer dans ce nouveau support de l'écrit des qualités et des agréments spécifiques propres à faire oublier son origine rustique, de façon à attirer le public le plus large. La décoration extérieure et intérieure devaient en être le moyen privilégié: des reliures somptueuses, des miniatures sans cesse plus nombreuses, la coloration au minium des feuillets, tout était mis en œuvre pour masquer la nature réelle des peaux.

On peut aller plus loin dans l'analyse; on a en effet pu mettre en évidence que le maniement du *codex* et du *volumen* supposent des pratiques radicalement opposées de la lecture, et souligner les liens qui

⁷² On peut signaler à cet égard que le seul passage géographique répertorié parmi les quelque 800 rouleaux jusqu'à présent étudiés, sur les 1800 conservés de cette bibliothèque a été naguère reconnu comme un faux de Sickler, cf. M. Capasso, *Il Falso di F. Sickler*, dans *Cronache Ercolanesi*, 17 (1987), p. 175 sq.

⁷³ Sur la rapidité de la dégradation des *volumina*, cf. T. Kleberg, *Commercio librario ed editoria nel mondo antico*, dans G. Cavallo (éd), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida Storica e critica*, (Universale Laterza, n° 315), Rome-Bari, 1977, p. [27-80], p. 72, se fondant sur Gell., IX.4.1 sq.

unissent le triomphe du *codex* et celui du Christianisme et de son fondement écrit: les Ecritures.

Le rouleau impose en effet au lecteur, qui, le plus souvent est en réalité un auditeur, une lecture linéaire continue: nous ne devons pas perdre de vue à cet égard la distinction qu'opèrent Cassiodore et Eumène, dans des passages sur lesquels nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de nous arrêter (Cass., *Inst. div.*, I.25; Eum., *pro inst. schol.*, XX.3) entre l'oreille pour laquelle valent les textes géographiques écrits et l'œil pour lequel valent les représentations cartographiques. Comment illustrer de façon plus claire la coupure radicale qui s'établissait entre l'écrit et la carte que notre expérience moderne et silencieuse rapproche parce qu'elle les place de façon presque naturelle sous le seul patronage de l'œil propre à notre lecture solitaire et silencieuse alors que pour les anciens, ces deux modes d'expression étaient l'un propre à la lecture, et l'autre au spectacle que l'on pouvait avoir d'un tableau.

Les contraintes matérielles ont sans doute également joué un rôle qu'il ne faut pas sous-estimer dans les relations qui pouvaient unir un texte à une carte. La fragilité du support et la nécessité de dérouler ou d'enrouler le volume jusqu'au passage recherché rendait en effet aussi périlleuse que fastidieuse la recherche de passages particuliers. Les illustrations de quelque importance - tout comme les titres et signatures - étaient donc généralement rejetées en fin de volume, où elles étaient moins menacées, mais où il devenait très difficile de les consulter dans le fil de la lecture. Il faut avoir tenté de manipuler la Table de Peutinger dans sa forme originale du rouleau pour prendre toute la mesure des difficultés qu'engendrait le rouleau pour quiconque entendait opérer des va-et-vient dans le texte; encore l'utilisateur moderne dispose-t-il d'un support assez robuste pour pouvoir se livrer assez régulièrement et sans péril à cet

exercice nécessairement limité pour les Anciens. Il était donc difficile de renvoyer à partir de plusieurs points d'un texte à une même image; en revanche, si l'adoption de grandes figures complexes adaptées à plusieurs passages était peu pertinente sur un tel support, il apparaît tout à fait conforme aux exigences particulières posées par la lecture des rouleaux de multiplier à l'envi ces petites figures simples, propres à illustrer chacune une situation ou un problème particuliers. Tels étaient les *schèmata*, *diagrammata* ou *formæ* que mentionnent les textes anciens, et qui ne sont le plus souvent que des scolies de forme iconographique⁷⁴.

Le *codex* allait assez rapidement modifier ces habitudes; il pouvait en effet permettre sans difficulté des allées et venues rapides et sans danger au sein d'un même texte. La Bible, plus que tout autre ouvrage, illustre les nouvelles possibilités offertes par le *codex*, auquel son sort allait être aussi durablement lié: texte de référence de la liturgie, elle devait être le plus souvent l'objet d'une lecture discontinue⁷⁵. Or, c'est précisément cet usage et cet apprentissage particuliers, et déjà modernes, du texte que suppose l'insertion, dans un texte géographique, de cartes complexes, mappemondes ou atlas, appelées à résumer ou à illustrer non un point particulier d'un texte, mais l'ensemble des informations qu'il contenait. Ce n'est donc pas un hasard à nos yeux si, nous l'avons vu, l'atlas ptoléméen, quoique déjà conçu sans doute par Ptolémée comme un objet extérieur à son livre, semble se constituer dans les manuscrits de la *Géographie* précisément au VI^e s., à une époque où le livre commençait à s'imposer jusque dans la ville dont le rouleau de papyrus avait largement

⁷⁴ Cf. XLIII.2; XLIV.2 sq. Schubart, *op. cit.*, p. 126 a bien souligné le caractère malcommode des illustrations, limitées à de simples schémas explicatifs, dans les *volumina*.

⁷⁵ Cf. G. Cavallo, *Libro e pubblico alla fine del mondo antico*, dans id. (éd.), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida Storica e critica*, (Universale Laterza, n° 315), Rome-Bari, 1977, p. 83.

contribué à faire la capitale intellectuelle du monde méditerranéen: Alexandrie.

On s'explique mieux ainsi deux phénomènes. Tout d'abord, que nous ne rencontrons aucune mappemonde complexe dans un quelconque manuscrit d'une œuvre antérieure au V^e s. de notre ère; ensuite, que les seules cartes et mappemondes incluses dans des manuscrits médiévaux qui soient susceptibles de remonter à l'époque pré-constantinienne, par exemple celles qui ornent de nombreux manuscrits de Salluste et de Lucain⁷⁶, soient précisément des cartes schématiques proches dans leur conception des schémas que l'on rencontre dans les traités de cosmologie ou de géométrie. Simples et de petites dimensions, elles pouvaient souvent être insérées comme des gloses par les copistes au cours même de la copie. Ces petites cartes, le plus souvent parfaitement géométriques, sont doublement typiques de l'édition, où on les trouve sur le même plan que les illustrations des textes mathématiques: susceptibles de s'intégrer du fait de leur rusticité et de leurs petites dimensions dans tous les supports de l'écrit, elles étaient aussi dressées tout exprès, *ad propositum* et *ad locum*, par un scoliaste pour rendre compte d'un texte à partir d'un dessin: c'est ainsi que nous avons pu voir que généralement, elles n'apportent rien que ne dise le texte. Elles ne se constituent pas de l'extérieur, elles ne préexistent pas au texte: elles naissent du texte. De là certaines aberrations et des schématismes qui caractérisent ces êtres cartographiques. Ce sont précisément la simplicité de ces cartes scolastiques et leur présence dans des œuvres très largement diffusées qui ont pu assurer le succès considérable de cartes comme les cartes T-O et des mappemondes circulaires en général, voire de schémas encore plus aberrants⁷⁷.

⁷⁶ Cf. *supra*, I.3.

⁷⁷ Par exemple, la figure formée de 5 cercles régulièrement disposés autour d'un cercle central pour illustrer les cinq zones climatiques est à l'origine une figure conventionnelle tirée d'une explication qui se fondait sur un parallèle des doigts de

Mais la présence de cartes plus ambitieuses dans les manuscrits avait d'autant moins de sens qu'à l'époque où le rouleau régnait en maître, la lecture solitaire était tout à fait exceptionnelle, puisqu'il est précisément d'usage de lier son développement à celui du *codex*⁷⁸; or, dans une situation où le "lecteur" était avant tout un auditeur, et ne jetait pas lui-même les yeux sur le manuscrit, la présence d'une carte dans le manuscrit n'aurait guère pu lui apporter que la satisfaction qu'éprouve le collectionneur à la seule conscience de posséder un objet esthétique ou de prix, quand même il est hors de sa vue.

L'espace disponible sur le rouleau ne permettait de toute façon que très difficilement d'y dessiner une carte, à moins de la réduire à peau de chagrin ou de lui faire occuper tout le rouleau, comme ce fut le cas de la Table de Peutinger; encore était-ce au prix du renoncement à toute vision synoptique de la carte ou à celui de sa transformation en *pinax* si l'on choisissait de l'afficher dans son ensemble, ou au prix de l'impossibilité d'en lire les légendes dans le même regard qui permettait d'en embrasser la totalité. La hauteur maximale d'un rouleau est en effet à peu près celle de la Table de Peutinger, qui mesure 33, 5 centimètres de large en valeur approchée⁷⁹; mais certains rouleaux, comme ceux de la "villa des Papyri", pouvaient être sensiblement plus étroits. Enfin, si l'on retranche à ce chiffre

la main et des zones climatiques. Isidore de Séville a pris cette figure pour argent comptant, cf. J. Fontaine, *Isidore*, II, p. 487 sq.. L'histoire de ces schémas isagogiques est en effet celle de cartes réalisées dans un but très précis et en liaison étroite avec un texte donné, qui furent peu à peu coupées de leur support et amenées à vivre une vie autonome, dans laquelle ils n'eurent plus que le sens qui semblait s'en dégager primitivement. Il est difficile de dater avec précision ce passage, et peut-être ne serait-il pas pertinent de le faire. Ce comportement à l'égard des figures peut en effet être de tous les âges, quoiqu'il semble particulièrement caractériser la période de transition de l'Antiquité au Moyen Age. G. Aujac, dans son édition de Strabon, (CU), t. I, p. LXXIX a bien souligné que les schémas que l'on rencontre dans les manuscrits du géographe sont contemporains de la rédaction des scholies.

⁷⁸ A.-G. Hamman, *L'épopée du livre*, Paris, 1985, p. 35.

⁷⁹ Le chiffre de 34 cm., déjà avancé par Miller, *IR*, p. XIII, a été conservé par Weber, *TP*, p. 10, qui note pourtant que cette mesure oscille entre 32,8 et 33, 7 cm., et par L. Bosio, *TP*, p. 14. La moyenne des mesures se situe donc plus près de 33 que de 34 cm.

les marges habituelles, c'est un espace de 25 à 30 cm. seulement que le copiste pouvait espérer utiliser pour y faire figurer une carte. Dans le texte même, le copiste était d'autre part limité par l'usage d'écrire en colonnes assez étroites qui ne lui permettait guère d'insérer dans le fil du texte que des illustrations de la largeur des colonnes soit une dizaine de centimètres à la base tout au plus, à moins de consacrer un véritable tableau à cette carte; il était nécessaire alors de la rejeter en fin d'ouvrage, à un endroit où les va-et-vient avec le texte étaient bien difficiles, pour ne pas dire impossibles⁸⁰. Eût-on choisi cette solution que l'espace serait de toute façon rapidement apparu insuffisant, car la largeur utile de la partie déroulée pour la lecture d'un *uolumen* n'excédait guère la quarantaine de centimètres.

Le *codex*, en revanche, présentait de nombreux avantages. Son format était sensiblement plus important que celui des *uolumina*, et ce d'autant plus que les livres de cette phase ancienne semblent afficher une prédilection marquée pour les grands formats⁸¹. Le parchemin était d'autre part un support assez normalement utilisé pour la peinture en général, et pour la cartographie en particulier, comme en témoignent la carte que Suétone prêtait à Mettius Pompusianus, celle de Doura-Europos, la Table de Peutinger ou les nombreuses mappemondes médiévales. La nature de la reliure utilisée, quant à elle, assurait aux éventuelles illustrations une longévité qui faisait défaut aux rouleaux.

Enfin, les habitudes de lecture semblent s'être modifiées au contact de ces reliures d'un type nouveau: la lecture personnelle et silencieuse semble avoir pris le relais de la lecture à haute voix par une tierce

⁸⁰ G. Cavallo, *op. cit.*, p. 83 souligne bien qu'au nombre des raisons qui expliquent le développement du *codex* en milieu chrétien figure en bonne place l'adaptation de ce type de livre à la recherche rapide des passages de la Bible.

⁸¹ Cavallo, *op. cit.*, p. 86 sq.; R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, Paris, 1920, t. II, p. 507.

personne, ce qui justifia sans doute l'agrément que pouvait constituer pour le consommateur, désormais lecteur, la présence d'illustrations dans le manuscrit. L'abondance des illustrations que, dès l'origine, Cosmas Indicopleustès voulut faire figurer dans le texte de sa *Topographie chrétienne*, où il prend régulièrement soin de les introduire, montre assez le chemin parcouru entre l'époque de Vitruve et le VI^e s. Parmi ces illustrations se trouvent au moins deux cartes.

Le développement du *codex*, favorisant la peinture, pouvait favoriser l'essor de cartes plus esthétiques, et donc plus complexes et plus prisées que les cartes très schématiques et géométriques. Leurs dimensions, pour réduites qu'elles fussent parfois⁸², pouvaient, à en juger par la cartographie médiévale, s'avérer assez importantes pour peu que l'on utilisât deux pages, soit une page complète. Cette innovation, et elle seule, a permis non seulement l'élaboration de cartes de dimensions assez respectables, comme celles qui illustrent les manuscrits du *Corpus Agrimensorum*⁸³ ou l'exemplaire du *Commentaire à l'Apocalypse* de Beatus de Liebana réalisé au XI^e s. à la demande de Grégoire, abbé de Saint-Sever, dont la nomenclature, de plus de 400 noms, aurait pu être largement plus riche (si l'on avait évité les très longues légendes que l'on y trouve, et réduit un tant soit peu la dimension des vignettes), et reste quantitativement voisine de la toponymie citée par Julius Honorius d'après une mappemonde qui semble avoir été une mappemonde isolée.

En utilisant de même deux pages pour un seul et unique dessin, on a pu faire figurer la mappemonde de Ptolémée et l'atlas de cartes régionales. A ce propos, on n'a sans doute pas assez mis l'accent sur ce que suppose en matière d'édition la notion même d'atlas de cartes, ni sur les sur les

⁸² Par exemple la carte de la Mésopotamie d'un manuscrit de Solin de la Bibliothèque ambrosiane; cf. pl. XLIX.2.

⁸³ Cf. pl. XXXIX sq.

implications d'une telle innovation dans l'étude de la question ptoléméenne. Si l'on est certain que dès 84-86 de notre ère⁸⁴, il existait à Rome des *codices* qui constituaient sans doute une invention récente, tous les auteurs qui se sont mêlés d'histoire du livre ont bien noté que le *codex* ne l'emporta définitivement sur le *uolumen* que fort tardivement, vers la fin du IV^e s. de notre ère, et que son développement antérieur fut fort lent, surtout en Orient, où le *codex* demeura exceptionnel jusqu'au début du V^e s. de notre ère, avant de connaître un immense et spectaculaire essor à la fin du V^e s. et au VI^e s⁸⁵. Dans ces conditions, il peut sembler difficile d'admettre que l'atlas de cartes décrit au livre VIII ait pu être conçu avant cette date, surtout dans la patrie même du papyrus. L'atlas ptoléméen supposerait alors au préalable un triomphe du *codex* qu'il est bien difficile d'admettre dans l'Égypte du II^e s. de notre ère. Ce serait sans doute pousser bien loin les implications du choix ptoléméen, au reste novateur et révolutionnaire, de diviser la mappemonde en une série de cartes régionales. En effet, à moins d'admettre que l'ensemble du livre VIII de la *Géographie* est apocryphe, ce qui, on s'en souvient, nous paraît peu probable, il nous faut considérer que le principe de cette division a bien été exprimé au II^e s. de notre ère. Mais, précisément, il ne semble pas que Ptolémée, qui se borne à donner les règles de construction de ces cartes, ait jamais considéré qu'elles devaient être jointes à son manuscrit. Il devait appartenir, selon nous, à une époque plus récente d'opérer, en même temps que le passage du rouleau au livre, l'insertion des cartes dans les manuscrits.

Le succès tardif du *codex* allait donc permettre une relative promotion de la cartographie dans des manuscrits qui jusque là en était,

⁸⁴ Cette date, qui nous est fournie par le livre XIV des épigrammes de Martial, est généralement considéré par les spécialistes de la question comme celle de l'apparition du *codex*, dont le poète donne la première mention. Cf. Hamman, *op. cit.*, p. 33.

⁸⁵ G. Cavallo, *op. cit.*, p. 88.

par force, presque totalement dépourvus. Mais, à moins de choisir la solution de l'atlas de cartes, la production de grandes cartes, et en particulier de mappemondes devait rester à l'écart de la production littéraire et se développer à travers de véritables tableaux. Pour important que fût, pour l'objet de notre étude, le passage du rouleau au livre, il ne faut donc pas exagérer la portée d'un progrès qui, s'il cessait de confiner étroitement les cartes des manuscrits dans le rôle de scholies schématiques qui était jusque là le leur, en faisait, au mieux, des abrégés⁸⁶ des seules mappemondes qui fussent dignes de ce nom, à savoir celles qui étaient dressées sur des tableaux séparés.

b. Le pinax.

Le terme qui, par excellence, désigne la carte est en effet celui qui sert à désigner toute espèce de tableau, à savoir le mot grec *pinax*, ou son équivalent latin, d'emploi plus rare, *tabula*, parfois donné sous sa forme diminutive *tabella*⁸⁷. Lorsque les latins ne désignaient pas les cartes par référence à leur support, ils le faisaient en renvoyant à la peinture, comme si l'art de la cartographie relevait avant tout de l'art du peintre⁸⁸. Nous avons déjà eu l'occasion de nous étendre sur les aspects théoriques de cette

⁸⁶C'est, par exemple le cas du Vaticanus Latinus 6018 (pl. XII), qui a indiqué par la seule lettre C, pour C(ivitas), l'emplacement des cités que l'original devait désigner de leur nom toponymique; la Cottoniana (pl. XIII), comme la mappemonde d'Albi (pl. XIV.1), le psautier de Londres (pl. XVI) ou la carte de Henri de Mayence (pl. XVII) ont conservé certains découpages régionaux, matérialisés par des lignes, alors que les légendes qui devaient les caractériser n'ont pu trouver place sur la carte... Le cas, on le voit n'est ni original, ni casuel. Il est une donnée intrinsèque propre à la production de cartes manuscrites.

⁸⁷Florus (*Præf.*, 3): *Faciam quod solent qui terrarum situs pingunt: in breui quasi tabella totam eius imaginem amplectar*; st. Jérôme, *Epist.*, 60.7: *Et sicut hi, qui in breui tabella terrarum situs pingunt*; Ausone, *Grat. Act.*, 2, 9: *Qui terrarum orbem unius tabulae circumscribunt, aliquanto detrimento magnitudinis, nullo dispendio ueritatis*. Properce IV.3.37: *cogor et e tabula pictos ediscere mundos*. Pour Strabon, le terme *πινακογραφία* sert même à désigner la cartographie en général: *Τίς δ' ἔν ἡγήσατο πιστοτέρους τῶν ὕστερον τοὺς παλαιοὺς τοσαῦτα πλημμελήσαντας περὶ τὴν πινακογραφίαν ὅσα εὐ διαβέχληκεν Ἐρατοσθένης, ὧν οὐδενὶ ἀντελήρηκεν Ἰππάρχος; [II.1.11 (C. 71)]*. Sur ces points de terminologie, cf. *supra*, 1ère partie, ch.1.

⁸⁸Cf. *supra*, 1ère partie, ch.1, *infra*, 2e partie, ch. 4.4.

attribution. Ce sont ici ses aspects techniques qui retiendront un instant notre attention.

Le grec Géminos, ou l'un de ses scoliastes anciens, insistait sur le nécessaire rapport entre la forme de la carte et celle du *pinax* lorsqu'il écrivait:

Διπλάσιον δέ ἐστιν ὡς ἔγγιστα τὸ μῆκος τῆς οἰκουμένης τοῦ πλάτους. Δι' ἣν αἰτίαν οἱ κατὰ λόγον γράφοντες τὰς γεωγραφίας ἐν πίναξι γράφουσι παραμήκεσιν, ὡς διπλάσιον εἶναι τὸ μῆκος τοῦ πλάτους.

(*Isag.*, XVI.3 sq.)

"La longueur du monde habité est à peu près double de la largeur. C'est pourquoi, pour tracer des cartes qui respectent le rapport des mesures, on utilise des tableaux plus longs que larges, avec une longueur double de la largeur".

A lire ces mots, on a le sentiment que le dessin de cartes conformes à l'aspect et aux dimensions supposées de la terre habitée représentait une contrainte étrangère au tracé des cartes rondes, celle de se procurer un support rectangulaire, comme si ce fait eût été relativement inhabituel et que la forme normale du panneau sur lequel on allait tracer la carte avait été carrée. De fait, si l'on examine les faux *pinakes* à volets dont l'image en trompe-l'œil nous a été transmise par les grandes compositions architectoniques de la peinture murale de second style, la domination des formats strictement ou approximativement carrés apparaît assez écrasante si on les compare aux tableaux véritablement rectangulaires⁸⁹. Peut-être

⁸⁹La "villa" de la Farnésine en donne un assez grand nombre d'exemples: on y perçoit très bien l'opposition entre les *pinakes* à volets, de forme grossièrement carrée, et les *lintea* rectangulaires. Cf. I. Bragantini et M. de Vos (édd.), *Museo Nazionale Romano. Le Pitture. II.1. Le decorazioni della villa Romana della Farnesina*, Rome, 1982, fig. 2, p. 31, et Pl. 36, 40, 48, 51, 172, 173, etc...; de même, les fausses peintures sur marbre du style sévère sont de format carré (*ibid.*, n°s 61 sq., p. 166 sq.). Les tableaux rectangulaires sont en général des *lintea*, cf. *ibid.*, Pl. 15-24 et 27-29.

faut-il voir dans cette contrainte matérielle liée au support l'une des raisons de la prédominance vraisemblable des mappemondes circulaires pendant toute l'Antiquité grecque et romaine. Mais cette influence du support sur l'usage et la conception des cartes ne fut sans doute pas la seule qu'il exerça à cet égard.

Pinax ou *Tabula* s'entendent en effet d'objets dont la rigidité et le mode d'exposition s'opposent à toutes les espèces de manipulations qu'un usage pratique impose à une carte. La rigidité du support était en effet totale, au même titre que peut l'être de nos jours celles d'un tableau, et imposait à l'égard d'une carte une lecture plus contemplative qu'efficente. Quoique la bibliographie ait largement privilégié la peinture murale, infiniment mieux conservée que la peinture proprement dite, dont rien ne nous est directement parvenu, ou peu s'en faut, nous pouvons nous faire quelque idée des techniques mises en œuvre pour la peinture. Si l'on connaît des peintures sur marbre ou sur ardoise⁹⁰, le bois semble avoir constitué le support privilégié des peintures d'art, soit que l'on peignît directement sur sa surface, soit qu'on l'encollât pour le couvrir d'une toile, à l'instar des icônes byzantines, ou de quelque autre support destiné à recevoir les pigments. La carte de Doura-Europos, dont la structure de parchemin couverte d'un épais enduit rouge reposait, semble-t-il, sur un canevas de fibres végétales⁹¹, a très certainement constitué jadis l'un de ces *pinakes*, destiné à l'affichage plutôt qu'à la lecture et à la consultation, comme semble l'indiquer la taille des légendes et des symboles utilisés. Susceptibles d'atteindre des dimensions assez imposantes, ces tableaux étaient néanmoins difficilement transportables, car ils ne pouvaient être ni roulés, ni pliés, sans porter un coup irrémédiable aux couleurs qui les ornaient. Toujours dans la carte de

⁹⁰Par ex., *ibid.*, n°s 61 sq. p. 166 sq.

⁹¹Cf. *infra*, 3e partie, ch. 2.2.c.

Doura-Europos, l'épaisseur des peintures d'apprêt et de finition était telle que toute tentative en ce sens eût tôt fait de faire sauter cette gangue rigide.

Outre le désavantage de la rigidité et de la fragilité des pigments, qui conduisait souvent à protéger les *pinakes* par des volets ou par un rideau⁹², la nature des matériaux employés, bois ou parchemin, pouvait constituer une limitation à l'extension du tableau⁹³. La plupart des *pinakes* dont l'image nous est parvenue à travers la peinture romaine de second style, à Pompéï, à la maison de Livie au Palatin ou à la villa de la Farnesine⁹⁴ sont de fait des objets de dimensions assez réduites, fort éloignés des monuments imposants que suppose la *Géographie* de Strabon⁹⁵, pour lequel une mappemonde ne devait pas mesurer moins de sept pieds romains, mais très cohérents avec ce que nous croyons savoir de la nomenclature des cartes anciennes. Si celle-ci se situait entre 500 et 1500 toponymes, elle pouvait s'inscrire sans difficulté dans ces limites⁹⁶.

Le terme de *tabella*, que nous avons rencontré plus haut, suggère du reste assez nettement que, même réalisées sur des supports indépendants, les cartes ne devaient pas atteindre des dimensions considérables. Non seulement les passages cités n. 87, auxquels on peut ajouter le témoignage de l'épigramme des cartographes de Théodose insistent sur le mot *breuis* qui caractérise selon eux les bonnes

⁹²Cf. I. Bragantini et M. de Vos (édd.), *Museo Nazionale Romano. Le Pitture. II.1. Le decorazioni della villa Romana della Farnesina*, Rome, 1982, fig. 2, p. 31, et Pl. 36, 40, 48, 51, 172, 173, etc... (volets); n°s 85 sq. p. 197 sq. (rideaux).

⁹³Le parchemin est en effet limité par les dimensions de l'animal. Le vélin demeurant un produit relativement luxueux, c'étaient généralement de plus petits animaux, chèvres ou moutons qui fournissaient la matière première.

⁹⁴Cf. n. 83.

⁹⁵II.5.10, C 116. Cette mappemonde devait mesurer quelque 2, 30 m. de long (7 pieds philétariens) pour environ un mètre de large.

⁹⁶Le point de comparaison le plus net nous est fourni en la matière par mappemonde de la cathédrale de Hereford.

mappemondes⁹⁷, mais encore, passé un seuil critique, on le sait bien, étendre la surface d'une carte ne permet plus d'en étendre le contenu, car les exigences de lisibilité imposent d'accroître dans une égale proportion la taille des légendes et des symboles. L'exigüité des supports devait de fait être la règle: les déformations qu'à en croire Ptolémée⁹⁸, les cartographes faisaient subir à l'image de la terre, faute de place sur leur tableau ne s'expliqueraient guère autrement. A en juger par les textes comme celui de Julius Honorius, la nomenclature moyenne des cartes devait se situer aux environs de 700 noms, soit à mi-chemin de la grande carte de Béatus de Liebana et des gigantesques cartes médiévales d' Ebstorf et de Hereford. Suétone (*Domit.*, 10) nous apprend d'autre part que la mappemonde de Mettius Pompusianus était peinte *in membrana* ; les manuscrits donnent pour leçon *in membrana[s]* ; on pourrait donc être tenté de songer que cette mappemonde avait été peinte sur plusieurs feuilles de parchemins collées les unes aux autres, soit sous la forme d'un rouleau, comme la Table de Peutinger, soit pour former une surface moins étirée en longueur, comme la mappemonde d'Ebstorf. En réalité, cette leçon, comme s'accordent à le reconnaître tous les éditeurs, est à exclure définitivement: la construction du verbe *depingere* avec *in* suivi de l'accusatif n'est en effet nulle part attestée, et doit être rejetée au profit de la construction normale de verbe, avec *in* suivi de l'ablatif. La correction en *membrana* s'impose dès lors et ne semble pas devoir être contestée. Mettius Pompusianus avait donc inscrit sa carte sur une seule feuille de parchemin; ces feuilles étant généralement tirées de peaux de capridés pouvaient difficilement excéder 60 cm par 35 , et pouvaient exceptionnellement atteindre 70 par 40 cm. L'adoption d'un schéma rectangulaire du monde pouvait alors être le moyen d'étendre le contenu de la carte, comme l'illustre la mappemonde du manuscrit de

⁹⁷v. 11: *totum breuiter comprehendimus orbem.*

⁹⁸ *Géogr.*, VIII.1.2 sq. Pour un commentaire du passage, voir le prochain chapitre.

Saint-Sever de Béatus de Liebana (pl. XI). Même la carte de Doura-Europos, dont les légendes, de grandes dimensions, supposent un document plus destiné à l'affichage qu'à la consultation, et de dimensions supérieures à la normale, ne devait pas mesurer plus de 90 cm. dans son plus grand axe⁹⁹, ce qui nécessitait sans aucun doute l'assemblage de plusieurs parchemins.

Mais si, comme Strabon, on souhaitait obtenir une carte dont les dimensions se situaient aux limites des possibilités d'un *pinax* de bois normal, il était possible de dessiner la carte sur une toile de lin. Le *lintheum*, tendu sur un cadre de bois était en effet normalement utilisé par les peintres, et avait permis de réaliser des peintures de dimensions purement colossales, à l'image du Néron de 120 pieds de haut dont Pline nous a conservé le souvenir¹⁰⁰. Le terme de *lintheum*, ou celui de *mappa*, que l'on peut considérer comme synonymes, au moins du point de vue du matériau¹⁰¹, se rencontrent encore dans la terminologie des *Agrimensores*, où ils désignent la minute établie directement sur le terrain, à partir des relevés, ou établie plus tard, sur la foi des mesures prises durant les opérations de relevé¹⁰². Le *lintheum* devait présenter l'avantage, surtout dans une cartographie fondée sur un maillage orthogonal intangible, de permettre la réalisation de plusieurs feuilles séparées susceptibles d'être ultérieurement assemblées.

Le parchemin pouvait également à l'occasion être utilisé pour les cartes. Siculus Flaccus nous apprend en effet que les *formæ* cadastrales pouvaient certes être portées sur des tables de bronze, mais aussi sur des

⁹⁹ P. Arnaud, *Observations sur l'original du fragment de carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos*, dans *RÉA*, 90 (1988), p. 153.

¹⁰⁰Cf. R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, Paris, 1920, II, p. 10

¹⁰¹cf. W. Kubitschek, art. *Karten*, dans *RE*, X.2 (1919), c. 2029.

¹⁰²Sur l'hypothèse formulée par Rudorff, *Grom. II*, p. 405 selon laquelle le *lintheum* finissait aux archives impériales, cf. Mommsen, *Hermès*, II (1867), p. 122 et notre discussion, *infra*, III.1.

membrana, c'est-à-dire sur des feuilles de parchemin¹⁰³. Mais dans ce passage, on est en droit de s'interroger sur la nature cartographique de ces *formæ* pour lesquelles l'auteur emploie à deux reprises le seul verbe *scribere*.

Nous disposons néanmoins d'un passage de Suétone où l'historien nous décrit les causes peu banales de la condamnation à mort du consulaire Mettius Pompusianus:

Mettius Pompusianus, quod habere imperatoriam genesim uulgo ferebatur, et quod depictum orbem in membrana contionesque regum ac ducum ex Tito-Liuiο circumferret, quodque seruis nomina Magonis et Hannibalis indidisset.

(*Vit. Domit.*, 10)

"Mettius Pompusianus (fut également mis à mort) parce que l'opinion publique lui attribuait un thème de géniture qui le promettait à l'empire, et sous prétexte qu'il faisait circuler une mappemonde peinte sur un parchemin et les harangues, tirées de Tite-Live, des rois et des chefs, et qu'il avait donné à des esclaves les noms de Magon et d'Hannibal".

Sur les raisons probables de cette condamnation, nous avons déjà eu l'occasion de nous exprimer¹⁰⁴. La version donnée par Suétone nous semblait alors moins plausible que celle qui, au témoignage de Dion Cassius et de ses abrégiateurs, considérait la mappemonde en question comme une peinture murale de la chambre à coucher de la victime de Domitien. L'originalité du support mentionné par Suétone pour cette carte mérite peut-être pourtant que nous lui consacrons aujourd'hui quelque attention supplémentaire.

¹⁰³ *Quidam <in> arbore<i>s tabulis, alii in aenis, alii in membr<an>is scripserunt.* (La.154 = Thu. 118). Ce passage est fortement mutilé; le Palatinus donne en effet *quidam arbores finales, alii in uenis alii in membris...* Le copiste ne s'y est pas trompé qui a corrigé en marge, et qui commente *hoc est in mappa uel in codicibus.*

¹⁰⁴ P. Arnaud, *L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 677-699. Cf. aussi, *infra*, III.5.

La mappemonde de Mettius Pompusianus, comme l'ont bien vu les éditeurs, n'était pas réalisée sur plusieurs feuilles de parchemin, comme la Table de Peutinger, mais sur un seul folio. La leçon *in membranas* des manuscrits doit en effet être corrigée en *in membrana[s]*, comme nous l'avons vu. Il ne s'agissait sans doute aucunement d'un *pinax* du type de la carte de Doura-Europos. On ne rencontre en effet chez Suétone aucun des termes grecs ou latins qui désignent ordinairement les tableaux rigides; d'autre part, la mobilité même de cette pièce qui passait de main en main suggère qu'il s'agissait d'une simple feuille de parchemin. Si l'on sait que l'on s'accorde en général à reconnaître que, sous le Haut-Empire, la *membrana* était normalement réservée "à des notes ou à des remarques portées à la sauvette, sans ordre, ou tout au plus à des opuscules de caractère technique ou d'usage privé"¹⁰⁵, nous sommes en droit de penser que Mettius Pompusianus, dans la version de Suétone, était l'auteur d'une carte. Dans son effort de banalisation des crimes commis par le consulaire, qui devait nécessairement apparaître dans l'ouvrage de Suétone comme l'innocente victime d'un tyran paranoïaque, l'historien a choisi de ne nous livrer que la partie la plus visible - et la moins répréhensible - de l'activité de Mettius Pompusianus. Il nous montre les symptômes en cachant soigneusement les causes. Mais dans la mesure où ce texte est le seul, avec celui de Siculus Flaccus à mentionner un tel support pour l'établissement de cartes, il est bien difficile de ne pas reconnaître là l'une des vérités tendancieuses à la limite du mensonge par omission dont le biographe des Césars était coutumier. Les deux versions de Suétone et de Dion Cassius deviennent dès lors réconciliables; car, pour établir une carte

¹⁰⁵G. Cavallo, *Libro e pubblico alla fine del mondo antico*, dans id. (éd), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida Storica e critica*, (Universale Laterza, n° 315), Rome-Bari, 1977, (p. 83-132) p. 93. Pline l'Ancien, *HN*, XXXV.68 mentionne bien l'existence de tableaux réalisés sur parchemins, mais l'usage semble avoir été fort peu usité; cf. *Thes. Ling. lat.*, VIII, c. 631.

monumentale, comme celle qui, aux dires de Dion, était peinte sur le mur de sa chambre à coucher, il fallait passer par la médiation d'une carte d'un type plus transportable, sans doute réalisée sur le parchemin que mentionne Suétone... Tout invite à penser que Mettius Pompusianus exhibait, avant sa mise en œuvre monumentale, la première ébauche, probablement de sa main, de la fresque cartographique dont il entendait parer les murs de sa chambre à coucher, et qui devait contribuer à sa perte.

c. *Supports monumentaux.*

De fait, il ne semble pas avoir été inédit, quoique l'usage demeurât probablement exceptionnel, de donner à certaines cartes un cadre plus immuable et plus monumental que celui du livre ou du tableau. L'usage s'en conserva assez longtemps, jusqu'aux temps modernes, comme en témoignent largement les galeries des cartes du Vatican, du Palais Farnèse de Caprarola ou de Florence¹⁰⁶.

La peinture murale, si largement diffusée dans tout l'empire, ne nous a à ce jour pas livré le moindre fragment de carte, ce qui suffit à démontrer le caractère marginal de telles représentations, sans doute aussi rares qu'elles le furent durant la Renaissance italienne. Curieusement, la seule attestation formelle d'une telle pratique semble confirmer ce jugement: comme nous venons de le voir, la tradition issue de Dion Cassius attribue en effet à Mettius Pompusianus "une mappemonde peinte sur le mur de sa chambre à coucher". L'usage de donner, dans le cadre d'une demeure privée, un caractère aussi monumental à une carte du monde devait donc être assez incongru pour pouvoir être versé comme preuve au dossier de l'accusation d'aspiration au trône qui lui coûta la vie, et tranche

¹⁰⁶Cf. J. Schulz, *Maps as Metaphors: Mural Map Cycles of the Italian Renaissance*, dans D. Woodward (éd.), *Art and Cartography*, Chicago/ Londres, 1987, p. 97-122

dans tous les cas fort nettement sur le répertoire conventionnel de scènes érotiques qui décorait normalement les *cubicula*, les antichambres et les alcôves. Le sort réservé à Mettius Pompusianus montre donc assez que l'adoption dans l'architecture privée d'un répertoire cartographique devait être tout à fait exceptionnel. De fait, nous ne retrouvons guère dans le cours de l'histoire qu'un exemple comparable, pour lequel il faut descendre dans le temps jusqu'au VIII^e s. de notre ère. Nous savons en effet par le *Liber Pontificalis* que le pape Zacharias (741-752) avait fait peindre au Palais du Latran une mappemonde accompagnée de vers, qui était selon toute vraisemblance une peinture murale¹⁰⁷.

Quant à savoir quelle était sa place dans l'architecture publique, nous nous trouvons très vite confrontés à des problèmes très délicats dès que nous abordons cette question, car nous avons à aborder des documents dont la nature cartographique n'est pas toujours assurée, loin s'en faut, ou dont le caractère est très variable.

A la fin de la république, Varron, au début de son traité d'agronomie (*RR*, I.2.1) , décrit la rencontre devant le temple de Tellus des intervenants du dialogue *spectantes Italiam in pariete pictam* "occupés à regarder l'Italie peinte sur les murs de l'édifice". Ce passage a suscité des controverses nombreuses. On est parfois allé jusqu'à supposer qu'il pouvait s'agir là d'une carte d'Eratosthène. La vision de cette peinture de l'Italie entraîne en effet nos personnages dans une discussion sur la situation géographique de l'Italie, et sur sa place dans la mappemonde d'Eratosthène¹⁰⁸. Mais c'est aller un peu vite en besogne, car l'image peinte

¹⁰⁷ éd. Duchesne, p. XVIII: *per ascendentes scalas in superioribus super eandem turrem triclinium et cancellos aureos exstruxit, ubi et orbis terrarum descriptione(m) depinxit atque diuersis uersiculis ornauit.*

¹⁰⁸ Cf. O. Dilke, dans J.B. Harley et D. Woodward, *The History of Cartography*, Chicago - Londres, 1987, p. 205. Kubitschek, art. *Karten*, dans *RE* X.2 (1919), c. 2042, et K. Lehmann- Hartleben, *Die Traianssäule. Ein römische Kunstwerke zu Beginn der Spätantike*, Berlin-Leipzig, 1926, ne croient pas en revanche à la nature cartographique de cette représentation. Cf. Nicolet, *Inventaire*, p. 110 et n. 20, penche

de l'Italie n'est que le prétexte à une réflexion sur la place de la péninsule dans le monde connu et sur les qualités climatiques qui découlent de cette position. Le nom d'Eratosthène n'intervient que pour situer l'Italie par rapport au diaphragme et suggère un élargissement du regard au monde entier; or Varron dit très clairement que la représentation que portait le mur du temple de Tellus - ou plus probablement, selon nous, un mur du portique du temple de Tellus - était réduite à l'Italie. Le nom d'Eratosthène, qui est associé au monde dans son ensemble, doit donc être tenu à l'écart d'un débat qui a trait à une représentation de la seule Italie, dont la nature cartographique demeure du reste totalement incertaine.

On pourrait faire intervenir à l'appui de l'existence d'une tradition cartographique associée au temple de Tellus la présence ultérieure dans l'enceinte des portiques d'un plan de la ville de Rome, attesté par l'archéologie¹⁰⁹, et c'est sur un mur du Portique du Forum de Vespasien mitoyen de celui de Tellus qu'était affichée la *Forma Urbis* sévérienne. Il est malheureusement absolument impossible de préciser si ces cartes, dont l'une au moins semble avoir été un exemplaire de travail, illustrent une tradition cartographique propre à l'édifice, ou si, comme c'est vraisemblable, elles ne sont que la conséquence du fait que le temple de Tellus et ses portiques abritaient les services de la Préfecture de la Ville. A tout prendre, un bas-relief bien connu de l'*Ara Pacis Augustae*, parmi tant d'autres représentations du même ordre, nous donne l'exemple de la diffusion des représentations iconographiques d'une Tellus-Italia agricole et nourricière dont le type est si bien défini qu'il est difficile de penser qu'il ne remonte pas à des antécédents républicains. Quoiqu'indémontrable,

pour une carte, mais nie, avec raison, que les développements relatifs à Eratosthène ou que tout autre passage du livre I aient trait à une carte. R. Rebuffat, *Le bouclier de Doura*, dans *Syria*, 63 (1988), n. 45, p. 104, pense qu'il s'agissait d'une mappemonde.

¹⁰⁹*Infra*, 2e partie, ch.1.2. Il s'agit du fragment découvert *in situ*, dit fragment de la *via Labicana*, cf. Pl. LXVIII.1.

l'identification avec une allégorie de l'*Italia picta* du temple de Tellus nous semble donc pour l'instant la plus vraisemblable.

Parmi les possibilités offertes à ceux qui entendaient lier inséparablement une carte à un édifice, celle d'avoir recours à la mosaïque est également attestée, mais on ne la rencontre à ce jour qu'à une époque récente, ce qui demeure conforme aux développements tardifs de la mosaïque polychrome. Après avoir connu quelques heures de gloire dans l'Italie hellénistique, à laquelle on doit en particulier la mosaïque nilotique de Préneste, la mosaïque polychrome ne se développa guère qu'avec le troisième et le quatrième siècles; encore faut-il attendre l'époque byzantine pour rencontrer une carte sur un sol mosaïqué, et ce en Jordanie, dans l'église de Madaba¹¹⁰.

Cette rareté même nous conduit à accueillir avec une certaine réserve ceux qui ont cru pouvoir reconnaître dans telle ou telle carte abritée sous un portique, en particulier dans celle que l'on s'accorde généralement à attribuer à Agrippa, une peinture murale ou une mosaïque. Le verbe *proponere* qui caractérise chez Pline l'Ancien le mode de présentation au public qu'Agrippa réservait à sa réalisation s'entend mieux en effet d'un affichage que de la mise en place d'un ensemble solidaire du complexe monumental. Ce terme désigne en effet normalement dans la langue politique des Romains l'affichage public de textes ou de tableaux réalisés sur des supports variés, qui pouvaient aller du *volumen* (pl. CXVII) au tableau de peintre¹¹¹ en passant par des Tables de bronze, tablettes de cire ou pièces de lin¹¹².

¹¹⁰ Cf. *supra*, p. 263 sq. Au XIIe s., Baudri (P. Abrahams [éd.], *Les œuvres poétiques de Baudri de Bourgueil*, Paris, 1926, p. 196 sq.) décrit la mosaïque cartographique qui ornait le sol de la chambre à coucher de la comtesse Adèle, fille de Guillaume le Conquérant. Cf. Kubitschek, *Eine römische Strassenkarte*, dans *JÖAI*, 5 (1902), p. 95 sq.

¹¹¹ Pline, *HN*, XXXV.7.

¹¹² *Cd. Theodos.*, 11.27. *Æris tabulis uel cerussatis aut linteis mappis scripta per omnes ciuitates Italiæ proponatur lex.*

C'est également le sentiment que nous retirons de la lecture du Panégyrique *pro instaurandis scholis* d'Eumène: nous y apprenons, certes, que le gouverneur, au cours de sa visite, a vu une mappemonde dans les portiques et que cette mappemonde devrait y être visible pour les étudiants. Mais deux éléments nous incitent à y voir un tableau amovible: c'est d'une part l'état de ruine des portiques, sur lequel Eumène s'est largement étendu, et qui semble peu compatible avec la conservation d'un monument aussi digne d'être exposé que pouvait l'être cette mappemonde¹¹³. D'autre part, c'est l'atténuation curieuse d'Eumène, qui parlant de cette mappemonde dit au gouverneur "comme tu l'as vue, je crois"¹¹⁴. Eumène n'a donc probablement pas assisté à la visite, mais on voit mal comment cette pièce maîtresse du discours d'Eumène aurait pu échapper au gouverneur, sauf dans un cas: si l'on avait omis d'afficher le tableau sur lequel elle était représentée et qui ne devait pas être conservé en permanence sous les portiques délabrés des Ecoles Méniennes. Au reste, le testament de Théophraste¹¹⁵ nous montre que l'usage d'accrocher des cartes - comme du reste toutes sortes d'autres tableaux plus artistiques que des cartes - sous des portiques était bien attesté dans le contexte scolaire ou universitaire à l'époque hellénistique.

Au second siècle de notre ère, enfin, Elien de Préneste (*Var. Hist.*, III.28) nous montre Socrate conduisant Alcibiade "dans un certain endroit de la cité, où se dressait un tableau portant le circuit de la terre". Le parallèle avec le passage où Aristophane ridiculisait Socrate occupé à

¹¹³IX.1 Les cours ne pouvaient plus se dérouler dans l'enceinte des Ecoles. Ils étaient dispensés chez des particuliers. Le verbe *instaurare* qu'emploie régulièrement Eumène pour caractériser la restauration de l'édifice suggère qu'il envisageait une totale reconstruction. Si l'on devait y retrouver la carte qui s'y trouvait déjà, c'est probablement que celle-ci était amovible.

¹¹⁴XX.3 *Siquidem illic, ut ipse uidisti, credo, instruendæ pueritiæ causa, quo manifestius oculis discerentur quæ difficilius percipiuntur auditu...*

¹¹⁵Diog. Laërt., *Vit. Philos.*, 5.51.

commenter une carte (*Nub.*, 200-219) est si évident qu'il en est certainement une réminiscence. Or, le passage d'Aristophane suffit à montrer qu'il n'existait pas, dans l'Athènes de Socrate, de mappemonde publiquement affichée. Cet anachronisme ne peut donc refléter qu'un usage propre à l'époque d'Elie. On est donc certainement fondé à considérer que l'usage était tout à fait normal sous l'empire.

En l'absence de vestiges parvenus jusqu'à nous, il est raisonnable de penser que la présentation monumentale de cartes devait donc passer par les voies les plus classiques de l'affichage, comme le suggère la seule carte ancienne originale que nous ayons conservée, à savoir celle de Doura-Europos. Pour les cartes sur pierre et sur marbre, nous ne disposons guère que du témoignage des sources cadastrales, urbaines ou rurales. Certains ont cru pouvoir déceler dans une pierre grossière, pourvue "d'encoches" qui semblent l'avoir destinée à un scellement mural, une carte de la Gaule. Cette pierre, découverte en surface sur le site d'un camp romain à Mauchamp¹¹⁶ est en effet considérée par O. Dilke comme une carte de la Gaule où quelques incisions représenteraient les centres culturels gaulois du Puy de Dôme, d'Autun et de Grand. Ce document, sous réserve d'analyses plus savantes, présente néanmoins tous les caractères d'un faux grossier. Outre ses conditions de découverte, on ne peut qu'être sensible au fait que les contours de la Gaule représentés sur cette "carte" sont ceux de la Gaule au sens où l'entendent la plupart des érudits français: c'est-à-dire non les Trois Gaules des Anciens, mais les limites administratives de la France moderne qui sont aussi celles des circonscriptions archéologiques... C'est ainsi que la *Prouincia* est portée sur la carte et que l'on note clairement le saillant du Pas-de-Calais. Loin de suivre le cours du Rhin jusqu'à son

¹¹⁶ Cf. Dilke, dans Harley/Woodward, *The History of Cartography*, Londres-Chicago, 1987, p. 206 sq. et fig. 12.5, p. 207. La pierre est également reproduite sur la page de couverture de l'ouvrage de l'inventeur, P. Camus, *Le pas des légions*, Paris, 1974. *Infra*, pl. L.

embouchure, la frontière septentrionale de cette Gaule postérieure au traité de Versailles se borne aux Ardennes et à l'Alsace-Lorraine retrouvée...

Cette pierre doit donc selon nous être considérée comme un faux assez naïf. Ce n'est pas le cas d'un faux plus élaboré connu sous le nom d'itinéraire de Momignies ou d'indicateur de Marquemoise¹¹⁷; il s'agit d'une carte itinéraire de la Gaule incisée sur une plaque d'argile découverte en Belgique sur un site intégralement vierge de toute trace archéologique par des étudiants-campeurs qui avaient précisément étudié la Table de Peutinger dans l'année universitaire qui précéda la découverte dont ils s'empressèrent de faire part à l'auteur de ces cours, précisément occupé à fouiller à quelque distance de là; l'hypothèse du canular estudiantin a pu prendre forme au terme d'une enquête digne d'un détective, qui a pu mettre en relation les circonstances pour le moins suspectes de cette découverte et certains caractères troublants du document: on note en particulier que l'argile a été vitrifiée au terme d'une cuisson que seul un four moderne semble avoir autorisée; d'autre part, la paléographie et les symboles sont en tous points ceux de la Table de Peutinger, ce qui, au mieux, nous renverrait à la charnière des XII^e-XIII^e siècles. Mais il y a plus: les particularités paléographiques nous renvoient moins à l'original qu'à la copie de Desjardins, qu'elle reproduit scrupuleusement, jusque dans des aberrations manifestes, et qu'avaient précisément utilisée, durant l'année universitaire, les étudiants inventeurs de cette pièce, qui doit donc selon toute vraisemblance être, elle aussi, rangée au nombre des faux.

¹¹⁷J. Vannerus, *L'indicateur routier de Marquemoise (Belgique)*, dans *Bull. Ac. Roy. Belg., cl. de Lett.*, 5e sér., 37 (1951), p. 468-498. P. Lebel, *La carte routière de Momignies (Belgique): un original antique ou un faux moderne?*, dans *Rev. Archéol. de l'Est et du Centre-Est*, 3.1 (1952), p. 43-51 et pl. II, qui a démontré qu'il ne s'agissait pas d'un original. L'opinion professée par A. Deman, *Die Straßenkarte von Momignies*, dans *Altertum*, 11 (1965), p. 115-124, selon laquelle il s'agirait de la copie moderne d'un original ancien est bien peu convaincante.

L'usage de l'argile comme support est néanmoins attesté dans un cas: le plan d'Aguntum¹¹⁸, d'authenticité contestée. Les expertises récentes semblent nous garantir contre la faux. Elles ne manquent pourtant pas de soulever bien des problèmes quant à la confiance qu'il est raisonnable de placer dans le témoignage de ce plan dépourvu de légendes, qui fut réalisé sur une tuile, et dont la fonction exacte reste tout à fait obscure...

Il nous semble donc raisonnable de penser que les cartes exposées dans un contexte public et monumental ne se distinguaient fondamentalement ni des autres *tabulae* géographiques, dont elles devaient sensiblement partager l'aspect et les dimensions, ni des autres tableaux appelés à décorer les monuments publics: la carte de Doura-Europos en constitue probablement un exemple. Dans tous les cas, les cartes anciennes, quels que fussent le matériau sur lequel elles étaient tracées et le public auquel elles étaient destinées, ont également souffert des contraintes que leur imposèrent leurs supports, en particulier en matière d'espace. Alliées aux conditions de la formation des cartographes et aux méthodes cartographiques que nous avons essayé de caractériser, ces contraintes allaient donner naissance à une cartographie située aux antipodes de la cartographie moderne et des prétentions des savants d'Alexandrie, et dont nous allons maintenant tenter de caractériser les règles et les conventions.

¹¹⁸*infra*, 3e partie, ch. 1.2.

CHAPITRE DEUXIEME: CONVENTIONS RELATIVES AU TRACÉ.

L'exactitude du tracé des accidents naturels du terrain que sont la ligne des côtes, le cours des fleuves, ou les chaînes de montagnes nous apparaît aujourd'hui comme une exigence absolue et déterminante. C'est en effet dans les fonds de cartes qu'ils créent que nous élaborons les cartes de la géographie humaine, politique ou climatique. On attend la plus grande précision du fond de carte unique à l'intérieur duquel viendront s'inscrire les informations particulières qui donneront naissance à plusieurs cartes: le levé précède le relevé. Pas ou peu de place dans ce système pour l'inexactitude; tout au plus, se bornera-t-on à choisir, selon la région concernée ou le but recherché par la carte, la projection et l'échelle susceptibles de permettre la reproduction, en plan, de la surface, sphérique, du globe, avec les distorsions les plus faibles, ou les plus compatibles avec ce que le cartographe entend mettre en évidence. Ces déformations peuvent être considérables. Il suffit, pour en prendre la mesure, de comparer, par exemple, les planisphères à projection orthogonale en usage dans les transports aériens ou en géopolitique, et les cartes physiques à projection convergente, conique, cylindrique ou tangentielle utilisées pour représenter les diverses parties de notre planète. Pour importante que soient ces distorsions, elles ont pourtant bien peu à voir avec celles que pouvaient connaître les cartes de l'Antiquité, tant ces dernières ont pu placer de distance entre l'aspect réel de l'objet représenté et son image, et tant leur existence semble avoir été le fait des conceptions géographiques, des habitudes et des contraintes matérielles de la cartographie d'alors.

1) Echelle et "Symmétria": des objectifs rarement revendiqués et rarement atteints.

Le concept d'échelle, si essentiel à notre conception de la cartographie, semble en effet n'avoir joué qu'un rôle assez secondaire dans la cartographie ancienne, puisqu'aussi bien, il fallut attendre la carte du moine Andreas Walsperger, réalisée en 1448 sur les bords du lac de Constance, au sein d'une école cartographique marquée par la redécouverte de Ptolémée¹, pour trouver au bas d'une carte une échelle et son mode d'emploi - O combien incertain à l'usage!

Même les documents cadastraux, qui, de toutes les productions de la cartographie ancienne, sont celles qui s'approchent le plus de cartes dressées à une échelle constante, dont certains auteurs nous donnent le rapport exact, prennent en effet des libertés considérables avec l'échelle²:

¹ms. Palat. Lat. 1362 b; cf. R. Almagià, *Monumenta cartographica Vaticana*, t.I, Rome, 1944, p. 30 sq. et pl. XII; *MCVA*, 52.10, p. 212 sq.; cette carte appartient à la production de l'école de Klosterneuburg, qui a tenté d'insérer dans le contexte de la cartographie médiévale quelques-uns des enseignements méthodologiques de Claude Ptolémée. La légende rend compte du code de couleurs utilisé, et de sa signification, des divers symboles utilisés et de l'échelle. Pour cette dernière, le cartographe indique qu'il suffit de mesurer au compas la distance entre deux points de la carte et de reporter cette distance sur l'échelle figurée au bas du parchemin pour obtenir immédiatement la distance réelle séparant ces deux points, exprimée en milles germaniques: *Terra enim est alba maria viridis coloris flumina dulcia lassurea montes varii. Et rubra puncta christianorum civitates nigra vero infidelium in terra marique existentium.*

Volens igitur scire in hac præsenti figura quot miliaribus una regio seu civitas ab alia sit situata accipe circulum et pone pedem eius ad medietatem punctus cum nomine alicuius civitatis in præsenti figura signatum et extende alium | pedem ad punctum alterius civitatis ad placitum. Et tunc circulum sic extensum super scalam latimetram hic inferius per puncta divisam et quilibet punctus in præacta scala cuius sit coloris dat decem miliaria teuthonica. Et | nota quod unum miliare theutunicum continet in se decem milia passuum et unus passus duos pedes... Quelques années plus tard, en 1457, une mappemonde génoise (Harley/ Woodward, fig. 18.23, p. 314) porte également une échelle, sans toutefois fournir un tel luxe d'explication. Il s'agit d'une conquête liée au développement des portulans, qui lui-même ne se justifie que par les progrès des instruments de relèvement et de navigation que connut le XIV^e s.; cf. D. Woodward, dans Harley/Woodward, p. 314.

²Sur les problèmes relatifs à ces cartes, cf. *infra*, III.1. W. Kubitschek, sv *Karten*, dans *RE* X.1 (1919), c. 2034 sq. mettait déjà l'accent sur des variations d'échelle qu' O.A.W. et M.S. Dilke, *Perception of the Roman World*, dans *Progress in Geography*, 9 (1976), p. 39 sq. ont pu situer entre les termes extrêmes de 1: 189 et de 1: 413 pour la seule *Forma Urbis*, dont l'échelle moyenne se situe aux environs de 1: 300. P. Janni,

au mieux, on trouve des mesures chiffrées sur les côtés des pans de murs de l'édifice représenté, ce qui eût été superflu si l'on avait respecté une échelle constante qui généralement fait défaut³.

On nous objectera que, depuis Dicéarque, l'œuvre des géographes grecs, en particulier celle d'Hipparque, de Marin de Tyr et de Ptolémée, a consisté à tenter par divers biais d'inscrire la carte de la terre habitée dans des cadres orthonormés, fournis en particulier par le réseau des parallèles et des méridiens, ce qui impliquait, *ipso facto*, l'existence, au moins de fait, d'une échelle. On pourrait encore nous opposer que leur réflexion sur la projection avait entrepris de théoriser les modalités de la déformation inhérente à la représentation plane d'un corps sphérique. Ce n'est pas faux, même si l'aspiration à des systèmes de coordonnées qui constituent l'aboutissement logique d'une cartographie à échelle constante, ne se rencontrent véritablement que chez Hipparque, chez Marin de Tyr et chez Ptolémée, et que seul les deux derniers estimèrent possible cette entreprise... D'autre part, nous ne contesterons nullement que les choix épistémologiques des géographes-géomètres grecs présupposent une cartographie à l'échelle, puisque le but de tous les efforts de ces savants pouvait se résumer à l'élaboration d'une image de la terre habitée qui permît d'en estimer la forme réelle, les dimensions, et la situation sur le

Mappa, p. 64 et n. 123 a bien souligné à quel point le fait que même les plans romains ne respectent pas l'échelle montre que toute la cartographie est restée imperméable à ce concept. E. Rodriguez-Almeida, *Forma Urbis Marmorea, aggiornamento generale 1983*, Rome, 1983, fig. 11 p. 49 a bien mis en évidence ces déformations en traçant la limite des plaques qui constituaient le plan sur un fond de carte moderne. Rares sont celles qui y apparaissent sous la forme rectangulaire qui devrait être la leur comme elle l'est réellement; (cf. pl. CXXIII).

³Or précisément, aucune échelle n'est respectée ni dans *CIL VI*, 29 847 (pl. LXXIII.1), ni dans *CIL VI*, 29 847 a (pl. LXXIV), ni même dans *CIL VI*, 29 845 (pl. LXXIII.2), qui constitue probablement le plan conservé où l'on s'approche le plus directement d'une échelle constante; on constate en effet une rupture d'échelle à gauche de la figure, lorsque le chiffre VIII caractérise un pan de mur dont la longueur est strictement identique à celle du mur de X pieds que l'on rencontre à l'extrême droite de la figure..

globe terrestre. Mais il nous faut souligner avec insistance les difficultés qu'ils rencontrèrent dans cette entreprise.

Quoi que l'on dise parfois, durant toute l'Antiquité, le calcul des longitudes semble en effet être resté dans les limbes, faute d'instruments adaptés; les Anciens avaient bien avancé l'hypothèse, fondée, selon laquelle l'observation simultanée et comparée, à partir de plusieurs lieux terrestres, des éclipses de lune devait permettre un tel calcul, mais la collation de ces observations était une entreprise surhumaine; si Ptolémée et, avant lui, Marin de Tyr, avaient pu proposer des coordonnées de longitude, ils ne le devaient pas à de telles observations, mais, de leur propre aveu, à des croisements d'informations relatives à des données itinéraires et à des latitudes reconnues: toute la critique ptoléméenne des coordonnées de Marin de Tyr se fondait sur les modalités pratiques des conversions en longitudes des chiffres itinéraires⁴. Certains, comme Hipparque, n'hésitaient pas à dire et à proclamer que dans l'état de la méthode et des connaissances, toutes les cartes se valaient, et que celle d'Eratosthène en personne ne valait, ni plus ni moins que celles que l'Alexandrin avait entrepris de corriger⁵: la cartographie scientifique ne pourrait naître que de la synthèse d'observations scientifiques et de la méthode de

⁴L'opinion d' A. Stückelberger, *Die geographische Ortsbestimmung und das Problem der Synchronen Zeitmessung*, dans *Sciences et Techniques à Rome (= Etudes de Lettres*, Janvier-Mars 1986), Lausanne, 1986, p. 87-102, selon laquelle ces mesures, parce que théoriquement possibles à partir de l'observation simultanée à partir de divers lieux, des éclipses de lune, ont nécessairement été réalisées est non seulement dépourvue de tout fondement logique, mais encore en contradiction formelle avec le témoignage des auteurs anciens, unanimes à déplorer l'impossibilité matérielle de mettre en œuvre une telle observation. Les savants grecs ne s'étaient pas trompés sur la théorie, et l'on sait gré à A. Stückelberger de l'avoir montré. Ils étaient néanmoins bien conscients qu'il était matériellement impossible de mettre en œuvre les conséquences de leur découverte.

⁵Hipparque, dans sa vision hypercritique très pessimiste de la cartographie grecque, se fondait sur cette conviction pour dire que le calcul des longitudes était impossible (comment pourrait-on en effet étudier simultanément la même éclipse de lune dans toutes les métropoles concernées?) et que proposer à la manière d'Eratosthène une nouvelle carte du monde relevait de l'utopie, l'hypothèse apparaissant aussi gratuite que ce qu'elle entendait corriger.

l'astronomie mathématique, non de la méthode littéraire de la *diorthôsis*. Eratosthène avait en effet choisi de se fonder sur des sources contestées et adopté, en particulier pour le tracé de la chaîne taurique, des lignes trop géométriques pour être vraies, puisque cette chaîne de montagnes se trouvait prolonger très exactement la ligne horizontale qui reliait Gadès à Issus... Cette coïncidence, au demeurant fort pratique, relevait d'une pure convention; elle était néanmoins à la base de la méthode de calcul trigonométrique mise en œuvre par Eratosthène, mais à laquelle l'astronome Hipparque déniait tout caractère de véracité. Strabon lui-même reconnaissait le caractère erroné de toute carte réalisée avec les moyens d'investigation disponibles à son époque, mais contre la vision pessimiste de son prédécesseur Hipparque, il entendait bien promouvoir le concept opératoire d'erreur acceptable⁶.

L'usage d'itinéraires ne parvenait que très imparfaitement à combler la lacune, et n'a pas évité l'âpre discussion de l'utilisation géométrique par Eratosthène de données itinéraires, contestables en elles-mêmes, et irréductibles à des schémas géométriques. Le débat ouvert par Hipparque sur l'exemple de Thapsaque, a laissé de larges traces dans l'œuvre de Strabon⁷. Donc, si la gnomonique, essentielle à la construction des cadrans solaires avait connu un large développement dans tout l'empire - peut-être, mais rien ne permet de l'affirmer, à l'initiative du pouvoir impérial⁸ - et permettait de fixer assez précisément la situation

⁶Aujac, *Strabon...*, Paris, 1966, p. 69 sq.

⁷Strab., II.1.36, C. 88; Hipparque reprochait à Eratosthène de transformer en droites absolues et en angles parfaits des mesures qui n'avaient rien de la perfection mathématique et n'étaient pas parfaitement avérées.

⁸Il existe par exemple, des cadrans solaires portables, valables pour tout l'empire; certains en datent l'apparition au règne d'Hadrien (cf. Dilke, dans Harley/Woodward, p. 214 sq. et fig. 13.4 et 13.5; sur ces divers cadrans, cf. le commentaire de Soubiran, à son édition du livre IX de Vitruve (CUF, 1969), p. 254 sq., qui croit reconnaître en IX.8.1 une allusion à de tels cadrans solaires, dont l'existence pourrait donc remonter non seulement à l'époque augustéenne, mais encore à l'époque hellénistique, puisque Vitruve emploie pour les désigner une formule grecque. Cf. Diels, *Antike Technik* 3, p.

des villes où de telles expériences avaient été pratiquées sur un point du méridien déterminé par une fraction de celui-ci, l'estimation des longitudes restait pour sa part totalement incertaine.

La longueur du méridien terrestre elle-même, fondée sur le calcul du volume de la sphère, n'était pas l'objet d'un accord universel⁹, en sorte que le soixantième de méridien, qui constituait l'unité de latitude de référence, était susceptible de prendre des valeurs variables, d'autant plus que ces soixantièmes pouvaient s'exprimer, au même titre que la longueur totale du méridien, en stades, c'est-à-dire dans une unité de mesure très fluctuante¹⁰ rendant très élastiques les localisations fondées sur des coordonnées en latitude et en longitude chiffrées en degrés ou par toute autre espèce de référence au méridien.

La référence aux unités de mesure en usage dans la métrologie antique posait plus de problèmes encore: leur transmission était plus qu'incertaine, comme le montrent les contestations d'héritages¹¹. Celles-ci portaient sur des chiffres écrits en abrégé à l'aide de lettres, comme l'étaient les chiffres romains. Les erreurs paléographiques étaient si nombreuses, que dans un certain nombre de cas, on rencontre les chiffres exprimés dans leur développement complet, et que Végèce recommande

189 sq. Nous reviendrons sur ce problème à la fin du second chapitre de notre 3e partie.

⁹Posidonius avait réduit - à tort - l'estimation ératosthénienne de 250 000 (ou 252 000) à 180 000 stades; il semble avoir été suivi en cela par la totalité des géographes grecs, dont Ptolémée. Berger, *Geschichte*, p. 579 sq.

¹⁰Cf. Geminus, *Isag.*, XVI.6: "une fois qu'on a mesuré le grand cercle terrestre (= la circonférence) d'après le méridien céleste et trouvé 252 000 stades avec un diamètre de 84 000 stades, on divise le cercle en 60 parties, chacune portant le nom de soixantième et valant 4 200 stades ..." (trad. G. Aujac). Les chiffres employés ici sont ceux d'Eratosthène. Posidonius avait également proposé, avec d'autres méthodes, des valeurs de 240 000 stades et de 180 000 stades pour la circonférence terrestre. Cf. G. Aujac, *Géminos, introd. aux Phénomènes*, Paris, CUF, 1975, p. 150, n. compl. 4 ad. p. 77; id., *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966, p. 174 sq.. Stahl, *Scienza*, p. 62 sq.; Pédech, p. 42 sq.

¹¹Cf. par ex. Suét. *Galba*, 5.3.

que les itinéraires dont il conseille l'usage au combat portent les nombres *perscripti* : "écrits en toutes lettres"¹².

Les systèmes métrologiques en usage étaient du reste extrêmement complexes; la valeur du stade, par exemple, variait avec les cités, et le stade d'Eratosthène n'avait que peu à voir avec celui de Ptolémée¹³; la situation lorsqu'il s'agissait de convertir des stades, de valeur variable, en milles romains était encore plus complexe, puisque l'échelle de conversion le plus souvent retenue comptait 8 stades dans un mille, quelle que fût la valeur du stade utilisé¹⁴, mais ce rapport n'était pas retenu de façon systématique, et d'autres valeurs, approchantes, se rencontrent chez d'autres sources¹⁵. L'usage des unités de mesure était en réalité encore plus complexe que l'exemple du stade ne le laisse supposer: n'oublions pas que la Table de Peutinger utilise conjointement plusieurs unités sans toujours en signaler clairement les changements. En Gaule, par exemple la lieue gauloise prend la place du mille¹⁶, ce qu'explique une légende, fort

¹²*Epit. rei mil.*, III.6; cf. *infra*, 3e partie, ch. 2.

¹³Cf. Lehmann-Haupt, sv *Stadion*, dans *RE*, III A (1927), col. 1933, n°2.

¹⁴Pline, *HN*, 2.85; cf. Y. Janvier, *Les problèmes de métrologie dans l'étude de la cartographie antique*, à paraître dans *Table ronde sur la cartographie gréco-romaine* (Résumé de la communication chez Dilke, dans *JRA*, 1 (1988), p. 89; Isidore (*Corpus Agrimensorum*, p. 370.9 La) : *Stadium octava pars miliarii est, constans passibus CXXV*. Sur les divers stades utilisés par les géographes grecs, cf. G. Aujac (éd.), *Strabon, Géographie, livre II*, Paris, CUF, 1969, p. 191 sq.

¹⁵Elles trahissent à l'occasion chez Pline l'Ancien l'utilisation indirecte d'Eratosthène, à travers des auteurs latins qui avaient eux-mêmes procédé à leur propre conversion

¹⁶*Ta. seg. I.5: Lugduno caput Galliarum usque hic legas*; cf. L. Bosio, *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1983, p. 126 sq. et fig. 39. Ce *usque hic* se comprend pour qui a commencé la lecture de la carte à partir de la gauche et de l'Ouest, ce qui était normal si l'on admet qu'elle occupait initialement un rouleau, mais, en Bretagne, les unités utilisées étaient des milles romains; or, l'ensemble de la Gaule est conservé, et rien ne signale le changement d'unité... On se trouve donc en présence d'une absurdité cartographique, dans la mesure où le changement d'unité de mesure n'est signalé que pour qui se rend d'Italie en Lyonnaise (conformément à la source écrite que suit l'*Itinéraire d'Antonin* [p. 339.6: *DE ITALIA IN GALLIAS*], p. 356.1 sq. et 358.5 sq., qui commence précisément à donner les équivalences en lieues, à deux reprises, à partir de Lyon), et que la légende s'entend théoriquement de qui viendrait de traverser la Gaule... La lieue gauloise valait 1,5 mille romain, soit environ 2220 mètres; cf. *De mensuris excerpta* (*Corpus Agrimensorum*, p. 373.16 La). L'*Itinéraire d'Antonin* a également utilisé des lieues en Gaule, ce qui a été source de nombreuses erreurs.

discrète au demeurant, et dont l'utilité semble bien discutable. Ce faisant, cette carte se conformait à l'usage bien établi dans les itinéraires¹⁷, d'utiliser les unités de mesures locales, du moins hors de l'empire, et les stades pour les voies maritimes. C'est ainsi que l'on y rencontre des parasanges en Perse, voire le mille indien en Inde, ou encore le stade pour un itinéraire maritime dans le Péloponnèse¹⁸. Schènes et parasanges restent couramment employés par nos sources comme unités de mesures pour l'Orient¹⁹; quant à certaines distances, en particulier dans le cas d'itinéraires maritimes, elles sont normalement exprimées en journées de route ou de navigation, elles-mêmes forfaitairement transcrites en stades, à raison de 450 stades pour une journée de navigation pour Polybe²⁰, de 500 stades pour d'autres auteurs... Ces stades pouvaient enfin à leur tour être convertis en milles suivant une échelle non moins arbitraire, et non moins fluctuante. Dans ces conditions, nous comprenons plus aisément les critiques adressées par Hipparque à Eratosthène, et les difficultés théoriques que pouvaient susciter le passage de données itinéraires à des systèmes de coordonnées fixes. On comprend mieux également ce que l'usage d'une échelle au sens où nous l'entendons dans la cartographie

L'usage pour les itinéraires de compter les distances gauloises en lieues est confirmé par Ammien Marcellin (XV.11.16), peut-être d'après la Table de Peutinger.

¹⁷L'*Itinéraire d'Antonin* utilise lui aussi la lieue gauloise pour les Trois Gaules, ce qui n'a pas manqué de susciter des confusions (cf. p. 366.6-368.2; 369.1-372.2, etc...).

¹⁸Cf. Bosio, *op. cit.*, p. 126-129; La valeur du parasange était contestée (Strabon, XI.11.5, C. 518); l'identification des milles indiens, que la carte ne distingue pas explicitement des milles romains, est due à Miller, *IR*, p. XLIX, et semble indéniable. On n'en mesure que mieux les problèmes que pouvaient poser cette masse considérable d'unités de mesure.

¹⁹Pour les *schæni*, autre nom du parasange, cf. Isidore de Charax, *Mansiones Parthicae*, *passim*. Sur leur valeur, W. Schoff, *Parthian Stations*, Londres, 1914, repr. Chicago, 1976, p. 22, en fixe la valeur entre 3, 25 et 3,5 milles; oscillant entre 30 et 60 stades de Strabon, il aurait plus ou moins correspondu à une heure de caravane; chez Isidore lui-même, le schène semble avoir fluctué entre 2,5 milles et 3,25 milles romains selon les régions. Sur la transcription des Schènes en stades, cf. G. Aujac, *Strabon...*, p. 176 sq.

²⁰cf. A. Klotz, *Die geographischen Fragmente des Agrippa und ihre Überreste*, dans *Klio*, 24 (1930-31), p. 453.

moderne, et au sens où elle apparaît chez Walsperger, pouvait avoir de gênant, et pour quelles raisons les distances, dont les systèmes de comput étaient variables et susceptibles d'erreurs, étaient soit données au coup par coup dans la carte, comme dans le Cod. Vat. Lat. 6018, soit insérées dans de vastes légendes comme celles de la mappemonde de la cathédrale de Hereford. On pouvait ainsi espérer limiter les risques de déplacement de légendes inhérents aux modalités de la copie des cartes qui, on le verra, ne constituaient pas une vaine menace.

En quelque sorte, les critiques formulées par Hipparque à l'encontre de la nouvelle carte du monde dressée par Eratosthène, à défaut de l'encourager, fondent en droit, et justifient en partie, l'existence de déformations dans les cartes contemporaines. Dans un contexte où la cartographie, faute de connaissances, ne pouvait prétendre à la vérité absolue, les déformations y étaient plus acceptables. ce triste constat s'imposait, que l'on s'en tînt à la vision pessimiste d'Hipparque, pour qui toutes les cartes finissaient par se valoir - étant toutes fausses - et ne devaient être consultées qu'avec la conscience claire de leur caractère erroné, ou que l'on optât pour la vision plus réaliste de Strabon et le concept d'erreur acceptable, qui justifiait toutes les déformations utiles à notre connaissance du monde...

2) Principes de la déformation.

D'autres raisons, plus essentielles, semblent avoir conduit les cartographes à accepter, voire à utiliser sciemment, des déformations qu'ils imposaient volontairement au tracé de leurs cartes. A.-L. et M. Levi ont ainsi montré que les déformations, à l'évidence excessives et choquantes que l'auteur de la Table de Peutinger a imposées à son ouvrage, correspondaient à un usage courant dans la cartographie antique. Pour ce

faire, ils se sont fondés sur l'autorité de Ptolémée et de Strabon, chez qui ils croyaient déceler la même invitation à la déformation. Malgré une adhésion sans réserve, sur le fond, aux conclusions des savants italiens, dont nous entreprendrons bientôt de démontrer le bien-fondé, nous ne croyons pas que les textes qu'ils ont avancés à l'appui de leur thèse aient toujours tout le sens qu'ils en ont tiré. A en croire leur analyse, Strabon et Ptolémée encourageraient les cartographes à ne pas donner aux diverses régions de la terre la même importance dans leur description. C'est vrai chez Strabon, à cette exception près, et elle est de taille, que le passage qu'ils citent²¹ n'a pas trait à la cartographie, mais à la géographie en général et à des œuvres écrites en particulier...

Le passage de la *Géographie* de Ptolémée est plus important pour notre propos et mérite d'être cité ici *in extenso*. Il se trouve au début du livre VIII, et, comme tel, il est d'une authenticité susceptible d'être contestée. Même si l'on ne retient pas la thèse de l'authenticité, qui nous semble pourtant la plus vraisemblable, si l'on suit l'argumentation de W. Wolska-Conus, il faut reconnaître que ce texte reflète, au pire, des préoccupations de l'Antiquité tardive, et qu'en proposant le système cartographique qui déboucha sur le corpus A des cartes de Ptolémée, l'auteur du livre VIII avait conscience d'être novateur. Ce texte a donc trait aux cartes antérieures, qui nous intéressent au premier chef, et à l'égard desquelles il formule des critiques fort intéressantes²²:

²¹ Strab., *Geogr.*, I.1.16.

²² § 2. Ἐπειδή, τίς ἂν γένοιτο τῆς οἰκουμένης ὑπογραφή σύμμετρος, ὅλης καθ' ἕδα πίνακα λαμβανομένης, ὑπ' ὧν ἡμῖν γέγονεν· ἀκόλουθόν ἐστι προεκθέσθαι τὰς ἐσομένας ὑπογραφὰς κεφαλαιώδεις, εἰ διαιροῦμεν αὐτὴν εἰς πλείους πίνακας, ἔνεκεν τοῦ δύνασθαι πάντα τὰ ἐφοδευόμενα καὶ μετὰ τῆς πρὸς τὸ εὐδηλότερον συμμετρίας κατατάσσειν. Ἐπὶ μὲν γὰρ τῆς ὕφεν καταγραφῆς ἀναγκαῖον γίνεται, διὰ τὸ δεῖν συντηρεῖν τοὺς πρὸς ἄλληλα τῶν μερῶν τῆς οἰκουμένης λόγους, τὰ μὲν στενοχωρεῖσθαι διὰ τὸ συνεχῆς τῶν ἐντασσομένων, τὰ δὲ παρέλκειν ἀπορίᾳ τῶν ἐγγραφησομένων. Ὅπερ οἱ πλείστοι περισταμένοι πολλαχῆ διαστρέφειν ἠδαγκάσθησαν τὰ τε μέτρα καὶ τὰ σχήματα τῶν χωρῶν ὑπὸ τῶν πινάκων αὐτῶν, ὥσπερ καὶ μὴ ὑπὸ τῆς ἱστορίας χειραγωγηθέντες· καθάπερ ὅσοι τὸ μὲν πλείστον μέρος τοῦ πίνακος ἀπένειμαν τῇ Ἑυρώπῃ κατὰ τὸ μῆκος καὶ κατὰ τὸ πλάτος, διὰ τὸ πολύχουν καὶ πυκνὸν τῶν ἐντασσομένων, τὸ δὲ ἐλάχιστον τῇ δὲ Λιβύῃ κατὰ τὸ πλάτος διὰ τὸ ἐναντιόν.

Après avoir vu ce que serait un dessin à échelle constante de la totalité du monde habité en une seule carte, exposons ce que seront les principales cartes si nous divisons cette carte générale en plusieurs tables, afin de pouvoir disposer les terres connues en respectant aussi une échelle propre à rendre leur lecture plus claire.

En effet, dans la carte unique, il est fatal, afin que les interrelations des parties de la terre habitée soient conservées, que certaines de ces parties se trouvent à l'étroit, du fait de l'abondance des éléments à y disposer, et que d'autres soient superflues du fait de l'absence de légendes à y inscrire.

La plupart des cartographes, faute de se conformer à cette règle, ont nécessairement été conduits à imposer mille distorsions à la forme et aux dimensions des régions, et ce du fait même du support, sans avoir été conduits à adopter de telles figures par les résultats de leur enquête; ainsi, par exemple, ceux qui ont attribué la majeure partie du support à l'Europe, tant en longueur qu'en largeur, du fait de l'abondance et de la variété des éléments à y disposer. Pour la raison inverse, ils en ont attribué la plus petite partie à l'Asie en longueur, à l'Afrique en largeur; [3] et pour cette raison, ils ont déplacé l'Océan Indien au-delà de Taprobane vers le Septentrion, puisque le support de la carte les empêchait d'aller plus loin vers l'Est et qu'ils n'avaient rien qu'ils pussent décrire, au contraire, au-dessus de la Scythie, située sous Borée; [4] de l'autre côté, ils ont déplacé vers l'Est l'Océan occidental, la carte leur faisant obstacle au Sud, puisque la vaste étendue de la Libye intérieure ou de l'Inde ne contenait rien qui pût être opposé au

§ 3. Παρά γὰρ ταύτην τὴν αἰτίαν τὸ μὲν Ἰνδικὸν πέλαγος μετὰ τὴν Ταπροβάνην ἐπὶ τὰς ἄρκτους ἀπέστρεψαν, ἐνστάντος αὐτοῖς τοῦ πίνακος πρὸς τὴν ἐπὶ τὰς ἀνατολάς προχώρησιν, ἐπεὶ μηδὲν εἶχε τοιοῦτον ἐπὶ τῆς ὑπερκειμένης κατὰ τὸ βορεῖον Σκυθίας ἀντιπαραγράφειν.

§ 4. Τὸν δὲ δυτικὸν Ὠκεανὸν ἐπὶ τὰς ἀνατολάς ἀπέστρεψαν πάλιν, ἐνστάντος αὐτοῖς τοῦ πίνακος ἐπὶ τὴν μεσημβρινὴν διάστασιν, ἐπεὶ μὴδ' ἐνταῦθα τὸ τῆς ἐντὸς λιβύης βάθος ἢ τὸ τῆς Ἰνδικῆς εἶχε τι δυνάμενον κατὰ τὸ συνεχὲς ἀντιπαρασταθῆναι τῇ δυτικῇ παραλίῳ· ὡς καὶ διὰ τὰ τοιαῦτα τὴν περὶ τοῦ περιρρεῖσθαι τὴν γῆν ὅλην τῷ Ὠκεανῷ δόξαν ἄρξασθαι μὲν ἀπὸ γραφικῶν ἀμαρτημάτων, καταστρέψαι δὲ εἰς ἀσύστατον ἱστορίαν. Ἐπὶ μὲν τοιαύτης κατὰ πίνακος διαιρέσεως ἐκφύγοιμεν ἂν τὸ εἰρημένον σύμπωμα, εἰ ποιούμεθα τὰς διαιρέσεις οὕτως· ὥστε τὰς μὲν πολυχουστέρας τῶν χωρῶν, ἢ μόνας, ἢ μετ' ὀλίγων ἀπολαμβάνειν τὸν πίνακα κατὰ μείζους τῶν κύκλων διαστάσεις, τὰς δὲ ἀπύκνους καὶ μὴ διεκλιμμένας ὅλας μετὰ πλειόνων ὁμοίων ὑφ' ἑνὸς περιέχεσθαι πίνακος ἐν ἐλάττωσι τῶν κύκλων διαστάσεων.

rivage occidental du fait d'une trop grande abondance de toponymes.

Pour cette raison, ils ont fondé l'idée reçue de l'insularité de l'Oecumène sur des erreurs graphiques et ont conduit leur enquête à des aberrations. Mais nous-mêmes pourrions éviter l'erreur que nous venons d'indiquer dans la division de notre carte si nous faisons en sorte de la diviser en prenant garde à ce que les régions les plus densément peuplées apparaissent seules ou soient groupées sur une même carte avec un petit nombre d'autres régions, et représentées avec un plus grand écart entre les cercles (i.e. à plus grande échelle), et que les régions peu denses ou mal connues soient groupées avec le plus grand nombre de régions dans la même situation au sein d'une même carte, où l'intervalle entre les cercles sera plus petit (i.e. à plus petite échelle) .

(Ptol., Géogr., VIII.1).

On s'accordera avec les Levi pour reconnaître que ce texte est difficile à saisir. Il apparaît en effet contradictoire dans sa première partie, puisqu'il semble simultanément admettre, voire imposer, des différences d'échelle, et les refuser au nom des erreurs qu'elles entraînent. Cette difficulté n'existe toutefois que si l'on suit les traductions latines de Ptolémée, qui sont unanimes à traduire les infinitifs στενοχωρεσθαι et παρέλκειν du § 2 par des verbes de sens actif et à leur donner la signification de "rétrécir" et "étendre". Nous choisissons au contraire de leur donner leur sens d'état: *être à l'étroit* ou *être superflu*. On élimine ainsi la contradiction, puisque le cartographe ne se trouve plus dans l'obligation absolue de dilater ou de rétrécir certaines régions, mais dans celle de devoir résoudre un terrible problème: s'il trace sa mappemonde à l'échelle, certaines régions auront une étendue insuffisante pour abriter tous les toponymes qui y doivent prendre place, tandis que d'autres régions auront été, en un certain sens, inutilement représentées, puisqu'elles seront vides ou presque d'informations... Face à cette insurmontable difficulté, deux attitudes

étaient possibles: déformer la mappemonde pour privilégier les régions auxquelles on donnerait une forme et des dimensions conformes à l'abondance des renseignements à y faire figurer, ce qui conduisait à déformer la mappemonde. Cet usage, qui, à lire l'auteur de la *Géographie*, semble général, est condamné par Ptolémée au profit de la deuxième solution, celle qu'on lui connaît: associer à une mappemonde à l'échelle peu légendée un nombre n de cartes régionales, tracées chacune à l'échelle la plus conforme à la masse d'informations qu'elle contenait. Mais, dans les deux cas, une déformation demeurait nécessaire. La géographie ancienne s'intéressait en effet aux lieux connus et civilisés (*nota et culta*); de ce fait, elle fondait ses limites sur des critères ethnologiques et humains. Simultanément un relatif consensus semblait s'établir quant à l'insularité du monde habité, limité de toutes parts par l'Océan. Déformer la carte en faisant coïncider artificiellement les limites de la terre insulaire et celles du monde connu, s'avérait ainsi le seul moyen de faire disparaître cet écart insolent pour les états et pour les esprits, également incapables de s'approprier en actes ou conceptuellement les régions situées aux marges de l'œcumène²³.

Les documents cartographiques anciens parvenus jusqu'à nous témoignent abondamment des déformations qu'ont subies les cartes d'époque romaine, et que critiquait le livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée. Quoiqu'aucune mappemonde n'y apparaisse pour illustrer

²³Sur ce point, cf. le texte, particulièrement éloquent, de Plutarque, *Thésée*, 1.1 sq.: "Ὡς περ ἐν ταῖς γεωγραφίαις, ὃ Σόσσις Σενεκίων, οἱ ἱστορικοὶ τὰ διαφεύγοντα τὴν γνῶσιν αὐτῶν τοῖς ἑσχατοῖς μέρεσι τῶν πλινάκων πιεζοῦντες, αἰτίας παραγράφουσιν ὅτι "Τὰ δ' ἐπέκεινα θίνες ἄνυδροι καὶ θηριώδεις" ἢ "πληθὺς αἰδνῆς" ἢ "Σκυθικὸν κρύος" ἢ "πέλαγος πεπηγός". Dans leurs descriptions de la Terre, les auteurs de mappemondes relèguent à l'extrémité de la carte ce qui échappe à leur savoir, et ils inscrivent aux limites de la carte l'explication de cette pratique: «et, à partir d'ici, déserts sans eau peuplés de bêtes sauvages», ou «marécage sans lumière» ou «froid scythique» ou «mer gelée». Ces légendes, largement attestées dans la cartographie médiévale, sont confirmées par le témoignage de Properce, IV. 3 39 sq., qui associe à l'usage d'une carte la découverte des informations suivantes: *qua tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu*.

clairement des aberrations de l'importance de celles que nous venons de voir mentionnées, il demeure tout à fait frappant qu'on les rencontre dans tous les types de cartes, même dans des cartes topographiques ou dans des plans d'architectes. Sur les seconds, nous avons déjà eu l'occasion de nous exprimer au début de ce chapitre, mais il est tout à fait spectaculaire que, même dans les cadastres d'Orange, où nous sommes d'avis de reconnaître des documents de travail de l'administration²⁴, on constate que l'auteur des trois cartes a modifié la forme des centuries de telle sorte que les centuries carrées prennent l'aspect de rectangles²⁵.

On a de longue date souligné l'étirement de la Table de Peutinger; il n'y a pas lieu de dissenter outre mesure sur un fait qui saute à ce point aux yeux. Certains l'ont mis en relation avec sa fonction itinéraire. On peut tout aussi bien en faire un choix relatif à la nature du support qui lui était destiné: un rouleau. Nous verrons en effet que, selon nous, la Table de Peutinger est une mappemonde à part entière et non un indicateur utilitaire des routes, et que la présence en son sein d'itinéraires n'a pas été exclusivement déterminante dans l'adoption d'un tracé aussi démesurément étiré.

L'auteur de la carte de Doura-Europos n'a pas reculé non plus devant des déformations considérables qui ont particulièrement affecté deux aspects du document: en effet, on remarque non seulement que les distances explicitement chiffrées d'un toponyme à l'autre n'ont pas été à l'origine d'un éloignement proportionnel des vignettes qui les désignent, mais encore que toutes les particularités des tracés des côtes du Pont-Euxin se sont effacées au profit d'une image qui devait initialement être parfaitement circulaire(cf. pl. XLVIII). Là encore, la présence de mesures explicitement chiffrées en milles pourrait suggérer que la linéarité

²⁴*infra*, 3e partie, ch.1.1.

²⁵ Dilke, *The Roman Land Surveyors*, Newton Abbot, 1971, p. 177.

essentielle aux itinéraires a été à l'origine d'un tel choix. En réalité, comme l'a bien signalé R. Rebuffat²⁶, quoique fondée sur des itinéraires, cette carte n'est pas un itinéraire à proprement parler.

Dans les trois cas qui nous intéressent, des données chiffrées connues auraient pu permettre d'élaborer des cartes précises à l'échelle; or, c'est précisément l'inverse qui se produit, comme si l'expression de chiffres dans la carte avait été le moyen de compléter et de corriger la vision sciemment erronée de la géographie que proposaient les cartes. C'est ainsi que Frontin attribue à un évocat de Trajan une innovation qui consistait à inscrire sur les côtés les mesures des parcelles cadastrées²⁷, de la même façon que les architectes, nous l'avons vu, inscrivaient sur les plans d'édifices les mesures des côtés de chaque partie du monument²⁸. Il est possible que des données chiffrées aient de la sorte figuré sur un certain nombre de cartes. Certains ont pensé que tel était le cas de la mappemonde des Ecoles Méniennes d'Autun; nous avons vu que ce n'était pas absolument certain²⁹, mais qu'Eumène revendiquait pour sa mappemonde la faculté d'illustrer le rapport des distances entre les divers lieux terrestres, soit qu'elles fussent clairement exprimées, soit qu'il apparût assez clairement à l'œil... à moins qu'Eumène ne prît pour argent comptant les déformations de la carte d'Autun, qui ne devaient pas être beaucoup moins importantes, ni moins nombreuses que celles des autres cartes d'époque romaine. Autant que l'on puisse en juger, l'usage d'inscrire les mesures dans les cartes était néanmoins sans doute commun à de nombreuses mappemondes, à la condition bien entendu que celles-ci eussent une superficie suffisante pour permettre cet envahissement de la

²⁶R. Rebuffat, *Le bouclier de Doura*, dans *Syria*, 63 (1988), p. 88 sq.

²⁷*Controv. agr.*, II (La., p. 45.16). L'inscription précise des limites et des mesures de chaque lot devait permettre d'en percevoir le *modus*, c'est-à-dire la superficie.

²⁸Cf. *supra*, n. 3.

²⁹*supra*, 3e partie, ch.1.2.

carte par des chiffres. Cette habitude, nécessairement réservée, rappelons-le, à de grosses mappemondes³⁰, est assez révélatrice de l'absence d'une échelle constante au sein d'une carte. S'agissant de documents dont l'objectif était essentiellement de montrer la disposition relative des lieux, on admettait donc des déformations conventionnelles en contradiction formelle avec les mesures inscrites. Il semble en effet qu'il faille considérer comme une caractéristique de la cartographie des Anciens l'existence, dans la pratique cartographique, d'une rupture, admise à titre conventionnel comme une contrainte due aux moyens dont disposait le cartographe, entre la logique du tracé et la logique mathématique. Loin d'être en contradiction, ces deux logiques se complétaient en réalité: l'une indiquait un ordre de succession et des dispositions relatives; l'autre introduisait un rapport quantifiable et une échelle qui faisaient défaut.

Les mappemondes médiévales nous donnent quelques exemples de ces déformations: s'il est possible, mais non démontré que l'excroissance de la Palestine, qui dessine un golfe d'Issus en doigt-de-gant, remonte à l'époque chrétienne³¹, en revanche, on ne peut qu'être frappé par la différence qui sépare la place occupée, respectivement, par la représentation de l'Asie Mineure, riche en villes et bien connue, de celle qui est généralement concédée à l'Asie centrale et orientale. Cette particularité plonge très certainement ses racines dans l'époque romaine. Agrippa lui-même, à la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, dans ses chiffrages, ne plaçait guère plus de distance entre le Tigre et l'Indus qu'entre l'Euphrate et le Tigre; certes, cette inexactitude grossière de sa

³⁰Elle trouve une illustration dans la mappemonde de la cathédrale de Hereford, qui a plusieurs reprises commente un toponyme en donnant les mesures de la surface concernée selon les deux axes principaux.

³¹La Syrie - Palestine a été fortement urbanisée dès l'époque hellénistique, et offrait, abstraction faite de tout toponyme biblique, une très abondante toponymie, comme l'atteste la Table de Peutinger. Il est donc tout à fait plausible de voir dans cet élargissement un phénomène antérieur à l'empire chrétien.

part est présentée ici sans que l'on prenne en compte le problème complexe de la représentation agrippéenne de la Mésopotamie³²; sans doute tire-t-elle probablement en partie son origine de difficultés inhérentes aux sources trop exclusivement chiffrées d'Agrippa; il n'en demeure pas moins que la vision qui en découle d'une Asie amputée de tout l'Iran oriental (Ariane, Carmanie et Gédrosie) se retrouve dans toute la géographie romaine et médiévale, et remonte sans doute plus haut qu'Agrippa: ces régions mal connues, peu peuplées et très peu urbanisées ne devaient pas peser un grand poids auprès des cartographes, habitués, si du moins l'on en croit le témoignage de Ptolémée, à placer au premier plan la géographie des villes, symbole du monde habité, et à octroyer sur la même carte une importance variable aux régions selon leur degré d'urbanisation. Ceci nous conduit une fois encore à aborder le problème de l'opposition entre les deux pôles fondamentaux de la géographie descriptive et de la cartographie, et de ses conséquences sur l'aspect des cartes.

Il s'agit en réalité du vieux débat entre la géographie et la chorographie, sur lequel nous avons déjà eu à deux reprises l'occasion de nous exprimer dans ces lignes³³. Les exigences de la chorographie (montrer les interrelations des lieux) et de la géographie (montrer la masse et la forme de la terre habitée) sont en effet largement incompatibles, ce qui tient à plusieurs phénomènes. D'une part, la place disponible sur un *pinax* ou sur une *tabula* n'est pas infinie, comme il apparaît à plusieurs reprises dans ce texte. Si l'on veut simultanément représenter la terre entière et les détails de son contenu, on est rapidement conduit à des aberrations, et très

³²Cf. *infra*, ch. 4.2., p. 0000 sq.

³³Cf. *supra*, p. 23 sq. et p. 209 sq.

vite, c'est l'abondance ou la rareté des légendes relatives à une région qui l'emporte sur la logique du tracé.

Car, aussi surprenant que cela puisse paraître à nos yeux, la forme générale du monde et de chacune de ses parties n'a, dans une perspective chorographique que peu d'intérêt pour le géographe, tandis que toutes les déformations sont acceptables du moment que l'on aura intégré le maximum d'informations relatives à une région dans un ensemble donné.

On a souvent établi entre chorographie et géographie une différence trop stricte et trop limitative, en considérant comme déterminante dans cette distinction la seule différence de dimension des étendues concernées par l'une et l'autre des deux disciplines: d'un côté la géographie générale, et de l'autre la géographie régionale. C'est en partie vrai, et Strabon, comme Ptolémée, nous rappellent que la description chorographique s'attache à la partie quand l'exposé géographique ne s'intéresse qu'au tout. Les usages épigraphiques du mot *chorographia* dans le sens de "carte régionale" et plus particulièrement de "relevé cadastral" nous incitent *a priori* à abonder dans ce sens.

Pourtant, nous ne pouvons nous contenter d'une telle distinction. Nous avons vu plus haut que Ptolémée ne situait pas chorographie et géographie sur le même axe cartographique: alors que l'une se contentait de schémas, l'autre faisait nécessairement appel à la *topographia*, c'est-à-dire à la technique du peintre. Chorographie et géographie constituaient donc des activités mimétiques de nature fondamentalement différente. L'usage du nom *chorographia*, en particulier lorsqu'il sert de titre à des ouvrages géographiques nous permet d'avancer dans l'analyse. Il semble caractéristique de la démarche intellectuelle des géographes romains et est attesté pour la première fois au premier siècle avant notre ère dans ce contexte sous la plume de Varron de l'Atax, qui donnait, avant Pomponius

Mela³⁴, ce titre à un livre consacré non à la géographie régionale, mais à une description, par continents, de la terre³⁵. Et c'est dans le même contexte que le début de la *Divisio orbis terrarum* attribuait à Auguste la paternité de la description, par une chorographie, de l'*orbis* tripartite:

Orbis dividitur tribus nominibus: Europa, Asia, Libya uel Africa. Quem diuus Augustus primus omnium per chorographiam ostendit.

(Div. 1 = GLM , p. 15)

"La terre habitée est divisée en trois parties qui portent les noms d'Europe, d'Asie et d'Afrique (ou Libye). Le premier d'entre les hommes, Auguste la montra par l'entremise d'une chorographie".

Vitruve³⁶, de la même façon, renvoie à des *chorographiæ scriptæ itemque pictæ* pour montrer à son lecteur que les grands fleuves coulent du Nord. Ce faisant, il traduit d'assez près un passage des *Météorologiques* d'Aristote où le philosophe renvoyait aux mappemondes³⁷. Le contexte du passage vitruvien ne laisse du reste donc aucun doute quant au fait que l'architecte pense non à des descriptions régionales, mais bien à des descriptions, littéraires ou cartographiques, de l'ensemble de la terre. Justifier ces déviations apparentes du terme de chorographie par la

³⁴Ce titre n'est pas explicitement donné par l'auteur, mais il est porté par les manuscrits qui intitulent l'ouvrage *De Chorographia* ; l'allusion tardive d'une leçon incertaine de Priscien (VI.16.83, p. 267 Keil) à une *chorographia* de Cicéron laisse sceptique. Cf. C. Nicolet, *Inventaire...*, p. 121; le même auteur, *De Vérone au Champ-de-Mars: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988), p. 127-138 a recensé toutes les acceptions connues du mot *chorographia* et de ses dérivés. Parmi les passages où il ne fait pas de doute que le mot *chorographia* ou son dérivé *chorographus* désignent des travaux - cartes ou textes - relatifs à la terre entière, on peut citer Servius, *ad Æn.*, III. 104, et surtout VI. 532 qui oppose les chorographes aux géomètres. Sur le titre donnés par les manuscrits de Pomponius Mela, cf. P. Parroni, *Pomponii Melæ de chorographia libri tres*, Rome, 1984, p. 85 sq. Si les *recentiores* ne donnent pas ce titre, celui-ci apparaît dès le IXe s. dans le Vat. Lat. 4929; or tous les manuscrits dérivent d'un *codex unicus*. Il n'y a donc pas lieu de contester, au nom des *recentiores*, le titre que donnent les *vetustiores*.

³⁵Cf. Priscien III.25, p. 100 Keil. Schanz-Hosius, p. 91 sq. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, I, Paris, 1952, p. 368 sq.; P.-L. Schmidt, sv. *Varro*. 2, dans *DKP* 5, col. 1140.

³⁶VIII.2.6. Cf. le commentaire de Cl. Nicolet, *art. cit.*, dans *MEFR(A)*, 1988, p. 133 sq.

³⁷I.13. 350 a. 16

référence à Agrippa et à Auguste, à qui de nombreux savants ont attribué une *Chorographie* ne résout nullement le problème, car non seulement, nous le verrons, l'assimilation d'Agrippa avec l'auteur cité par Strabon comme "le Chorographe", est probablement à écarter, mais encore la déviance, plus apparente que réelle, du terme de *chorographie* de l'étude régionale à un certain type d'approche des réalités géographiques n'est qu'apparente et caractérise bien la conservation, dans un cadre mondial, d'un mode de perception géographique propre à la géographie régionale des anciens.

Ces passages, surprenants au demeurant, trouvent en effet un début d'explication dans un passage célèbre de la *Géographie* de Strabon où le géographe d'Amasée décrit le χωρογραφικὸς πίναξ, dans lequel beaucoup ont cru reconnaître "la carte du Chorographe" et à travers elle la carte d'Agrippa, mais où nous préférons voir la carte chorographique en général³⁸:

Πλεῖστον ἢ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν, κόλπους ἀπεργαζομένη καὶ πελάγη καὶ πορθμοὺς, ὁμοίως δὲ ἰσθμοὺς καὶ χερρονήσους καὶ ἄκρας· προσλαμβάνουσι δὲ ταύτη καὶ οἱ ποταμοὶ καὶ τὰ ὄρη. Διὰ γὰρ τῶν τοιούτων ἠπειροὶ τε καὶ ἔθνη καὶ πόλεων θέσεις εὐφραδίης ἐβενοήθησαν καὶ τὰλλα ποικίλματα, ὅσων μεστός ἐστιν ὁ χωρογραφικὸς πίναξ. Ἐν δὲ τούτοις καὶ τὸ τῶν νήσων πλῆθος ἔν τε τοῖς πελάγεσι καὶ κατὰ τὴν παραλίαν πᾶσαν.

(*Géog.*, II. 5. 17, C. 120)

"C'est la mer au premier chef qui cartographie la terre et lui donne sa forme, façonnant les golfes, les mers, les détroits, et conjointement les isthmes, les presqu'îles et les caps; à la mer s'ajoutent les fleuves et les montagnes. Car ce sont eux qui permettent de se représenter les continents, les peuples, les sites favorables pour les villes et toutes les autres

³⁸*Infra*, 3e partie, ch. 3.1.6; Nicolet, *Inventaire...*, p. 110 sq.

bigarrures dont est pleine la carte chorographique. Dans ces dernières on trouve aussi la foule des îles disséminées dans les mers et tout le long des côtes".

Ce texte établit une fois de plus l'opposition entre la géographie (γεωγραφία) et la chorographie (ὁ χωρογραφικὸς πλῆμαξ). Mais il le fait en des termes intéressants. Seule la mer apparaît en effet du domaine de la géographie. C'est elle qui cartographie la terre. La liste des éléments que forme la terre nous permet de sentir à quel point la représentation exacte des formes des pays est essentielle à la perspective géographique. L'expression καὶ τὰλλα... ὅσων... nous apprend au contraire que tout ce qui à trait au contenu de la terre - et non plus à sa forme - relève de la carte chorographique, en particulier les fleuves et les montagnes, en tant qu'ils définissent les continents, les peuples et les emplacements de villes, qui caractérisent l'exposé chorographique, mais aussi les îles³⁹. Strabon en distingue deux sortes: celles qui appartiennent aux mers; il s'agit des îles des mers intérieures, et celles de l'ensemble du littoral: il s'agit alors des îles qui, dans les mers intérieures sont assez proches de la côte pour être décrite avec elle, mais surtout des îles de l'Océan, qui n'appartiennent pas à la terre habitée et qui formaient sur la carte, aux dires d'Apulée⁴⁰, une série de taches de couleur - qu'évoquent les ποικύματα de Strabon - comparable à une couronne de pierres précieuses autour de la terre habitée. C'est que seules intéressent le géographe et la géographie la forme et les dimensions de la terre habitée, qui constitue la principale de ces îles. Son contenu pouvait bien être le moyen d'établir cette forme et ces

³⁹ Ce passage mérite d'être rapproché de Servius, *ad Æn.*, III. 104, qui attribue aux chorographes d'avoir indiqué dans quelle mer se trouvait chaque île.

⁴⁰ *Mund.*, VII. Il est intéressant de rappeler que ce passage adopte à deux reprises des expressions qui imposent l'idée d'une forme circulaire (*ad modum orbis... coronant*), alors que les chiffres que le même auteur avance ensuite (40 000 x 70 000 stades) supposent un schéma carré...

dimensions, pas plus que les îles, il n'avait à figurer dans la carte géographique à proprement parler.

Le premier livre de la *Géographie* de Ptolémée nous aide à comprendre comment on a pu en arriver à une coupure aussi radicale. La géographie décrit la terre d'un seul jet, comme un tout, sans y distinguer de parties. La chorographie la décrit par parties; elle est donc un assemblage de description particulières que rien n'empêche d'être étendu à l'ensemble du monde habité. Les deux perspectives sont donc entièrement différentes⁴¹. Eustathe, le scoliaste byzantin de Denys le Périégète, dégagé du souci de produire réellement une carte et des compromissions intellectuelles qu'imposait une telle démarche, quoqu'il glosât largement ce passage de Ptolémée, a produit la définition sans doute la plus nette de la chorographie: la géographie ne s'intéresse qu'à la nature et à la position de la terre habitée et seul figure dans la carte géographique ce qui a trait aux contours de la terre⁴²:

"La chorographie est elle aussi une périégèse de la terre ou un "tour du monde", comme l'est la géographie, à cette différence près qu'elle ne l'est pas de l'ensemble de la terre mais de quelque région"⁴³.

La chorographie peut donc s'intéresser à l'ensemble de la terre habitée, mais elle ne s'intéresse pas à sa forme ni à sa position dans la

⁴¹Ἡ γεωγραφία μίμησις ἐστὶ διὰ γραφῆς τοῦ καταλημμένου τῆς γῆς μέρους ὅλου μετὰ τῶν ὡς ἐπίπαν αὐτῷ συνημμένων· καὶ διαφέρει τῆς χωρογραφίας, ἐπειδήπερ αὕτη μὲν ἀποτεμνομένη τοὺς κατὰ μέρος τόπους χωρὶς ἕκαστον καὶ καθ' αὐτὸν ἐκτίτεται κτλ... "La géographie reproduit par le dessin la partie connue de la terre habitée dans son ensemble et ne s'accompagne que des seuls éléments qui ont rapport au tout; elle diffère de la chorographie en ce que celle-ci sépare les lieux et les envisage comme autant de parties qu'elle examine isolément, chacune pour elle-même". (*Géogr.* I.1.1)

⁴²*Ad Dion. Per.* I.1, p. 212.20 "Ἴδιον δὲ φασὶν αὐτῆς τὸ μίαν καὶ συνεχῆ δεικνύειν τὴν ἐγνωσμένην γῆν, ὡς ἔχει φύσεως τε καὶ θέσεως, μέχρι μόνων τῶν ἐν ὅλαις περιγραφῶν αὐτῆς συνημμένων. G. Aujac, *Strabon...*, p. 204 a bien souligné que la géographie s'intéresse aux contours, alors que la chorographie est indissolublement liée aux divisions du monde en unité aux contours définis sur leurs quatre côtés.

⁴³*Ibid.*: Ἡ μέντοι χωρογραφία περιήγησις μὲν ἐστὶ καὶ αὕτη καὶ περίοδος τῆς γῆς, καθὰ καὶ ἡ γεωγραφία, πλὴν οὐχὶ τῆς ὅλης ἀλλὰ μέρους τινὸς αὐτῆς.

sphère céleste ou terrestre, mais au contenu et à sa description *κατὰ μέρος*, "région par région".

Du point de vue du cartographe, il est évident que ces différences d'intérêts et d'objectifs ont conduit à des différences fondamentales dans la conception même de la cartographie. Etablir et divulguer la forme de la terre pouvait bien s'accompagner de la représentation de quelques accidents chorographiques à l'intérieur des contours de la carte, puisqu'à défaut de coordonnées abstraites, ces accidents étaient le moyen de situer les lieux sur la carte, mais la présence de ces représentations était d'une certaine façon accidentelle et restait en soi étrangère au projet de carte géographique pure. La carte géographique est une silhouette. La carte chorographique est un contenu. L'enjeu du livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée était précisément de réconcilier ces deux cartographies, qui se développaient en marge l'une de l'autre. La géographie, soucieuse de la vérité dans les proportions, exigeait le respect d'une échelle; la chorographie était plus souple avec le rapport des proportions:

Καταγίνεται δ' ἐπὶ πλεῖστον ἡ μὲν χωρογραφία περὶ τὸ ποιὸν μᾶλλον ἢ τὸ ποσὸν τῶν κατατασσομένων· τῆς γὰρ ὁμοιότητος πεφρόντικε πανταχῆ, καὶ οὐχ οὕτως τοῦ συμμετροῦ τῶν θέσεων· ἡ δὲ γεωγραφία περὶ τὸ ποσὸν μᾶλλον ἢ τὸ ποιὸν, ἐπειδήπερ τῆς μὲν ἀναλογίας τῶν διαστάσεων ἐν πάσι ποιεῖται πρόνοια, τῆς δ' ὁμοιότητος μέχρι τῶν μεγαλομερестέρων περιγραφῶν καὶ κατ'αὐτὸ τὸ σῆμα μόνον. "Ὅθεν ἐκείνη μὲν δεῖ τοπογραφίας, καὶ οὐδὲ εἰς ἄν χωροραφήσειεν, εἰ μὴ γραφικὸς ἄνηρ· ταύτη δ' οὐ πάντως, ἐμποιεῖ γὰρ καὶ διὰ ψιλῶν τῶν γραμμῶν καὶ τῶν παρασημειώσεων δεικνύναι καὶ τὰς θέσεις καὶ τοὺς καθόλου σχηματισμούς.

(Ptol., *Géogr.*, I.1.4 sq.)

"La chorographie est plutôt du côté de la qualité que des aspects quantitatifs des éléments disposés dans la carte: son unique souci est en effet la ressemblance; elle ne s'intéresse pas dans la même mesure au

respect des proportions. La géographie, pour sa part, est plutôt du côté du quantitatif que du qualitatif, puisqu'en toute chose, elle prend soin de conserver l'échelle des distances et ne se soucie de ressemblance que dans les limites des contours des grandes parties et seulement en conformité avec le tracé général. De ce fait, la première est inséparable de la peinture paysagiste, et nul ne saurait faire de chorographie qui ne soit peintre. Ce n'est absolument pas le cas de la seconde, qui parvient, par de simples lignes et des signes apposés à montrer les dispositions et les formes d'ensemble".

Le géographe seul respecte donc véritablement l'échelle et ne remplit sa carte que pour autant que le remplissage ne nuit pas à la fidélité du contour. De fait, les cartes géographiques seront généralement dépouillées. Pour montrer formes et dimensions de la terre, nul n'est besoin de la remplir. On peut donc se contenter de cartes de petites dimensions: les cartes de la terre habitée des manuscrits de Cosmas Indicopleustès nous donnent probablement une image de la nudité et du dépouillement des cartes "géographiques" qui permettraient sans mal de concevoir forme et dimensions de la terre habitée (pl. XXXI.1).

A l'opposé, les cartes chorographiques mettaient au premier plan le contenu, et ne respectaient l'échelle que pour autant qu'elle ne nuisait pas au remplissage de la carte. On comprend mieux ainsi la démarche qui a conduit certains cartographes à déformer la carte dans les proportions que nous suggère le passage cité plus haut du livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée: ces cartes, de dimensions plus importantes, et certainement plus ornées, et en tout cas plus encombrées, faisaient appel à une logique différente de l'activité mimétique. Dans un cas, cette logique était géométrique et mathématique, dans l'autre elle était picturale et mathématique: on reconnaissait les montagnes, les fleuves, les villes, voire

d'autres détails, selon l'étendue des régions concernées, comme on les reconnaissait sur un tableau. Surtout, la carte chorographique ne se soucie pas des écarts réels entre les lieux, ni même de leur forme, pas plus que celle de la terre. Elle suggère la disposition respective des lieux et non leur emplacement réel, évoque l'existence de golfes, de caps, de montagnes, mais ne reproduit pas leur forme ni leurs dimensions réelles. L'espace de la carte n'est plus un espace destiné à reproduire à l'échelle la disposition des lieux; il devient un espace utile, déformé à souhait selon des critères d'utilité. Les espaces inutiles peuvent être comprimés à l'envi, les espaces utiles dilatés sans vergogne. Car peu important à l'auteur d'une carte chorographique les extravagances de la forme donnée à la terre pourvu que l'inventaire du monde souhaité par le cartographe trouve sa place dans ses contours. La carte pouvait bien être circulaire, ce n'était théoriquement ni choquant, ni important: le cartographe laissait à d'autres le souci de s'interroger sur la forme de la terre: c'était œuvre de mathématicien et de géomètre; plus utilement, il proposait au lecteur l'agencement des lieux et la liste ordonnée, aussi exhaustive que possible, des lieux terrestres de quelque renom. La forme de la carte était étrangère à ses préoccupations; elle n'avait pas à être prise en considération⁴⁴.

On parvient ainsi à un type de représentation comparable, dans ses structures, à la description chorographique littéraire de la terre dans l'Antiquité, c'est-à-dire à des suites de toponymes concaténés, dont seuls importent les rapports de proche en proche, réduits à des systèmes simples de succession, situés qu'ils sont avant ou après, au-dessus ou au-dessous d'un autre toponyme, mais dépourvus de toute espèce de dimension spatiale. Les régions ainsi déterminées sont aux antipodes des sphragîdes

⁴⁴Ainsi s'explique la modération de Géminos, *Isag.*, XVI.1. 3 sq. lorsqu'il se contente de rappeler que lorsque l'on est en présence d'une carte ronde, il faut savoir qu'elle n'est pas conforme à la vérité dans ses contours.

d'Eratosthène ou d'Agrippa: *spatia* , surfaces, avant d'être des toponymes chez ceux-ci, leur assemblage devait permettre d'élaborer le visage géographique de la terre et le calcul de ses dimensions, alors que celles que nous offre la chorographie sont autant de têtes de chapitre sous lesquelles on a accumulé le plus grand nombre d'informations, en les plaçant sous le patronage de rubriques données: fleuves, mers, montagnes, peuples, cités, voire faune ... *flumina, maria, lacus, montes, gentes* , selon un usage bien attesté chez les géographes latins mineurs⁴⁵. La carte chorographique est d'une certaine façon l'application iconographique de la logique descriptive des textes géographiques.

Des régions vides de légendes, comme la Scythie, ou d'autres contrées désertiques de confins, sont ainsi dépourvues de toute espèce d'utilité pour le chorographe; elles peuvent donc être réduites en dimension, tandis que les légendes qui, du fait de l'extension des pays au voisinage desquels elles devaient prendre place, ne disposent plus, sur le support, d'un espace suffisant pour être représentées à leur véritable emplacement, sont transportées jusqu'à des lieux saugrenus que seule impose la logique du remplissage, et qui apparaissent sans rapport avec la disposition normale des lieux terrestres. Les cartes ainsi réalisées ne supposent nullement l'adhésion intellectuelle de leurs auteurs aux contours qu'ils ont tracés, car, comme le souligne bien l'auteur du livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée, ces dessins erronés se développent indépendamment de l'enquête géographique et ne reproduisent, par eux-mêmes, aucune conviction réelle quant à la forme réelle de la terre, bien qu'ils soient à la source de nombreuses erreurs ultérieures de la part des utilisateurs. Ils naissent dans le mouvement-même de l'acte

⁴⁵C'est par exemple le cas de Vibius Sequester ou de Julius Honorius; parmi les auteurs grecs, on pourrait citer le pseudo-Plutarque, auteur d'un *De fluviis*, qui se borne à une simple liste de toponymes; à terme, on rencontre les lexiques comme celui de Stéphane de Byzance.

cartographique auquel ils sont inhérents, et ce jusqu'à la découverte de l'Atlas à la mode ptoléméenne, qui en brise le cercle vicieux.

Ptolémée acceptait donc bien la nécessité chorographique de donner une importance inégale à des lieux dont le degré de connaissance ou de peuplement est inégal, mais il refusait les déformations qu'elle impose à la vision géographique du monde et au cadre de sa représentation.

Ces distorsions sont bien attestées dans la tradition des cartes médiévales. Parmi les lieux géographiques chorographiquement inutiles, les mers tiennent en effet l'un des premiers rangs, dans la mesure où, exception faite des îles - réduites le plus souvent pour les géographes aux plus grandes d'entre elles, elles sont inhabitées; parmi les zones "à l'étroit", au contraire, on note, outre les îles les nombreuses péninsules de l'œcumène. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de voir qu'un espace aussi inutile et encombrant, pour le cartographe, que la Méditerranée, qui occupait tout le centre de la Terre habitée, et dont les rives en constituaient la partie la mieux connue, s'efface devant d'illustres péninsules qui s'élancent à travers son étendue, jusqu'à se réduire à un simple trait sans épaisseur sur les cartes T-O⁴⁶ ou à une bande étroite, comme sur la Table de Peutinger (pl. LXXXIX sq.) ou sur la carte de l'*Octateuque* (pl. XXXI.3). Sur la mappemonde de la cathédrale de Hereford comme sur celle du cloître d'Ebstorf (pl. IX et X), imitées en cela par le psautier de Londres ou certaines cartes dites de Ranulf Higden (pl. XVI et XVIII), l'Espagne et l'Italie cessent d'apparaître comme des péninsules... Telle est la rançon de l'abondance des toponymes que l'on y rencontre. Mais les deux accidents qui déterminent la péninsule italienne, savoir les golfes du Lion et de Gênes d'une part, la mer Adriatique de l'autre, s'ils perdent toute existence géographique en perdant l'espace qu'ils devraient occuper sur une carte à l'échelle, conservent, dans leur

⁴⁶Pl. XXXII sq.; cf. aussi pl. XXIII.1; XXIV.1; XXV.1 sq.

miniaturisation, la place que leur assigne la chorographie, puisque l'on peut identifier leur nature et les situer dans un séquence, avant ou après l'Italie, entre celle-ci et l'Espagne ou la Grèce. Le même raisonnement pourrait se tenir de la carte 1 dite de st Jérôme, dont nous avons vu qu'elle remonte selon toute vraisemblance à un original du Haut Empire. On remarque que le Pont Euxin (F/I -1) se réduit à presque rien, que la mer Caspienne (D/E-1) est encore plus mal traitée, que le golfe d'Issus devient une espèce d'interminable doigt de gant (G/I-4) pour permettre à l'Asie Mineure, d'une dimension égale à l'Inde, et à la petite partie de la Terre Sainte qui a pu trouver place sur le *folio*, de porter un nombre suffisant de toponymes...

N'oublions pas à cet égard une différence fondamentale entre notre expérience cartographique et celle des Anciens: c'est que dans l'Antiquité, la connaissance du monde était extrêmement floue et que les limites de la terre habitée restaient très incertaines, surtout au Nord et au Sud, où l'œcumène n'était pas directement bornée par l'Océan, mais limitée par des zones climatiques aux limites plus ou moins clairement établies, et réputées impropres à la vie. Le géographe se trouvait donc dans la situation de disposer de zones entières totalement vides d'informations, et dont les limites naturelles et l'extension étaient en tout point hypothétiques, comme en témoigne le précieux exorde de la *Vie de Thésée* de Plutarque (I.1):

Dans leurs descriptions de la terre, les géographes relèguent à l'extrémité de la carte ce qui échappe à leur savoir, et ils inscrivent en marge l'explication de cette pratique.

Suivent un certain nombre de légendes sur lesquelles nous reviendrons bientôt. L'important, ici, est de constater que les parties inconnues de la terre sont repoussées aux limites d'un cadre qui, pour Plutarque, est

certainement circulaire⁴⁷. C'est dire que les régions connues, pour lesquelles les toponymes sont nombreux, ont dépassé les bornes de l'espace normalement dévolu aux terres habitées, entre la zone tropicale et la zone polaire, pour envahir des territoires qui appartiennent normalement aux zones inhabitées impropres à la vie, au point que les confins océaniques de la carte se trouvent pratiquement coïncider avec les limites de la carte des terres habitées, les zones désertes se réduisant à l'épaisseur d'une légende...

Il faut y voir la conséquence des conditions matérielles de la réalisation des cartes dans l'Antiquité; leur origine manuscrite rendait très difficile la miniaturisation des symboles et des inscriptions, nécessairement limitée; l'usage à peu près systématique de vignettes décoratives consommait d'autre part un espace assez considérable; le problème de l'étendue du support de la carte, c'est-à-dire du *pinax* ou de la *tabula* au sens propre, se posait donc, nous l'avons vu au chapitre précédent, avec une acuité particulière aux Anciens. On se souvient comment Ptolémée, au début du livre VIII, mettait en relation étroite les déformations subies par les cartes et l'étroitesse de leur support; Géminos⁴⁸, déjà avant lui semble

⁴⁷ Pour lui, la terre est en effet circulaire, à l'image d'une table de banquet, cf. *Quæst. conviv.*, III.4 (704, b): "ἐμοὶ δ' ἐδόκει καὶ μίμημα τῆς γῆς· πρὸς γὰρ τῷ τρέφειν ἡμᾶς καὶ στρογγύλη καὶ μόνιμος ἐστὶ καὶ καλῶς ὑπ' ἐνίων θέστιάθω καλεῖται". *La table de banquet me semble être à l'image de la terre: car elle nous nourrit, elle est circulaire, elle est stable et c'est avec raison que certains l'appellent Vesta*. La comparaison de la terre et de la forme du temple de Vesta a déjà été faite par Ovide (*Fast.*, VI.267), c'est pourquoi nous préférons le latin Vesta au grec Hestia donné par le texte grec.

⁴⁸ Géminos est contemporain de Pompée le Grand, et rédigea probablement son Introduction aux Phénomènes à Rome, cf. M. Schmidt, *Wann schrieb Geminus?*, dans *Philologus*, 42 (1884), p. 83-110; id., *Wo schrieb Geminus ?*, dans *ibid.*, p. 110-118. G. Aujac, dans son édition de *l'Introduction aux Phénomènes* (Paris, CUF, 1975), p. 149, n. 2 fait remarquer que les § 3 à 6 s'enchaînent mieux logiquement avec XV.4 qu'avec XVI.1-2; XV.4 et XVI. 3-6 seraient donc une glose fort ancienne conservée dans l'ensemble de la tradition manuscrite. La rupture logique du chapitre XVI ne nous semble toutefois pas si marquée qu'elle justifie la condamnation du passage. Pour un commentaire de celui-ci, cf. *supra*, p. 234 sq. "Διπλάσιον δὲ ἔστιν ὡς ἔγγιστα τὸ μῆκος τῆς οἰκουμένης τοῦ πλάτους. Δι' ἣν αἰτίαν οἱ κατὰ λόγον γράφοντες τὰς γεωγραφίας ἐν πλῆθει γράφουσι παραμήκεσι, ὡς διπλάσιον εἶναι τὸ μῆκος τοῦ πλάτους. Οἱ δὲ στρογγύλας γράφοντες τὰς γεωγραφίας

avoir mis l'accent sur les interrelations de la forme des mappemondes et de celle de leur support: il fallait prendre garde, en présence d'une carte ronde, de ne pas considérer sa forme comme conforme à la réalité géographique, et essayer, si l'on avait les moyens, de tracer les cartes sur des supports rectangulaires, plus conformes à la vérité. Nous verrons plus loin que l'orientation des cartes semble moins avoir obéi à des principes préétablis qu'aux contingences propres à chaque représentation et à chaque support: les cartes étaient souvent orientées de la façon la plus susceptible de permettre l'adéquation des formes au support. Mais ces formes elles-mêmes pouvaient subir des modifications destinées à les faire coïncider aussi exactement que possible avec l'espace disponible. C'est ainsi que, de même que la Table de Peutinger adoptait entièrement la forme du rouleau où elle s'inscrivait, de même, pour l'époque médiévale, la carte 1 "de st Jérôme" (pl. V) a donné à l'Orient la forme rectangulaire de la feuille de parchemin où elle s'inscrit et que celle du Béatus de Saint-Sever (pl. XI) donne l'image d'un monde rectangulaire en contradiction aussi bien avec les mappemondes circulaires médiévales qu'avec les mappemondes rectangulaires conformes aux principes de la science grecque, car le grand côté occupe l'axe Nord-Sud, en réalité le plus étroit de la terre habitée, et ce pour l'unique raison qu'elle occupe tout l'espace rectangulaire d'une double page! Les mappemondes ne sont du reste pas les seules à connaître

πολὸ τῆς ἀληθείας εἰσὶ πεπλανημένοι· ἴσον γὰρ γίνεται τὸ μῆκος τῷ πλάτει ὅπερ οὐκ ἔστιν ἐν τῇ φύσει· ἀνάγκη οὖν μὴ τηρεῖσθαι τὰς τῶν διαστημάτων συμμετρίας τὰς ἐν ταῖς στρογγύλαις γεωγραφίαις· ἐκτιμᾷ τι γὰρ ἔστι σφαῖρας τὸ οἰκούμενον μέρος τῆς γῆς διπλάσιον ἔχον τὸ μῆκος τοῦ πλάτους, ὅπερ οὐ δύναται ἀποτερματίζεσθαι κύκλῳ." Le mot *rectangulaire*, dans notre traduction, est volontairement abusif; il va de soi que Géminos entend par ce mot non seulement le rectangle, mais toute figure, par exemple une forme ovoïde, respectant le rapport 1:2 des deux dimensions principales de la terre habitée. G. Aujac, *op. cit.*, dont nous suivons ici dans ses grandes lignes la traduction, traduit *πίσημα* par *panneau*; nous avons préféré le terme de *support* qui, tout en conservant l'idée, fondamentale, qu'il s'agit là de quelque chose de distinct de la carte tracée, son support. Le terme de *panneau* évoque, comme le latin *tabula* un support rigide. Ce sens précis n'est pas à exclure a priori, dans la mesure où, selon le témoignage de Géminos, le terme de *πίσημα* est employé pour les seules cartes rectangulaires; par prudence on a conservé le sens le plus général de *support*.

une telle destinée: le tracé de la carte de la Gaule de la bibliothèque Ambrosiane (pl. XLIX.1) adopte sans changement la forme carrée de son *folio*.

Le parallèle avec ce que nous apprend Géminos est évident. Il est remarquable que la critique adressée par l'auteur de ce texte aux cartes rondes diffère sensiblement des critiques acerbes, des "rires de cartographes" qui généralement s'attachent à la condamnation des mappemondes circulaires⁴⁹. Loin de rejeter sans appel ces cartes et ceux qui les fabriquent, Géminos (ou son scoliaste ancien) adresse une recommandation à l'utilisateur. La forme adoptée par ces documents, sans doute la plus répandue, car elle ne nécessite pas, comme les cartes qui respectent la forme et la disposition réelle de la terre, un support spécial rectangulaire, n'est pas conforme à la vérité. L'utilisateur ne doit donc pas tomber dans le piège qui consisterait à prendre pour la forme réelle du monde celle, illusoire et contingente, de la carte. Nombreux s'y sont sans doute laissés prendre, même après ces louables avertissements⁵⁰. La modération de la critique ne se comprend que si son auteur, choisissant la perspective particulière de reproduire en priorité les contours exacts de la terre habitée, écarte des représentations non conformes à cette exigence, mais très répandues du fait de leur capacité à répondre à d'autres choix méthodologiques et à d'autres exigences, en un mot à d'autres conventions.

Il va sans dire en effet que, si la mappemonde que conseille Géminos est très satisfaisante d'un point de vue théorique - du moins au regard de ce qui constituait pour les émules d'Eratosthène la vérité scientifique -, en revanche, replacée dans le contexte de la fabrication de cartes manuscrites, la forme du support nécessaire à sa réalisation ne devait pas manquer de soulever des problèmes pratiques. Un rapport de 1 à 2 imposait en effet à

⁴⁹ C. Jacob, *Lectures antiques de la carte*, dans *Etudes françaises*, 21 (1985), p. 26 sq.

⁵⁰ Cf. Plutarque, *Quæst. conv.* III.4 (704, b), cité n. 47.

la carte une réduction à la moitié de la surface disponible sur un support carré pour inscrire la nomenclature et les textes marginaux, ce qui explique les dimensions conséquentes de la carte dont Strabon envisageait la construction. Sachant que la maniabilité d'une carte est régie par sa plus grande longueur, on peut imaginer à quel point la vérité scientifique pouvait se transformer en handicap!. Les mappemondes rectangulaires étaient donc chorographiquement moins performantes que des cartes circulaires; susceptibles de figurer sur des supports plus commodes, mais géographiquement fausses, ces dernières pouvaient en revanche contenir une nomenclature abondante, en particulier dans les régions voisines de la Méditerranée, les mieux connues et donc les plus riches en toponymes, tandis que de très petites cartes pouvaient suffire à donner l'image de la forme réelle de la terre et des grands éléments qui en organisaient la division, abstraction faite de tout détail chorographique.

Certaines régions étant particulièrement riches en légendes, on pouvait être tenté de les étendre au détriment d'autres contrées, et tel semble avoir été le parti-pris de la majorité des cartographes, à en croire le livre VIII de la *Géographie* de Ptolémée. Une carte de la terre vide ou presque de légendes, comme celle de manuscrits de Cosmas Indicopleustès (pl.XXXI;1), pouvait en respecter les formes générales et les dimensions, mais elle n'avait pas les moyens de proposer une vision claire de l'articulation de ses régions. C'est pourquoi Ptolémée avait choisi de juxtaposer une carte générale du monde accompagnée de cartes régionales réalisées à des échelles variant avec le nombre d'informations à y faire figurer, mais susceptibles d'être situées sans difficulté dans le cadre défini par la mappemonde présentée au début de l'atlas grâce aux coordonnées portées en marge de chaque carte particulière.

Les miniatures de la *Topographie Chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, qui semblent être les copies fidèles⁵¹ de l'original réalisé par l'auteur à Alexandrie au VI^e s. de notre ère nous donnent l'exemple d'une très petite carte parfaitement conforme à l'idéal de la science grecque qu'exprimait le passage de Géminos: d'une exactitude infiniment supérieure à celle des grandes mappemondes à nomenclature parvenues jusqu'à nous à travers leurs copies médiévales, elle parvenait à donner une image de la terre conforme à l'idée que s'en faisait le géographe, et à la vérité géographique supposée. L'équilibre des parties, le rapport des dimensions, la forme des mers y sont respectés scrupuleusement, tandis que les détails inutiles à la perception générale du monde dans sa globalité, qui seule intéresse l'auteur, en sont totalement absents, à l'exception des quatre fleuves paradisiaques, qui constituent aux yeux de Cosmas le seul détail chorographique méritant mention.

La conformité du tracé de cette carte à la science grecque est d'autant plus surprenante que la christianisation de cette mappemonde est très poussée: son auteur, dont l'objectif avoué, en prenant la plume, est de donner une vision chrétienne de la géographie, représente en marge de l'œcumène le Paradis terrestre, d'où sortent les quatre fleuves paradisiaques que l'on retrouvera ensuite à la surface de la terre avec leurs noms terrestres. L'œcumène en elle-même reste inchangée. Comme on a déjà eu l'occasion de le souligner, si dans le milieu alexandrin, cadre d'élection de la géographie scientifique grecque, la christianisation des cartes n'a apporté que des modifications de détail, n'en serait-il pas de

⁵¹Cf. W. Wolska-Conus, *Cosmas Indicopleustès, Topographie Chrétienne*, Paris, *Sources Chrétiennes*, t. 141, 1968, p. 168 sq. a justement fait remarquer que ces miniatures étaient introduites dans le texte de l'auteur, ce qui constitue un signe indubitable d'authenticité. Quant au tracé de la mappemonde qui nous intéresse, il apparaît identique dans les deux manuscrits principaux, et on le retrouve à chaque fois sans variante dans les représentations du Cosmos sous la forme d'un Tabernacle situées dans le même ouvrage; cf. pl.CX.2.

même des mappemondes jugées aberrantes au regard de la science grecque, de la meilleure tradition médiévale? Nous avons vu en effet que cette christianisation ne s'opérait que par étapes, de façon très progressive, et que ce n'est qu'à partir du XIIe s. que la vision chrétienne du monde conduit à une restructuration de la carte de la terre, qui s'opère d'ailleurs au prix de modifications et de déplacements minimales⁵². D'autres intentions, plus fondamentales à la pratique cartographique, et sans doute plus anciennes, ont sans doute été à l'origine de ces tracés, souvent circulaires, quoique de façon non systématique, mais généralement absurdes, si on les analyse par référence à la science grecque.

3) Le tracé de la carte est subordonné aux intentions de son auteur.

a) *Ptolémée et la mappemonde du "Tétrabyble"*.

Car ce sont bien des intentions conscientes, liées aux fonctions escomptées de tel ou tel type de carte, qui ont conduit aux déformations apparemment les plus scandaleuses. Le grand géographe Claude Ptolémée nous en donne lui-même l'exemple en nous entraînant bien loin des remarques du début du livre VIII de la *Géographie*. C'est que les cartes qui vont retenir notre attention ne sont plus l'œuvre du géographe Ptolémée, mais celle de l'astrologue, auteur du *Tétrabyble*.

Le passage qu'il consacre à la chorographie astrologique, au deuxième livre de cet ouvrage (II.3.57 sq), est en effet très révélateur des changements qu'une simple modification du point de vue, de la perspective, ou des finalités que choisit un savant, est susceptible d'apporter à la représentation du monde, sans que, pour autant, les

⁵²P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'Occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96, 1984, p. 557 sq.; cf. aussi, *supra*, 1ère partie, ch.2.2.

convictions scientifiques de l'artisan de ces représentations aient évolué en proportion. On ne saurait guère trouver plus bel exemple de formes conventionnelles adoptées non pour leur conformité à l'aspect réel de la terre, mais pour leur commodité d'emploi dans la démonstration ou dans l'explication⁵³.

Nous savons quels sont les grands traits de la mappemonde de Ptolémée dans la *Géographie*. Quel que soit l'auteur réel des cartes qui accompagnent le traité et qui sont décrites au livre VIII du même ouvrage, celui qui les a tracées, Ptolémée, Agathodæmon ou quelque autre que ce fût, s'est largement conformé à l'image de la terre qui se dégage des livres I à VII de la *Géographie*. Cette carte, malgré ses déformations, souvent considérables, constitue l'image la plus exacte de la terre que toute la cartographie ait produite jusqu'aux Grandes Découvertes; la terre habitée n'y est plus bornée de toutes parts par l'Océan, puisqu'au Sud, le continent africain se prolonge au-delà des limites traditionnelles de la zone habitée (pl. CXVIII), et Ptolémée rompt totalement avec la tradition ératosthénienne et strabonienne de la représentation de l'œcumène. Un simple coup d'oeil à la mappemonde de Ptolémée permet également de constater que la carte, construite à partir des coordonnées de chaque toponyme, échappe à toute espèce de structuration extrinsèque: aucune ligne idéale ne vient en organiser l'architecture interne, et l'on chercherait en vain des lignes de construction susceptibles de justifier l'ensemble du tracé.

Quelle n'est donc pas notre surprise de rencontrer dans le *Tétrabyble* une représentation du monde entièrement schématique et géométrique en si grande contradiction avec cette mappemonde qu'elle a

⁵³ Sur ce point, cf. notre article *L'apothéose de Néron-Kosmokrator et la Cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale* (I. 45-66), dans *RÉL* 65 (1987), [p. 167-193] p. 179 sq.

suscité chez les savants une interrogation dont leur relative prolixité marque assez l'ampleur⁵⁴.

La forme retenue par Ptolémée n'est pas celle, circulaire, de l'horizon, que d'autres astrologues avaient choisie pour permettre une coïncidence mécanique du cercle du zodiaque et de la terre habitée⁵⁵, mais une forme carrée qui s'apparente largement au schéma ordinaire de la quadrature du cercle des douze maisons célestes⁵⁶.

Pour comprendre cette forme originale, il faut saisir les intentions de Ptolémée et la méthode suivie par l'astronome. Désireux de parvenir à dresser l'horoscope non plus d'individus, mais de régions entières, et quittant ainsi le champ de la généthliologie pour celui de l'apotélesmatique universelle, il tente d'établir entre les signes du Zodiaque et les régions de la terre une correspondance plus rigoureuse que celles qu'avaient établies les systèmes préalables: superposer les deux cartes était une aberration, aucune région de la terre au nord du Tropicque du Cancer, généralement considéré comme la limite méridionale de l'œcumène, ne se trouvant sous le Zodiaque⁵⁷. Les autres systèmes, largement fondés sur les analogies et sympathies des vertus des signes et des qualités ou attributs des signes, étaient par trop tributaires de raisonnements magiques pour un esprit en quête de rationalité scientifique - au moins jusqu'à un certain point.

⁵⁴R. Uden, *Das Erdbild in der Tetrabyblos des Ptolemaios*, dans *Philologus*, 88 (1933), p. 302-325; F. Boll, *Studien über Claudius Ptolemäeus*, dans *Jb. Kl. Phil.*, Suppl. XXI, 1894, p. 194 sq.; K. Trüdingen, *Studien zur Geschichte des griechisch-römischen Etnographie*, Bâle, 1918, p. 81 sq.; P. Schnabel, *Die Entstehungsgeschichte des kartographischen Erbildes des Claudios Ptolemaios*, *Sitzungsberichte Preussische Akademie der Wissenschaften. Philosophische-historische Klasse*, 1930, p. 221 se sont tous posés le problème de cette représentation et y ont apporté des réponses variées.

⁵⁵E. Bouché-Leclercq, *Astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 345 sq.

⁵⁶Boll, Bezold, Gundel, *Storia dell'astrologia*, (*Universale Laterza*, 545), Rome-Bari, 1979, p. 89.

⁵⁷Cf. Dorothee de Sidon, Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 388 sq.

Pour ce faire, il tente d'associer les grandes parties de la carte de la Terre aux orientations des trigones. Cette orientation elle-même n'est pas déterminée par l'orientation réelle des trigones dans le Zodiaque, celui-ci étant un corps mobile, et les triangles équilatéraux des trigones étant par nature dépourvus d'orientation, mais par les deux planètes associées à chacun des trigones, qui chacune représentent un vent, c'est-à-dire un secteur de la rose des vents et de la mappemonde⁵⁸; ce système d'orientation, distinct de celui qu'établit au deuxième siècle de notre ère l'astrologue Antiochos d'Athènes⁵⁹ se présentait comme suit:

Trigone	Signes	Planètes	Vents
N.O	♈, ♉, ♊	♃	Borée (Nord)
		♄	Libicon (Ouest)
S.E	♌, ♍, ♎	♅	Notus (Sud)
		♆	Apelioticon (Est)
N.E	♏, ♐, ♑	♇	----- (Est)
		♃	Borée (Nord)
S.O	♒, ♓, ♈	♅	Notus (Sud)
		♄	Libicon (Ouest)

Chacun des trigones étant ainsi pourvu d'une orientation, il restait à déterminer celle des parties du monde. Ceci était possible en adoptant une division géométrique régulière de la terre habitée par rapport à deux axes de symétrie perpendiculaires sécants au centre de la figure, et en donnant à chacune des quatre parties ainsi déterminées la forme d'un carré. La terre prenait ainsi la forme d'un carré lui-même divisé en quatre carrés déterminés par les médiatrices des côtés et occupant respectivement les

⁵⁸ Sur la rose des vents et l'orientation, cf. le chapitre suivant.

⁵⁹ ♈, ♌, ♏: Sud; ♉, ♍, ♑: Est; ♊, ♎, ♒: Nord; ♋, ♐, ♓: Ouest. Cf. Boll, Bezold, Gundel, *op. cit.*, p. 74. Ce système n'était pas fondé, comme celui de Ptolémée sur les trigones, mais sur l'association de trois signes contigus correspondant à une même saison.

secteurs Nord-oriental, Sud-occidental, Nord-Occidental et Sud-oriental du carré principal.

Ces médiatrices suivaient deux lignes parfaitement orientées, l'une selon l'axe Est-Ouest, l'autre selon l'axe Nord-Sud: la première, issue des colonnes d'Hercule joignait Issus par le *mare Nostrum* et se prolongeait par la chaîne taurique, tandis que la seconde unissait le *Palus Mæotis* (Mer d'Azov) et l'embouchure du *Tanaïs* (Don) au golfe arabique, à travers la mer Egée et le Pont-Euxin. On parvient ainsi à une division traditionnelle en 3 continents, l'Asie occupant à elle seule une place égale à celle des deux autres, correspondant au quatre carrés: la Celtique, ou Europe, au Nord-Ouest, la Scythie, ou partie supérieure de l'Asie, au Nord-Est, l'Ethiopie orientale, ou partie inférieure de l'Asie, au Sud-Est, l'Ethiopie occidentale ou Libye au Sud-Ouest.

Pour plus de précision dans l'attribution des régions de la terre aux signes du zodiaque, Ptolémée a adopté dans chaque carré une division supplémentaire, fournie par les diagonales des petits carrés joignant les points d'origine des médiatrices du carré principal, et a ainsi déterminé dans celui-ci un carré qui lui est inférieur de moitié. Ces nouveaux tracés lui permettent d'adopter, tout en conservant entre ces divers carrés des rapports arithmétiques simples (1:1; 1:2; 1:4), une division essentielle entre les parties extérieures et les parties centrales de la terre habitée. Les premières partagent l'orientation du carré dans lequel elles s'inscrivent; les secondes ont l'orientation opposée et dépendent du trigone opposé. Ptolémée introduisait ainsi, à travers la notion d'opposition, l'un des concepts opératoires les plus fondamentaux de l'astrologie, puisqu'il définit les relations des trigones entre eux.

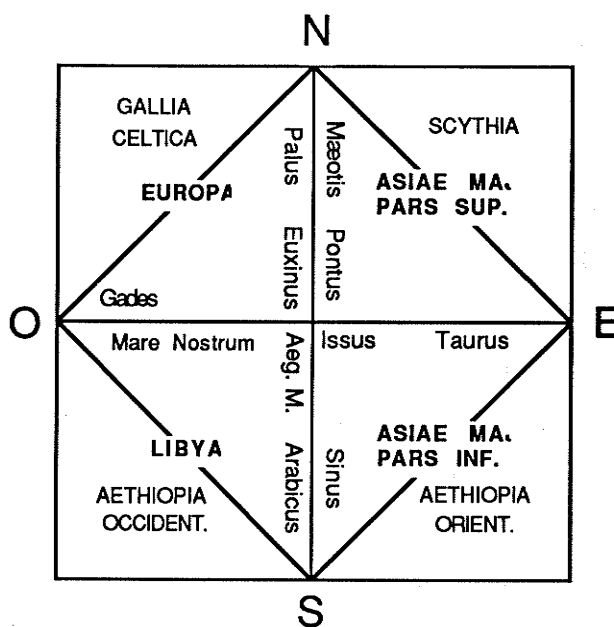


fig. 2: la mappemonde du Tétrabyble de Ptolémée.

La carte ainsi obtenue est aux Antipodes de celle de la *Géographie*. On y rencontre, dans la terminologie comme dans le tracé, des souvenirs évidents de systèmes antérieurs. Les noms donnés aux quatre parties du monde évoquent sans aucun doute Homère et l'exégèse homérique d'Ephore⁶⁰, mais Eratosthène lui-même n'est pas absent de cette vision du monde, puisque l'on rencontre en bonne place la ligne Gadès-Issus-Taurus, dérivée du diaphragme de Dicéarque, considérée, comme chez Eratosthène, comme l'équateur de la carte de l'œcumène. Mais ces héritages ne suffisent pas à justifier l'existence d'une telle représentation, non plus qu'un parallèle purement formel avec les cartes de type T-O, dont on retrouve ici, aux mêmes emplacements les axes fondamentaux⁶¹ et qui présentent la

⁶⁰Cf. pl. XXI.2, la carte faussement attribuée à Ephore par Cosmas Indicopleustès. Sur cette carte, cf. p. 254 sq.

⁶¹L'axe Gadès-Issus et l'axe du Tanaïs sont ici conservés. L'axe du Nil cède la place à celui du golfe arabe et de la mer Egée.

même répartition des masses continentales⁶². Indépendamment de toute conformation à un modèle particulier, Ptolémée semble en effet avoir consciemment abordé la fabrication de sa carte avant tout sous l'angle de l'intérêt pratique et d'une schématisation opératoire par définition éloignée de la réalité. Cette schématisation a essentiellement pour but d'isoler clairement de grands ensembles, tels que sont les continents, et si l'on se réfère à la mappemonde de la *Géographie*, on constate que, même si de nombreux tracés ont été redressés les lignes de partition choisies ici donneraient sensiblement, dans le cadre d'une projection orthogonale⁶³ deux lignes grossièrement perpendiculaires, l'une à 36° Nord, l'autre à 62° Est. Il n'est pas nécessaire pour cela de faire appel à de grandes déformations. En revanche, il apparaît que le rapport d'égalité établi par Ptolémée entre la largeur de l'Europe et de la Libye d'une part, et celle de l'Asie de l'autre, est totalement incompatible avec la répartition des masses continentales telle qu'elle se dégage de la *Géographie*, puisque l'Europe et la Libye, dans les limites que leur assigne le *Tétrabyble*, n'occupent que 62 des 180 degrés de longitude de l'ensemble de l'œcumène, soit un tiers seulement de la largeur de celle-ci contre la moitié dans le *Tétrabyble* .

L'élargissement de l'Europe au détriment de l'Asie est certainement en partie le fait de la méconnaissance de cette dernière; Ptolémée agit ainsi à la manière des cartographes que critique le livre VIII de la *Géographie*, puisqu'il dilate les parties les mieux connues de la terre. Mais il y a plus essentiel dans sa mise en place d'une chorographie astrologique. A quoi bon, en effet, dresser l'horoscope de pays désertiques ou de peuples dont le nom était inconnu, dont l'existence même est incertaine, et qui ne comptaient pas au nombre des lecteurs potentiels du *Tétrabyble*?

⁶²Cf. p. 275 sq.

⁶³Cf. pl. CXVIII et CXXI.

Cette modification des proportions est aussi le fait de la nécessaire schématisation des tracés qui impose à Ptolémée, pour obtenir des quadrilatères orientés d'adopter une division parfaitement symétrique du monde axée sur les points cardinaux, faute de quoi le système astrologique mis en place s'effondre.

Le recours à des formes géométriques simples - ici des carrés et des triangles - est également caractéristique de ces sortes de cartes, totalement conventionnelles et schématiques, qui excluent toute espèce de dessin évoquant le tracé réel des côtes, le cours véritable des fleuves. On y remarque en particulier que les mers, qui servent de lignes de partage entre les continents se réduisent précisément à des lignes au sens géométrique du terme, en ce qu'elles sont dépourvues d'épaisseur. Le golfe Arabique n'est plus une entité géographique à part entière: il devient une limite, comme le devient également le *mare Nostrum*. Le texte de Ptolémée est limpide à cet égard⁶⁴.

b) *Les mappemondes T-O ne supposent pas l'adhésion de leur auteur au schéma proposé.*

Cette particularité n'est pas propre à Ptolémée. On la rencontre notamment dans les documents si décriés que sont les cartes de type T-O. C'est que l'on prend généralement pour argent comptant des figures explicatives résolument schématiques dont l'existence semble essentiellement liée à la tradition isagogique. On les rencontre fréquemment mêlées aux scolies des auteurs classiques, et elles semblent avoir joué un grand rôle dans la formation de certaines visions

⁶⁴*Tétr.* II.3.59 sq.: "διαιρουμένης δὲ τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης (...) κατὰ μὲν πλάτος ὑπὸ τε τῆς καθ' ἡμᾶς θαλασσοῦ ἀπὸ τοῦ Ἡρακλείου πορθμοῦ μέχρι τοῦ Ἰσσιτικοῦ κόλπου καὶ τῆς ἐξεφῆς πρὸς ἀβατολὰς ὄρεινῆς βόρῃως (...) κατὰ δὲ μῆκος ὑπὸ τοῦ Ἀραβικοῦ κόλπου καὶ Αἰγαίου πελάγους καὶ τῆς Μαιώτιδος λίμνης"

géographiques bien attestées au Haut Moyen Age et au Moyen Age. Nous ne reviendrons pas sur les considérations formulées plus haut à l'égard de l'ancienneté et de l'ampleur de la diffusion de ces documents, ni sur leur usage dans la tradition isagogique⁶⁵; la nature pédagogique et conventionnelle de ces cartes nous semble cependant déterminer leur aspect.

Que, de propos délibéré, elles ne proposent pas une vision conforme à la réalité géographique et à l'idée que s'en fait le cartographe, c'est ce qui semble apparaître encore en plein Moyen-Age. On en trouve la preuve dans la plus grande mappemonde médiévale qui nous soit parvenue, et qui n'avait défié le temps que pour mieux périr sous les coups des bombardiers américains en 1943, nous voulons dire la mappemonde du cloître d'Ebsterf. En marge de ce colosse de la cartographie, on trouve, en effet, une carte de type T-O, à laquelle ne saurait se résoudre l'œuvre monumentale qui la juxte⁶⁶. C'est à l'évidence que les deux cartes n'avaient pas la même fonction: l'une, la plus vaste, avait pour objectif de décrire de façon exhaustive les lieux terrestres; à en croire la prose marginale de son auteur, et bien qu'elle fût fort éloignée du format propre à un atlas de poche, elle devait même servir au voyageur... Les grandes divisions de la terre n'y apparaissent toutefois pas clairement. C'est pour cette raison que l'auteur de la grande carte lui en a juxtaposé une plus petite, afin de rendre plus perceptible la répartition des continents, qu'il commente du reste en marge.

Car c'est bien là ce qui semble avoir été la fonction essentielle des mappemondes T-O; schématisant à l'extrême les tracés, elles réduisaient en

⁶⁵Cf. *supra*, p. 275 sq.

⁶⁶Le tracé du Nil que propose la grande carte, en accord avec la majorité des grandes mappemondes médiévales, et sans rapport aucun avec l'orientation Nord-Sud que lui confèrent toutes les cartes T-O. Sur ce point, cf. notre article *Plurima orbis imago: lectures conventionnelles de la carte au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (printemps 1990), p. 33-52.

effet le Nil, le Tanaïs et la Méditerranée à des lignes sans épaisseur qui se rejoignaient au centre du cercle. Comme Ptolémée dans le *Tétrabyble*, elles adoptaient une division du monde parfaitement régulière et symétrique, et donc parfaitement claire et exemplaire. C'est dire qu'elles offraient à leurs utilisateurs une vision simple - simpliste diront leurs détracteurs - de la disposition relative et des dimensions respectives des trois continents, le cartographe demeurant libre d'introduire en sus dans son schéma tous les lieux sur lesquels il entendait mettre l'accent et qui lui semblaient essentiels à une première approche, nécessairement globalisante, réductrice et schématique du monde. Ce pouvaient être les représentations localisées de quelques lieux idéologiquement importants, tels que la capitale, puis les capitales, de l'empire, voire de simples listes de toponymes remarquables pour chaque continent (pl. XXXII sq.). On perçoit bien dans ces conditions le caractère résolument pédagogique et volontairement élémentaire de ces cartes, schématisées à l'extrême pour rendre plus éclatante la division qu'elles devaient mettre en évidence.

Quant à cette division, si nous l'envisageons pour elle-même, en faisant abstraction de la forme circulaire conférée à la terre, non seulement elle n'a de choquant que son caractère géométrique parfait, mais encore elle apparaît conforme à l'opinion des meilleurs géographes. L'alignement du Tanaïs (Don) et du Nil sensiblement sur un même méridien est ainsi bien visible sur les cartes de Ptolémée (pl. CXVIII), et, déjà, Strabon (II.4.6, C. 108) l'affirmait clairement. Eratosthène plaçait certes, avec raison, sur un même méridien le Nil et le Borysthène (Dniepr), mais on remarque, dans le corpus de mesures que nous a transmis Pline à partir de données qu'il empruntait à des géographes aussi divers qu'Artémidore d'Ephèse, Agrippa et Isidore de Charax, toute une série d'évaluations de la distance de Gadès à Issus et de là aux bouches du lac Méotide (Mer d'Azov) ou à celles du

Tanaïs, qui n'ont de sens que dans le cadre d'une vision géographique conforme aux conceptions simplificatrices des cartes T-O, et dans celui de la réduction à une ligne droite, supposée égale à la longueur de l'Europe, de la distance du détroit de Gibraltar aux Bouches du Don. Ceci semble s'expliquer avant tout par référence à un exercice de la géographie plus littéraire dans son esprit que véritablement spatialisé, et au sein duquel les grands accidents géographiques cessent de vivre leur existence propre pour se voir réduits au rang de simples limites. Or une limite, par définition, n'a pas d'épaisseur: elle n'est une ligne géométrique.

Mais l'élément le plus choquant de ces cartes pour l'exégète moderne n'est pas tant le schématisme de leur division que leur circularité, qui nous plonge aux racines de la pensée et nous suggère une insupportable régression de l'esprit de la science grecque aux ténèbres de l'esprit d'où avaient jadis émergé les cartes ioniennes circulaires. On a en effet du mal à considérer que des cartes déjà risibles à l'époque d'Hérodote aient pu survivre à Eratosthène et continuer à circuler impunément jusqu'à une époque aussi avancée que l'époque romaine, capable d'enfanter des Marin de Tyr, des Ptolémées et autres Pappus. Il est évident en effet que dans une perspective qui choisirait de ne prendre en compte que l'accroissement quantitatif du savoir tel que les œuvres des plus brillants savants alexandrins nous permettent de l'imaginer, ces cartes trouvent difficilement leur place. La tentation a donc été grande d'en faire des productions emblématique du milieu jugé symbolique par excellence des ténèbres de l'esprit, à savoir le Moyen Age; mais, comme nous avons essayé de le montrer, l'examen interne des mappemondes circulaires en général, et des mappemondes T-O en particulier impose d'y reconnaître des productions d'origine romaine, tandis que les témoignages d'auteurs anciens attestent la survie des cartes rondes pendant toute la durée de

l'Antiquité. Il nous faut dès lors également admettre que l'histoire de la cartographie ne se réduit pas à un progrès linéaire culminant avec Ptolémée avant de sombrer vers l'obscurantisme médiéval, mais a vu coexister des documents de qualité et d'intentions très variables qui ont permis aux mappemondes circulaires de survivre continûment pendant toute l'Antiquité grecque et romaine, puis dans les civilisations du monde arabe et de l'occident médiéval.

Les raisons d'une telle survie sont multiples; sans doute beaucoup ont-ils adhéré en toute bonne foi à l'idée que la terre habitée était ronde⁶⁷, ce que les mises en garde adressées par Géminos à ceux qui pouvaient être amenés à utiliser des cartes rondes confirme pleinement; du moins ces critiques, dont nous avons déjà souligné la modération, nous montrent-elles qu'il fallait compter avec les mappemondes circulaires et que les cartes en circulation n'était pas si nombreuses que l'on pût choisir sa forme. Sans doute la survie de ces cartes circulaires était-elle largement tributaire du désir d'utiliser la plus grande surface utile pour un encombrement minimal; sans doute tenait-elle au conservatisme inhérent à une cartographie manuscrite réalisée au mieux par des demi-habiles et au poids des traditions, mais d'autres causes plus fondamentales pouvaient encore justifier théoriquement d'une forme circulaire qui devait le plus souvent n'être autre que le fruit de pures contingences; il nous faut alors admettre que les cartes circulaires pouvaient être l'objet d'une interprétation purement conventionnelle; il nous faut alors distinguer deux cas d'interprétation différente, selon qu'elles sont limitées par un cercle

⁶⁷Le témoignage le plus clair en la matière est celui de Plutarque, *Quæst. conv.*, VII.4, 704 b, qui, par la bouche d'un de ses protagonistes, compare, pour sa forme parfaitement circulaire, la table de banquet à l'image de la terre habitée; aucun de ses interlocuteurs n'aura le mauvais goût de mettre en doute ce qui apparaît dans la bouche de ce personnage et dans l'esprit de Plutarque comme une évidence absolue. Plutarque, *Thés.*, I.1.1 sq. faisant explicitement allusion à une carte qu'il semble avoir connue de première main, il est donc vraisemblable que cette carte était circulaire.

géométrique parfait ou par des contours irréguliers d'aspect globalement régulier qui symbolisent le tracé des côtes océaniques.

4. Justifications théoriques des cartes rondes.

a. *Le cercle de l'horizon des cartes schématiques.*

Lorsque le cercle limitateur est parfait, sa perfection même était choquante, même lorsque celle-ci n'avait d'égale que celle, non moins géométrique, des divisions de la terre habitée. C'est ainsi que, lorsque les auteurs grecs attaquent, comme Hérodote, les cartes circulaires, ils lui reprochent une perfection géométrique que la nature refusait à la terre⁶⁸. Ce n'est alors pas tant le fait qu'elle soit ronde, mais qu'elle semble proprement tracée au compas qui choque l'esprit. Les métaphores utilisées pour en désigner la forme renvoient toutes, quelle qu'en soit l'origine géographique et chronologique, à la figure géométrique parfaite du cercle: tambour pour Hérodote, table de banquet pour Plutarque, roue au Moyen Age... Toutes ces formes sont trop belles pour être vraies. Mais prétendaient-elles seulement à la vérité?

Il existe bien, de fait, un cercle aussi parfait que celui des mappemondes T-O ou des mappemondes à zones, un cercle qui apparaît comme la figure idéale de limitation conventionnelle. Nous voulons parler de l'horizon. Par définition, l'horizon ne peut être que circulaire. C'est vrai de ce que l'on peut désigner comme "l'horizon théorique". Il s'agit alors du cercle, propre à la latitude de chaque lieu terrestre, qui était l'un des grands cercles, mobiles, de la sphère céleste, et qui constituait l'un des éléments de ce qu'il est convenu d'appeler la "sphère locale". L'horizon "théorique" était donc le cercle qui divisait le ciel en deux moitiés, l'une

⁶⁸ Hérodote, *Hist.*, IV. 36; cf. C. Jacob, *Lectures antiques de la carte*, dans *Etudes françaises*, 21 (1985), p. 26 sq.

visible, l'autre invisible à partir d'un point donné du globe terrestre, et dont la position variait donc avec le lieu d'observation. Mais c'est également vrai de "l'horizon sensible", qui correspond jusqu'à un certain point à ce que nous appelons aujourd'hui la ligne de l'horizon, et qui représentait les point le plus éloigné que pouvait atteindre le regard de l'homme; l'ensemble de ces points formait naturellement un cercle parfait dont le centre était constitué par l'observateur réel ou imaginaire⁶⁹. Mais dans les deux cas, l'horizon est avant tout le cercle qui limite ce que le regard peut embrasser.

Les traductions latines du mot grec ὁρίζων ont bien mis en valeur le sens premier de "cercle limitateur" de l'horizon, puisqu'elles ont rendu ce mot par les locutions *finitor*, *finiens* ou *finalis circulus*, ou encore *circulus limitans* voire tout simplement par *finis* ou encore par *limes cæli*⁷⁰. L'horizon tend ainsi à perdre une partie de son sens strictement astronomique au profit d'une acception plus proche de l'horizon sensible, puisqu'il finit par désigner le cercle qui séparait le ciel de la terre, voire celui qui séparait les deux moitiés de la terre⁷¹, et ce sans doute par référence à une tradition cosmologique populaire et archaïsante, profondément enracinée dans les mentalités, qui plaçait l'Océan au contact de la voûte céleste⁷². Strabon lui-même rappelle à ce propos que l'horizon est l'un des noms de l'Océan qui de partout borne la terre. Si l'horizon était ce qui séparait la partie haute de la partie basse de la terre, il était tout à fait logique qu'un observateur aérien de la terre habitée - qui précisément

⁶⁹A. Le Bœuffle, *Astronomie, astrologie, lexique latin*, Paris, 1987, p. 148 sq., n° 606.

⁷⁰Sén., *QN*, V.17.3 sq.; Luc., VII.363; IX. 496 sq.; Censorin, *DN*, 17.4; Cic., *Divin.*, II.92, German., 225 sq.; Macr., *Comm. Somn. Scip.*, II.5.9; cf. Le Bœuffle, *loc. cit.*

⁷¹On trouve pour le désigner les expressions *terra ima* (Ov., *Met.*, XV, 192); *confinia cæli* (Avien, *Ph.*, 1617); *extremus axis* (Luc., I.412); *summus orbis ambitus* (Macr., *Sat.*, I.17.47). L'assimilation de l'horizon et de l'équateur était du reste fréquente.

⁷² Cf. P. Arnaud, *L'Apothéose de Néron-Kosmokrator et la cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale*, dans *RÉL*, 65 (1987), p. 183 sq. et fig. 2.

occupait la moitié haute de la terre - lui donnât la forme circulaire de l'horizon. Celui-ci, aussi bien dans ses dérives archaïques que lorsqu'il était employé par des savants, pouvait donc largement justifier le choix d'une carte ronde, même chez ceux qui les récusaient au nom de la vérité. C'est ainsi qu'Aristote, qui par ailleurs s'en prend violemment à ceux qui dressent des mappemondes circulaires, dessine à son tour dans ses *Météorologiques* (II.6, 363 a 21) un schéma circulaire de la terre habitée entourée de la rose des vents, ce dont il s'empresse de se justifier en commentant en ces termes le schéma suivant:

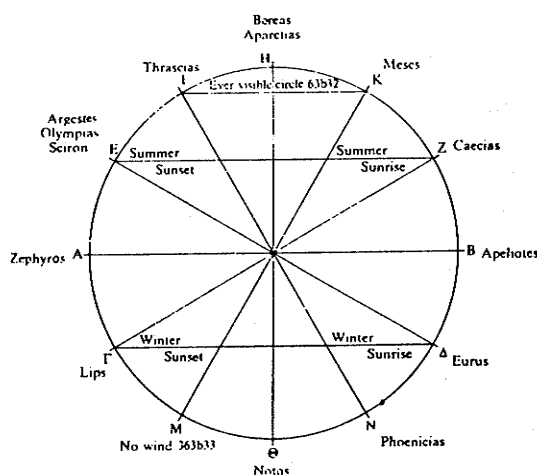


fig. 3: La carte des *Météorologiques*

Δεῖ δὲ περὶ τῆς θέσεως ἅμα τοὺς λόγους ἐκ τῆς ὑπογραφῆς θεωρεῖν. Γέγραπται μὲν οὖν, τοῦ μᾶλλον εὐσήμως ἔχειν, ὁ τοῦ ὀρίζοντος κύκλος· διὸ καὶ στρογγύλος. Δεῖ δὲ νοεῖν αὐτὸν τὸ ἕτερον ἔκτεμα τὸ ὑφ' ἡμῶν οἰκούμενον.

"Parler de leur position exige d'examiner la figure. On a dessiné, pour plus de clarté, le cercle de l'horizon. C'est la raison de cette forme circulaire. Il faut imaginer qu'il s'agit de celle des deux moitiés (de la terre) que nous habitons"

Aristote a donc bien produit une image circulaire de la terre habitée. Elle présente un certain nombre d'incohérences théoriques qui disparaissent si on l'admet à titre purement conventionnel, comme un objet à finalité exclusivement pédagogique, schématisé à l'extrême, pour plus de clarté, grâce à l'adoption d'une figure conventionnelle de limitation: le cercle de l'horizon, perçu à partir d'un point central occupé par un "nous" imaginaire et consensuel.

On pourrait tenir le même raisonnement à propos d'autres cartes, qu'il s'agisse de mappemondes ou de représentations de simples parties de la terre habitée. Les illustrations du *Corpus Agrimensorum*, en particulier, font un grand usage du cercle comme figure conventionnelle de limitation. Lorsque leurs auteurs ont voulu limiter un système cadastral orthogonal sans mettre l'accent sur un problème particulier que pouvait poser la forme originale des limites réelles de ce parcellaire, c'est tout naturellement un cercle qu'ils ont dessiné, alors que cette forme est théoriquement la moins adaptée au maillage régulier des terres divisées (Pl. LXXXVIII). C'est que, par convention, cette figure circulaire suffit à souligner le caractère fictif et arbitraire de la limite ainsi représentée. Le cercle devient, en quelque sorte, une limite par défaut, lorsque la forme réelle de ces limites ne figure pas au nombre des préoccupations du dessinateur. C'est précisément le cas des figures que nous venons de citer, qui n'avaient d'autre fonction que d'illustrer l'orientation des deux axes perpendiculaires sécants au centre du cercle: le *Kardo* et le *Decumanus*.

Si nous tentons maintenant de saisir quels points communs unissent les cartes T-O, la carte d'Aristote et les schémas des *Gromatici*, nous percevons rapidement quelques parentés de fond. Toutes ces figures sont en effet centrées, toutes se caractérisent par l'existence de lignes régulières sécantes au centre de la figure, et toutes portent une attention particulière

à l'orientation. Or, à relire le texte de la *Pharsale* de Lucain en regard duquel se trouve une carte T-O bien connue⁷³, on ne peut qu'être frappé du lien organique qui semble rattacher la division en continents à leur attribution à des secteurs orientés de la carte, matérialisés par une rose des vents au moins élémentaire. La rose des vents était en effet nécessaire à l'élaboration des orientations qui indiquaient moins des directions ponctuelles qu'elles ne permettaient de désigner par des noms invariables les quatre quarts ou les deux moitiés de la terre. L'Asie se trouvait ainsi occuper tout l'Eurus, depuis la partie gauche de Borée et la partie droite du Notus, quand l'Europe et l'Asie se partageaient à parité le Zéphyr⁷⁴. L'horizon de la rose des vents était donc probablement à l'origine de la circularité aussi parfaite qu'arbitraire des cartes T-O, dont le contenu et la forme, pour schématiques qu'ils soient, ne sont pas en contradiction formelle avec la science grecque.

b) *Les cartes à configurations.*

Le cas de ces documents est plus difficile à plaider. Il est en effet difficile, sinon impossible, de se référer directement à la notion d'horizon pour justifier d'un tracé qui se donne bien pour celui des côtes de l'Océan extérieur, dont les îles sont généralement représentées. Dire que l'Océan pouvait être identifié avec l'horizon ne résout donc directement rien ici, et il nous faut chercher d'autres principes d'explication pour rendre compte de la modération avec laquelle Géminos condamnait ces cartes circulaires. Si l'on a ce texte en mémoire, on se souvient que l'auteur y oppose en réalité non seulement des cartes d'aspect différent, mais encore des cartes

⁷³ IX. 411 sq.: *At si uentos cælumque sequaris* (v. 412). Cf. *supra*, p. 283 sq.

⁷⁴ v. 417 sq.: *Nam cum communiter istæ | effundant Zephyrum, Boreæ latus illa sinistrum | contingens dextrumque Noti discedit in ortus, | Eurum sola tenens.*

de nature différente: cartes" à l'échelle" d'une part⁷⁵, et cartes rondes non conformes à la vérité⁷⁶. Parmi les cartes non conformes à la réalité, les cartes rondes n'étaient sans doute pas les seules; du moins celles qui sont parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire de la tradition médiévale ont-elles moins déformé la réalité que celles que nous a décrites Ptolémée. Sans doute faut-il donc réhabiliter ces mappemondes circulaires, dont la fausseté résidait moins dans des distorsions géographiques que dans l'adoption d'une forme qui en modifiait les rapports d'échelle.

Assurément, l'ignorance des cartographes peut être mise en cause: on a vu que Plutarque semble adhérer en toute bonne foi, par l'intermédiaire des personnages de son dialogue⁷⁷, à l'idée de la circularité de la terre habitée; sans doute la large diffusion de schémas circulaires du type des cartes T-O ou similaires, et la copie systématique de documents de tradition ancienne contribuaient-ils à accréditer cette conviction auprès d'esprits peu préparés à en percevoir le caractère conventionnel ou erroné. Mais en marge de cette faute, condamnable car accidentelle, une autre forme d'ignorance, plus essentielle à la géographie ancienne peut nous aider à avancer dans notre enquête. Un autre texte, déjà cité, de Plutarque⁷⁸, nous aide à en percevoir l'ampleur et la nature:

"Dans leurs mappemondes, nous dit-il, les géographes relèguent à l'extrémité de la carte ce qui échappe à leur savoir, et ils inscrivent en marge l'explication de cette pratique: « au-delà de ces contrées, déserts sans eau, infestés de bêtes sauvages », ou bien « marais ténébreux », ou encore « froids dignes de ceux de la Scythie », « mer gelée »".

⁷⁵ οἱ κατὰ λόγον γράφοντες τὰς γεωγραφίας

⁷⁶ οἱ δὲ στρογγύλας γράφοντες τὰς γεωγραφίας πολὺ τῆς ἀληθείας εἰσι πεπλανημένοι.

⁷⁷ *Quæst. conv.*, VII.4, 704 b

⁷⁸ *Thés.*, I.1.1 sq.

Il n'est guère difficile de reconnaître dans ces légendes des emprunts à une même carte, probablement circulaire⁷⁹, marquée par l'emploi de formules poétiques⁸⁰ et par des convictions géographiques archaïsantes. On peut les rattacher sans mal à la limite méridionale du monde habité pour la première, probablement au secteur de la mer Caspienne pour la seconde⁸¹, et au Nord et au Nord Ouest de l'œcumène pour les troisième et quatrième⁸². En effet, si les limites climatiques de la zone habitable étaient globalement reconnues, malgré quelques divergences de détail, la forme réelle de l'île que constituait le monde habité n'étaient pas connues avec précision, loin s'en faut. Adopter une forme circulaire était en soi possible, puisque tout ce qui se trouvait hors des limites de la zone tempérée était entièrement inconnu⁸³. Ce tracé pouvait même être plaidé avec quelque vraisemblance: non seulement la géographie de l'Orient tendait à se rétrécir considérablement dans l'esprit des Romains de l'époque impériale, sous l'effet conjugué de la confusion des Portes Caucasiennes et des Portes Caspiennes et de la disparition précoce, qu'atteste déjà Agrippa, de tout l'Est du plateau iranien, mais encore ce rétrécissement pouvait-il trouver sa confirmation dans le crédit apporté, en

⁷⁹ Sans cela, l'affirmation des *Quæstiones convivales* relative à la circularité de la terre ne se comprendrait pas.

⁸⁰ C. Ampolo et M. Manfredi, *Plutarco: le vite di Teseo e di Romolo*, Milan, fond. L. Valla, 1988, p. 9

⁸¹ Cf. P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, Lille, 1978, p. 155 sq. et *infra*, pl. CXXIV. L'association des marécages et des ténèbres semble propre à l'image que se faisaient de cette région, à la suite d'Aristote, Alexandre et ses compagnons.

⁸² C. Ampolo et M. Manfredi, *loc. cit.*, rapprochent l'expression *πεçλαγοj πεphγοçj* de Plat., *Timée*, 25 d et *Critias*, 108 d. A s'en tenir aux stricts parallèles philologiques, c'est indéniable; il ne faut néanmoins pas perdre de vue que ces deux passages ont trait à la formation d'un banc de sable consécutif à l'engloutissement de l'Atlantide et dont les fonds interdisaient l'accès à la Grande Mer... Nous serions plutôt d'avis d'y reconnaître une allusion aux découvertes de Pythéas!

⁸³ Il est difficile de quantifier l'impact réel d'explorations comme celles qui révélèrent l'existence de la Vistule ou conduisirent un chevalier de Néron sur les bords de la Baltique. Polybe ne pouvait-il en son temps contester la réalité de l'expédition de Pythéas.

particulier par Cornelius Nepos, à la circumnavigation de l'Europe supposée effectuée sous le règne d'Auguste par des Indiens - en réalité probablement des Esquimaux⁸⁴.

Non contente d'être plausible, cette forme pouvait s'avérer fort commode, comme l'exprime le texte de la *vie de Thésée* : lorsque l'on quittait les limites du monde connu, les cartographes avaient pour pratique ordinaire de repousser aux limites matérielles de la carte les zones qui échappaient à leur savoir et d'ouvrir ainsi à de nombreuses légendes les espaces vides. Plutarque cite à l'évidence, dans ce passage, les légendes d'une seule mappemonde, qu'il connaît bien. Si l'on sait que pour lui la terre habitée est parfaitement ronde⁸⁵, il y a tout lieu de penser qu'il s'inspire dans ces lignes d'une mappemonde circulaire. On rejoint de toutes les façons, avec ce passage de Plutarque, les analyses pessimistes de Ptolémée... Nous nous sommes déjà exprimés sur les avantages qu'offrait la surface d'une carte ronde par rapport à celle d'une carte allongée. Il conviendrait d'ajouter la possibilité d'y inscrire, en marge de la carte, des textes, souvent en vers, que mentionnent plusieurs textes anciens et dont les cartes médiévales donnent nombre d'exemples. Les déplacements de toponymes que supposait une telle forme ne pouvaient néanmoins s'effectuer qu'au mépris de l'échelle. Nous croyons donc que la circularité

⁸⁴Mela, III.5.45; Pline, *HN*, II, 170; cf. J. André, *Des Indiens en Germanie?*, dans *Journal des Savants*, 1982, p. 45-55; H. Bengtson, *Q. Cæcilius Metellus Celes (cos. 60) und die Inder*, dans *Historia*, 3 (1954/5), p. 229-236 penchait pour sa part pour d'authentiques indiens, qui n'auraient effectué qu'une partie du chemin par voie maritime; W. Schmitthenner, *Rome and India: Aspects of Universal History During the Principate*, dans *JRS*, 69 (1979), p. 94, souligne, à la suite de Norden, qu'Indus est également un nom de personne celtique et qu'il pourrait avoir été à l'origine de l'erreur. Quelle que soit l'explication retenue par les savants modernes, l'origine indienne des naufragés semble avoir été admise par les géographes romains, et c'est cela qui nous intéresse ici. A. Silbermann, *Pomponius Mela: Chorographie*, Paris, CUF, 1988, p. 278, n.3 note avec raison que "ce récit assez invraisemblable (...) dut renforcer la croyance dans l'existence d'un océan Septentrional et dans l'insularité d'Ioikoumène". D'après Mela, toutes les terres longées par ces naufragés indiens étaient gelées et désertes.

⁸⁵*Quæst. conv.*, VII.4, 704 b.

pouvait refléter moins une conception réelle de la forme de la terre qu'un choix propre à son mode de représentation, et qu'il convient de reconnaître dans les mappemondes géographiques des cartes rectangulaires à l'échelle et dans les mappemondes chorographiques des cartes dépourvues de toute espèce de souci de l'échelle, le plus souvent circulaires ou carrées... Mais de la forme conventionnelle à la forme consensuelle et supposée réelle, il n'y avait qu'un pas que cartographes et lecteurs durent franchir avec une facilité déconcertante!

Les cartes circulaires avaient enfin sur leurs rivales un avantage supplémentaire: celui de permettre d'inscrire sans difficulté la carte dans une rose des vents essentielle aux usages pédagogiques des mappemondes. A partir de ces roses circulaires des vents, on pouvait en effet sans difficulté situer tel ou tel toponyme dans tel ou tel faisceau correspondant à l'un des vents, voire situer commodément deux lieux l'un par rapport à l'autre. La cartographie médiévale associe, de fait, très régulièrement les cartes circulaires à des roses des vents complexes, généralement à douze rhumbs. Lorsqu'Orose, se réfère régulièrement, contre l'usage général de la géographie ancienne et médiévale, à un système d'orientation complexe de ce type⁸⁶, il nous suggère sans doute qu'il se fondait partiellement, quoique l'on ait pu dire, sur une mappemonde circulaire⁸⁷.

⁸⁶Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 28-33.

⁸⁷Y. Janvier, *op. cit.*, p. 62 sq.; A. Lippold, *Orosio. Le Storie contro i pagani*, Milan, fond. L. Valla, 1976, t.I, p. 368 pense que, si Orose se fondait sur une mappemonde, ce dont il n'est du reste pas certain, cette carte était proche des conceptions d'Eratosthène. Nous pensons pour notre part qu'Orose a su utiliser intelligemment une mappemonde chorographique pour en intégrer les données à une vision ératosthénienne du monde, peut-être par l'intermédiaire d'une seconde carte moins détaillée que la première. Il est en tout cas à peu près certain, on le verra, que, parmi les sources cartographiques de Paul-Orose, figurait une carte de la famille de la Table de Peutinger. Mais il faut se garder de réduire à une seule mappemonde les sources de l'historien.

La mappemonde qu'élabora plus tard le géographe anonyme de Ravenne, qui nous la présente au premier livre de sa *Cosmographie*, se conformait à un usage voisin, puisqu'elle était divisée en 24 faisceaux convergents, désignés des noms des 24 heures, qui rayonnaient à partir de Ravenne⁸⁸; l'ancienne capitale devenait ainsi le centre de la carte, mais elle devait moins ce privilège à ce statut périmé qu'au fait qu'elle était le point d'observation imaginaire à partir duquel le cartographe jetait le regard circulaire qui limitait l'horizon terrestre.

c) *Centre de la carte ou nombril du monde?*

Ravenne n'était pas la première cité à pouvoir s'enorgueillir d'occuper le centre de la carte du monde connu. Delphes, et la Grèce autour d'elle, occupaient le centre de la carte ionienne⁸⁹; Jérusalem devait connaître au Moyen Age un destin analogue. Certaines cartes médiévales placent néanmoins Rome ou Constantinople au centre de la terre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'on considère régulièrement la position centrale de Rome - ou plus tard de Constantinople - comme une caractéristique essentielle de l'ensemble de la production cartographique romaine. Récemment, par exemple, E. Weber⁹⁰, s'est fondé sur ce seul postulat pour affirmer que l'archétype de la Table de Peutinger devait posséder non pas un segment de plus que l'original parvenu jusqu'à nous, mais quatre segments supplémentaires, qui permettraient de placer la vignette de Rome au centre de la carte. Cette hypothèse, difficilement admissible, conduirait à multiplier par quatre l'étendue et la toponymie de

⁸⁸ Pour des restitutions possibles de la carte du Ravennate, cf. *infra*, pl. CXXIV sq.

⁸⁹ Agathémère, I.2 (*GGM*, II, p. 471 sq.); οἱ μὲν οὖν παλαιοὶ τὴν οἰκουμένην ἔγραφον στρογγύλην, μέσην δὲ καθεῖσθαι τὴν Ἑλλάδα, καὶ ταύτης Δελφούς; Strab. IX.3.6; *Schol. Pind. Pyth.*, IV. 7a; Eur., *Or.*, 331; F. Gisinger, art. *Geographie*, dans *RE*, Suppl. IV, col. 548; id., art. *Oikumene*, dans *RE*, XVII.2 (1937), col. 2165, 2170.

⁹⁰ *TP*, p. 13.

la Bretagne, de la péninsule Ibérique et des Maurétanies, ce qui leur conférerait une importance incompréhensible, alors que des régions aussi densément urbanisées et aussi anciennement connues que l'Asie Mineure entrent dans deux segments et que la restitution proposée par Miller fait clairement apparaître que la toponymie de ces régions entre sans difficulté dans un segment⁹¹.

A la décharge d'E. Weber, il faut bien convenir que, de Varron à Ælius Aristide, nombreux sont les auteurs qui affirment que Rome et l'Italie occupent le centre du monde. En réalité, il convient de distinguer deux cas de figures. Tantôt, en effet, comme Varron (*RR*, I.1.2), ou Vitruve (VI.1.10 sq.), les écrivains anciens insistent moins sur la position centrale de Rome que sur sa position sur l'équateur de l'œcumène, tantôt, comme Lucain dans le prologue de la *Pharsale* (I. 45-66)⁹², ils font réellement de Rome le centre de la Terre.

Ces deux opinions semblent largement confirmées par la cartographie médiévale, mais elles tendent à s'exprimer chacune dans des documents de nature différente. La totalité des mappemondes à nomenclature et à configurations, que Jérusalem en occupe ou non le centre, s'accorde en effet à placer Rome sur l'axe médian de la carte, sensiblement à mi-chemin de Gadès et de Jérusalem. Seules en réalité quelques cartes des manuscrits de Lucain ou de Salluste situent Rome⁹³, et, dans un cas, Constantinople⁹⁴ au centre. Toutes, sans exception, sont des cartes de type T-O.

⁹¹ *MM*, VI, pl. V.

⁹² Cf. P. Arnaud, *L'Apothéose de Néron-Kosmokrator et la cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale*, dans *RÉL*, 65 (1987), p.185 sq.

⁹³ La plus ancienne carte d'un manuscrit de Salluste [Paris, BN, ms lat. 5748 (Reg. 5272), f° 63v] porte précisément Rome au centre, cf. *MCVA*, p. 65. De nombreuses cartes de ce groupe se conforment à cet usage, cf. Miller, *MM*, III, p. 110 sq., fig. 40, 41, 43, 45; *infra*, pl. XXXIII.2/3; XXXIV.1.

⁹⁴ *MM*, III, fig. 44; cf. pl. XXXIV.2.

Ceci nous rappelle que F. Gisinger avait fort justement mis en relation la place centrale de Delphes et la circularité de la carte ionienne⁹⁵, comme ce devait être ultérieurement le cas de Jérusalem dans les mappemondes médiévales. Il était toutefois plus gêné pour la période romaine, postérieure à la découverte de la sphéricité de la terre. Cette découverte devait en effet logiquement, selon lui, entraîner la disparition des cartes circulaires, mais il était amené à réintroduire, pour justifier l'idée de la position centrale de Rome, l'idée d'une survie, dans la tradition populaire, de l'idée que la terre était un disque plat.

Nous avons vu que non seulement cette idée n'avait jamais entièrement disparu des mentalités, et que même un Grec de la culture de Plutarque, pouvait affirmer que la terre était parfaitement circulaire, mais encore que la cartographie elle-même a pu l'entériner. Elle n'a toutefois sans doute pas été absolument essentielle dans la détermination de la position centrale de Rome. Il est clair en effet, que les deux représentations de Rome au centre de la carte ou sur l'équateur de la carte peuvent également prendre place dans des cartes circulaires du monde, mais qu'elles ne manifestent pas les mêmes préoccupations de la part de cartographes et de lecteurs qui ne devaient pas tous adhérer à l'idée de la circularité de l'œcumène.

En situant Rome sur le parallèle de Rhodes et de Gadès, idéalement situé à 36° de latitude Nord, les Romains commettaient une erreur de quelque 6° que les nombreuses observations gnomoniques nécessaires à la réalisation des analemmes élaborés des cadrans solaires auraient certainement pu et dû éviter, puisque chaque analemme était réalisé pour une latitude particulière. Or cette erreur est présente aussi bien chez des auteurs familiers d'Eratosthène, comme Varron, que chez de bons

⁹⁵art. *Oikumene*, dans *RE*, XVII.2 (1937), col. 2170.

connaisseurs de la gnomonique, comme Vitruve. Cette représentation n'avait que faire d'une position véritablement centrale; du moins fallait-il que Rome occupât une position médiane entre les climats extrêmes, qui garantissait l'équilibre climatique propre à engendrer le peuple-roi. Il suffisait dès lors de considérer Rome comme le centre de l'Italie et d'opérer quelques glissements minimes, du reste peut-être fortuits à l'origine, au sein de cartes qui, de toute façon, se souciaient peu de respecter quelque échelle que ce fût, pour placer Rome sur la ligne équatoriale de la carte. A l'échelle des cartes manuscrites circulaires à configurations, ces déformations étaient à peine perceptibles. Elles furent cependant assez présentes pour persister dans la cartographie médiévale.

Dans les mappemondes schématiques, comme celles que suppose la description que donne Lucain de l'apothéose de Néron, en revanche, Rome occupe le centre géométrique de la carte. Pour intéressante qu'elle fût sur le plan idéologique - le texte de Lucain le montre assez -, cette position est moins liée à la conviction profonde que Rome occupait réellement le centre du monde qu'à la circularité toute fictive de la carte: si, comme nous le pensons, le cercle des cartes T-O n'est autre que celui de l'horizon, celui-ci ne saurait s'entendre que par rapport à un point central de référence où se trouvait l'observateur imaginaire. Tous les points de la terre pouvaient être appelés à jouer ce rôle, mais la capitale de l'empire mondial de Rome devenait l'observatoire idéal, le point de référence universel qui se substituait dans cette fonction aux sites de Delphes et de Rhodes. Ainsi s'explique, à notre sens, que seules les mappemondes T-O placent Rome au centre du monde.

Sans doute faut-il donc se garder de systématiser abusivement la typologie et le fonctionnement des cartes anciennes.. On perdrait sans doute beaucoup à opposer de façon trop rigide la vision ératosthénienne du

monde aux cartes circulaires et ces dernières aux cartes schématiques. Loin d'offrir des visions antinomiques du monde, ces documents offraient chacun, à travers des déformations plus ou moins strictement codifiées, une série de points de vue particuliers sur le monde, en sorte que la typologie des cartes romaines n'était guère limitée que par le nombre des points de vue propres à chacun des cartographes et par la copie routinière de documents plus anciens.

L'ampleur et la nature des déformations subies par chaque carte devaient donc être extrêmement fluctuantes et relevaient probablement plus des intentions de chacun que d'un code accepté par tous; la perception du caractère volontaire de certaines déformations devait donc s'avérer d'autant plus difficile que les cartes n'étaient probablement pas si nombreuses et la culture géographique pas si répandue que l'on pût soumettre les représentations cartographiques à un examen critique poussé. Strabon pouvait bien affirmer que "l'esprit corrigeait ce que l'œil percevait"⁹⁶, l'étendue des déformations observées et la coexistence de mappemondes si différentes les unes des autres nous laissent entrevoir l'étendue des difficultés qui se présentaient à leurs utilisateurs. Les libertés concédées aux cartographes sur d'autres points qui sont aujourd'hui l'objet de conventions clairement établies nous permettront d'en saisir l'importance.

⁹⁶ II.5.10, C. 116.

CHAPITRE TROISIEME: L'ORIENTATION.

L'une des conventions de nature à assurer la lisibilité des cartes réside assurément dans le choix d'un système d'orientation clair, soit que l'on ait toujours recours au même, et qu'il soit implicitement connu, soit qu'il soit clairement indiqué sur le document lui-même. On sait que plusieurs systèmes ont été concurremment en usage dans l'Antiquité. Les principes de l'orientation des cartes chez les Anciens posent dès lors deux problèmes distincts; le premier, et le plus souvent posé par les érudits, est celui de la détermination du système d'orientation dominant à Rome: on sait que les cartographes arabes ont généralement adopté l'orientation au Sud, et leurs homologues de l'occident médiéval l'orientation à l'Est; on attribue aux Grecs l'orientation au Nord ou au Sud. Quelle était donc l'orientation préférentielle des Romains? Poser une telle question postule l'existence d'un système propre aux Romains. Mais on peut aussi bien se demander s'il a jamais existé une orientation préférentielle caractéristique de la production cartographique d'époque romaine... A ces deux questions, indissociables à notre sens, nous tenterons, comme bien d'autres avant nous l'ont déjà fait, d'apporter une réponse; mais nous ne pourrons le faire qu'après avoir examiné le problème des modalités d'inscription sur les cartes romaines des informations relatives à l'orientation. celle-ci pouvait bien varier, du moins fallait-il alors que le lecteur pût jouir des informations nécessaires pour situer cette carte dans l'espace par rapport à d'autres cartes et par rapport à l'orientation vraie.

1. La rose des vents.

Dans les cartes anciennes, elle était devant être le plus souvent mentionnée explicitement sur les cartes, quoiqu'à en juger à travers la cartographie médiévale et les petites cartes des manuscrits des *Agrimensores*, l'usage n'en fût nullement systématique. Certains cartographes semblent avoir considéré l'orientation comme implicitement acquise ou comme superflue. La position de certains lieux pouvait en effet être supposée assez connue pour dispenser le cartographe de donner cette information, surtout lorsque ces lieux, comme le Paradis se trouvaient occuper un point cardinal; d'autres toponymes, comme celui d'océan Septentrional portaient en eux-mêmes la mention explicite d'une orientation absolue. On pouvait donc, dans certains cas s'estimer en situation de ne pas désigner clairement les points cardinaux. Ici, comme ailleurs, le bon vouloir du cartographe semble avoir constitué la seule règle établie...

Lorsque celui-ci choisissait le principe d'une mention claire de l'orientation, il semble qu'il ait eu à sa disposition plusieurs solutions, qu'il pouvait mettre en œuvre concurremment ou simultanément. Dans un texte de Lucain sur lequel nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de nous arrêter¹, le poète nous suggère l'existence de deux types d'indicateurs lorsqu'il renvoie, pour situer la Lybie dans le cadre général de l'horizon, à deux critères de repérage: *cælum* et *uentos*. Le ciel et les vents. L'orientation astronomique d'une part, la référence à une roses des vents de l'autre. Cette distinction s'avère opératoire jusqu'à un certain point; elle connaît néanmoins deux ordres au moins de limites. Tout d'abord, comme le suggère le même passage de Lucain, la fusion des deux systèmes devait être monnaie courante; d'autre part, comme nous avons déjà eu l'occasion de la signaler en commentant ce texte, au chapitre précédent, les mêmes

¹IX. 411 sq.

termes d'orientation peuvent renvoyer soit à un point particulier du cercle de l'horizon, soit à un secteur entier de son contenu. Ce fait semble caractéristique de toutes les roses antérieures à l'apparition d'une cartographie indissociablement liée à l'usage de la boussole. Avant le XIVE s., en effet, la rose des vents entoure la carte et la structure en quartiers; après cette date, elle en devient un centre et donne des directions linéaires...

a. *Les quatre points cardinaux: l'orientation "astronomique"*.

Le premier, et le plus simple, de ces systèmes se limitait à la mention de tout ou partie des quatre points cardinaux, c'est-à-dire des quatre parties du ciel: le Septentrion, le midi, l'Orient et l'Occident². Sa simplicité en fait le compagnon idéal des cartes les plus simples et les plus petites. Les cartes T-O, par exemple, font généralement apparaître ces indications à l'extérieur des limites de la carte. Dans le cadre de cette vision schématique, l'axe dominant est l'axe solaire réduit à la ligne qui joint le levant au couchant. Par levant (*Oriens*) et par couchant (*occasus*, *occidens*), les anciens entendaient naturellement par là levant et couchant équinoxiaux, les seuls à correspondre exactement aux quatre points cardinaux. Ce système, simple, semble avoir été très répandu, en particulier dans les documents schématiques, qui n'appelaient pas une précision très poussée, et qui étaient en général l'objet d'une division régulière selon les diamètres issus des quatre points en question: c'est le cas, par exemple, des cartes T-O, de quelques schémas représentant les deux hémisphères ou dans les diagrammes du *Corpus Agrimensorum*. Souvent, le schématisme était si poussé que l'on pouvait réduire ces indications à celle d'un seul point cardinal, normalement, mais pas toujours, celui qui occupait le haut de la figure (pl. XIV.2; XXIII.1; XXIX.2; LXXXVIII).

²Cf. pl. XVII; XXVII.1 sq.; XXX.1; XXXIII.1 sq.; LXVI.

Cette quadripartition simple a pu faire usage d'une terminologie différente de celle, strictement astronomique, que nous venons de mentionner. Tout d'abord, il n'est pas rare, comme c'est généralement le cas chez les poètes³, que ces quatre directions fondamentales portent les noms des quatre vents de la rose des vents homérique: Borée pour le Nord, Eurus à l'Est, Notus au Sud, Zéphyr à l'Ouest⁴.

On rencontre d'autre part, dans les cartes attribuées à Ephore que nous ont transmises les manuscrits⁵ de Cosmas Indicopleustès, un système hybride. En plus des quatre directions ordinairement indiquées, qui sont ici désignées par des noms proches de la tradition homérique⁶, c'est-à-dire par des noms de vents, figurent quatre points intermédiaires nouveaux, qui correspondent aux levants et aux couchants d'hiver et d'été, et que l'on retrouve par ailleurs dans certaines cartes à zones (pl. XXV.1-2; XXIX.2). Ces points sont situés, en valeur approchée, à 23° 1/2 de l'équateur, et devaient permettre, chez Ephore, la construction du rectangle de l'œcumène (pl. XXXI.2), selon une figure sensiblement plus allongée que celle d'Eratosthène, puisque le rapport de la longueur et de la largeur (2 : 1) supposait, chez ce dernier, un angle de 26° de la diagonale et de la longueur du rectangle. Il est également possible, selon l'hypothèse de K. Miller⁷, que cette petite carte ait eu pour seule fonction de montrer la répartition en quatre champs triangulaires des quatre peuples représentatifs des quatre extrémités du monde.

³Cf. Luc., *loc. cit.*; cf. J. Beaujeu, *Pline, Histoire Naturelle, Livre II*, Paris, CUF, 1950, p. 196.

⁴E. Messedaglia, *I venti, l'orientazione geografica e la navigazione in Omero*, dans *MAL*, V.7 (1901), p. 3-196.

⁵II.80 (116 B), édition Wolska-Conus (*Sources Chrétiennes*, t. 141) p. 397; cf. *FGrH* 70 F 30 Jacoby.

⁶L'*Apéliotès* y a toutefois pris la place de l'*Eurus* ; par la suite, dans d'autres éditions de la *Topographie chrétienne* de Cosmas, ces cartes ont été corrigées, et ces noms de vents ont été harmonisés avec les désignations habituelles chez Cosmas: δύσος, ἄρκτος, μωσημβρία, ἀνατολή. Cf. Wolska-Conus, *comm. ad. loc.*

⁷*MM*, VI, p. 146.

Pline, au second livre de son *Histoire Naturelle* (II. 120), comme déjà Strabon (I.2.21, C. 29) avant lui, suivi en cela par de nombreuses cartes anciennes, assimile, à tort pour certains⁸, les quatre points intermédiaires précités avec quatre vents de la rose des vents. La carte des *Tables Faciles* de Ptolémée⁹, publiée naguère par Neugebauer, l'anémoscope de Pesaro (également connu sous le nom d'anémoscope "Boscovitch")¹⁰ (fig. XXVI et LXXVII.2) ne font en effet pas autre chose que le savant encyclopédiste...

b. Roses des vents complexes.

Deux roses des vents principales se partageaient en effet la faveur des Anciens: la rose de huit vents et celle de douze vents. Nous n'entrerons pas ici dans le débat complexe et étranger à notre objet, de leur datation respective et du bien-fondé de l'assertion de Pline selon laquelle la rose de 12 vents était antérieure à la rose hellénistique et romaine de huit vents¹¹.

La rose de douze rhumbs fut l'œuvre des successeurs d'Aristote, dont le Stagyrite avait sérieusement préparé le terrain en élaborant (*Météor.* II.6, 363 b 11 sq.) une rose de 11 vents, que, dans le deuxième quart du III^e s. av. n. è., Bion l'Astronome et Thimosthène de Rhodes¹², l'amiral de Ptolémée II Philadelphie, devaient transformer en une rose de

⁸ Cf. J. Beaujeu, *Pline, Histoire Naturelle, livre II*, Paris, CUF, 1950, p. 1950 sq., particulièrement p. 198 sq.

⁹ O. Neugebauer, *A Greek World Map*, dans *Le Monde Grec: Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, 312-317.

¹⁰ Dilke, *GRM*, p. 111.

¹¹ Sur ce point, cf. J. Beaujeu, *loc. cit.* mais aussi A. Rehm, *Griechische Windrosen*, (*SBAW, phil.-hist. Kl.*), Munich, 1916, p. 3 sq.; J.-F. Masseling, *De grieks-romeinse windrosen*, diss. Leyde, 1956; R. Böker, art. *Winde: Windrosen*, dans *RE* VII.A.2, c. 2325-60; F. Lasserre, art. *Windrosen*, dans *DKP*, 1378 sq.; G. Kaibel, *Antike Windrosen*, dans *Hermes* 20 (1885), p. 579-624; H. Steinmetz, *De ventorum descriptionibus*, Göttingen, 1907; A. Schmekel, *Isidorus von Sevilla, sein System und seine Quellen*, Berlin, 1914, p. 215-245.

¹² Sur Bion, cf. Strab., I.2.21, C. 29; sur Timosthène, cf. Marcien d'Héraclée, dans *GGM*, I, 565; Strab. I.2.21, C. 29; IX.3.10, C. 421; Plin., *HN*, VI.183; F. Gisinger, art. *Timosthenes*, dans *RE*, VI A2, c. 1310 sq.; F. Lasserre, art. *Timosthenes*, dans *DKP*, 848.

12 vents. Il s'agissait apparemment une sorte de mappemonde (pl. CXXXII.2), entourée d'un horizon circulaire centré sur Rhodes, et qui, à chaque vent, faisait correspondre un peuple¹³. Cette rose des vents était formée de deux diamètres tracés selon les deux axes fondamentaux Nord-Sud et Est-Ouest de la carte, qui délimitaient quatre quadrants égaux, eux-mêmes divisés, chacun, en trois secteurs de 30° convergents vers le centre du cercle, occupé par Rhodes. Ainsi, la rose des vents se trouvait être réglée pour l'horizon de l'observatoire universel des savants hellénistiques; or, pour l'horizon de la sphère locale de Rhodes, les levants d'hiver et d'été se trouvaient bien former avec le lever équinoxial un angle apparent de 30°¹⁴. L'erreur de Pline et de Strabon disparaissait donc si, au lieu de situer l'indication de nos géographes dans le cadre des deux hémisphères, où cet angle est bien de 23°1/2, on le resituait dans celui, plus essentiel au géographe, de l'horizon de Rhodes, point de référence obligé de tous les savants grecs en matière de géographie et d'astronomie (pl. LVII.3a). Chacun des douze vents de cette figure régulière se trouvait ainsi en principe correspondre à une simple ligne, voire à un point sur le cercle extérieur, mais définissait une zone entière où venaient s'inscrire des noms de peuples.

Quoique présenté par Pline comme ancien, ce système est le plus fréquemment attesté par les documents littéraires et archéologiques anciens, parmi lesquels les roses des vents retrouvées à Rome, Gaète et Dougga¹⁵. Elle reste encore la seule rose attestée sur les mappemondes connues de l'antiquité et du Moyen-Age: mappemondes des *Tables Faciles*

¹³Cf. *MM*, VI, p. 49 et fig. 16.

¹⁴Cf. G. Aujac, *Strabon, Géographie, tome I.1: livre I*, Paris, CUF, 1969, p. 193, n.9.

¹⁵*IG* XIV, 1308; 906; *CIL* VIII, 26652. Cf. J. Soubiran, *Vitruve, de l'Architecture, livre IX*, Paris, CUF, 1969, p. 259.; *infra*, pl. LXXVII.2.

de Ptolémée, de Munich, du ssautier de Londres, d'Ebstorf, ou de Hereford¹⁶.

A côté de ce dodécagone, on rencontre également un deuxième système, à savoir une rose des vents de huit rhumbs qui occupaient chacun une zone de 45° sur le cercle limitateur; sphère rustique pour Pline, elle semble avoir été la plus utilisée à l'époque hellénistique et romaine, du moins à en croire le témoignage des auteurs anciens, car dans la réalité, nous n'en trouvons pas tout à fait autant d'attestations¹⁷, et en tout cas, pas le moindre exemple dans la cartographie tardo-antique et médiévale. C'est donc selon toute vraisemblance une rose à douze rhumbs qui entourait la mappemonde que décrit Properce, et où la lectrice puisait des informations relatives aux vents¹⁸...

c. Difficultés d'utilisation.

Cette multiplicité de systèmes comportait trop d'homonymies et de redondances pour ne pas conduire à la confusion: les levants et couchants d'hiver et d'été s'entendaient-ils de la sphère (23°1/2) ou de l'horizon de Rhodes (30°)? Dans un cas comme dans l'autre, il ne pouvait être que dommageable à l'intelligence de l'orientation de conserver l'équivalence des levants ou des couchants d'hiver et d'été avec des vents dans la rose à huit vents, car, si la rose à 12 rhumbs définissait des angles de 30°, mais plus encore des points sur un cercle, qui pouvaient se confondre avec les points solstitiaux, la rose à huit vents, pour sa part, créait des secteurs de

¹⁶Pl. IX; X; XV; XVI; XXVI.

¹⁷Cf. J. Beaukeu, *op. cit.*, p. 197. A part Pline, XVIII.332-4; Vitruve, I. 6; Aulu-Gelle II.22; on peut encore citer la rose des vents qui ceint le Pelecinum de M. Antistius Euporus à Aquilée (cf. Rehm, *op. cit.*, p. 68; J. Soubiran, *Vitruve, De l'Architecture, livre IX*, Paris, CUF, 1969, p. 259); cf. pl. LXXVII.1 sq.

¹⁸*El.*, IV.3.39 sq. *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu, / ventus in Italiam qui bene ferat.* Après les informations relatives aux limites climatiques de la terre habitée, on passe aux vents; mais on est toujours dans le cadre des informations tirées de cette mappemonde.

45° chacun qui ne pouvaient en aucune façon se réduire à des points, mais qui, comme dans le *Pelecium* de M. Antistius Euporus à Aquilée (Pl. LXXVII.1), constituaient de véritables zones rayonnantes. On parvenait donc à des aberrations terminologiques considérables, puisque les levants d'hiver et d'été pouvaient se trouver déplacés très au-delà de leurs valeurs réelles en degrés.

L'histoire de la rose des vents conduisait d'autre part à utiliser dans la rose à huit vents les mêmes noms que ceux que l'on rencontrait dans la rose à douze vents, d'où des flottements qui pouvaient, en se combinant à des hésitations entre orientations ponctuelles et orientations de zone, produire des variations de plusieurs dizaines de degrés dans l'orientation. On ne s'étonnera donc pas de trouver d'énormes flottements dans l'attribution de tel ou tel vent à tel ou tel secteur.

Même si l'on s'en tient à la rose à douze rhumbs, pour laquelle nous sommes le plus solidement documentés et qui, dans l'état de notre documentation, est seule attestée chez les cartographes médiévaux, les glissements sont nombreux :

Borée, jusqu'à l'époque chrétienne, désigne toujours le Nord vrai dans un système à quatre points cardinaux; mais, dans le système à douze rhumbs, il glisse avec l'Aquilon en direction du N.E., depuis le Nord où le plaçait Aristote et où *Septentrio* le remplace, sans doute sous l'influence de Varron¹⁹. Si nous affectons au Nord le chiffre 1 et à chacun des douze vents un numéro d'ordre croissant selon le sens des aiguilles d'une montre, comme le montre la pl. LXXVII.3a, nous pouvons dresser une liste de ces flottements, tout en en excluant provisoirement Orose, dont les systèmes propres, fort complexes, seront présentés en leur temps.

¹⁹Cf. J. Beaujeu, *loc. cit.*

Le *Favonius*, par exemple, occupe le n° 10 chez Pline, Suétone d'après Isidore²⁰, Varron d'après Sénèque²¹, Jean de Damas²², et dans la mappemonde de Hereford²³; mais chez Végèce (*Epit. r. milit.*, IV. 38), on le trouve en n° 11.

Végèce se singularise encore plus lorsqu'il place le *Corus* en n°8, alors que la quasi-totalité des autres sources le placent en n°11... Le Vulture, situé en n°3 par Suétone-Isidore et le psautier de Londres, sans doute à la suite d'Isidore, se trouve normalement en n° 5 chez Pline, Varron d'après Sénèque, et Végèce. Les cartes qui illustrent les *Tables Faciles* de Ptolémée placent pour leur part le *Notus* à l'emplacement ordinaire du *Libonotus*, soit 30° plus à l'Ouest; enfin, l'Aquilon, confondu avec le Nord (n°1) par la carte d'Ebtorf et par Jean de Damas, conformément aux usages anciens, occupe le N. - N.E. chez Pline, chez Suétone d'après Isidore, chez Varron d'après Sénèque, chez Végèce et dans la mappemonde de Hereford ou encore dans le Psautier de Londres...

Les moyens de s'orienter étaient donc bien fluctuants. Mais les difficultés ne se posaient que pour replacer dans un cadre cohérent les informations dispensées par les textes littéraires, s'ils faisaient allusion à une rose des vents qui offrait bien en revanche bien des avantages en cartographie, où elle a pu exercer une influence que l'on n'a peut-être pas toujours mesurée. Elle figure en effet ordinairement autour de mappemondes circulaires, et sa présence, comme chez Timosthène, a pu influencer largement sur le choix d'une forme ronde pour la carte, et sur une vision de la terre habitée rayonnant à partir d'un centre. La rose des vents se définissait en effet par rapport à l'horizon sensible, et s'inscrivait donc,

²⁰*Nat. rer.*, 37. 4 sq.

²¹*QN.*, V.16

²²Miller, *MM*, VI, p. 146; *infra*, pl. CXXVII.

²³pl. IX.

par nature, dans un cercle. Il y a donc gros à parier que la présence d'une rose des vents soit à mettre en relation avec l'existence d'une mappemonde circulaire; elle constitue donc, dans notre quête de la cartographie romaine perdue, un indice sérieux.

Sa fonction pédagogique s'accorde également bien avec des formes aussi réductrices. Elle ne se réduisait pas en effet à un simple moyen d'orientation; elle permettait, par exemple, de situer clairement les éléments les uns par rapport aux autres en les inscrivant dans des zones rayonnantes. Cet usage semble avoir conduit l'ensemble des géographes à considérer les points cardinaux dans leur ensemble moins comme des points que comme des espaces. Pour Lucain, par exemple, comme pour Orose²⁴, l'*Eurus*, ou l'Orient, selon la terminologie employée, n'est pas, sur la carte, une ligne dont nous mesurerions, à l'aide de la boussole, l'angle avec le Nord, mais une zone entière dont l'étendue n'est pas toujours facile à déterminer. Dans le cas d'une orientation à quatre points, par ex. occuper un point cardinal peut signifier, pour une région, occuper une moitié du monde, là où l'on serait en droit d'attendre un secteur de 90° seulement...

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir la rose des vents de Timosthène, comme plus tard celle de Suétone, citée par Isidore, ou celle de Jean de Damas, en association avec des mentions de peuples (pl. CXXXII). Elle permet en effet de dresser la carte, et en facilite la lecture et surtout l'interprétation, notamment dans un contexte scolaire. C'est pourquoi, sans doute, les roses complexes n'apparaissent pas sur les petites mappemondes, où elles n'auraient pas été utiles. On ne peut manquer en revanche d'être frappé par l'absence presque totale²⁵ de références à la rose des vents

²⁴Luc., IX. 420: (*Asia*) *Eurum sola tenens*. Oros., I.2.2: *Asia per totam transuersi plagam orientis extenditur*

²⁵A part chez Orose, où la fréquence de la référence à la rose des vents est probablement le signe le plus tangible de l'utilisation directe d'une carte par l'historien.

dans les descriptions géographiques littéraires, totalement désorientées, comme on l'a maintes fois remarqué, alors que les géographes connaissaient ces roses des vents, qu'ils décrivent parfois longuement, comme Pline, et que les cartes les portaient sans doute souvent. Mais ce n'est pas en géographes que Pline, Sénèque, Vitruve, Végèce ou même Strabon introduisent la rose des vents: c'est pour le marin que parle Végèce, comme presque tous ceux qui en parlent à propos d'un développement sur les vents. Les imperfections du système en ont-elles été la cause? C'est vraisemblable, au moins en partie, et la référence, dans des textes littéraires, à un système d'orientation emprunté à une rose complexe est sans doute l'un des signes les plus évidents de sa dépendance à l'égard d'une carte.

Orose, par exemple, est à peu près le seul auteur ancien à utiliser régulièrement la rose des vents dans une description géographique. Les équivalences en termes d'orientation moderne qu'en a proposées Y. Janvier²⁶ supposent une rose de huit vents. Mais la terminologie de l'historien suppose à l'évidence une rose de 12 vents²⁷ dans laquelle plusieurs glissements et confusions, sans doute issus d'une rose de 8 vents se sont introduits, mais qui a conservé les équivalences entre noms grecs et noms latins des vents que nous rencontrons dans la plupart des textes et des mappemondes latines. Ces glissements sont moins intéressants pour notre propos que la référence systématique de l'auteur à ces quatorze termes d'orientation, qui n'apparaissent pas moins de 222 fois dans le deuxième chapitre du Premier Livre des *Histoires*, dont quarante-neuf fois pour les points collatéraux et les directions intermédiaires si rares par ailleurs. N'est-ce pas là le signe le plus clair de l'utilisation par Orose d'une

²⁶La *Géographie d'Orose*, Paris, 1984, p. 30 sq. et en particulier le tableau 1 p. 30.

²⁷On note en particulier la présence de l'*Euronotus* en I.2.99.

carte, et par voie de conséquence le signe du caractère extra-cartographique de l'œuvre des autres géographes et de leurs sources?

La rareté de l'utilisation de la rose des vents dans les textes littéraires, alors qu'elle semble avoir été d'un usage fréquent en la cartographie, pourrait donc aussi attester la faible diffusion de la cartographie, et plus encore montrer qu'elle ne constituait pas une source digne d'intérêt pour les meilleurs géographes; et l'on est en droit de se demander si l'existence, fortement débattue, d'un système préférentiel d'orientation dans la géographie et dans la cartographie anciennes est susceptible de confirmer ou d'infirmier une telle hypothèse. On s'attend en effet, de la part d'une cartographie bien largement diffusée, à l'adoption d'un code assez généralement admis, dont un élément essentiel réside, à n'en point douter, dans le choix d'un système d'orientation.

II. Les systèmes d'orientation.

1. *problèmes de méthode.*

La nature de l'orientation des cartes romaines a en effet été le centre de discussions âpres, voire tendues. Si l'on reconnaissait généralement que les cartes grecques étaient orientées au Nord ou au Sud, le débat s'est fait beaucoup plus violent dès que l'on a touché au problème de l'orientation des cartes romaines. K. Miller²⁸, toujours attiré par les mappemondes médiévales, penchait généralement pour l'Est; il admettait néanmoins par ailleurs l'existence au sein des cartes romaines de plusieurs systèmes différents. Il avait pu remarquer, dans plusieurs excursus d'Ammien Marcellin, certaines aberrations, qu'il attribuait à la lecture de cartes dont l'historien n'aurait pas reconnu l'orientation réelle, car celle-ci changeait d'un document à l'autre²⁹. Quoique, sur le fond, on ait des raisons de douter que ces erreurs proviennent réellement de la consultation de cartes³⁰, c'était donc reconnaître le caractère non systématique de l'orientation, fût-elle au Nord ou à l'Est. Aussi bien, les Etrusques orientaient-ils, selon le savant allemand, leurs cartes à l'Ouest, et les grecs au Sud ou au Nord³¹.

J.-H. Oliver³² était pour sa part extrêmement perplexe quant à la désignation d'une orientation préférentielle, et mettait en avant la multiplicité des orientations à partir de l'analyse des différents cadastres

²⁸MM, VI, p. 143 sq., mais aussi *ibid.*, p. 53 sq.; 60, 63 sq.; 71 sq.; 100 sq.; 104 Miller reconnaissait l'orientation à l'Est chez Mela, Pline, Denys le Périégète, Ammien Marcellin (selon Miller, d'après Ptolémée), Orose, Julius Honorius, Isidore de Séville et l'Anonyme de Ravenne.

²⁹*Ibid.*, p. 84, 88, 101.

³⁰W. Gardthausen, *Die geographischen Quellen Ammians*, dans *Fleckeis. Jahrb. f. klass. Phil.*, 6 (1873), p. 538 sq.; L. Dillemann, *Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre*, dans *Syria*, 38 (1961), p. 106.

³¹*Ibid.*, p. 145. Des tentatives de systématisation de cet ordre sont bien attestées par les travaux de A.-L. Frothingam, *Ancient orientation unveiled*, dans *AJAR*, 21 (1917) 55 sq.; 187 sq.; 313 sq.; 420 sq.; et ceux de H. Nissen, *Orientation*, I-III, Berlin, 1906-1910.

³²*North, South East and West at Arausio and Elsewhere*, dans *Mél. Piganiol*, Paris, 1966, p. 1075-1079.

d'Orange et de l'œuvre, si familière à ce savant, d'Ælius Aristide. Les récentes propositions de F. Salviat semblent lui donner pleinement raison³³.

Plus récemment, F. Castagnoli³⁴, a essayé de démontrer, à partir d'une abondante documentation, que les Grecs orientaient leurs cartes au Nord, et les Romains au Sud. Pour lui, l'orientation à l'Est était le fait des Pères de l'Eglise et n'avait d'autre but que de placer en haut de la carte le Paradis, situé par la doctrine des Pères à l'extrémité orientale du monde habité. Sa démonstration connaît toutefois plusieurs limites.

Tout d'abord, sa réflexion était moins le fruit d'un intérêt gratuit pour l'orientation de la cartographie grecque et romaine que celle du besoin où il se trouvait de démontrer que le terme *δνωτέρω* dans un passage de Strabon (V.4.13), supposé signifier "en haut de la carte", pouvait sans hésiter être traduit "au Sud". Le savant italien trouvait ainsi un élément de preuve solide de la localisation du *τεῦχος* des Sybarites aux bouches du Sélé, et proposait précisément ses conclusions sur ce sujet dans un article de la même livraison des *Rendiconti* de l'Académie Pontificale d'Archéologie³⁵.

Malgré les pétitions de principe, tout à fait fondées, par lesquelles il mettait en garde contre les écueils qui jalonnent une recherche sur l'orientation, le savant italien, qui a surtout travaillé sur Strabon et utilisé un *corpus* de documents à la fois fragmentaire et plus révélateur de ses choix que de la répartition statistique des documents, ne paraît pas avoir

³³ *Orientation, extension et chronologie des plans cadastraux d'Orange*, dans *RAN*, 10 (1977), p. 107 sq.; plus récemment, *Quinte-Curce, les Insulæ Furianæ, la fossa Augusta et la localisation du cadastre C d'Orange*, dans *RAN* 19 (1986), p. 101 sq.

³⁴ *L'orientamento nella cartografia greca e romana*, dans *Rend. Pont. Acc.*, 48 (1975-76), p. 59 sq.

³⁵ *Le origini di Poseidonia in Strabone*, dans *Rend. Pont. Acc.*, 48 (1975-1976), 71 sq. Les deux articles se font suite l'un l'autre.

évité ces écueils. E. Greco³⁶, quoiqu'il admît pleinement la prédominance du Sud dans l'orientation des cartes romaines et qu'il l'étayât même par de nouveaux exemples empruntés à Strabon, l'a bien vu, qui a, peu après, critiqué la validité de la démonstration, et rappelé à juste titre que le géographe d'Amasée puisait à plusieurs sources, et souvent à travers des chaînons intermédiaires³⁷; or il ne semble en aucune façon que le géographe-compileur ait adapté à son propre système d'orientation les informations données par ses diverses sources. Quelque frustrante qu'elle puisse être, cette opinion n'en est malheureusement pas moins entièrement fondée, même si elle débouche en grande part sur un constat d'impuissance.

De nombreuses difficultés de méthode se présentent en effet dès que l'on aborde le sujet de l'orientation. Les textes sont, on l'a vu, difficiles à utiliser; parviendrait-on à un résultat tangible que rien n'indique le plus souvent si les textes en question remontent à des cartes. C'est donc d'un autre côté que l'on doit se tourner. Les documents cartographiques anciens existent, et l'on n'a nullement le droit de les ignorer, car eux seuls nous fournissent des données incontestables quant à l'orientation. Il faut donc une fois encore faire appel aux cartes médiévales. Mais que retenir au sein de leur vaste *corpus*, et de quel droit peut-on affirmer que l'exemple, relativement isolé, de la carte d'un manuscrit de Bède, orienté au Sud³⁸, est plus représentatif que les autres cartes médiévales de la cartographie romaine, alors que cette mappemonde constitue typologiquement, à tous

³⁶ *Qualche riflessione ancora sulle origini di Poseidonia*, dans *DA* I.2, p. 51 sq., et surtout p. 53.

³⁷ De la même façon, des passages comme ceux où Pline (*HN*, V. 43), situe par exemple les Ethiopies "au-dessus" des déserts de l'Afrique, à partir de sources qu'il ne cite pas, ne permettent pas de conclure. Il ne semble pas que le terme *super*, très fréquent dans la description géographique désigne le haut; il semble au contraire indiquer qu'un lieu se trouve "au-delà de" ou "au bout de" quelque chose.

³⁸ *MCVA*, 6.1 p. 36 et pl. VII; Castagnoli, *op. cit.*, fig. 3 (= Munich, Bayer. Staatsbibl., Clm. 210 f° 132v, Bède le Vénéral, IXe s.).

points de vue, un cas isolé, et que les autres cartes médiévales semblent reproduire, jusqu'à un certain point, des archétypes romains? Peut-on affirmer que l'orientation à l'Est, largement dominante, des cartes médiévales, exclut l'usage d'une telle orientation à l'époque romaine? Il faudrait alors démontrer en quoi la conversion de l'empire s'est accompagnée d'un renversement de l'orientation de la cartographie, quel que fût le type de cartes envisagé.

On est également amené à considérer le témoignage des textes, pour peu qu'ils soient plus exploitables que ceux que l'on a mentionnés plus haut. Il en est qui décrivent explicitement un système d'orientation; on n'est pas en droit de les balayer sans autre forme de procès.

On peut aussi faire appel aux descriptions géographiques pour tenter d'en tirer des informations. Les difficultés surgissent alors de toutes parts. On cède trop souvent à la tentation de considérer que les auteurs décrivent une carte qu'ils ont sous les yeux³⁹ et qu'ils décrivent un système cohérent pourvu d'un véritable système d'orientation, permanent et intangible. Greco a bien montré que la situation est en réalité beaucoup moins claire. De fait, si l'on croit reconnaître des attestations d'une orientation au Sud dans plusieurs passages de Strabon, cette orientation est difficilement compatible avec les affirmations de cet auteur, pour qui la mappemonde doit être orientée au Nord...

Quant à l'étude du vocabulaire descriptif des anciens, elle révèle plutôt la désorientation de leurs descriptions, en particulier lorsque l'on passe à la description chorographique⁴⁰. Les travaux récents de P. Janni⁴¹

³⁹par ex. Miller, sur Ammien, *MM*, VI, p. 83 sq.; à propos d'Orose, *ibid.*, 143 sq.; Y. Janvier, *la Géographie d'Orose*, Paris, 1984, p. 161 sq., n'abandonne pas l'idée d'une carte, mais monte que les mots *dextra*, *sinistra* etc..., contrairement à l'opinion de Miller, ne renvoient pas nécessairement à une telle carte.

⁴⁰Oliver, *art. cit.*

⁴¹P. Janni, *La mappa e il periplo: cartografia antica e spazio odologico*, Macerata / Rome, 1984, p. 79 sq.

ont bien montré que les descriptions littéraires du monde obéissent en réalité pour l'essentiel à la logique d'une description odologique et non cartographique de l'espace.

Dans ce contexte, les références au haut et au bas, à la droite et à la gauche, théoriquement susceptibles de renvoyer à une orientation cartographique, sont surtout essentielles au langage descriptif des géographes⁴², et posent de gros problèmes de traduction. Les termes de "haut" et de "bas" peuvent renvoyer à l'amont et à l'aval, c'est-à-dire probablement dans certains cas au Nord et au Sud, moins comme le fait de l'orientation d'une carte, mais parce que la terre était souvent censée s'abaisser du Nord vers le Sud⁴³, ou à la côte et à l'intérieur des terres; ce cas de figure n'a du reste pas échappé à Castagnoli⁴⁴, qui n'a pas cru bon de le retenir, c'est pourtant le sens de "plus à l'intérieur des terres" que nous serions tenté de donner au $\delta\nu\omega\tau\acute{\epsilon}\rho\omega$ de Strabon. Pour le reste, il semble qu'ils aient le plus souvent un sens voisin de *ultra* et *citra* ; mais force est de reconnaître que rien n'est clair à cet égard.

⁴²cf. déjà J.-H. Oliver, *loc. cit.*; plus récemment, Y. Janvier, *la Géographie d'Orose*, Paris, 1984, p. 162 sq., a montré que les références à la droite et à la gauche ne renvoient pas au système d'orientation qui semble se dégager généralement du texte de l'historien ; cf. aussi T. Bekker Nielsen, *Terra incognita: the Subjective Geography of the Roman Empire*, dans *Mélanges R. Thomsen*, Aarhus, 1988, p. 148-161. P. Janni, *Mappa...*, p. 95 sq. J. Fontaine, *Isidore...*, p. 487 sq. a d'autre part bien souligné l'usage, tout à fait normal dans la littérature scolaire isagogique tend à réduire l'orientation à un système élémentaire d'opposition de la droite et de la gauche, même pour les sphères célestes; l'équateur devient alors le vecteur par rapport auquel s'entendent les côtés droit et gauche.

⁴³Cf. Vitruve, VI.1.5 sq., IX.1.3; Plin., *HN* II, 179; Virg., *Géorg.*, I. 240 sq.; Manilius, I. 237 sq.; Diod. Sic., I.40.5; Sénèque, *Ph.*, 934; Justin, II.1.19; Cosmas Indic., *Topogr. Chr.*, II.31 sq.; IV. 10; IV.16; ces termes ne renvoient donc pas dans ce cas à une orientation, mais au pendage de la terre habitée. Cf. J. Soubiran, *Vitruve, livre IX*, Paris, CUF, 1969, p. 80; J. Beaujeu, *Plin., Histoire Naturelle, livre II*, Paris, CUF, 1950, p. 234; Kießling, art. $\Pi\omicron\alpha\omicron\alpha$ ὄρη, dans *RE*, II.1, col. 846-916; Berger, *Geschichte*, p. 80, n.1; W.-A. Heidel, *The Frame of Ancient Greek Maps*, (*Am. Geogr. Soc.*, 20), New-York, 1937, p. 71; W. Wolska, *La Topographie Chrétienne de Cosmas Indicopleustès: théologie et science au VIe siècle*, (*Bibliothèque byzantine, Etudes*, 3), Paris, 1962, p. 230-234.

⁴⁴art. cit., p. 60 n. 5.

Ces termes d'orientation relative peuvent également renvoyer à l'idée d'un voyage réel ou fictif⁴⁵, comme il semble que ce soit généralement le cas des termes "droite" et "gauche", qui font en principe référence au mouvement naturel des éléments chorographiques. L'animation de la description est en effet l'un des éléments les plus caractéristiques de la géographie ancienne. Les montagnes, les mers, les fleuves vont, comme le voyageur, dans une direction donnée, tournent à gauche ou à droite, reviennent sur leurs pas, comme la Scythie de Jornandès⁴⁶ (*Get.*, 5.1):

Scythia siquidem, Germaniæ terræ confinis, eotenus ubi Hister oritur amnis, vel stagnum dilatatur Mysianum, tendens usque ad flumina Tyram, Danastrum (...), Taurumque montem (...), per omnem Mæotidis ambitum, ultraque Mæotida per angustias Bosphori usque ad Caucasum montem, amnemque Araxem, ac deinde in sinistram partem reflexa, post mare Caspium .

La Scythie naît donc aux sources du Danube, puis se dirige vers la mer Caspienne par le Bosphore Cimmérien (détroit de Kertsch); une fois dépassée la caspienne, elle revient en arrière, en tournant sur la gauche, par rapport à la direction initialement suivie.

Même dans un passage où nous avons de bonnes raisons de penser que Manilius (IV. 595 sq.) décrit plus ou moins précisément une mappemonde circulaire⁴⁷, les termes de *droite* et de *gauche* renvoient au

⁴⁵Cf. R. Dion, *Sur l'emploi des mots ulterior, superior, inferior, infra ... dans les passages du de Bello Gallico relatifs à la Bretagne et aux expéditions de César en cette île*, dans *Latomus*, 12 (1969), p. 191 sq.

⁴⁶Cf. aussi *infra*, 2.c à propos des passages avancés par Castagnoli en faveur de l'orientation au Sud.

⁴⁷L'allusion à des formes peu fréquentes dans la typologie des géographes, telles que la mention de la courbe que forme, après le golfe d'Issus, les côtes de Palestine jusqu'à l'Égypte, très proche des représentations médiévales, mais sans grand rapport avec la carte qu'a dressée, à partir de ce texte, G.P. Goold, en frontispice de son édition des *Astronomica* de Manilius (Læb, 1977), suggère très directement l'usage d'une carte, ce que confirme, à notre sens, la référence à une rose des vents

sens d'un périple. Il serait pourtant bien tentant de reconnaître la trace d'une carte orientée à l'Est quand l'astrologue situe l'Afrique à droite du détroit de Gibraltar, et l'Espagne à sa gauche (*dextra Numidas Libyamque calentem ... læua freti cædunt Hispanas æquora gentes* . v. 598-602), quand il nous montre l'Italie s'élançant "à droite" depuis la Gaule, avant de revenir "à gauche" après Messine (v. 604-609), ou lorsque les côtes tournent de nouveau à gauche après la pointe du Péloponèse! Jusqu'ici, on peut songer à un système d'orientation cohérent; mais lorsque Manilius situe l'Asie à gauche (v. 621), cette indication ne peut plus s'entendre que de qui, après avoir prolongé, par le Pont-Euxin, la description périégétique des côtes de la Méditerranée, sort des détroits pour gagner à nouveau le *mare Nostrum*. Dès le début, Manilius avait du reste indiquer qu'il allait suivre l'ordre d'un périple en soulignant le point de départ de ce voyage fictif: *a uespere et atro admissus, dextra...* (v. 597). Toutes les indications d'orientation qui suivent sont donc relatives, et ne donnent que la direction des angulations par rapport à la ligne de ce déplacement fictif autour des côtes de la Méditerranée.

De la même façon, la description de l'Asie par Orose⁴⁸ ne nous permet pas de trancher, si nous essayons d'en tirer une information relative à l'orientation supposée par l'historien:

*Hæc (Asia) Occasum versus a dextra sui sub axe
septentrionis incipientem contingit Europam, a sinistra autem
Africam dimittit. (I.2.2).*

Les termes "gauche" et "droite" s'entendent bien par rapport à l'Asie, mais selon un axe vectorisé qui est précisé ici et dont rien n'indique qu'il soit

complexe, lorsque Manilius (v. 646) situe la mer Caspienne entre le levant d'été et Borée. cette rose des vents est aussi probablement l'indice d'une carte ronde, comme le suggère également le terme de *corona*, associé au mot *orbis* pour caractériser l'océan extérieur qui donne sa forme à la terre (v. 495).

⁴⁸ Y. Janvier, *op. cit.*, p. 162.

emprunté à une carte: celui que constituerait le Taurus pour un observateur placé à son extrémité orientale et qui regarderait vers l'Ouest.

Parfois, ils s'entendent par référence à un point constant qui n'est pas donné explicitement par l'auteur. C'est ainsi que, lorsqu'il décrit la rose des vents, Végèce (*Epit. R. mil.*, IV. 38), qui commence sa description par l'Est, place le *Cæcias* "à droite", l'*Eurus*, ou Vulture, "à gauche" de l'*Apeliotès* ou *Subsolanus*, c'est-à-dire de l'Est; le *Leuconotus* "à droite", et le *Libonotus* ou *Corus* "à gauche" du *Notus* ou *Auster*, qui occupe le midi; le *Lips* ou *Africus* "à droite", le *Iapyx* ou *Favonius* "à gauche" du Zéphyr, ou *Subvesperinus*, qui marque l'Ouest, et enfin le *Thrascias* ou *Circius* "à droite" et Borée ou l'Aquilon "à gauche" de l'*Aparctias* ou *Septentrion*. Aucune de ces références à la droite ou à la gauche ne s'entend par rapport à une orientation, quelle qu'elle soit; Végèce décrit au contraire la disposition de sa rose des vents par rapport aux quatre directions cardinales⁴⁹ qui sont supposées regarder de l'extérieur du cercle vers son centre, à partir duquel rayonnent toutes les directions ainsi décrites, alors que la rose des vents aurait logiquement dû offrir à l'auteur de l'*Epitome* les moyens d'une référence à une orientation dominante.

Ils peuvent encore se référer à des usages totalement figés, qui ne présupposent en rien l'orientation réelle des cartes visées. Ainsi, J.-H. Oliver⁵⁰ pouvait remarquer que l'orientation des cadastres d'Orange était variable⁵¹, mais que, quelle que fût l'orientation réelle du cadastre concerné, les termes "à droite" et "à gauche du Decumanus", ou "en deçà" et "au-delà du *Kardo*" ne cessaient pas pour autant de renvoyer à une

⁴⁹Le terme de *Cardo* lui sert précisément à les désigner.

⁵⁰*art. cit.*, p. 1077.

⁵¹Sur la restitution récente de F. Salviat, *Orientation, extension et chronologie des plans cadastraux d'Orange*, dans *RAN*, 10 (1977), p. 107 sq.; plus récemment, *Quinte-Curce, les Insulæ Furianæ, la fossa Augusta et la localisation du cadastre C d'Orange*, dans *RAN* 19 (1986), p. 101 sq., qui permet de confirmer que chacun des cadastres est orienté comme le mur qui le porte.

orientation théorique invariable à l'Ouest, sans rapport avec l'orientation des cartes réelles. Dans une carte orientée au Sud, on serait logiquement en droit d'attendre *sinistra Kardinis* au lieu de *citra Kardinem, dextra Kardinis* au lieu de *ultra Kardinem*, etc... Il n'en est rien. L'usage décrit par Frontin⁵², selon lequel le *Decumanus* divise le territoire en une partie gauche et une partie droite, et le *Kardo* en une partie ultérieure et une partie citérieure était fondé sur une orientation réputée absolue et ne souffrait pas d'exception, quel que fût le système d'orientation adopté par tel ou tel document particulier, et même lorsque l'axe de la centuriation pivotait de 45°... Il appartenait à un langage descriptif fixé une fois pour toutes, *ne varietur*, comme c'est généralement le cas du vocabulaire des techniques juridiques.

Dans le contexte de la géographie à proprement parler, certains toponymes posent le même type de problèmes; à s'en tenir aux exemples cités par Castagnoli, les termes de "mer Supérieure" et de "mer Inférieure" pour désigner respectivement les mers Adriatique et Tyrrhénienne, ou ceux qui divisent le Pont⁵³ en une "partie gauche" et une "partie droite" renvoient-ils à une vision cohérente, synoptique et conforme à une orientation constante de la terre habitée, à une vision éclatée de ces parties, orientées chacune selon l'axe le plus conforme à sa représentation,

⁵² *Limit.*, II, p. 28.9 sq. La.: *Decumanus autem diuidebat agrum dextra et sinistra, cardo citra et ultra*.

⁵³ *Vell. Pat.*, II.40.1; *Mel.*, II. 102; *Dion. Per.*, 157 sqq. [*GGM*, II.111]; *Strab.*, II, 125; . K. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlin / New-York, 1971, p. 232, suivi par P. Parroni, *Pomponii Melæ de Chorographia libri tres*, Rome, 1984, p. 254, pense que le passage de Mela et la référence à la droite et à la gauche sont la preuve de l'utilisation d'une carte par cet auteur; on nous permettra d'être réservé à ce sujet. A. Baschmakoff, *La synthèse des périples Pontiques*, Paris, 1948, p. 16 sq., a bien montré qu'il s'agissait non d'une tradition cartographique, mais d'un usage propre au sens de la description à partir du débouché du Bosphore dans le Pont. Cf. aussi A. Klotz, *Die geographischen Commentarii des Agrippa und ihre Überreste*, dans *Klio*, 24 (1931/32), p. 419, fgt. 19 K, qui cite, outre *Div.*, 13, Xantos, fgt. 5 M; *Strab.*, XI.2.5 (C 494); *Ov.*, *Trist.*, I.8.39; 2.83; *Pont.*, I.4.31; III.8.17; IV.9.19, etc... *Strabon*, VII.71, C 320 reconnaissait explicitement le caractère totalement conventionnel d'une telle appellation.

selon un critère "eusynoptique"⁵⁴, ou tout simplement à une désignation purement conventionnelle?

A supposer, comme beaucoup l'on fait, que la première hypothèse soit la bonne et que ces désignations s'insèrent dans le cadre d'une représentation cohérente, il faudrait pouvoir restituer la disposition ancienne des éléments considérés à l'intérieur de la carte de référence, et la configuration de celle-ci. Mais ces cartes sont perdues; aussi les commentateurs modernes ont-ils souvent tendance à se prononcer en faveur d'une orientation plutôt que d'une autre en cartographiant les citations des auteurs anciens sur un fond de carte moderne, ce qui constitue une absurdité méthodologique.

Reportées sur un fond de carte moderne, ces quatre appellations n'ont pas de sens; et il en est sensiblement de même si l'on tente de les mettre en relation avec le fond de carte de Ptolémée ou celui des cartes rondes de la tradition médiévale. On peut leur trouver une logique en les insérant dans le fond de carte de la mappemonde *Cottoniana* (pl. XIII), à condition de l'orienter au Nord; avec une Italie représentée selon un axe Est- Ouest et le Pont selon un axe Sud-Nord, l'Adriatique est bien en haut, et la mer Tyrrhénienne en bas, et le Pont-Euxin est bien divisé en une moitié gauche et une moitié droite. En concluera-t-on alors que la *Cottoniana* est le dernier modèle, perverti par la copiste médiéval et désorienté par lui, de ce que pouvait être la *römische Weltkarte* ? Ce serait aller bien vite en besogne, et l'on peut douter raisonnablement de la pertinence de la tentative de rendre compte de ces désignations par l'orientation précise d'une carte.

⁵⁴C. Jacob, *La Mimésis géographique en Grèce antique*, dans *Sémiotique de l'Architecture. Espace et représentation. Penser l'espace*, Paris, 1982, p. 66 sq.

On a en effet beaucoup discuté⁵⁵, sans grand résultat, pour savoir si l'on devait admettre, avec Miller⁵⁶, que l'Italie était représentée selon un axe Nord-Sud dans des cartes orientées à l'Est, ou selon un axe Est-Ouest dans des cartes orientées au Nord, toutes hypothèses qui permettaient également de justifier de l'existence d'une "mer Supérieure" et d'une "mer Inférieure". Que l'on se rassure, les anciens eux-mêmes ne parvenaient plus à justifier, par l'orientation des cartes, les termes *mare inferum* et *mare superum* ! ainsi Servius (*ad. Verg. Æn.*, VIII.149, qui fait au texte de l'*Enéïde* le commentaire suivant:

«quod supra teneant»: Adriaticum dicit.

«quodque adluit infra»: Tyrrhenum dicit; omne enim mare, quod a Sicilia usque ad Hispaniam tendit, inferum appellatur ideo quod sol ibi ad inferiores cæli partes delapsus occidat.

"«La mer d'en-haut»: il veut dire l'Adriatique; «et celle qui baigne les rivages d'en-bas»: il veut dire la mer Tyrrhénienne; en effet, la totalité de la mer qui depuis la Sicile s'étend jusqu'à l'Espagne porte le nom de «mer inférieure» parce que, dit-on, c'est là que le soleil à son déclin s'enfonce vers la partie inférieure du ciel".

Le poète de Mantoue a-t-il pensé comme son commentateur? C'est difficile à déterminer, mais on perçoit à travers cet exemple à quel point certains toponymes, loin de refléter un état donné de la cartographie, peuvent être entièrement figés, et se réduire à des désignations purement traditionnelles. Strabon entend orienter sa mappemonde au Nord - ce qui ne l'empêche pas d'utiliser régulièrement dans son exposé des descriptions qui semblent supposer une orientation au Sud⁵⁷; Pline oriente, semble-t-il,

⁵⁵Castagnoli, *art. cit.*, p. 64 sq. et surtout p. 69.

⁵⁶MM, VI, p. 104; 143 sq.

⁵⁷Castagnoli, *art. cit.*, p. 63 sq.; Cette conclusion reçoit entièrement l'agrément d' E. Greco, *art. cit.*, p. 52, qui apporte en faveur de cette thèse d'autres témoignages - non

la majorité de ses descriptions au Sud. Tous deux distinguent néanmoins une partie droite et une partie gauche du Pont... C'est que, comme pour les mers Supérieure et Inférieure, ces désignations étaient banalisées au point de ne plus renvoyer à un quelconque système d'orientation.

Ajoutons à cela le critère "eusynoptique" qui, au moins pour les cartes régionales, a certainement joué un rôle considérable, voire déterminant dans le choix d'une orientation⁵⁸. Celle-ci était alors déterminée moins par un principe préétabli que par l'adéquation de tel système à telle carte particulière selon des préoccupations plus esthétiques qu'épistémologiques. Les scolies d'Eustathe à la *Périégèse de la Terre habitée* de Denys, par exemple, fourmillent de petits schémas destinés à illustrer la forme des régions décrites par le poète-géographe. Loin d'être soumises à un système d'orientation cohérent et intangible, selon leur forme, ces figures sont orientées tantôt l'Est en haut, tantôt le Sud en haut⁵⁹, tout comme la carte de la Sicile d'un manuscrit du VII^e s. de la bibliothèque ambrosiane (pl. XLIII.1), dont l'orientation a été déterminée uniquement par l'alignement d'un des côtés de la figure sur la marge du texte.

De même, quelle que soit l'orientation théorique de la carte de référence, réelle ou imaginaire, du géographe, dès que celui-ci utilise l'une des nombreuses figures conventionnelles que la discipline avait coutume d'employer pour suggérer à un lecteur la forme d'une région ou d'un accident topographique, l'orientation n'est plus l'orientation de la carte,

moins contestables que ceux de Castagnoli, car également fondés sur l'analyse de termes d'orientation relative dont le sens exact n'a pas été préalablement soumis à l'examen.

⁵⁸Cf. O.A.W Dilke, *Greek and Roman Maps*, Londres, 1984, p. 100 fait remarquer avec justesse, à propos des cartes régionales, que "l'usage d'une orientation fixe dans le dressage de cartes est peu vraisemblable"; la présence de la mer sur un côté de la figure, l'entrée d'une propriété ont pu orienter à elles seules une carte. L'entrée de la propriété, la mer, occupent plus volontiers le bas de la figure.

⁵⁹Cf. pl. XLIV.2/3; Miller, *MM*, VI, p. 98.

mais celle de l'objet auquel la région est comparée: lorsque Jornandès, au ch. 5 de son *Histoire des Goths*, compare la forme de la Scythie à celle d'un champignon, il ne présuppose pas une orientation au Nord - qui constituait du reste peut-être son système de référence-; il se contente de remettre le champignon debout sur son pied. Pline⁶⁰ ne fait pas autre chose quand il utilise l'image de la feuille de chêne ou de la pelte d'Amazone, ni Ammien Marcellin⁶¹ lorsqu'il compare la forme du Pont à celle de la lettre grecque Φ ...

La forme des mappemondes elles-mêmes a très certainement exercé une influence non négligeable sur leur orientation. Une mappemonde circulaire ou carrée peut être orientée sans dommage vers l'un ou l'autre des quatre points cardinaux. Pour rester conforme au champ visuel humain, en revanche, une carte nettement rectangulaire doit placer horizontalement sa plus grande longueur. Pour les cartes de la tradition ératosthénienne, l'orientation était donc nécessairement au Nord ou au Sud. Précisément, la mappemonde schématique rectangulaire attribuée par Cosmas Indicopleustès à Ephore⁶² est orientée au Sud, et la mappemonde de Cosmas⁶³ lui-même, elle aussi de forme globalement rectangulaire, est orientée au Nord.

Inversement, la mappemonde des manuscrits de Beatus réalisée à Saint-Sever⁶⁴, orientée à l'Est et rectangulaire, aboutit à une aberration géographique: si le rapport des dimensions prises selon les deux axes et grossièrement conforme aux canons de la science grecque, la plus grande dimension a été affecté à l'axe Nord-Sud, alors que celui-ci était,

⁶⁰ III. 43. Sur cette description, cf. J.-M. Bertrand, *De l'emploi des métaphores descriptives par les géographes de l'antiquité*, dans *DHA*, 15.1 (1989), [p. 63-73], p. 68 sq.

⁶¹ Amm. Marc., XXII.8.10.

⁶² cf. pl. XXXI.2.

⁶³ cf. pl. XXXI.1.

⁶⁴ cf. pl. XI.

notoirement, le moins long des deux! Ainsi la plus grande longueur se trouve être horizontale, et la carte reste conforme à l'ordre harmonieux de la représentation.

Au bout du compte, on est en droit de se demander si le problème principal que soulèvent les recherches déjà effectuées sur l'orientation des cartes grecques et romaines ne réside pas pour l'essentiel dans la perspective globalisante que se sont fixé les savants, qui malgré eux, quittent le champ étroit de la cartographie pour se rattacher à une orientation valable pour l'ensemble d'un peuple dans l'ensemble de ses activités, depuis la construction de temples ou de villes entières jusqu'à la cartographie... Nous avons vu quelques-unes des limites qu'il convient d'apporter à toute systématisation abusive dès que l'on se place du point de vue du cartographe. Il faut aller plus avant et faire désormais l'inventaire des orientations attestées pour l'époque romaine et évaluer leur poids respectif.

2. Les grands systèmes d'Orientation.

a. L'orientation au Nord.

La plus naturelle pour nous depuis la découverte de la boussole, elle était dans l'Antiquité plus difficile à obtenir, puisque, de jour, elle ne pouvait être matérialisée qu'au terme de calculs assez nombreux ou d'un minimum d'instrumentation. De nuit, elle était donnée de façon très approximative par la position des ourses.

Cette orientation étant primitivement celle de la sphère céleste, on ne s'étonnera pas de la rencontrer dans les cartes à zones. Même lorsqu'elles sont des cartes de la terre qui mentionnent les parties habitables, restent en grande part des cartes des cercles célestes⁶⁵. C'est de

⁶⁵Cartes à zones orientées au Nord: *Gromatici*, figg. 161 et 162, p. 187 sq. (Lachm.). *Infra*, pl. XXIX.2 sq. Cf. aussi XXIII, 1/2.

fait, sans aucun doute, comme en témoigne Ptolémée⁶⁶, dans un souci d'homogénéité que les géographes grecs également mathématiciens et astronomes, ont orienté leurs cartes à l'image des sphères célestes. Eratosthène, Strabon, Ptolémée et Cosmas Indicopleustès⁶⁷ ne manquent pas à cet usage. Pour les savants grecs, c'était en effet du ciel que venait la connaissance de la terre. Du ciel venait le calcul des latitudes et, corollairement, de la longueur du méridien terrestre⁶⁸. Du ciel encore, on espérait un jour pouvoir tirer, par observation simultanée, en temps réel, à partir de plusieurs points, des éclipses de lune, des informations sur les longitudes⁶⁹. Du ciel enfin, les cercles fondamentaux, tropiques, équateur, cercles polaires, étaient projetés sur le globe terrestre, qui figurait au centre de la sphère armillaire. Faire partager à la mappemonde l'orientation de la sphère céleste était un moyen de faire progresser la recherche; c'était aussi un instrument de la pédagogie, et à ce titre, Ptolémée tenait à la possibilité d'inscrire sa mappemonde à l'intérieur de la sphère armillaire (pl. III.1). Pour ces deux raisons, le savant alexandrin était fondamentalement attaché à l'orientation au Nord de la carte. Mais l'insistance même qu'il met dans l'affirmation de la nécessité d'une telle orientation invite à s'interroger sur la diffusion réelle de ce système en dehors des cartes liées peu ou prou à l'astronomie grecque.

De fait, les exemples d'une telle orientation sont relativement rares pour les autres types de cartes. Deux schémas du *codex Arcerianus*

⁶⁶ *Géogr.*, VII.6 sq. Cf. *infra*, pl. III.1 sq.. Cf. aussi Macrobe, *Comm. Somn. Scip.*, 2.7.4 sq. et la figure qui l'accompagne; cf. pl. XXXIX.2.

⁶⁷ Berger, *Geschichte*, p. 324 sq.; Miller, *MM*, VI, p. 131; 145; Aujac, *Strabon*, p. 180 sq.; Castagnoli, *art. cit.*, p. 60 sq. Cf. pl. XXXI.1/3; XXXV-XXXVII; CXVIII sq.

⁶⁸ G. Aujac, *Sphérique et sphéropée en Grèce ancienne*, dans *Historia Mathematica*, 3 (1976), p. 441-447.

⁶⁹ A. Stückelberger, *Die geographische Ortsbestimmung und das Problem der Synchronen Zeitmessung*, dans *Sciences et techniques à Rome (= Etudes de Lettres, Janvier-Mars 1986)*, Lausanne, 1986, p. 87-102, que nous ne suivons pas lorsqu'il affirme que ces observations simultanées ont été à la base de la production géographique de Ptolémée.

illustrant le texte d'Hygin gromaticus⁷⁰ sont les seuls où nous l'ayons rencontrée. Elle caractérise aussi la Table de Peutinger, où elle est probablement en partie la conséquence de sa forme étirée. Sans doute est-ce du reste à l'utilisation, par le géographe anonyme de Ravenne⁷¹, d'une carte issue du même archétype qu'il faut attribuer le choix, par cet auteur, pour sa propre mappemonde, d'une orientation qu'avec Kiepert (pl. CXXV sq.), et contre Miller⁷², nous estimerons au Nord plutôt qu'à l'Est.

Enfin, pour rendre compte d'une erreur, très ancienne⁷³, de presque toutes les cartes des manuscrits de Salluste, qui, dans leur état actuel, sont toutes orientées à l'Est, on doit admettre l'orientation primitive au Nord de cet ensemble de cartes de type "T-O". Dans les mappemondes les plus simples, qui ne portent que les noms des trois continents, Europe et Afrique ont été inversées. Dans tous les exemplaires connus des cartes les plus complètes⁷⁴, qui portent une nomenclature de 20 à 30 noms, ce sont les trois noms *Media Parthia Persis*, qui se trouvent indûment placés à l'extrémité occidentale de l'Afrique. A l'évidence, les cartes à trois noms résultent de la simplification d'une carte primitive à trente noms qui, à un moment donné de son histoire, a changé d'orientation. Ce changement a conduit à des erreurs de toponymie plus simples à corriger dans le cas où seuls les trois continents étaient légendés, car la nomenclature reproduisait

⁷⁰Arцерianus A, f° 112, fig. 67 (Thu) = 128 La, et f° 116, fig. 75 (Thu) = 136 La.

⁷¹*Infra*, 3e partie, ch. 3.3.

⁷²*MM*, VI, p. 46 sq. L'image du cadran solaire sur laquelle se fonde le Ravennate (I.4 sq.) pour décrire les régions de la terre dans 24 faisceaux rayonnants à partir de Ravenne désignés chacun du nom d'une des heures du jour et de la nuit interdit de placer, selon nous, la première heure du jour en haut de la carte, où elle n'aurait pas de sens dans le cadre de la métaphore choisie par le cosmographe pour organiser sa description; or cette première heure correspond, avec l'Inde aux confins orientaux du monde, à une carte orientée au Nord - comme la Table de Peutinger, dont le Ravennate a probablement utilisé directement un exemplaire. Sur l'orientation supposée à l'Est de la carte du Ravennate, cf. A. Schweder, *Über die Weltkarte des Kosmographen von Ravenna*, Kiel, 1886, p. 17.

⁷³*MCVA*, p. 67.

⁷⁴dites "type A 3 R"; *ibid.*

un modèle très largement répandu. Pour les mappemondes les plus complètes, les toponymes concernés, moins familiers aux copistes, n'ont pas bougé, et se sont donc retrouvés dans une position incongrue. Or, le seul moyen d'expliquer une telle aberration est de faire tourner la mappemonde qui nous est parvenue d'un quart de tour à droite sans toucher à la place des trois noms incriminés pour leur redonner la place qu'ils devraient normalement occuper. On obtient alors une mappemonde originale orientée au Nord. Il nous faut donc supposer qu'à une date comprise entre le Haut Empire, période traditionnellement assignée à l'insertion de la carte primitive dans un manuscrit de Salluste, et le X^e s., date des plus anciens manuscrits cartographiés qui nous soient parvenus de cet auteur⁷⁵, on a changé l'orientation de la carte. Il est évidemment possible de penser au triomphe du christianisme, quoique ce groupe de mappemondes soit peu fortement christianisé⁷⁶. Il est plus simplement possible que l'on ait voulu rendre à ces mappemondes T-O l'orientation normalement dévolue aux cartes du même type, comme celles des manuscrits de Lucain, qui ne semblent pas avoir jamais été autrement orientées.

b. L'orientation au Sud.

Cette orientation est généralement celle de la cartographie arabe. Comme pour la cartographie de l'occident médiéval, on est en droit de s'interroger sur le poids éventuel de la tradition gréco-romaine dans le développement d'un tel usage. Dans tous les cas, le dossier reste

⁷⁵Florence, Bibl. Laur., Cod. Amiat. 3 f° 170; Paris, BN, Ms Lat. 5748 (Reg. 5272), f° 30. *MCVA*, 10.1 sq., p. 37.

⁷⁶Lorsqu'au Moyen Age, les mappemondes ont tendu à donner une vision religieuse du monde, il est possible que l'orientation à l'Est soit apparu comme un élément essentiel de la vision chrétienne du monde, mais le phénomène semblerait bien précoce, car c'est en principe au XIII^e s. seulement que les principes de la vision chrétienne du monde se codifient véritablement en cartographie.

relativement maigre, beaucoup plus maigre en tout cas que celui - contestable - qu'a présenté Castagnoli: une figure seulement⁷⁷ est orientée au Sud dans l'ensemble des illustrations du *Corpus Agrimensorum* .

Les autres attestations ne sont pas légion: on la rencontre également dans une carte schématique de la Sicile⁷⁸ d'un manuscrit de Polybe du Xe s et dans un des dessins illustrant le commentaire d'Eustathe à la *Périégèse* de Denys⁷⁹, mais on remarque qu'elle a été choisie de façon à placer la plus grande longueur à l'horizontale et un angle droit dans l'angle inférieur gauche. Elle semble donc liée à des préoccupations d'ordre esthétique. Elle est encore attestée dans une carte attribuée à tort⁸⁰ à l'érudit grec du IV^e s. avant notre ère Ephore par Cosmas Indicopleustès, qui l'a certainement empruntée à l'une de ses sources (pl. XXXI2).

La *Notitia Dignitatum* a des cartes généralement orientées au sud, par exemple les cartes de Bretagne⁸¹ ou celle du *dux Thebaïdos*⁸², mais d'une part cette orientation n'a rien de systématique⁸³, et d'autre part l'auteur de ces cartes ne semblait pas très au fait des usages de la cartographie: la carte illustrant le *dux Mesopotamiæ*⁸⁴, par exemple, est orientée soit à l'Est, soit au Nord, selon l'orientation que l'on confère à la Mésopotamie, le témoignage des géographes anciens s'accordant peu sur ce point. Et à l'intérieur d'un même ensemble régional, les orientations

⁷⁷ fig. 73 (Thu.), A. 116, P. 84r (= fg. 134 Lachm.). *Infra*, pl. LXXXXVIII.3. Noter (pl. LXXXXVIII.1) un remords du copiste, qui a substitué à l'orientation au Sud une orientation à l'Est.

⁷⁸ Vat. gr. 124, f° 30 v, ad I.42. 1-6; cf. sur ce point le commentaire de P. Pédech dans son édition du passage (CUF, t. 1) p. 76, n. 1.

⁷⁹ Miller, *MM*, VI, p. 98; *GGM*, II p. 247; *infra*, pl. XLIV.3.

⁸⁰ Cf. F. Prontera, *La carte dans les textes géographiques, problèmes de théorie et d'interprétation*, à paraître dans C. Jacob (éd.), *Table ronde sur la cartographie antique*. (Compte-rendu d'O. Dilke dans *JRA*, 1 (1989), p. 91). Cf. *supra*, p. 230.

⁸¹ Cf. Pl. XXXIX.1 sq.

⁸² Cf. Pl. XL.3.

⁸³ Cf. R. Price, *The Limes of Lower Egypt*, dans R. Goddburn et P. Bartholomew (éd.), *Aspects of the Notitia Dignitatum*, (BAR, Int. Ser., 15), Oxford, 1976, p. 143-154.

⁸⁴ Cf. pl. XL.1.

varient: si la vignette du *Dux Thebaïdos*, illustrant le Haut-Nil, est orientée au Sud, tel n'est pas le cas de celle du *Comes limitis Ægypti* (pl. XL.4), qui représente le cours inférieur du fleuve.

L'anémoscope de Pesaro⁸⁵ (pl. LXVII.4), ou "anémoscope Boscovitch" a lui aussi le Sud en haut, précisément là où l'on peut lire *infra terram* ... C'est dire les limites de l'utilisation de la terminologie pour déterminer l'orientation des cartes anciennes! On se souvient que ce disque de marbre, réalisé vers 200 de notre ère par un certain Eutropius, n'a conservé que sa partie de pierre; sur sa surface ont été dessinées 6 zones (la zone torride est coupée par l'équateur, qui la divise en deux moitiés égales) et un schéma de la rose des vents voisin de celui d'Aristote (*supra*, fig. 3). Sur la tranche figurent les noms de 12 vents, si bien que ce disque est à la fois une carte à zones et une rose des vents. Aux limites de chacun, un trou oblique devait accueillir une tige de bronze qui s'élevait au-dessus et à l'extérieur du disque. Au centre un orifice de 7 cm de diamètre devait recevoir un bâton au sommet duquel on suppose l'existence d'un penon; il aurait donc servi à reconnaître le vent qui soufflait. 7 cm de diamètre représentent une section bien imposante pour un penon, et conviendraient mieux à un manche de pioche qu'à un support de penon. En toute hypothèse, et faute d'une reconstitution sérieuse de cet objet, on peut supposer avec O. Dilke qu'il était orienté pour la route au Sud de Rome: il a en effet été découvert à l'extérieur de la *Porta Capena*, au départ de la *via Appia*. Y servait-il de table d'orientation pour le voyageur? Ce n'est pas impossible. Dans l'immédiat, nous ne pouvons que prendre acte de cette orientation et être enclin à la mettre en parallèle avec celle que suivaient les voyageurs qui quittaient la capitale pour le Sud de l'Italie, ou encore avec le fait que le Sud est la seule orientation solaire valable tout au long

⁸⁵Cf. Dilke, *Greek and Roman Maps*, p. 110 sq. Cf. *supra*, p. 239.

de l'année; en utilisant la tige centrale comme un *gnomon*, il était possible d'orienter parfaitement, toute l'année cette rose des vents, ce qui eût été plus difficile avec un autre point cardinal.

Le Sud occupe également le haut d'une carte contenue dans un manuscrit de Bède cité par Castagnoli⁸⁶, mais relativement isolé à tous points de vue dans la cartographie médiévale. On ne peut guère en effet citer en parallèle que des cartes islandaises du XIV^e s.⁸⁷, et pourrait également se dégager d'un passage de Pline cité par le savant italien⁸⁸, mais la formulation utilisée par Pline "à gauche de celle-ci (l'Adiabène)" suppose une orientation propre à l'Adiabène, et toute relative. Il s'agit, selon toute probabilité, encore ici de l'une des nombreuses formules propres aux géographes anciens, qui considèrent parfois les régions comme des corps vivants: ils ont un front, un côté gauche, un côté droit. Il faudrait donc savoir où Pline situait le front de l'Adiabène pour saisir parfaitement l'articulation des deux régions entre elles. L'utilisation du passage invite donc à la prudence.

⁸⁶ *Art. cit.*, p. 67, fig. 3 = *MCVA*, 6.1, p. 36 et pl. VII. Cette carte, dont Castagnoli ne donne pas la localisation se trouve dans un manuscrit conservé à Munich, Bayer. Staatsbibl., Clm. 210, f° 132 v, et sa rédaction remonte au IX^e s. Un grand nombre des cartes médiévales orientées au Sud proviennent de la tradition arabe, comme, par exemple, la carte d'Asaph le Juif, cf. Miller, *MM*, III, p. 150.

⁸⁷ *MCVA*, 50.9 (Copenhague, Kungl. Bibl., Gl. Kgl. Saml., Cod. 1812-4° ff. 5v-6); 50.10 (Copenhague, Univ. Bibl., Cod. A.M. 736-1-4°, f°2 = Miller, *MM*, III, p. 125 et fig. 62). On hésite sur la datation de ces deux cartes, entre la fin du XIII^e s. et le XIV^e s. L'orientation au Sud est assez fréquente dans les cartes islandaises (pl. XXX.2/3).

⁸⁸ p. 66, *HN*, VI. 28: *Ab laeva eius (sc. Adiabena) regio Media est*. Nous excluons en revanche Mela, II. 58 sq. Les expressions *in altum* et *media*, faisant référence respectivement aux Alpes et à l'Apennin, renvoient sans aucun doute moins au haut et au milieu d'une carte qu'à l'altitudes des lieux concernés. Quant à la mention (§ 59) selon laquelle les Vénètes se situent dans la moitié gauche de l'Italie (*sinistra parte*), elle ne renvoie ni à une orientation au Sud comme le voulait Castagnoli, *loc. cit.*, ni à l'orientation à l'est défendue par Miller, *MM*, VI, p. 104; comme l'a bien remarqué P. Parroni, *Pomponii Mela "de Chorographia" libri tres*, Rome, 1984, p. 321, il ne s'agit pas d'une description orientée dans l'absolu, mais d'une information relative au sens du périple imaginaire de Pomponius Mela. On écarte également Pline *HN*, III.43: la description de Pline s'oriente en effet par rapport aux images de la feuille de chêne et du bouclier d'Amazone.

Il faut pratiquement arriver à l'étude de la *Forma Urbis* pour trouver un dossier solide en faveur de l'orientation au Sud, que beaucoup considèrent comme le système en vigueur dans les plans de ville, au moins à Rome. Récemment, E. Rodríguez-Almeida a émis l'hypothèse que, déjà, il existait à l'époque républicaine un plan de la Ville orienté au Sud⁸⁹. On admet en général cette orientation pour le plan de marbre sévérien dont les fragments sont parvenus jusqu'à nous. Castagnoli a ajouté à ce témoignage important deux exemples pour accréditer la thèse selon laquelle les plans de villes avaient ordinairement le Sud en haut; le premier est tiré de Tac., *Hist.*, III. 82, qui situe les Jardins de Salluste dans "la partie gauche de la Ville" (mais, de l'aveu même du savant italien, cette orientation s'accorde aussi bien avec une orientation au Sud qu'avec une orientation à l'Est⁹⁰). Enfin, l'ordre des régions augustéennes, qui suit en général une progression régulière dans le sens inverse des aiguilles d'une montre à partir du Sud Est de la ville (*Porta Capena*) et l'ordre de répartition des tribus entérineraient l'orientation au Sud.

Ces trois points appellent plusieurs remarques, dont plusieurs ont déjà été formulées par O.A.W. Dilke⁹¹, et qui nous invitent à la prudence.

Tout d'abord, la découverte *via Anicia* d'un fragment d'un autre plan de la Ville ou d'une partie de celle-ci, pourrait remettre en cause le monopole de ce type d'orientation⁹². A s'en tenir à la *Forma Urbis*, on

⁸⁹ *Un frammento di una nuova pianta marmorea di Roma*, dans *JRA*, 1 (1988), p. 128, reprenant les conclusions d'une contribution intitulée *La Forma Urbis Romæ, da Varrone ai Cataloghi costantiniani*, à paraître dans Table-Ronde sur la cartographie ancienne, Paris, 1987 (compte rendu d'O. Dilke dans *JRA* 1 [1988], p. 92). *Infra*, pl. LXIX.1.

⁹⁰ *Art. cit.*, p. 64.

⁹¹ *GRM*, p. 105.

⁹² E. Rodríguez-Almeida, *art. cit.* (1988), p. 128 conteste que ce fragment soit orienté au Nord, puisque les marges originales de la plaque font défaut. Néanmoins, si l'on compare (pl. LXXVI.2) le système d'orientation de la *Forma Urbis* sévérienne et celui qui se dégage des caractères du fragment de la *via Anicia*, on constate qu'ils sont pratiquement opposés, en sorte que même si l'on attribue l'orientation des légendes du fragment de *via Anicia* à celle des bâtiments qu'elles désignent, et non à

constate d'autre part que seule une vision très simplificatrice peut réduire son orientation au Sud; car elle est plutôt orientée au Sud Est, en moyenne à 43° à l'Est du Sud vrai, avec des variations de 36° à 50° du Sud (cf. pl. CXXIII). Mais jamais elle n'est réellement orientée au Sud. Faudrait-il alors penser que les plans de Rome étaient normalement orientés au Sud-Est, puisqu'aussi bien la numérotation des régions augustéennes ne commence pas au Sud, mais également au Sud-Est et qu'une telle orientation s'accorde bien avec le témoignage de Tacite?

O. Dilke a avancé une solution assez séduisante en proposant de voir dans le choix effectué par l'auteur de cette carte non l'effet de la conformation aux pratiques en usage pour la cartographie à plus petite échelle, mais une solution particulière apportée au problème de la présentation monumentale de cette carte. Il faudrait ainsi envisager un dispositif comparable à celui qu'a restitué F. Salviat pour les cadastres d'Orange⁹³. Les trois cadastres, reproduits selon le même procédé que la *Forma Urbis* (un plan de marbre monumental), ont pu représenter les territoires des trois colonies de la vallée du Rhône: Vienne, Orange et Arles; chacun de ces cadastres possède une orientation propre. Mais si l'on restitue, comme c'est vraisemblable, une composition en fer à cheval de trois panneaux portant chacun la carte du territoire d'une des cités en question, on remarque que l'orientation retenue pour chacune des cartes, loin d'obéir à une règle préétablie valable pour les documents du même type, se conforme seulement à l'orientation du plan des murs sur lesquels

l'orientation générale du plan (comme c'est souvent le cas de la forme sévérienne), force est de convenir que, si l'orientation au Nord n'est pas garantie, l'orientation au Sud de ce plan est formellement à exclure: les légendes de ce fragment auraient été presque exactement à l'envers, ce qui eût été dépourvu de sens, alors qu'il aurait suffi d'inverser le sens des lettres, tout en conservant le même alignement pour obtenir une lecture aisée dans le contexte d'un plan orienté au Sud.

⁹³ *Orientation, extension et chronologie des plans cadastraux d'Orange*, dans *RAN*, 10 (1977), p. 107-118; id., *Quinte-Curce, les Insulæ Furinæ, la fossa Augusta et la localisation du cadastre C d'Orange*, dans *RAN*, 19 (1986), p. 101-116.

s'inscrivait chaque carte: le mur Nord recevait une carte orientée le Nord en haut, le mur Sud une carte orientée le Sud en haut, le mur Ouest enfin une carte orientée l'Ouest en haut (pl. CXVII.2). La disposition matérielle de la carte était ainsi conforme à son orientation naturelle, et la personne qui regardait la carte avait devant elle, partageant une même orientation, le territoire cartographié et son double cartographique.

La *Forma Urbis*, à l'instar des cadastres d'Orange, aurait donc fort bien pu subordonner son orientation à celle de son support. Ainsi s'expliquerait l'orientation bâtarde de ce document, dès lors sans signification pour la question de l'orientation des cartes romaines en général et des plans de ville en particulier, dans la mesure où elle ne reflète que l'orientation de son support.

Que dire alors du texte de Tacite? On ne peut qu'être frappé par le caractère isolé de la formulation de l'historien. Jamais dans l'abondante moisson des textes relatifs à la toponymie de la Ville éternelle nous ne retrouvons pareille expression pour désigner une partie quelconque de la capitale; il ne s'agit donc vraisemblablement pas d'une désignation traditionnelle. On peut alors, avec Dilke, penser que Tacite a en tête le plan de marbre de Rome. Pas celui qui nous est parvenu, certes, puisqu'il est sévérien, mais le plan d'époque flavienne dont on pense qu'il a précédé le plan sévérien qui le remplaça après restauration du bâtiment où il était affiché, détruit par un incendie. Dans ce cas, on est en droit de considérer que Tacite pense à un document orienté comme le plan sévérien et pour les mêmes raisons.

On peut pourtant proposer une autre explication de la formule si singulière en apparence de Tacite. Singulière dans la toponymie connue de la ville, elle ne l'est en effet nullement dans le vocabulaire de la description

chorographique; on pense par exemple à la description de l'Italie par Pomponius Mela:

Interiora eius aliæ aliæque gentes, sinistram partem Carni et Veneti colunt Togatam Galliam; tum Italici populi Picentes, Frentani, Dauni, Apuli, Calabri, Sallentini. Ad dextram sunt ab Alpibus Ligures...

(II.59)

On a vu⁹⁴ que les indications droite et gauche s'entendaient par rapport au sens du périple et par rapport à un vecteur, l'Apennin étant conçu comme s'il était lui-même un voyageur parti des Alpes; la ligne de progression imaginaire, ici une chaîne de montagne, réduite à une ligne droite divise imaginairement l'espace en deux moitiés: une moitié gauche et une moitié droite. Dans le texte de Tacite qui nous intéresse, le voyage n'a rien de fictif, et le mouvement et le déplacement qui conduisent un groupe de Flaviens *in partem sinistram Urbis ad Sallustianos hortos per angusta et lubrica viarum* au terme d'un changement de direction (*flexerant*) ne fut pas, loin s'en faut, une promenade de santé. Le corps de troupes auquel pense Tacite aurait-il pu effectuer un mouvement tournant à gauche en direction des Jardins de Salluste? Oui, et l'on pourra s'aider de la pl. LXXV pour mieux comprendre l'enchaînement des événements. Tacite nous apprend en effet qu'au Pont Milvius, les Flaviens ont divisé leurs effectifs en trois colonnes. L'une d'elles descendit la voie *Salaria* et se retrouva bloquée à la Porte Colline (2); la suite des idées dans le texte (passage de la *Porta Collina* à la *Porta Collina*) peut dans un premier temps laisser supposer que tout le récit qui suit le départ du Pont Milvius a trait à la Porte Colline et que le détachement envoyé en direction des Jardins (1) était issu de la Porte Colline (2), auquel cas l'expression *in partem sinistram* n'a de sens que dans l'absolu. Il n'en est rien, car c'est précisément la

⁹⁴*Supra*, n. 61.

colonne qui attaquait la Porte Colline qui put donner de l'air au détachement tenu en échec devant les Jardins de Salluste par les Vitelliens en prenant ces derniers à revers, ce qui ne fut possible que dans la soirée, après la prise de la porte.

Ce détachement venait donc d'ailleurs. De fait, après la mention des premiers succès devant la Porte Colline, au débouché de la *Via Salaria*, Tacite retourne à la situation générale, avec la mention rapide de la division des Vitelliens en trois colonnes également, et de succès variés généralement à l'avantage des Flaviens, sauf dans un cas, qui justifie le passage qui nous intéresse.

Les troupes qui se sont dirigées vers les Jardins de Salluste ont dû parcourir une certaine distance à travers des rues étroites et glissantes⁹⁵. Il ne s'agit sans doute pas des troupes de la porte Colline, qui se trouvaient au pied des Jardins, mais des troupes qui descendaient la *voie Flaminia* (3), envoyées sans doute en renfort en direction de la *via Salaria* pour assister la colonne qui se trouvait bloquée devant la porte Colline, dont la prise était essentielle au succès de l'opération⁹⁶, et menacée sur son flanc droit par l'abcès de fixation des Jardins de Salluste. Tout nous porte donc à croire que quelque part entre les jardins de Lucullus et la *Porticus Vipsania*, une partie de la colonne de la *via Flaminia* (plutôt que de celle qui suivait le Tibre) s'est déournée "vers la partie gauche de la Ville et les Jardins de Salluste" (4), par rapport à son axe de progression initial, matérialisé par la *via Flaminia*.

Il ne reste plus en faveur de l'orientation au Sud des plans de ville que l'argument de l'ordre de la division en régions de la Ville à partir de la région de la *Porta Capena*. Non seulement un simple coup d'œil à la pl.

⁹⁵ Il s'agit peut-être des rues voisines de l'*Aqua virgo* ou des raidillons du Pincio.

⁹⁶ Elle se situait dans un saillant de l'enceinte de Servius Tullius. D'autre part, les colonnes de la *Flaminia* et du Tibre s'engageaient dans un cul-de-sac qui les menait tout droit au pied des escarpements redoutables du Capitole et du Quirinal.

LXXV nous montre bien que cette progression n'a que peu à voir avec la logique mathématique d'une répartition en fuseaux rayonnants que l'on a parfois proposée⁹⁷, et qu'elle laisse la place aux retours en arrière; mais surtout, on sait que l'on peut tirer de ce type d'arguments des informations entièrement contradictoires. Les difficultés qu'il a engendrées pour l'analyse des opuscules tardifs de la *Divisio orbis terrarum* et de la *Dimensuratio provinciarum*, qui commencent leur description l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, devrait assez mettre en garde contre des méthodes qui n'ont guère permis que d'ajouter quelques titres à la production de certains savants et d'alimenter ou de susciter des haines solides. Laquelle de ces deux descriptions reflétait, dans l'ordre qu'elle avait choisi l'orientation de la carte de référence dont, supposait-on, dépendaient également les deux opuscules? Avec de tels raisonnements, on pourrait démontrer que l'ordre des sphragîdes d'Eratosthène supposait une orientation à l'Est de sa mappemonde!... Admettrions-nous cette argumentation qu'il nous faudrait limiter la portée des conclusions de Castagnoli à la cartographie de la ville de Rome, car des autres plans de villes, nous ignorons à peu près tout.

L'orientation au Sud, sans être totalement dépourvue d'attestations, loin s'en faut, nous semble donc devoir voir sa portée fortement limitée au regard de l'importance que lui ont conférée conjointement F. Castagnoli et E. Greco.

c. L'orientation à l'Ouest.

Elle est assez bien attestée par les sources littéraires, quoique relativement peu fréquente dans les documents cartographiques. On a cru

⁹⁷Cf. pl. LXXVI.1; d'après Lanciani, *Ricerche sulle XIV regioni urbane*, dans *Bull. Comm.*, 18 (1890), p. 115 fig. 9 et V. Gradthausen, *Augustus und seine Zeit*, II.2, Leipzig, 1806 (réimpr. anast., 1964), p. 554.

en reconnaître la trace chez Plutarque, qui semble la mentionner comme habituelle chez les Egyptiens⁹⁸:

Αἰγύπτιοι γὰρ οἴονται τὰ μὲν ἔφα τοῦ κόσμου πρόσωπον εἶναι, τὰ δὲ πρὸς βορρᾶν δεξιά, τὰ δὲ πρὸς νότον ἀριστερά.

(*Isid.*, 32 [363 E]).

"Les Egyptiens pensent en effet que les parties orientales sont le visage, celles qui sont tournées vers Borée le côté droit, vers notos le côté gauche".

Il s'agit donc moins en réalité ici d'une orientation à l'Ouest, qui placerait effectivement le Nord à droite et le Sud à gauche, que du procédé anthropomorphique de description des régions par lequel chaque unité chorographique a une tête, un côté droit et un côté gauche, comme nous avons déjà pu le remarquer à propos d'autres auteurs. Ce passage nous semble ainsi à écarter. A la limite, il pourrait renvoyer à un système d'orientation à l'Est. Si l'on file jusqu'au bout la métaphore, la tête doit en principe désigner le haut, qu'occuperait par conséquent l'Est.

On a parfois traité avec légèreté un passage de Frontin (Thu., 10 sq = La. 27 sq.), qui, s'interrogeant sur l'origine des expressions *sinistra decumani* et *dextra decumani*, attribuait aux Etrusques l'orientation à l'Ouest. Il est pourtant difficile de considérer avec Castagnoli⁹⁹ qu'il s'agit de "spéculation théorique sur la *limitatio* " et d'une "attribution arbitraire aux Etrusques" de cette orientation.

En effet, Frontin n'a nullement inventé cette information, qu'il emprunte à une référence totalement dépourvue d'arrière-pensées gromatiques, puisqu'il s'agit de l'illustre polygraphe Varron¹⁰⁰, lui-même

⁹⁸Castagnoli, *art. cit.*, p. 62.

⁹⁹*art. cit.*, p. 61.

¹⁰⁰Cf. O.A.W Dilke, *Varro and the Origins of Centuriation*, dans *Atti del Congresso Internazionale di Studi Varroniani*, Rieti, 1976, p. 353 - 358; id., *Greek and Roman Maps*, Londres, 1984, p. 18.

géographe à ses heures. D'après Varron, en effet, les devins étrusques divisaient la terre habitée dans son ensemble - et non quelque centuriation - en deux parties, droite au Nord, et gauche au Sud:

Limitum prima origo, sicut Varro descripsit a[d] disciplina[m] Etrusca[m]: quod aruspices orbem terrarum in duas partes diuiserunt; dextram appellauerunt <quæ> Septentrioni subiacere<t>, sinistram quæ a meridiano terra<e> esse<t> <ab oriente ad> occasum.

"L'origine première de la limitation, comme l'écrivit Varron, remonte à la religion étrusque: c'est que les haruspices ont divisé la terre habitée en deux parties: ils ont appelé partie droite celle qui s'étendait sous le Septentrion, et partie gauche celle qui était au midi de la terre, d'orient en occident"

L'origine religieuse de l'orientation que suppose la terminologie des cadastres est plausible, quoiqu'indémontrable dans l'absolu. Mais faut-il penser pour autant que la discipline étrusque, qui a pu être à l'origine de la terminologie cadastrale, a conditionné l'orientation de la cartographie cadastrale, et à plus forte raison de la cartographie en général? Ce l'est beaucoup moins; il semble en effet, à la lecture du texte, que l'orientation indiquée par Frontin ne soit pas une orientation absolue, mais une orientation relative, conçue par rapport à une progression imaginaire d'Est en Ouest. Dans tous les cas, parmi les figures qui illustrent les manuscrits des *Agrimensores*, nous n'avons pas pu trouver une seule carte orientée à l'Ouest. Surtout, l'exemple des cadastres d'Orange, déjà évoqué, montre que l'orientation des cartes cadastrales, qui seule au fond importe dans cette affaire, était soumise à des motivations beaucoup plus contingentes.

Du moins peut-on se fonder sur les textes de Frontin et de Plutarque pour supposer *a contrario* qu'une telle orientation surprenait l'un et l'autre. Si Plutarque avait connu normalement l'Ouest en haut de la carte, sa

digression eût été superflue; de même pour Frontin, avec quelques nuances liées au fait que sa démarche est plus spécifiquement liée à la recherche des origines. Il semble certain qu'à l'époque impériale, cette orientation surprend.

Elle semble donc à première vue assez rare, malgré la mention explicite qu'en font deux scholiastes d'Aratos. Castagnoli semble de fait les considérer comme une bizarrerie tardive. Achilleus l'attribuait à Homère¹⁰¹, ou aux Pythagoriciens¹⁰². Mais plusieurs scholiastes¹⁰³ s'accordent à la réserver à des cartes décrivant les sphères célestes; or elle y est en principe aberrante, puisque l'on y attend normalement le Nord. Macrobe¹⁰⁴ distingue deux hémisphères célestes, d'un côté la moitié d'hiver, c'est-à-dire l'hémisphère Sud, où se trouve le tropique du Capricorne, de l'autre la moitié d'été, au Nord; or il situe la première à gauche et la seconde à droite, ce qui suppose que l'Ouest occupait le haut de la carte. On retrouve du reste cette orientation précisément dans une carte à zones d'un manuscrit d'Isidore de Séville du XIII^e s.¹⁰⁵. S'agit-il, comme semblait le penser Castagnoli d'une simple fantaisie du Bas-empire, ou faut-il accorder plus de crédit et d'attention à ce système d'orientation?

Si on lit entièrement la note où F. Boll¹⁰⁶ présente et commente assez en détail ces textes de commentaire à Aratos, on voit que celle-ci lui a été inspirée par Manilius¹⁰⁷ chez lequel il reconnaissait la trace certaine de cette orientation. Nous faisons alors un bond de plusieurs siècles pour nous

¹⁰¹*Isag. exc.* 28, p. 62 Maas; Homère, cf. II., XII. 239 sq., distinguait bien une droite et une gauche du ciel qui correspondaient respectivement au Nord et au Sud.

¹⁰²*Ibid.* Sur l'absurdité de cette assertion, F. Boll, *Sphæra*, Leipzig, 1903, p. 384, n.; J. Soubiran, *Vitruve, livre IX*, Paris, CUF, 1969, p. 144, admet néanmoins le rôle des pythagoriciens dans la diffusion de cette théorie.

¹⁰³par ex. 69, p. 352 Maas; Achilleus, c. 37, p. 72.13 Maas.

¹⁰⁴*Sat.*, I.21.18.

¹⁰⁵*MCVA* 26.11 et pl. IV: Leyde, Univ. B., Cod. E Leg. Periz. F° 2; cf. fig. \$.

¹⁰⁶F. Boll, *Sphæra*, Leipzig, 1903, p. 383 sq., n. 1.

¹⁰⁷III.184 sq.

retrouver au premier siècle de notre ère. On peut encore invoquer deux textes d'illustre signature, grâce auxquels nous pouvons remonter plus haut encore dans le temps, en pleine époque augustéenne: nous voulons parler d'un passage des *Géorgiques* et d'un autre tiré des *Métamorphoses* d'Ovide. Voici les mots de Virgile:

*Quinque tenent Cæli zonæ: quarum una corusco
semper sole rubens et torrida semper ab igni;
quam circum extremæ dextra læuaque trahuntur
cærulæque glacie concretæ atque imbribus atris;
has inter mediamque duæ mortalibus ægris
munere concessæ diuom, et uia secta per ambas,
obliquos qua se signorum uerteret ordo*

(*Géorg.*, I. 33 sq.)

"Cinq zones se partagent le ciel: l'une que le soleil toujours étincelant fait rougeoyer, et que toujours il brûle de ses feux; de part et d'autre de celle-ci, deux zones s'étendent aux extrémités, à droite et à gauche, noires, toutes raides de glace sous de sombres pluies; entre ces deux zones et la première, deux autres ont été concédées aux pauvres mortels par un don des dieux: toutes deux devaient être traversées obliquement par le cortège des signes..."

Ovide décrit la répartition des zones dans des termes assez comparables:

*Vtque duæ dextra cælum totidemque sinistra
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis,
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura dei totidemque plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu;
Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locauit
Temperiemque dedit mixta cum frigore flamma.*

(*Mét.*, I.45 sq.)

"Deux zones coupent le ciel à droite, et autant à gauche; il en est une cinquième plus chaude qu'elles. La masse comprise à l'intérieur du ciel fut soumise à la même division par les soins du dieu, et il y a sur la terre autant de régions. Celle du milieu est rendue inhabitable par la chaleur; une neige épaisse en couvre deux; entre elles il en plaça encore deux et lui donna un climat tempéré en mélangeant le feu et le froid".

En l'absence de tout élément susceptible de rendre compte des mots "droite" et "gauche", il faut supposer ici la référence à des petits schémas, dont l'utilisation semble transparaître dans la terminologie¹⁰⁸. Les informations que nous donnent Ovide et Virgile sont en elles-mêmes insuffisantes pour nous permettre de trancher entre l'orientation à l'Est et l'orientation à l'Ouest: l'orientation à l'Est est en effet bien attestée pour les cartes inspirées de Macrobe dans la cartographie médiévale¹⁰⁹, mais elle est sans doute un effet de la systématisation de cette orientation au Moyen Age.

Il existe en effet d'autres attestations, aussi, voire plus, anciennes que celles que nous venons de mentionner, puisque Vitruve s'y réfère¹¹⁰ et que les doxographes grecs attribuaient cet usage à Pythagoras, Platon et Aristote¹¹¹; en réalité, Aristote (*Cæl.*, 285 b) condamnait déjà cet usage.

Ainsi, si l'on songe que l'ensemble des passages que nous venons d'examiner mentionne des cartes d'un type cohérent, et non n'importe quelle carte, il semble raisonnable de penser que nous sommes en présence d'un système d'orientation partagé par un grand nombre de cartes à zones

¹⁰⁸Cf. *supra*, p. 258 sq.

¹⁰⁹Cf. Miller, *MM*, III, p. 122 sq.; *infra*, pl. XXIV.1; XXV.1 sq.; XXVIII.2; XXIX.1.

¹¹⁰IX.4.1: *Nunc de ceteris sideribus quæ sunt dextra ac sinistra zonam signorum, meridiana septentrionalique parte mundi, stellis disposita figurataque dicam.* "Ja vais maintenant parler des autres constellations qui, à droite et à gauche du Zodiaque, présentent la disposition et la configuration de leurs étoiles dans les parties méridionale et septentrionale de l'univers" (trad. J. Soubiran). Cf. aussi IX.4.6.

¹¹¹cf. Diels, *Doxogr. gr.*, p. 339: Πυθαγόρας, Πλάτων, Ἀριστοτέλης δεξιὰ τοῦ κόσμου τὰ ἀνατολικὰ μέρη, ἀφ' ὧν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως ἀριστέρᾳ δὲ τὰ δυτικὰ.

depuis l'époque grecque jusqu'au Bas-Empire romain, et dont on trouvera encore des traces au Moyen Age.

Il nous faut donc admettre que, pour les cartes à zones, l'orientation à l'Ouest a été au moins aussi répandue que l'orientation au Nord. Cette dernière était pourtant la plus naturelle pour des documents qui décrivaient simultanément les grands cercles de la sphère céleste, leur projection sur la terre et la répartition des parties habitables et inhabitables de l'œcumène, et qui auraient dû normalement partager l'orientation habituelle de la sphère céleste. On est donc en droit de s'interroger sur les raisons d'un tel choix.

Quoique contraire à l'orientation habituelle de la sphère, ce système pouvait être empiriquement et pédagogiquement le plus efficace; en effet, on laissait de côté une orientation abstraite au Nord au profit d'une ligne matérialisée sur la sphère, soit par le zodiaque, soit par l'équateur: le cours du soleil, qui se levait à l'Est pour se coucher à l'Ouest, ou l'Océan intertropical. On retrouve ainsi, l'habitude de décrire les orientations par rapport à un itinéraire imaginaire. Ce système semble avoir été fort répandu, puisqu'il était d'usage dans la tradition scolaire de décrire le système céleste par rapport à la droite et à la gauche du ciel¹¹².

Théoriquement, ce système d'orientation ne peut toutefois se justifier, et les scolastes d'Aratos n'ont trouvé d'autre excuse que de le rattacher à des ancêtres glorieux qui suffisaient à laver les tenants de ce système d'orientation de l'accusation d'ignorance: Homère, père de toute science¹¹³. Comme si ce gage absolu de vérité ne suffisait pas, Achilleus a probablement forgé de toutes pièces le mythe de la paternité

¹¹²Cf. Weinhold, *Die Astronomie in der antiken Schule*, diss. Munich, 1912, p. 56-59; J. Fontaine, *Isidore*, p. 471 et n. 4.

¹¹³G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1964, p. 19 sq. Pour Eratosthène, comme pour Cratès de Mallos ou pour Strabon, dans les deux premiers livres de sa *Géographie*, tout ce qui vient d'Homère est infaillible et marqué du sceau incontestable de la vérité.

pythagoricienne de ce système. Ce faisant, il le liait inextricablement à la naissance de la pensée scientifique et procurait à cette orientation, à défaut d'une justification théorique, une sacralisation au moins aussi efficace, mais insuffisante pour convaincre les esprits cartésiens que nous sommes devenus.

Probus¹¹⁴, le seul des commentateurs du passage virgilien à juger bon de commenter ce point d'orientation, fuyait du problème au moyen d'une pirouette rhétorique en utilisant la conception de ceux-là mêmes qui orientaient ces cartes au Nord:

Nam quidam orbem terrarum descripserunt in formam litteræ Q et in lineamentis quæ per circuitum ambiunt litteram, formam referunt Oceani, quem recte ζωστήρα τοῦ κόσμου dixerunt, et Cyrillus, cum ait: Ὠκεανός, ᾧ πᾶσα περίρρυτος ἐνδέδεται χθών. In media autem parte linea quæ deducitur, Atlanticum Oceanum fertur transmittere, quod mare traditur subiectum plagæ æquinoctiali et sic diuisas esse duas partes orbis, quarum nos habitemus eam quæ sit ab oriente dexterior.

"Certains ont en effet donné à la terre la forme de la lettre grecque Thêta; dans la ligne circulaire qui entoure la lettre, il reconnaissent la forme de l'Océan que l'on a pu qualifier à bon droit de «ceinture de l'univers», comme Cyrille, lorsqu'il dit: «l'Océan qui, coulant tout autour de la terre, l'enserme de ses liens». L'Océan Atlantique est supposé traverser en suivant la ligne tracée au milieu de cette forme: cette mer est, dit-on, située sous la zone équatoriale; on obtient ainsi la division du monde en deux parties, dont une que nous habitons, et qui est la plus à droite en partant de l'Orient".

¹¹⁴In *Verg. Georg.*, I. 233 sq. (H. Hagen, *Appendix Serviana*, Leipzig, Teubner, 1902, p. 363); les gloses de Magnus (*ibid.*, p. 503), D. 152 commentent *Dextra laeuaque: utraque ex parte; ex omni parte.*

Comme Frontin, donc, après avoir fait allusion aux doctrines de Cratès de Mallos, Probus justifie le vocabulaire de Virgile par rapport à une ligne vectorisée, par rapport au trajet imaginaire d'un voyageur qui naviguerait, depuis l'Orient sur l'Océan intertropical.

En tout état de cause, nous pouvons formuler plusieurs hypothèses: ou bien nous sommes en présence d'un système propre aux mappemondes à zones, et son origine est entièrement empirique et circonstancielle, ou bien il s'agit d'une orientation bien attestée par ailleurs, soit par analogie avec ces cartes à zones, soit qu'elle y ait été transférée par conformation à un usage courant par ailleurs, d'orienter par rapport au cours du soleil.

De fait, on peut avancer quelques parallèles qui suggèrent une relative diffusion des cartes orientées à l'Ouest. La plus ancienne carte d'un manuscrit d'Isidore de Séville est le ms *Vaticanus Latinus* 6018 (pl. XII); or cette carte se singularise par son orientation à l'Ouest, alors que sa nomenclature est déjà fortement christianisée et que les Pères de l'Église orientent assez régulièrement leur représentation à l'Est. Comme pour les cartes de Cosmas, qui entreprennent de donner une vision chrétienne du monde, sans doute faut-il voir là le signe de la fidélité de l'auteur de cette carte à des modèles anciens. Y. Janvier¹¹⁵ a même pu reconnaître le poids de ce système d'orientation chez Orose et chez Pomponius Mela; sans doute est-il trop réducteur de considérer cette situation comme le simple fruit de l'héritage de l'écrivain du Haut-Empire. Sans doute faut-il plutôt y voir la trace, chez les deux auteurs, d'un système d'orientation fort répandu.

C'est en effet encore celui qu'avait déjà reconnu, avec raison, R. Uhdén¹¹⁶ dans la carte du pseudo-"bouclier de Doura-Europos" (pl. XLVII sq.), et que confirment pleinement les nouvelles lectures qui ont été faites

¹¹⁵ *La géographie d'Orose*, Paris, 1984, p. 162, citant Mela, I. 81.

¹¹⁶ *Bemerkungen zur Kartenfragment von Dura Europos*, dans *Hermes*, 67 (1932), p. 117-125; cf. *supra*, p. 274 sq.

de sa nomenclature¹¹⁷. S'il s'agit bien, comme nous le pensons, d'un périple du Pont-Euxin, cette carte peut-être liée à des contraintes d'ordre graphique, à savoir la présence du plus grand nombre de toponymes sur la rive méridionale, la plus connue, de la Mer Noire, d'où la nécessité de représenter verticalement cette rive pour pouvoir aligner verticalement le plus grand nombre de toponymes. En tout état de cause, si l'on songe que la forme du Pont est circulaire et que les écarts entre les toponymes, sur la carte, ne reproduisent en rien les écarts réels, la nécessité d'une telle orientation apparaît peu marquée: elle ne privilégie aucun lieu particulier; aussi reflète-t-elle probablement, soit un système d'orientation en usage jusque dans la moitié orientale de l'empire, soit une contrainte liée à la forme rectangulaire d'une carte où devait figurer, outre la mer d'Azov, l'Hellespont, et qui était aussi celle du parchemin sur lequel elle était peinte.

Il est difficile de trancher entre ces deux interprétations, mais on ne peut qu'être frappé, dans tous les cas, par l'incompréhension dans laquelle ce système d'orientation place des personnes dont l'aire culturelle et chronologique est la même que celle des documents où il est le mieux attesté. Simultanément, on a le sentiment d'obtenir la preuve et la négation de sa diffusion. Peut-être est-ce lié au fait qu'il était simplement lié à un usage scolaire.

d. Orientation à l'Est.

Avec le problème de l'orientation à l'Est des cartes anciennes, nous abordons le dossier le plus controversé de notre étude. Deux écoles s'affrontent en effet sur ce point. La première, incarnée par K. Miller,

¹¹⁷P. Arnaud, *Observations sur l'original du fragment de carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos*, dans *RÉA*, 90 (1988), p. 151-161; id., *Une deuxième lecture du "bouclier de Doura-Europos"*, dans *CRAI* (Avril- Juin 1989), p. 373 - 389.

reconnaît dans la tradition médiévale la stricte copie d'originaux anciens, d'époque romaine; pour ses tenants, la *römische Weltkarte* était orientée à l'Est, et la diffusion de cette orientation au Moyen Age n'était que la conséquence de celle qu'elle avait connue dans les originaux copiés par les hommes du Moyen Age. Il ne fait nul doute aujourd'hui que cette conception réductrice doit être au moins fortement nuancée, et que la copie de documents, à quelque époque que ce fût, ne se réduisait pas à un acte de pure servilité.

Pour nombre d'autres au contraire, dont Castagnoli, cette orientation est le fruit exclusif du triomphe du christianisme. Elle est en effet liée de près au groupe des cartes T-O dans lesquelles on a reconnu une symbolique chrétienne¹¹⁸ On y a d'autre part vu le fruit de l'intention consciente de privilégier celui des quatre points cardinaux qui, dans la doctrine des Pères, portait l'emplacement du Paradis, lieu normalement cartographié au Moyen Age et situé à l'extrémité orientale du monde habité. Orienter la carte à l'Est aurait donc permis de placer au centre et au sommet de la carte les deux lieux vers lesquels devaient tendre les actions et les pensées des Chrétiens.

Cette disposition générale apparaît en effet caractéristique de l'ensemble de la cartographie médiévale à partir du XIII^e s.¹¹⁹ Très tôt, les cartes des manuscrits du *Commentaire sur l'Apocalypse de St Jean* du moine asturien Beatus de Liebana¹²⁰, dont le plus ancien date du X^e s.,

¹¹⁸J.-T. Lamman, *The Religious Symbolism of the T in the T-O maps*, dans *Cartographica*, 18 (1981), p. 18-22. Nous avons récemment essayé de montrer que, si cette signification chrétienne a bien existé à titre symbolique, elle se greffe sur des schémas préexistants auxquels on n'accordait pas foi, cf. P. Arnaud, *Plurima Orbis Imago. Lecture conventionnelles des cartes au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 33-52.

¹¹⁹P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 561 sq.

¹²⁰Miller, *MM*, I, *passim*; G. Menéndez-Pidal, *Mozarabes y asturianos en la cultura de la Edad Media* dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 134 (1954), p. 137-291, et surtout p. 235 sq.; cf. *infra*, pl. XI.

situent à l'extrémité orientale du monde le Paradis, illustré de larges vignettes, et, au centre du monde, Jérusalem, le tout dans des cartes orientées à l'Est. L'ensemble de l'œuvre fut rédigé entre 776 et 786, mais le prologue du livre II, au chapitre 4 duquel on trouve cette mappemonde, est en général considéré aujourd'hui comme une interpolation du IX^e s. La tradition cartographique se divise pour sa part en deux groupes, le premier, attesté par la carte de Saint-Sever, remonterait à une grande mappemonde, probablement de tradition isidorienne, du VIII^e ou du IX^e s., le second, issu de l'exemplaire de Burgo de Osma, se développe à partir du X^e s. et semble étroitement lié à des productions mozarabes¹²¹. Quoi qu'il en soit, nous trouvons des traces fort anciennes de la disposition qui nous intéresse dans l'œuvre de Beatus, puisque douze des quatorze cartes spécifiques de Beatus parvenues jusqu'à nous sont antérieures au XIII^e s.

Les manuscrits de Beatus ne sont bien entendu pas les seuls à témoigner d'une évolution qui trouvera son aboutissement au XIII^e s., mais dont la progression peut se suivre sans difficulté dans les siècles qui précèdent¹²². Et à lire les géographes chrétiens du Bas-Empire, on a bien l'impression que l'orientation à l'Est domine effectivement chez eux. Une remarque d'Orose (I.2.2), parmi d'autres, nous oriente vers cette piste:

*Asia, tribus partibus oceano circumcincta per totam
transuersi plagam orientis extenditur.*

"l'Asie, entourée aux trois-quarts par l'Océan, s'étend transversalement et couvre tout l'Orient".

¹²¹MCVA, p. 40 sq. et p. 77-82; Menéndez-Pidal, *art. cit.*

¹²²Le Paradis est déjà représenté sur le ms. Vat. Lat. 6018 (pl. XII) au VIII^e s., mais il n'occupe pas l'Est vrai. A la même époque, la mappemonde d'Albi, orientée à l'Est, connaît bien les fleuves paradisiaques, mais ne figure pas le Paradis. Au XI^e s., la *Cottoniana* (pl. XIII) ne le représente pas plus que ne le fait la mappemonde de Munich (CIm. 10058, f^o 154v, cf. pl. XV). Il apparaît en revanche dans le psautier de Londres (pl. XVI), qui dérive du même archétype, au milieu du XIII^e s., et dans la carte de Henri de Mayence (pl. XVII).

L'idée que l'Asie, qui se trouve correspondre, comme dans les mappemondes T-O¹²³, avec la moitié orientale du monde, est "transversale" impose de placer l'Est ou l'Ouest en haut de la carte. C'est selon toute vraisemblance en faveur de l'Est qu'il faut trancher. Y. Janvier¹²⁴ a en effet bien montré que l'orientation à l'Est domine largement, sans être le seul système de repérage en usage chez cet auteur, l'œuvre géographique d'Orose. Il en a donné deux interprétations possibles: la première est le caractère chrétien de son entreprise, la seconde le passage du *volumen* au *codex*, qui aurait entraîné une véritable révolution dans le sens de la lecture et dans les repérages spatiaux du lecteur et de l'écrivain par rapport au support de l'écrit. Dans les deux cas, c'est postuler explicitement¹²⁵ l'adoption par Orose et par les autres auteurs chrétiens, d'un parti-pris "révolutionnaire" dans le choix d'un tel système d'orientation, en opposant les descriptions anciennes d'Artémidore, Strabon, Mela, Pline et Ptolémée, dont les descriptions avaient l'Ouest pour point de départ, aux opuscules tardifs: Julius Honorius, la *Dimensuratio Provinciarum*, l'*Expositio totius mundi et gentium*, qui tous font partir leur description de l'Est.

Un document cartographique illustre de l'époque chrétienne nous est fourni par la mosaïque cartographique de l'église de Madaba, en Cisjordanie. Par son emplacement dans un lieu de culte, par son rôle dans la liturgie, par la place centrale de Jérusalem dans la composition, par le choix des commanditaires de la carte d'en limiter l'extension aux lieux bibliques, il manifeste bien la christianisation de la cartographie; or il se trouve lui aussi orienté à l'Est. Est-ce à dire que l'orientation des mappemondes à l'Est

¹²³même si, avec Y. Janvier, *la Géographie d'Orose*, Paris, 1984, p. 61, il faut songer à une mappemonde carrée plutôt qu'à une mappemonde circulaire, comme c'est le cas dans le manuscrit de St Gall; cf. *MM*, VI, p. 62; *infra*, pl. XXXII.2.

¹²⁴*Op. cit.*, p. 145 sq.; p. 161 sq.

¹²⁵*Ibid.*, p. 156 sq.

était devenue si générale qu'une carte de la Palestine dépourvue de toute représentation du Paradis s'en trouvait normalement partager la même orientation? Il nous faut tempérer ce jugement. Cette carte est en effet orientée avant tout selon l'axe du bâtiment, devant le chancel¹²⁶; elle est orientée pour être lue par le public, et non par l'officiant; là où les mappemondes sont tournées vers le Paradis, elle est tournée vers l'abside et vers le Tabernacle; Jérusalem se trouvait ainsi au centre de la composition, mais aussi sur l'axe qui conduisait directement à la vignette illustrant la ville de Madaba, qui se trouvait ainsi à mi-chemin du chancel et de la Ville Sainte. Enfin, il faudrait prendre en compte, dans l'explication de cette orientation, un fait que nous avons déjà été amené à évoquer, ayant à parler du plan de marbre de Rome et des cadastres d'Orange. L'Est, sur la carte, correspond très exactement au côté oriental de l'église. La mosaïque avait alors été placée dans une orientation conforme à son emplacement et conçue pour l'être. L'orientation de la carte est donc liée à la structure du bâtiment autant qu'à des préoccupations symboliques et liturgiques, dont il est toutefois difficile de faire l'écho direct d'un système d'orientation en vigueur dans la cartographie.

Pour certain que soit le rôle de la conversion de l'empire au christianisme dans l'affirmation du monopole bientôt exercé par l'orientation à l'Est dans la cartographie médiévale, il est peut-être néanmoins excessif de l'opposer trop strictement à la cartographie antérieure au triomphe de la doctrine des Pères.

Certes, le changement brutal d'orientation qui semble avoir affecté l'archétype des mappemondes des manuscrits de Salluste semble conforter

¹²⁶M. Avi-Yonah, *The Madaba Mosaic Map*, Jérusalem, 1954, p. 10 sq. et fig. 3 p. 14. *Infra*, pl. XLVI. Sur les relations des vignettes, de la liturgie et du plan de l'édifice, cf. P. Donceel-Voûte, *La carte de Madaba. Cosmographie anachronisme et propagande*.

l'idée d'une révolution chrétienne de la cartographie, mais si la prédilection des auteurs tardifs pour l'Est comme point de départ de leurs descriptions peut éventuellement s'expliquer par le rôle du Paradis, celle-ci peut s'expliquer par d'autres voies: on n'ira pas supposer, par exemple, qu'Eratosthène numérotait ses sphragîdes à partir de l'Orient parce qu'il était chrétien; il existait donc une tradition ancienne en la matière. La différence qui sépare des auteurs comme Pline ou Mela d'auteurs plus tardifs peut s'expliquer par celle qui existe entre des auteurs qui se situent dans une tradition avant tout littéraire et qui commencent naturellement leurs descriptions par le point le plus remarquable, celui où se mêlent les eaux de l'Océan et celles du *mare Nostrum*, dont les rives permettent de faire le périple intérieur du monde habité, et d'autre part des auteurs tardifs essentiellement tributaires de cartes de petites ou moyennes dimensions. Mais il était plus simplement possible de commencer la description du monde par l'une ou l'autre de ses extrémités connues. Prendre l'Ouest pour origine, est la conséquence logique d'une perspective périégétique tributaire du périple. On choisit alors pour point de départ l'endroit où l'Océan pénètre au sein même de l'œcumène. Partir de l'Est peut en revanche se justifier également soit par référence à une vision plus spatialisée, de type cartographique, soit un autre type de vision odologique, fondé, comme chez Eratosthène, sur l'existence d'une ligne équatoriale de part et d'autre de laquelle s'organisent les découpages réguliers de la terre habitée; or cette ligne n'était clairement matérialisée, par la chaîne du Taurus, qu'en Orient... Ce serait faire donc trop d'honneur à ces extrémités que d'accorder au choix de l'une ou l'autre une signification transcendante.

De fait, les documents très anciens christianisés les plus anciens n'ont pas le moins du monde adopté l'orientation qu'à en croire certains aurait dû nécessairement leur conférer cette vision chrétienne du monde.

Au VI^e s., par exemple, Cosmas Indicopleustès entreprit en écrivant sa *Topographie chrétienne*, d'accorder la géographie et la doctrine des Pères. La carte qu'il joignit à son texte (pl. XXXI.1) accordait la plus grande place au Paradis, représenté avec un luxe de détails végétaux à l'extrême orient; de ce rectangle sont issus les quatre fleuves paradisiaques (Géon, Phison, Tigre et Euphrate)... mais, comme la carte de l'*Octateuque* du Sérail¹²⁷ la carte est orientée au Nord et est en tout point conforme à la vision ératosthénienne du monde.

Si nous quittons le monde proto-byzantin, pour regagner l'occident latin, nous ne pouvons passer sous silence la carte du ms. Vat. Lat. 6018 (pl. XII), dont nous avons déjà eu à plusieurs reprises l'occasion de parler. Sa rédaction remonte au VIII^e s., et elle présente, elle aussi, dans son schématisme, tous les signes d'une christianisation poussée. A proximité du centre de la carte, la vignette de Jérusalem se distingue par sa taille; sur les confins orientaux du monde, on remarque le Paradis, qui n'occupe toutefois pas l'Est géométrique, et qui est figuré par une palmette... mais la carte est orientée à l'Ouest. Ainsi, les deux plus anciens témoins de la cartographie chrétienne ne sont pas orientés à l'Est.

Inversement, de nombreuses cartes sont à peu près dépourvues d'éléments chrétiens, qui sont orientées à l'Est, alors qu'elles ignorent tout du Paradis: il en est ainsi des cartes des manuscrits de st Jérôme, de la mappemonde *Cottoniana*, de la mappemonde de Munich et de l'immense majorité des cartes T-O¹²⁸. Or on est d'autant plus en droit de s'attendre à un héritage ancien que l'emplacement et l'iconographie du Paradis semblent avoir pris le relais d'un toponyme plus ancien dont certaines

¹²⁷f° 32v; cf. pl. XXXI.3.

¹²⁸Cf. pl. V; XII; XV; XXXII sq (sauf XXXIV.2).

cartes médiévales¹²⁹ nous ont transmis le souvenir, l'*oraculum solis et lunæ*, ou *arbor solis et lunæ*, à proximité des autels d'Alexandre le Grand, à l'extrémité orientale du monde.

Il est donc tentant de reconnaître dans l'orientation à l'Est des mappemondes T-O ou des mappemondes circulaires, l'un des nombreux éléments que la chrétienté aura empruntés à l'Antiquité païenne en leur conférant le sens nouveau qui en assura le triomphe et le monopole. Pourrait-on alors trouver des attestations anciennes de cette orientation? Miller en avait trouvé des centaines, qui nous semblent aussi - mais non plus - contestables que celles de ses détracteurs.

Pourtant, cette orientation est largement majoritaire dans les petites cartes du *corpus Agrimensorum*. Dans certains cas, elle peut-être liée à la présence de la mer, comme dans les représentations de Minturnes et de Terracina¹³⁰, quoique chez d'autres auteurs la représentation de la mer sur une partie de la carte n'impose nullement de l'inscrire au bas de la figure¹³¹, mais la plupart du temps, ce motif ne saurait être invoqué, en particulier dans les nombreux schémas réguliers qui partagent cette orientation¹³², ou encore dans la représentation de la région de Turin (pl. LXI), où l'on peut la déduire de la représentation à droite de Turin de *Hasta* (Asti), en réalité à quelque cinquante kilomètres au Sud de Turin¹³³.

¹²⁹Cf. la carte 2 de Jérôme, le psautier de Londres, et les mappemondes d'Ebstorf et de Lambert de Saint-Omer, ainsi que de Beatus, de Ranulf Higden et de Walsperger. La vignette dérive de l'association de la mention de l'oracle d'Alexandre, également présente dans la Table de Peutinger, et de la représentation des colonnes dont la tradition attribuait la fondation à Hercule, Bacchus ou Alexandre. Même dans la représentation du Paradis, les cartographes médiévaux semblent avoir fait du neuf avec du vieux. Cf. pl. VII; X; XVI.

¹³⁰Minturnes: P. 88r (fig. 89 Thu. = 150 La.); *infra*, pl. LXII.2.

¹³¹Cf. Par exemple la carte d'Axoum chez Cosmas Indicopleustès (fig. \$), où la mer occupe le côté vertical gauche de l'illustration, dans une carte orientée au Sud.

¹³²par ex., *Palatinus*, 82v (fig. 67 a, Thu.; le même schéma est orienté au Nord dans A. 112); *Archerianus*, 112 (fig. 68 Thu = 129 La.); 115 (fig. 72 Thu. = 133 La.); 117 [(fig. 76 Thu.) = P. 84 (fig. 76 a Thu.)]. Cf. pl. LXXXVIII.1;4. La majorité de ces schémas est orientée à l'Est, même si quelques-uns sont orientés au Nord ou au Sud.

¹³³Dilke, *GRM*, p. 97.

On peut supposer que cette orientation est le fait de l'époque à laquelle a été élaborée le plus ancien manuscrit du *Corpus* qui nous soit parvenu¹³⁴. On pourrait alors être tenté de l'attribuer au triomphe de l'orientation à l'Est à l'époque chrétienne: la plupart des cartes détaillées que nous avons étudiées ne se trouvent, de fait, que dans le *Palatinus*, du IX^es. Mais que dire des schémas? Non seulement rien ne trahit une christianisation quelconque de l'illustration, mais encore on admet généralement qu'avant le début de VI^e s., date traditionnellement assignée à l'*Arcerianus A*, les manuscrits étaient déjà illustrés de longue date, même si l'ornementation des dessins les plus élaborés trahit une datation du VI^e s. Il est donc probable que nous trouvions, à travers l'écrasante domination de l'orientation à l'Est chez les *Agrimensores*, l'écho d'une tradition antérieure à la christianisation de l'empire.

Même si nous laissons volontairement de côté, contre toute vraisemblance, comme des documents d'époque chrétienne, les schémas d'Eusthate¹³⁵, la carte de la Gaule de la bibliothèque ambrosiane (pl. XLIX.1) et les cartes du *Corpus Agrimensorum*, quelques textes ou documents subsistent qui, à l'époque impériale, évoquent directement un système d'orientation à l'Est.

Le premier est une illustration que l'on rencontre en regard de la description du Nil que Strabon empruntait à Eratosthène¹³⁶; il s'agit d'un simple schéma que nous avons déjà eu l'occasion de présenter plus haut; seule son orientation nous intéresse ici. Il est en effet tout à fait spectaculaire qu'alors que le texte compare le tracé du Nil à la lettre

¹³⁴J.-N. Carder, *Art Historical Problems of a Roman Land Surveying Manuscript: the Codex Arcerianus A*, Wölfenbüttel, Londres/ New-York, 1978: l'*Arcerianus A* est bien datable des environs de l'an 500 de notre ère. Le *Palatinus* est pour sa part un ouvrage du IX^e s.

¹³⁵*GGM*, II, p. 401; *infra*, pl. XLIV.4.

¹³⁶ Strab., XVII.1.2, C. 185-6 = Eratosth., fgt. III B 51 Berger; cf. *supra*, p. 308.

grecque N, qui suppose une orientation au Nord ou au Sud, la figure a ici été couchée pour être orientée au Sud. Il est difficile de faire intervenir des motivations liées à la mise en page, aussi semble-t-il préférable d'y reconnaître l'influence d'un système d'orientation répandu.

Le second est un passage de Lucain, qui au livre IX de la Pharsale (v. 411 sq.) décrit ainsi le monde:

*Tertia pars rerum Libye, si credere famæ
cuncta uelis; at, si uentos cælumque sequaris,
pars erit Europæ. Nec enim plus litora Nili
quam Scythicus Tanais primis a Gadibus absunt,
unde Europa fugit Libyen et litora flexu,
Oceano fecere locum; sed maior in unam
orbis abit Asiam. Nam, cum communiter istæ
effundant Zephyrum, Boreæ latus illa sinistrum
contingens dextrumque Noti discedit in ortus
Eurum sola tenens.*

"A suivre entièrement la tradition, la Libye est le tiers du monde; mais si l'on suit la rose des vents et l'horizon du lieu, elle sera une partie de l'Europe, car les bords du Nil ne sont pas plus éloignées que le Tanaïs Scythe de Gadès, où commence le monde, où l'Europe s'écarte de la Libye, et où les rivages s'arrondissent et font place à l'Océan; mais un monde plus vaste échoit à la seule Asie. Car tandis que de l'union des deux premières naît le souffle de Zéphyr, celle-ci touche le côté gauche de Borée et le côté droit de Notus pour s'éloigner vers l'orient et occuper seule tout l'Eurus".

En face de ce passage, on trouve, nous l'avons déjà souligné¹³⁷, une carte de type T-O dont l'ancienneté est reconnue¹³⁸. Il se trouve que la

¹³⁷ *Supra*, p. 282 sq.

¹³⁸ J. Endt, *Isidorus und die Lucanscholien*, dans *Wiener Studien*, 30 (1909), p. 294-307; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne Wisigothique*, Paris, 1959, p. 339-450, *passim*; il apparaît clairement que l'ensemble des scolies et de la carte est largement antérieur à Isidore de Séville; les signes de christianisation n'apparaissant guère sur les cartes de cette famille antérieures au XIII^e s., on est en droit de supposer que l'archétype de ces documents est antérieur à la conversion de Constantin; des cartes du même type figurent également sur les manuscrits de

représentation qu'elle propose commente très précisément le passage au regard duquel elle apparaît, mêlée à un grand nombre de gloses, qu'elle entend visiblement compléter¹³⁹, et que l'aspect de cette carte semble exactement correspondre à celui que pouvait avoir la mappemonde schématique que Lucain avait en tête, sinon nécessairement sous les yeux. La répartition des masses continentales, autant que la rose des vents y sont les mêmes dans les deux cas; enfin, et surtout, les indications d'orientation (*latus sinistrum ... dextrumque...*) suggèrent que l'orientation de la description de Lucain est strictement la même que celle des mappemondes qui ornent les manuscrits de ses œuvres: l'Est en haut. Si celles-ci sont peut-être le fait d'illustrations poussées jusqu'à la bêtise qui, aux dires de Suétone¹⁴⁰, ont très tôt encombré les éditions de la *Pharsale*, il ne semble pas moins vraisemblable que Lucain lui-même, quelles que fussent par ailleurs ses connaissances, s'est inspiré d'une carte comparable à celles-ci.

Sensiblement à la même époque que Lucain, Pline l'Ancien commence sa description du monde par l'Ouest, parce qu'à Gadès, l'Océan pénètre la terre habitée, comme le disait également Lucain, pour former le *Mare Nostrum*, et que sa méthode descriptive est celle d'un périple; mais lorsqu'il doit décrire la rose des vents, c'est de l'Est qu'il part, comme Sénèque avant lui, sans doute d'après Varron, et comme Ovide¹⁴¹. Sénèque semble même supposer la position supérieure de l'Est, puisqu'après avoir nettement privilégié l'Est et l'Ouest, il peut écrire:

Salluste, pour illustrer un propos semblable, en marge de *Jug.* XVII.3, et l'on y rencontre fréquemment Rome au centre; cf. K. Miller, *Mappæ Mundi, III: die kleineren Weltkarten*, Stuttgart, 1895, p. 110-115. F. Revelli, *Figurazioni cartografiche dell'età imperiale in un codice ambrosiano di Solino del primo '300*, dans *Raccolta di Studi in onore di F. Ramorino*, (Pubbl. Univ. Catt. S. Cuore, Ser. IV.7), Milan, 1927, p. 616 sq. a montré que l'origine des cartes T-O remonte au Haut-Empire.

¹³⁹Cf. *MCVA* p. 74.

¹⁴⁰*Vita Lucani: Pœmata eius etiam prælegi memini; confici uero ac uenalia proponi, non tantum operose et diligenter, sed inepte quoque.*

¹⁴¹Pline, *HN*, II, 120; Sén., *NQ*, V.16.3 sq; Ov., *Mét.*, I. 160 sq.

A septentrionali latere, summus est Aquilo, medius Septentrio, imus Thrascias; a meridiano axe Euronotus est; deinde Notus, Latine Auster, deinde Libonotus.

(NQ, V.16.5)

"Du côté du Septentrion, l'Aquilon est en haut, le Septentrion au milieu, le *Thrascias* en bas; au midi, il y a l'*Euronotus*, puis le *Notus*, en Latin «l'Auster», ensuite le Libonotus". L'Aquilon étant à l'Est du Septentrion et le *Thrascias* à l'Ouest, il est évident que l'Est est pour Sénèque, en haut, et l'Ouest en bas.

Dans un tout autre domaine géographique et chronologique, on peut invoquer le témoignage d'Ælius Aristide, dans un passage du *Discours sur les Panathénées* étudié par J.H. Oliver¹⁴², qui y a bien reconnu l'existence d'un système d'orientation à l'Est, naturellement admis par le public athénien de l'orateur, lorsqu'il écrivait:

ἀνατολάς τε καὶ δύσεως ὅσον τὸ ἄνω καὶ κάτω¹⁴³

"le levant et le couchant, qui sont respectivement le haut et le bas"; or ce système d'orientation reparaît dans un autre passage de l'orateur, lorsque dans l'*Eloge de Rome*, opposant les limites occidentale et orientale extrêmes de l'empire il met en strict parallèle ἄνω, "en haut", pour désigner l'Euphrate et πρὸς ἑσπέραν, "au couchant", lorsqu'il parle de la Bretagne. L'Est était donc bien en haut et l'Ouest en bas pour un grec du II^e s. de notre ère, comme il apparaît dans ces deux passages.

L'orientation à l'Est semble donc bien attestée dès une époque antérieure à la conversion de l'empire au christianisme, autant à travers les sources que dans les manuscrits de Lucain, puis en milieu Grec au deuxième siècle et dans le *Corpus Agrimensorum*, où elle est largement

¹⁴²North, *South East and West at Arausio and Elsewhere*, dans *Mél. Piganiol*, Paris, 1966, p. 1075-1079.

¹⁴³*Panath. or.*, p. 100 Jebb; p. 160-161 Dindorf.

majoritaire. Il faut donc sans doute considérer que, de même que les mappemondes de type T-O ont incontestablement été l'objet d'une interprétation chrétienne¹⁴⁴, alors qu'elles sont issues d'une époque antérieure, de même, il est fortement probable que l'orientation à l'Est, si essentielle à la discipline augurale¹⁴⁵ chez les Latins, et la plus naturelle en somme, à défaut d'être la plus fiable, car elle était celle du soleil levant, préexistait à l'ère chrétienne; sa position de monopole au Moyen Age nous semble à cet égard moins le fait exclusif de la conversion de l'empire au christianisme que de la conjonction de l'existence d'un système d'orientation déjà fortement répandu, et de la théorie des géographes chrétiens, qui lui conféra le sens religieux propre à en assurer la domination définitive.

Il ne nous emble donc pas que les cartes anciennes, grecques ou romaines aient obéi à des systèmes d'orientation très contraignants pour les cartographes; moins qu'à un microcosme culturel, les orientations préférentielles semblent propres soit à des types de cartes bien précis, en particulier pour les plus simples, reproduits mécaniquement en grande série, soit à des problèmes de mise en page plus qu'à des systèmes rigides préétablis. La forme des cartes et la dimension de leur support ont sans doute également constitué des motivations déterminantes pour l'adoption de tel ou tel système. Mais, comme pour les déformations, nous ne pouvons véritablement mettre en évidence aucune convention cartographique en la matière. Si convention il y a, c'est dans la liberté totale dont jouissait sans doute le cartographe... Le résultat en fut probablement encore une fois une totale anarchie; les problèmes d'une orientation fluctuante, dont la

¹⁴⁴J.-T. Lamman, *The Religious Symbolism of the T in the T-O maps*, dans *Cartographica*, 18 (1981), p. 18-22.

¹⁴⁵Cf. J. Soubiran, *Vitruve, de L'Architecture*, IX, Paris, CUF, 1969, p. 144.

terminologie n'était pas clairement fixée, devaient largement contribuer à rendre difficile l'utilisation systématique de cartes - du reste peu estimables - par les géographes, qui préférèrent rapidement à l'image le support des textes; ce choix est sensible dans le vocabulaire même de l'orientation qui exclut, le fait a été remarqué par plusieurs auteurs, toute espèce de repérage absolu par rapport à un axe donné¹⁴⁶; au contraire, dans leur immense majorité, les repérages renvoient soient à une métaphore anthropomorphique, soit à une perspective qui est celle de l'itinéraire: elles introduisent alors le lecteur dans un espace odologique.

¹⁴⁶ Cf. sur ce point la récente contribution de P. Janni, *Gli antichi e i punti cardinali: rileggendo Pausania*, dans P. Janni et E. Lanzilotta (éd.), *GEWGRAFIA (Atti del 2° Convegno Maceratese su Geografia e Cartografia Antica [Macerata, 16-17 Apr. 1985])*, Rome, 1988, p. 79-91.

CHAPITRE QUATRIEME: LÉGENDES ET DONNÉES TEXTUELLES.

Nous avons vu jusqu'ici ce que pouvait être le contour de la carte ancienne et son orientation; il nous reste à aborder le problème délicat de son contenu. La description la plus complète nous en est donnée par la péroraison du Panégyrique *Pro instaurandis scholis* prononcé par le rhéteur Eumène sur le forum d'Autun devant le gouverneur de Lyonnaise en 297 ou 298 de notre ère¹. Les portiques de l'Ecole ruinée d'Autun, qu'Eumène avait pour mission de relever contenaient en effet une mappemonde dont l'orateur nous a présenté les grands traits:

Videat præterea in illis porticibus iuventus et cotidie spectet omnes terras et cuncta maria et quidquid inuictissimi principes urbium, gentium, nationum, aut pietate restituunt aut uirtute deuinent aut terrore defigunt. Siquidem illic, ut ipse uidisti, credo, instruendæ pueritiæ causa, quo manifestius oculis discerentur quæ difficilium percipiuntur auditu, omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla descripta sunt, quidquid ubique fluminum oritur et conditur, quacumque se litorum flectunt, qua uel ambitu cingit orbem uel impetu inrumpit Oceanus.

"Que notre jeunesse voie ensuite, sous ces portiques, qu'elle en ait chaque jour le spectacle, l'ensemble des terres et la totalité des mers, et toutes les villes, peuples et nations, que nos princes invincibles relèvent de leur bonté, brisent de leur vaillance ou paralysent de terreur. Car là, comme tu l'as vu toi-même, je crois, pour instruire la jeunesse, et pour qu'elle apprenne plus clairement par la vue ce que l'oreille a plus de mal à saisir, on a représenté la position de tous les lieux géographiques avec leurs

¹ *Paneg. Lat.*, V. 20.2 sq. (IX.20.2 Bæhrens). Sur cette carte, cf. *supra*, p. 240 sq.

noms, les espaces, les intervalles y ont été inscrits, les sources et les bouches de chaque fleuve, les inflexions des rivages, et tous les endroits où l'Océan, tantôt enserre la terre de son embrassement, tantôt l'enfonce et l'envahit".

Une liste de toponymes où les tétrarques venaient de s'illustrer suit ce passage très dynamique où terres habitées et Océan sont conçus en termes de lutte; nous aurons bientôt l'occasion d'y revenir. Ce sont dans l'immédiat ces quelques lignes qui vont retenir notre attention.

1. *Prétentions à l'exhaustivité et encombrement.*

Les termes employés par le rhéteur ne cessent en effet de renvoyer à l'idée que, pour chaque catégorie d'éléments représentés dans la carte, le cartographe a donné la totalité des objets connus; l'adjectif *omnis* revient deux fois, tout comme le pronom *quidquid*; sans oublier l'adjectif *cuncti* et l'adverbe *quacumque*, attestés chacun une fois. Vraiment, la mappemonde entendait bien tout montrer; elle était elle-même le Tout. Inventaire complet du contenu de chacune des catégories d'objets énumérées par Eumène, elle ne passait sous silence aucune des rubriques nécessaires à l'exhaustivité souhaitée. La liste en est impressionnante. On y trouve notamment les terres et les mers, dont l'association évoque à s'y méprendre l'expression *terra mareque* par laquelle les Latins avaient coutume de désigner l'ensemble du monde, et tout particulièrement l'expression *victor terra marique* qui dans la tradition romaine caractérisait une victoire remportée sans partage, et qui avait fini par désigner, sous l'empire, la victoire universelle du souverain. Or c'est bien le cas ici, puisque l'exhaustivité de la mappemonde n'avait d'égale que celle des victoires impériales, et que la présentation de la mappemonde de l'Ecole d'Autun n'avait d'autre but, pour Eumène, que de rattacher à la

victoire universelle des tétrarques les bâtiments dont il avait la charge et qu'il entendait bien restaurer. Du moins est-ce ce que ce suggère ce discours de circonstance qui ne recule devant aucun procédé pour mieux flatter l'autorité impériale...

Mais, quelle que fût l'utilisation qu' Eumène faisait de ces thèmes, la carte devait bien représenter les différentes terres émergées - les continents - et les étendues marines, avec leurs désignations. Chacune de ces deux rubriques principales apparaît ensuite divisée en plusieurs sous-groupes. Parmi les terres, on trouvait les indications des villes, celles des peuples et des nations - qui servaient habituellement à désigner les régions chez les géographes anciens - La distinction entre les deux termes est peu claire et relève sans doute plus ici de l'effet de rhétorique que d'une réelle différence dans la carte, et d'une façon générale, tous les "lieux", c'est-à-dire tous les toponymes.

Quel que soit le sens précis que l'on donne à *spatium* et à *interuallum* ², et que ces distances selon un ou deux axes fussent ou non chiffrées sur la carte, celle-ci était supposée donner les moyens de percevoir ou de concevoir les rapports des lieux dans l'espace.

Enfin, les fleuves, de leur source à leur embouchure, les différentes mers et leurs golfes, et jusqu'à l'Océan extérieur et à ses golfes trouvaient leur place dans la mappemonde.

Il est difficile de ne pas songer en lisant ces lignes au texte déjà cité plus haut où Strabon nous présentait "la carte chorographique"³. Qu'y trouvait-on? La mer, bien sûr, qui, comme chez Eumène, façonnait la carte de la terre, c'est-à-dire aussi les golfes, les isthmes, les caps, les presqu'îles, les détroits; mais y figuraient aussi tous les détails chorographiques: les continents, les peuples, les villes, les fleuves, les montagnes - curieusement

² Cf. *supra*, p. 240 sq.

³ II.5.17, C. 120; *supra*, 2e partie, ch. 2.

absentes du texte d'Eumène -, et les îles de haute mer ou proche du rivage. La réunion de l'ensemble de ces caractéristiques devait aboutir à la mappemonde chorographique. Le parallèle entre ces deux textes est si évident que l'on y a vu l'allusion à un seul et même document: la carte d'Agrippa, dont on a encore reconnu la trace dans un troisième texte, qui accompagne la *Diviso Orbis Terrarum* ⁴: il s'agit d'une épigramme rédigée par les auteurs de la carte sans doute réalisée à la demande de Théodose II, probablement pour l'université de Constantinople⁵, et qui nous présente ainsi leur ouvrage:

*Hoc opus egregium, quo summa mundi tenetur,
Æquora quo, montes, fluuii, portus, freta et urbes,
Signantur, cunctis ut sit cognoscere promptum
Quicquid ubique latet, clemens genus inclita proles
Ac per sæcla pius, totus quem vix capit orbis,
Theodosius princeps uenerando iussit ab ore
Confici, ter quinis aperit cum fascibus annum.*

(vv. 1-7)

"Cet ouvrage admirable qui renferme la somme du monde, où sont consignés les mers, les montagnes, les fleuves, les ports, les détroits et les villes, c'est de la bouche vénérable de notre prince Théodose, que le monde suffit à peine à contenir, lorsque pour la quinzième fois il ouvrit l'année porteur des faisceaux, que nous reçûmes l'ordre de le mener à bien, de façon que chacun pût avoir sous les yeux tout ce qui se trouve en tout lieu et apprendre à le connaître".

La mappemonde se devait donc d'être une somme, aussi complète que possible, du monde connu. On retrouve du reste dans cette épigramme les formules d'insistance que nous avons déjà rencontrées chez Eumène

⁴Riese, *GLM*, p. 19 sq. = *Anth. Lat.*, 724 Riese; cf. J.J. Tierney, *Dicuili Liber de Mensura orbis terræ*, (*Scriptores Latini Hiberniæ*, VI), Dublin, 1967, p. 23.

⁵Cf. W. Wolska-Conus, *La carte de Théodose II: sa destination*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), p. 274-279.

pour affirmer le caractère totalisant de la mappemonde, que résume bien l'avant-dernier vers de l'épigramme:

(...) *totum breuiter comprehendimus orbem*

(v. 11)

"et nous résumons en peu d'espace la totalité du monde". Car c'était bien le défi de la mappemonde que de représenter, dans le minimum d'espace, la plus grande surface que l'on pût connaître: celle du monde connu des Romains dans son intégralité. C'était une gageure toute alexandrine que de faire entrer, par le truchement de l'art, la réalité la plus vaste dans l'espace le plus réduit. A cet égard, dresser une carte du monde était l'entreprise la plus audacieuse et la plus folle qui fût: un véritable acte d'audace envers les dieux et envers les hommes. "Le premier, Anaximandre osa représenter le monde habité sur un tableau"⁶, nous dit Agathémère au début de son opuscule géographique. L'intelligence et la technique de l'homme gréco-romain en faisaient l'égal des dieux⁷. De fait, la majorité des rares textes où les auteurs anciens semblent se préoccuper de mappemondes est constitué de passages qui nous les présentent comme les raccourcis les plus complets du grand Tout, malgré leur faible superficie; ils ne s'intéressent à elles que sous cet angle en apparence quelque peu surprenant. Ainsi Florus, qui, au II^e s. de notre ère, compare son œuvre au travail des faiseurs de mappemondes⁸:

⁶GGM, II, p. 147.

⁷Cf. Prop., *El.*, IV.3.37 sq.: *Cogor et e tabula pictos ediscere mundos, qualis et hæc docti sit positura dei.*

⁸Et non, comme le pense P. Jal, *Florus, Œuvres, t. I*, Paris, 1967, p. 6 des "tableaux", lorsqu'il traduit *qui terrarum situs pingunt* par des "peintres de paysages". Les peintres de paysages sont, comme le rappelle Ptolémée, cf. ci-dessus, I.1, des "topographes", au sens où ils peignent des lieux particuliers; on devrait donc avoir *qui locorum situs pingunt*. Le mot *terra*, surtout au pluriel, désigne normalement les terres connues dans leur ensemble. La métaphore est filée jusqu'au bout, car comme les cartographes qui montrent l'ensemble de la Terre habitée, Florus va contribuer à montrer la grandeur de Rome, ce qui serait incompréhensible s'il se comparait à un banal paysagiste. Il faut donc à l'évidence voir dans les *situs terrarum picti* des mappemondes.

Faciam quod solent qui terrarum situs pingunt: in breui quasi tabella totam eius imaginem amplectar, non nihil, ut spero, ad admirationem principis populi conlaturus, si pariter atque insemel uniuersam magnitudinem eius ostendero.

(Præf., 3)

"je ferai comme ceux qui peignent la disposition du monde: j'embrasserai la totalité de son image dans un petit tableau, pour contribuer à l'admiration qu'il convient de vouer au pauple-roi, si je parviens à montrer également et d'un seul coup d'œil toute sa grandeur".

Et l'historien d'associer, une fois encore, mappemonde et spectacle de la grandeur de l'empire. Que Florus ait poussé l'analogie avec les mappemondes jusqu'à donner à son ouvrage le nom de *Tabella* ⁹, on nous permettra d'en douter, mais un point reste acquis: pour l'historien, comme plus tard pour St Jérôme et pour Ausone, qui semblent s'inspirer plus ou moins directement de lui¹⁰, tout le mérite de la mappemonde, et ce qui faisait d'elle un modèle à suivre pour l'écrivain, résidait dans le rapport entre les dimensions de l'objet fini et celles du modèle, sans que pour autant on perdît rien de la totalité représentée.

Plutarque lui-même, introduit, comme Florus, sa *Vie de Thésée*, et par la même occasion, ses *Vies parallèles*, par une comparaison de sa démarche et de celle des cartographes:

⁹P. Jal, *op. cit.*, p. XXIII.

¹⁰St. Jérôme, *Epist.*, 60.7: *Et sicut hi, qui in breui tabella terrarum situs pingunt, ita in paruo isto uolumine cernes adumbrata, non expressa signa uirtutum*; Ausone, *Grat. Act.*, 2, 9. *Qui terrarum orbem unius tabulæ circumscribunt, aliquanto detrimento magnitudinis, nullo dispendio ueritatis*; cf. aussi Cassiodore, *Inst. Div.*, I.25, qui, passant des sources littéraires à l'unique source cartographique qu'il mentionne, donne ces conseils aux moines de Vivarium: *Deinde penacem Dionysii discite breuiter comprehensum, ut quod auribus in supradicto libro (sc. Iulii oratoris) percipitur, pæne oculis intuentibus uidere possitis*. Cette brièveté est également essentielle à l'art de la mémoire, comme le souligne la rhétorique à Herennius III.16.29; cf. sur ce point les lumineuses remarques d'A. Rouveret, *Les Tables Iliques et l'art de la mémoire*, dans *BSNAF* (1988), p. 166-175, en tous points valables pour la cartographie

"Ὡσπερ ἐν ταῖς γεωγραφίαις, ὧ Σόσσιε Σενεκίων, οἱ ἱστορικοὶ τὰ διαφεύγοντα τὴν γνῶσιν αὐτῶν τοῖς ἐσχάτοις μέρεσι τῶν πίνακων πιεζοῦντες, αἰτίας παραγράφουσιν ὅτι "Τὰ δ' ἐπέκεινα θύνας ἄνυδροι καὶ θηριώδεις" ἢ "πηλὸς αἰδνῆς" ἢ "Σκυθικὸν κρύος" ἢ "πέλαγος πεπηγός".

(*Thés.*, I.1)

"De même que dans leurs représentations de la Terre, mon cher Sossius Sénécion, les auteurs de mappemondes relèguent à l'extrémité de la carte ce qui échappe à leur savoir, et inscrivent en légende l'explication de cette pratique...".

La mappemonde se trouvait ainsi avoir pour seules bornes le savoir de ses auteurs. Pour le reste, l'ambition essentielle de ces derniers, en réponse à l'attente des lecteurs, semble avoir été d'insérer dans le cadre étroit imparti à la carte le plus grand nombre d'informations possible, en un défi tout hellénistique. Sachant que les contraintes imposées par la nécessaire lisibilité du document ne devaient pas permettre de dépasser sensiblement en quantité, pour des mappemondes circulaires la nomenclature de la carte d'Ebtorf, pour les mappemondes démesurément allongées celle de la Table de Peutinger; en moyenne, celle des grandes mappemondes devait osciller entre 1000 et 1500 toponymes, comme c'est le cas de la carte de Hereford. S'ils étaient tous accompagnés de représentations iconographiques, leur nombre suppose un encombrement plus que considérable, qui nous aide à comprendre dans une certaine mesure le jugement pessimiste exprimé par Ptolémée au livre VIII de la *Géographie*.

"Ἐπὶ μὲν γὰρ τῆς ὑφ' ἐν καταγραφῆς ἀναγκαῖον γίνεται, διὰ τὸ δεῖν συντηρεῖν τοὺς πρὸς ἄλληλα τῶν μερῶν τῆς οἰκουμένης λόγους, τὰ μὲν στενοχωρεῖσθαι διὰ τὸ συνεχῆς τῶν ἐντασσομένων, τὰ δὲ παρέλκειν ἀπορία τῶν ἐγγραφησομένων.

(*Geogr.*, VIII.1)

"En effet, dans la carte unique, il est fatal, afin que les interrelations des parties de la terre habitée soient conservées, que certaines de ces parties se trouvent à l'étroit, du fait de l'abondance des éléments à y disposer, et que d'autres soient superflues du fait de l'absence de légendes à y inscrire".

L'encombrement permettait donc à la mappemonde - et à la carte en général - de poursuivre son idéal d'exhaustivité sans pour autant lui donner les moyens de le voir se réaliser dans les faits. D'une part, en effet, la finitude de la mappemonde conduisait nécessairement à des déformations considérables; décrites par Ptolémée elles sont bien attestées dans la Table de Peutinger dont la forme et le support ont permis, au prix de déformations inouïes, l'insertion d'une nomenclature plus riche que celle d'aucun autre document cartographique manuscrit¹¹. D'autre part, sa lecture était rendue extrêmement difficile par l'entremêlement des légendes et par la façon dont elles étaient rattachées au fond de carte¹². Des erreurs de lecture considérables en découlaient qui étaient susceptibles d'être elles-mêmes cartographiées à leur tour par quelque cartographe d'occasion.

¹¹Non compris les noms de peuples et régions, ni les grandes légendes descriptives, on y dépasse largement les 3 000 toponymes.

¹²Tantôt elles étaient rattachées à des vignettes trop vastes pour fournir une implantation précise, tantôt elles n'étaient rattachées à rien. Parfois, comme dans la carte de Doura (pl. XLVIII), les légendes, par exemple ΤΡΑΠΕ et ΑΡΤΑ n'étaient plus inscrites à côté de la vignette correspondante, mais là où il y avait de la place...

2. Le cas de Julius Honorius

Nul sans doute n'exprime mieux les difficultés de lecture liées à l'encombrement des cartes anciennes que Julius Honorius, dont la *Sphæra*, dans ses grandes lignes, semble résulter de la mise par écrit de tout ou partie du contenu d'une carte. Cet ouvrage littéraire est malheureusement parvenu jusqu'à nous par plusieurs traditions où il est parfois difficile de faire la part exacte du rôle de l'auteur dans la genèse des textes parvenus jusqu'à nous, et de déterminer précisément les caractères de l'œuvre originale, et, ce qui nous intéresse ici, la nature exacte du document décrit.

Le problème, infiniment complexe, de la tradition textuelle issue de cet auteur, vient d'être l'objet d'une heureuse mise au point de la part de P. Gautier Dalché¹³. C'est que la tradition attribuée à Julius Honorius se répartit entre trois textes sensiblement différents les uns des autres¹⁴; le premier, dit "tradition A" dans la terminologie de Riese, fut longtemps considéré comme le plus proche témoin de l'original, et n'est connu que par un manuscrit; il est le seul à être explicitement attribué par les chapitres 50 et 51, qui, comme le chapitre 49, font défaut dans les autres traditions, à un certain Julius Honorius, *magister et orator*.

Les mêmes chapitres nous apprennent que ces développements, initialement rédigés par Julius Honorius à l'intention de ses élèves ont été publiés sous forme d'extraits, à l'insu du maître par l'un d'eux, et que, de l'avis de son auteur, ce *Liber excerptorum* ne devait pas être séparé de la

¹³Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale: II. La tradition médiévale*, dans *Journal des Savants*, Oct.- Déc. 1987, p. 184-218.

¹⁴Les "recensions" A et B (B étant également connue sous le nom de *Cosmographie de Jules César*) ont été publiées par Riese, *GLM*, p. 21 sq. Il existe une version plus tardive du même texte connue sous le nom de *Cosmographie d'Æthicus*, également publiée, par Riese, *GLM*, p. 71 sq.

sphæra qui l'accompagnait, ou plutôt qu'il accompagnait¹⁵. Le titre donné à l'ouvrage par ce chapitre est confirmé par celui que le manuscrit donne à l'opuscule: *Excerpta eius spheræ uel continentia*. Il s'agit d'un manuscrit italien du VI^e s., que l'on a mis en relation de longue date avec un passage où Cassiodore recommandait aux moines de Vivarium la lecture d'un certain *Julius orator*. Diverses caractéristiques du manuscrit, en particulier la forme et la décoration de l'*explicit*, où l'on peut lire: *Excerptorum excerpta explicita orthographiæ a Iulio oratore utriusque artis feliciter*, ont longtemps fait penser qu'il s'agissait effectivement du manuscrit de Vivarium, d'autant que Cassiodore employait lui aussi nom de *Julius orator* pour désigner l'auteur de l'opuscule.

P. Gauthier Dalché est aujourd'hui plus prudent et pense que s'il y a sans doute un lien entre les deux traditions, de Vivarium et de A, il n'y a pas nécessairement de rapport direct entre le passage des *Institutions* de Cassiodore et le texte du *Parisinus*.

Très proche du texte de ce manuscrit, désigné comme recension A par Riese, un autre texte, attesté par plusieurs manuscrits, attribue à Jules César une *Cosmographie* dont le texte est très proche de A. Riese la considère comme la "recension B". Elle se distingue de la "recension A" sur trois points: elle est précédée d'une longue introduction relative à l'envoi par Jules César de quatre "sages" pour mesurer les quatre secteurs du monde; cette notice est suivie d'un inventaire chiffré des différents éléments contenus par chacun des points cardinaux, classés par catégorie, un peu à la manière du chapitre 49 de la "recension A"; on trouve ensuite seulement le titre *Excerpta eius spheræ uel continentia* qui figurait déjà

¹⁵*Et ut hæc ratio ad compendia ista deducta in nullum errorem cadat, sicut a magistro dictum est, hic liber exceptorum ab sphæra ne separetur (...). Hæc omnia in descriptione recta orthographiæ transtulit publicæ rei consulens Iulius Honorius magister peritus atque sine aliqua dubitatione doctissimus: illo nolente ac subterfugiente nostra paruitas protulit, diulgauit et publicæ scientiæ obtulit.*

dans A, et qui en attribue cette fois-ci la paternité à Jules César. Le texte est ensuite généralement plus christianisé¹⁶ et développé que celui de A, et prend une forme plus littéraire; les toponymes y sont plus nombreux, et les fleuves ont été l'objet d'une attention toute particulière, puisque chaque tronçon de leur cours s'y trouve décrit dans le détail et mesuré. De telles mesures ne sont pas absentes de A, mais elles y sont nettement moins nombreuses et toujours moins détaillées que celles de B. Enfin, les trois derniers chapitres et la prose du *discipulus* font défaut.

Une troisième version, plus tardive, connue sous le nom de *Cosmographie* du Pseudo-Æthicus¹⁷ a ajouté au texte de la recension B des développements géographiques empruntés textuellement tantôt à Orose, tantôt à des itinéraires, et semble même avoir purement et simplement pris la place de la "recension" B dans certains manuscrits où celle-ci figurait antérieurement¹⁸.

Les questions soulevées par ce texte sont innombrables, et leur nombre n'a malheureusement d'égale que leur complexité. Hélas, en attendant la synthèse que seule permettra une édition synoptique des trois traditions issues de Julius Honorius¹⁹, on ne peut que déplorer l'absence d'une bibliographie en rapport avec l'enjeu du débat. Ces questions s'articulent principalement autour de quatre points:

- A quelle date Julius Honorius a-t-il rédigé le texte ou professé le cours qui a servi de base à la *Cosmographie* qui nous est parvenue?

¹⁶On y trouve par exemple les fleuves paradisiaques que sont le Géon et le Phison, mais aussi les *Castra Moyseia*, les *horrea Ioseph*, avec lesquels la tradition tardo-antique et médiévale identifia les Pyramides d'Égypte, Sodome et Gomorrhe, *Bethulia* et le Sinaï. Cf. K. Miller, *MM*, VI, p. 69

¹⁷*GLM*, p. 71 sq.

¹⁸P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 192 sq.

¹⁹Ce difficile travail d'édition a été récemment entrepris par A. Portelli-Arnaud.

- A partir de quelles sources a-t-il travaillé, et de quelle époque ces sources sont-elles datables à leur tour?

- Quels rapports *excerpta, excerpta excerptorum, conpendia, continentia* et *sphæra*, mentionnés dans les manuscrits, entretiennent-ils entre eux?

- Enfin, et la plupart des questions en jeu en dépendent, comment situer les divers témoins de la tradition dans leurs rapports à l'original de Julius Honorius?

Sur ce dernier point, deux schémas d'interprétation se sont longtemps seuls partagé l'opinion des savants. Pour Riese, suivant largement Müllenhoff²⁰, A représentait le témoin le plus sûr de l'original. B devait pour sa part uniquement être considéré comme une série de gloses plus tardives apportées à ce substrat ancien. Un élève de Julius Honorius aurait donc assuré seul, à l'insu de son maître, la publication de notes prises à l'occasion d'un commentaire de carte effectué par le rhéteur. De tels procédés sont en effet bien attestés dans l'Antiquité, et nous ne manquons pas d'exemples d'éditions-pirates ou de textes d'interventions orales, prises sur le vif par des sténographes, puis corrigées dans des proportions variables par les auteurs²¹. Le chapitre 51 de A semble de fait présenter l'opuscule comme l'une de ces éditions, corrigées par l'auteur (*Hæc omnia in descriptione recta ortographiæ*) pour servir à l'usage interne de la collectivité scolaire ou universitaire locale, mais publié à l'insu de son auteur. Ce commentaire se serait fondé partie sur la carte utilisée par Julius Honorius pour ses cours, et dont il ne devait pas être séparé,

²⁰K. Müllenhoff, *Über die römische Weltkarte*, dans *DA* 3, p. 222 sq. (= *Progr. Kiel*, 1856). Riese, *GLM*, p. XIX sq.

²¹Cf. A.-G. Hammann, *L'épopée du livre: du scribe à l'imprimerie*, Paris, 1985, p. 23 sq.

partie sur des documents extérieurs, en particulier sur des listes de fleuves.

Mais déjà, avant lui, K. Müllenhoff²², qui à la suite de H. Petersen, voyait dans B une seconde rédaction de A²³, faisait remarquer que si certains passages de B font bien penser à une carte, il s'agissait sans aucun doute d'une carte utilisée par un interpolateur et non par Honorius lui-même. Le problème de l'introduction de gloses interlinéaires dans le texte par un ou plusieurs interpolateurs est en effet central à toute la question de Julius Honorius.

W. Kubitschek a, dans trois publications²⁴, tenté de systématiser l'enchaînement des gloses et des interpolations, parsemées dans le texte et qui, selon lui, ont essentiellement affecté les descriptions de fleuves. Il continuait d'admettre que le noyau original était constitué par un volume d'extraits de la carte, que le rhéteur avait demandé de ne pas séparer de celle-ci, mais tout le reste était à ses yeux un ensemble de gloses déjà bien constitué au VI^e s., et que l'auteur de la recension A, qui en était aussi remplie, aurait tenté d'éliminer, imparfaitement toutefois. P. Gautier Dalché a émis quelques réserves quant à l'usage systématique de l'émendation par un copiste. Il est vrai en effet que les copistes de quelque époque que ce fût ont toujours été plus prompts à intégrer des gloses marginales ou interlinéaires qu'à épurer les textes. Sauf dans un cas: lorsqu'ils voulaient faire un faux...

D'un strict point de vue chronologique, il apparaît aujourd'hui que la recension B n'est pas postérieure à la recension A; bien au contraire, les

²²*op. cit.*, p. 224.

²³*op. cit.*, p. 222.

²⁴*Die Erdtafel des Iulius Honorius*, dans *Wiener Studien*, 7 (1885), p. 1-24; 278-303; id., art. *Julius Honorius*, dans *RE*, X (1919), c. 614-619.

deux textes circulaient parallèlement dès le VI^e s²⁵; la dépendance de B à l'égard de A est donc entièrement à démontrer.

A y regarder de plus près, la logique des titres, sur lesquels on s'est si largement fondé dans ces analyses, est moins claire qu'il n'y paraît, en particulier dans la "recension A". Le titre général est en effet celui d'*excerpta eius spheræ uel continentia*. Le premier *explicit*, avant le chapitre 49, qui fait défaut dans B, porte: *Quattuor oceanorum continentia explicit. Incipiunt excerptorum hæc* ²⁶; ce qui précède était donc ce que le titre désignait de *continentia*; ce qui suit représente, inversement, une partie des *excerpta* : il s'agit du chapitre 49, qui consiste en un comput récapitulatif du nombre de mers, d'îles, de montagnes, de provinces, de villes, de fleuves et de peuples; cette liste correspond sensiblement, dans sa structure, quoique le désaccord sur les chiffres avancés soit total²⁷, avec les § 4* à 7* de la *Cosmographie* "de Jules César"²⁸. On trouve ensuite la notice du *discipulus* qui distingue *hæc ratio* (le comput en question), de *ista conpendia* (le comput relatif à la terre entière qui va suivre et qui correspond au ch. 3* de la *Cosmographie* "de Jules César"), de *hic liber excerptorum*, qui désigne les ch. 49 à 51 (*ratio + conpendia*) et de *sphæra*, qui désigne les ch. 1 à 48. Enfin, l'*explicit* final met un terme aux *excerpta excerptorum*. Il semble donc que Julius Honorius ait rédigé à l'intention de ses élèves un ouvrage écrit du nom de *sphæra* dont il avait demandé de ne pas séparer les chapitres récapitulatifs qui comptabilisaient pour la terre entière et pour chacune de ses parties les mers, les fleuves, les montagnes, les villes etc... et ce dans une intention évidente: éviter les erreurs si

²⁵P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 191.

²⁶Le terme de *continentia* revient systématiquement.

²⁷Il est en effet conforme aux listes de toponymes avancées par chacune des deux traditions manuscrites.

²⁸GLM, p. 22 sq.

fréquentes dans la transmission des chiffres en octroyant au lecteur la possibilité de vérifier l'exactitude du comput dans le détail du texte. C'est pourquoi, sans nul doute, l'élève, si respectueux de son maître, auquel il voue une admiration sans partage, rappelle la volonté de celui-ci: non parce qu'il l'a trahie en séparant le texte de la carte, mais parce qu'il s'y est conformé en ne séparant pas le tableau de synthèse de la description... C'est sans doute une piètre image des ambitions géographiques de Julius Honorius qui se dégage ici, mais il n'est pas certain qu'il eût les moyens matériels de faire mieux, et elle semble largement conforme à l'évolution de la géographie ancienne. Elle permet également d'accorder entre eux *l'incipit* et *l'explicit* final. La *sphaera* est divisée en deux parties: le contenu à proprement parler, que l'on peut également qualifier d'*excerpta* puisque ce contenu est arraché en quelque sorte à un autre support, celui d'une carte, et les *excerpta* à proprement parler, extraits de synthèse de ce contenu, qui méritent à juste titre le nom d'*excerpta excerptorum* que leur donne *l'explicit*.

Rompant avec la tradition de la géographie chorographique et pérégrégétique au profit d'une géographie normative fondée sur des découpages géométriques spatialisés, Honorius entendait donc livrer un aide-mémoire destiné à prendre le relais d'une carte dont il conservait jusqu'au nom.

Si, dans un premier cas de figure, la recension A est bien une "édition-pirate" de Julius Honorius, dont, seule, elle porte le nom, la recension B ne mérite-t-elle pas d'être défendue? On sait aujourd'hui qu'elle est aussi ancienne que A, dont la structure est par ailleurs à l'évidence lacunaire en plusieurs passages, comme si l'on avait, conformément à l'opinion de Kubitschek, tenté de retirer des informations du texte, peut-être pour renforcer une concision déjà grande et justifier

ainsi, *a posteriori*, l'expression, mal comprise, *excerpta excerptorum*. Si l'on admet d'autre part que l'histoire des *mensores* de César a été volontairement retirée de A, B pourrait apparaître dans certains cas comme un témoin plus fidèle que A de l'original. Les distances qui accompagnent les notices sur les fleuves, par exemple, sont systématiquement consignées en B, mais n'apparaissent qu'exceptionnellement en A. Le caractère systématique de cet usage en B pourrait bien indiquer son ancienneté, alors que l'on y voit habituellement l'œuvre d'un interpolateur.

Certes, des gloses interlinéaires, plus nombreuses dans B que dans A, apparaissent indubitablement dans la description du tracé des fleuves et dans l'énoncé de leurs mesures; mais il nous est difficile de croire qu'un certain nombre d'allusions précises et explicites à une carte soit le fait exclusif de glosateurs ou d'interpolateurs; c'est le cas, par exemple, d'un passage fort débattu, où Müllenhoff, puis Kubitschek ont reconnu la main d'un interpolateur, mais où Riese croyait voir la main d'Honorius. Il s'agit d'une description, lacunaire dans A, du cours du Rhin et du Rhône, confondus par l'auteur. Nous le citons ici dans le texte de A, en ajoutant, entre accolades, le texte de B.

Fluius Rhodanus nascitur in medio campo {Galliarum}. Occurrit ei Bicornis {Bicornius fluius} a Patauione ueniens relicta cauda ortus sui {quod Araris nuncupatur}. Rhodanus simul hoc est unum facientes in mare mittunt egerentes Arelatem mergunt†. Sed hic quem Bicornem {Bicornium} diximus, ante coniunctionem Rhodani uel conmixtionem in supernis nomen aliud accipit: præter Bicornem {Bicornium: hic Bicornius, hic Rhenus, hic Araris} appellatur Rhenus {provinciae Germaniæ} ita ergo fit ut hic fluius tribus nominibus nuncupetur, cum sit unus et dimidius {quod Araris, ut supra diximus, nuncupatur}. Ducit autem a mari Patauionis usque ad mare Tyrrenum contra insulas Baleares; eius autem

medietas qua inruit habet aquileum ²⁹ *pertortuosum Lugdunum. †Ubi et nascitur {ubi autem inruit, utrum in oceano occidentis an in mari Tyrreno, <non> potest in præsentī uideri, quia ab aqua ad aquam uidetur currere. currit miliaDCCCLII}.*

(§ 22)

Donner une traduction simultanée de ces deux textes est une entreprise vouée à l'échec compte tenu de la différence de structure grammaticale qui les sépare, et du fait de l'existence en leur sein de deux passages qui résistent à toute interprétation et dont la présence simultanée dans A et dans B suppose une tradition manuscrite remontant à un chaînon intermédiaire unique postérieur à l'archétype.

Les gloses - peut-être elles-mêmes fondées sur une carte - apparaissent à l'évidence nombreuses dans B. Tous les passages relatifs à l'*Arar* proviennent indubitablement de gloses interlinéaires d'un même interpolateur, qui a d'abord glosé sur l'appendice du Rhône, puis n'a pas compris que le texte qu'il commentait, lorsqu'il parlait des trois noms du fleuve pensait au Rhône, au Rhin et au *Bicornis*, et non au Rhin, à l'*Arar* et au *Bicornis*. Là dessus, un second interpolateur a sans doute ajouté la mention *flumen Germaniæ*.

Mais le plus important à nos yeux reste l'accord général de l'ensemble de la description avec celle qui, au § 23, introduit, dans A un fleuve anonyme joint au *Bicornis*, qui, pour B, porte lui aussi le nom de *Bicornis* :

*Fluuius Bicorni iunctus*³⁰ *nascitur in campo Germaniæ, inlustrans campum influit ad Patauiam.*

²⁹Avec Riese, il faut certainement restituer ici *angulum*.

³⁰B donne *Fluuius qui Bicornius dicitur*; et à la fin *inlustrans eam ad Patauium currit milia CCCII*.

"Le fleuve joint au Bicornis naît dans la plaine de Germanie; il baigne la plaine et s'écoule vers Patavia"

Ce fleuve est probablement le deuxième bras du Rhin, dont la représentation justifiait pour le cartographe l'emploi de la désignation virgilienne du fleuve au deux cornes³¹, qui n'est certainement pas ici le signe d'une glose. Selon ce témoignage, nous sommes en présence de l'un des nombreux fleuves que le rhéteur ne pouvait nommer, sa carte ne les nommant pas clairement. Car l'ensemble de la description vient bien d'une carte que le locuteur avait sous les yeux:

"Où il naît, où il se jette, de l'Océan occidental ou de la mer Tyrrhénienne, on ne peut le voir sur le document que nous avons devant nous, puisqu'on l'y voit s'écouler d'une mer à l'autre", écrit le commentateur de la carte à la fin du § 22 dans le texte de B. Il ne peut s'agir ici d'une glose propre à B. Non seulement elle n'aurait pas de sens, la carte n'accompagnant pas le texte dans sa version éditée, mais encore A porte encore, mutilé, le début e la phrase ubi et nascitur {ubi autem inruit...}. Il s'agit donc d'un texte originellement commun aux deux recensions, et qui fait à l'évidence allusion à une carte que les étudiants avaient sous les yeux. Le professeur pouvait décrire, d'après elle, le détail du cours du fleuve, mais il ne pouvait pas en tirer toutes les informations qu'il attendait de ce document. Les commentateurs modernes ont de ce fait pu avoir le sentiment d'une contradiction entre l'incertitude finale qui semble se dégager de ce constat d'impuissance devant la carte et l'affirmation préalable que le Rhône naît en Gaule. Il n'en est rien, et il faut seulement y voir l'utilisation de deux sources différentes. L'enseignant décrit ce qu'il sait - ou croit - être vrai: que le Rhône naît en Gaule, et que ses eaux se mêlent à celles du Rhin. Mais loin d'être ébranlé dans cette

³¹*Aen.*, VIII, 727.

conviction par le témoignage de la carte sur laquelle il fondait son cours, il prévient une objection: ce qu'il est en train d'énoncer n'est pas ce que voient immédiatement sur la carte les élèves pour lesquels, et devant lesquels, il professe en présence de la mappemonde; or le tracé de cette carte ne permet pas de constater *de visu* la véracité de toutes les affirmations du maître. Imaginons un instant la surprise que pouvait éprouver l'un des étudiants d'Honorius devant l'affirmation qu'un fleuve naissait en Gaule, alors que sur la carte il apparaissait comme un canal entre deux mers, un peu à l'image de ce que l'on peut voir dans la carte de la Gaule de la bibliothèque ambrosiane (pl. XLIX.1)! Un coup d'œil sur la représentation du réseau hydrographique de l'Asie centrale et orientale dans la Table de Peutinger nous aidera sans mal à comprendre l'aspect que pouvait présenter une telle représentation des deux grands fleuves. Le nom de *Bicornis* figurait certainement aussi sur la carte, puisqu'on le retrouve à propos du deuxième bras, considéré par notre auteur comme un fleuve particulier, qui, comme le premier vient aboutir à *Patauia*, l'île des Bataves.

C'est certainement encore de cette carte que Julius Honorius tirait les informations relatives à la mesure du fleuve: la longueur très excessive de 852 milles octroyée au Rhône, insuffisante s'il s'agit de la simple addition des longueurs du Rhin et du Rhône considérées chacune dans son ensemble, suppose en effet l'addition de la longueur du Rhône et de celle du *fluuius Bicorni iunctus* ³², qui ne se comprend que par référence à la réunion du Rhône et du Rhin dans la carte utilisée par Julius Honorius, et si les mesures rapportées étaient portées sur la carte. Si l'on retranche de cette longueur celle qui nous est donnée pour "le fleuve voisin du Bicornis" (A) ou pour "le fleuve que l'on appelle Bicornis" (B), longueur qui ne s'entend

³²Kubitschek, 1885, p. 6; 10 sq.

pas du Rhin, mais de la partie de celui-ci qui se situait au-delà du confluent supposé avec le Rhône, on obtient pour le Rhône une mesure plausible. Dans tous les cas, la cohérence entre les chiffres, la nomenclature et le tracé est frappante.

Nous sommes donc très certainement en présence, dans B, d'une tradition, certes fortement glosée, mais sans doute moins qu'on ne l'a parfois pensé. Elle est probablement la plus proche d'un cours professé oralement par Honorius, qu'elle reproduit jusque dans les détails les plus vivants de son exposé, comme dans le cas de la contradiction apparente qu'avaient cru reconnaître les esprits par trop systématiques des savants d'outre-Rhin. Ce cours se fondait de très près sur une carte dont il utilisait la toponymie et les tracés comme support, mais son but n'était pas strictement de faire le commentaire servile d'un document somme toute auxiliaire; il était aussi de corriger la carte. Ainsi s'explique l'utilisation par Julius Honorius de données étrangères à la carte dont certaines pouvaient même être en contradiction formelle avec elle. Mais mesures et toponymes ont certainement été empruntées, sinon dans leur totalité, du moins dans leur immense majorité à la mappemonde.

Les caractères principaux de cette mappemonde vont nous aider à situer chronologiquement notre homme dans le temps. La remarque sur les imperfections de la carte suggère directement que Julius Honorius n'en était nullement l'auteur; il lui était donc postérieur. La rédaction de la carte nous donne donc selon toute vraisemblance un *terminus a quo*; or sa nomenclature nous fournit un nombre appréciable d'informations chronologiques. Ce sont tout d'abord des données brutes, relatives en particulier aux provinces³³, qui nous permettent de situer sans hésitation

³³Notamment en Afrique; cf. Miller, *MM*, VI, p. 69 sq.

le modèle utilisé par Honorius à une date postérieure aux réformes de Dioclétien. La liste des peuples mentionnés, surtout sur la frontière du Rhin, a même pu conduire Müllenhoff³⁴, suivi par Riese, et Miller à proposer une date postérieure à 376, par comparaison avec la Liste de Vérone. En tout état de cause, quoique Constantinople reste désignée du vieux nom de Byzance et que seul un passage de B, sans doute une glose, y ajoute la désignation *Anthusa Constantinopolis*, la désignation de *Cirta* sous le nom de Constantine dans les deux recensions ne laisse guère de doutes quant à une datation au plus tôt de l'ère constantinienne, et, selon toute vraisemblance, de la deuxième moitié du IV^es. Ce *terminus* nous est également suggéré par les liens qui unissent la nomenclature de cette mappemonde à celle d'autres documents de cette époque. L'étude toponymique menée par K. Miller³⁵ a en effet permis de mettre en évidence des parallèles étonnants avec Ammien Marcellin, en particulier lorsque celui-ci se rapproche de la Table de Peutinger, par exemple lorsque les trois sources mentionnent un *mons Feratus* en Afrique, ou lorsqu'elle donnent toutes trois, pour un même toponyme, des versions paléographiquement voisines, mais bien différentes de la forme qu'il prend chez les géographes classiques: par exemple le toponyme *Musunei*, parmi les peuples de l'Océan méridional, rappelle plus directement les *Musonei* de la Table de Peutinger ou *Musone* d'Ammien Marcellin que les *Mucuni* ou *Musini* de Ptolémée et de Plin. Serait-ce que la carte utilisée par Julius Honorius se fondait sur une source qu'elle partageait avec la Table de Peutinger? On ne peut en effet affirmer avec certitude qu'Ammien Marcellin renvoie directement et systématiquement à la Table de Peutinger, quoiqu'il soit vraisemblable qu'il ait utilisé un document

³⁴DA 3, p. 221, par comparaison avec la Liste de Vérone.

³⁵MM ,VI, p. 71 sq. et surtout la récapitulation, p. 81.

comparable³⁶. Mais dans le cas qui nous intéresse, le parallèle avec la Table de Peutinger est absolument frappant, et en suppose l'utilisation pour la rédaction de la carte. Non seulement les formes des toponymes, le plus souvent à l'accusatif ou à l'ablatif rappellent la forme qu'ils prennent dans les itinéraires, mais encore, des 197 toponymes cités par Julius Honorius pour les seules cités, 167 apparaissent dans la Table de Peutinger, à commencer par le sanctuaire de *Daphnè*, à Antioche, auquel la deuxième rédaction de la carte conférait une telle importance, alors que dans un contexte aussi sélectif que celui qui a présidé au choix d'Honorius, l'importance théorique de la cité aurait dû la vouer à l'oubli. Il y a mieux: l'existence de vignettes dans la table de Peutinger - ou plus exactement dans son archétype - semble avoir guidé les choix du cartographe, puisque l'immense majorité des cités retenues, 124 en tout, étaient désignées par des vignettes susceptibles d'attirer son attention. L'absence de toponymes chrétiens de la carte de Julius Honorius (dans B, ils semblent être le fait de glosateurs) nous rapproche encore de la Table de Peutinger, dans ce que nous croyons être son deuxième état. Or cet état, où le sanctuaire de *Daphnè* semble avoir joué un rôle si déterminant, paraît datable du premier quart de la seconde moitié du IV^e s.

Le plus souvent, pour les îles, notre auteur suit Pomponius Mela, mais on trouve aussi chez lui certains toponymes nouveaux, comme *Mevania* ou *Hibernia* qui n'apparaissent par ailleurs que chez Orose et Isidore de Séville, ou comme *Girba*, l'actuelle île de Djerba, qui se rencontre par ailleurs dans la Table de Peutinger.

³⁶Les affirmations de K. Miller, *MM*, VI, p. 83 sq. sur la fameuse *Reichskarte* dont il supposait l'utilisation par Ammien Marcellin sont très péremptoires. Il n'en demeure pas moins qu'Ammien connaissait sans doute ce document, même s'il n'en a fait qu'un usage modéré. Sur ce point, P. Arnaud, *L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger*, dans *BSNAF*, 1988, p. 317 sq. Cf. *infra*. 3e partie, ch. 3.

Il est donc, à notre sens, raisonnable de dater la carte entre le milieu du IV^e s. et la rédaction, en 416-417 du chapitre géographique d'Orose, dont l'importance est manifeste dans la cosmographie du pseudo-Ethicus, mais qu'ignore entièrement Julius Honorius; on est donc en droit de penser que notre professeur a rédigé son commentaire dans la première décennie du V^e s., en s'appuyant sur une carte dont il n'était pas l'auteur, et qui devait avoir alors 20 à 30 ans d'âge. Il s'agissait sans doute d'une grande carte voisine de celle qu'utilisa également Isidore de Séville (ou sa source), voire Orose, et dont la famille connut sans doute une assez grande diffusion jusqu'à aboutir au XIII^e s., à la mappemonde d'Ebstorf, qui apparaît également proche et d'Isidore et d'Honorius.

Les plus anciens manuscrits qui nous soient parvenus et le témoignage de Cassiodore et de Jornandès, qui citait Honorius à travers Cassiodore, ne nous permettent guère de faire remonter le texte, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, au-delà des années 550 de notre ère; un siècle et demi de tradition manuscrite auront été amplement suffisants pour permettre le développement, à l'intérieur du texte, de gloses communes aux deux "recensions". Les datations basses du V^es. avancé ou du VI^es.³⁷, comme les datations hautes³⁸ semblent à écarter au profit de la datation que déjà Miller proposait, savoir le début du V^es. La carte utilisée remonterait pour sa part au début du dernier quart du IV^es.

Il reste à aborder le problème de l'attribution de l'opuscule à Julius Honorius par A, et à Jules César par B. La célébrité du second, opposée à l'obscurité du premier suffit à nous convaincre de la fiabilité de A à cet égard: il est en effet plus facile de construire une légende géographique et cartographique autour de Jules César, seigneur et maître du monde, que de Julius Honorius, maître d'école... Mais cela ne suffit pas à justifier la

³⁷Müllenhoff, *loc. cit.*

³⁸Kubitschek situait Honorius au plus tard au V^e s., mais plutôt au IV^e s.

présence de l'épisode des quatre sages envoyés par le dictateur aux quatre coins du monde pour en effectuer la mesure.

L'homonymie des Jules a pu favoriser l'identification, mais, assurément, elle n'explique pas tout. La forme du titre de A, *Excerpta eius sferæ*, et le mot *eius* en particulier suppose que ce titre était précédé d'un texte perdu où figurait un nom propre; or B, qui donne également ce titre, le fait précéder de la légende des *mensores* de César.

On peut formuler plusieurs hypothèses:

- A aurait sensiblement conservé la forme de l'original, mais le nom de Julius Honorius a disparu du titre où il figurait. B, par l'effet d'une interpolation, aurait remplacé ce nom par celui de Jules César et par la légende qui y était attachée, la mesure selon les quatre points cardinaux s'accordant bien avec la cosmologie quadripartite d'Honorius, et avec le nom de *Julius Orator* livré par les chapitres finaux, appelés à disparaître. Sans être totalement à écarter, cette hypothèse s'accorde mal avec la disparition de la signature initiale, encore que celle-ci puisse à la limite s'expliquer par la mutilation du début d'un *volumen*, et avec la similitude du titre de A et de B.

- On est donc conduit à avancer une seconde explication, selon laquelle A a été volontairement émendé pour en retirer la légende de Jules César qui y figurait initialement.

Dans cette hypothèse, on peut envisager deux schémas d'évolution possibles:

- Ou bien cette légende figurait, comme nous le pensons, sur la carte utilisée et commentée par Julius Honorius, comme elle figurera plus tard en marge des mappemondes médiévales de Hereford et de Ebstorf³⁹;

³⁹Mais leur présence de la légende sur des deux cartes n'est pas le fait d'une tradition interne à la cartographie, mais d'une référence littéraire à la cosmographie du pseudo-Ethicus, dérivée de B, et remise au goût du jour par Lambert de Saint-Omer au XII^e s., puis par Albert le Grand; cf. P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 203 sq.

de fait, le caractère tardif des listes utilisées pour les datations consulaires des opérations engagées par les quatre *mensores* ⁴⁰, qui semblent d'époque chrétienne, s'accordent bien avec la date que nous avons assignée à la rédaction de la carte; d'autre part, si cette légende servait en quelque sorte de titre ou de signature à la carte, elle fut donc placée à bon droit par le premier éditeur en tête de l'ouvrage, car c'était bien la *sphæra* de Jules César dont on allait trouver les *excerpta* et *continentia*, établis par Julius Honorius, mais non tirés d'une carte de Julius Honorius. Dans la suite de son histoire, le texte, déjà glosé, suivit alors deux histoires différentes. D'un côté, on constitua, à partir des ch. 49-51, jugés en contradiction avec le préambule, un véritable faux, en transformant A en *excerpta* plus vrais et plus lapidaires que nature, au prix d'émendations sauvages qui firent disparaître le préambule du texte. Par un raisonnement analogue, les ch. 49-51 disparurent de B, seuls en survivant *ratio* et *compendia* qui passèrent dans le préambule et dont les chiffres furent accordés avec la version glosée et surchargée qui circulait alors.

- Ou bien, dans une première version, le texte portait sans doute en tête la signature d'Honorius. Dans un second temps, cette signature céda la place à celle, plus prestigieuse, de Jules César dans les deux traditions. La "légende" de la mesure du monde par Jules César pouvait en effet sembler particulièrement en accord avec la division quadripartite de la cosmographie d'Honorius, dont le prestige du dictateur redorait en quelque sorte le blason. Le schéma d'évolution ultérieur serait ensuite identique à celui que nous avons précédemment proposé.

Ce sont ces deux dernières hypothèses, et parmi celles-ci la première, qui nous semblent les plus vraisemblables. Dans ces conditions, les ch. 49-50 nous ont sans doute conservé l'histoire de la genèse de

⁴⁰ Cl. Nicolet, *ibid.*, p. 170 sq.; *Inventaire...*, p. 106.

l'original; un original copié par des sténographes sur le vif (selon une habitude bien attestée pour les œuvres de st Augustin ou pour celles de Jérôme) et corrigé par l'auteur, fut publié à son insu, mais conformément aux conceptions du maître par un de ses élèves. De ce texte, B a sans doute conservé la structure grammaticale et la légende des *mensores*, probablement empruntée à la carte de référence de Julius Honorius. Mais ce manuscrit fut rapidement glosé, jusqu'à la séparation des deux traditions, qui, d'un côté virent les gloses continuer à proliférer tandis qu'un éditeur fabriquait un faux émendé: A. Le *stemma* général de la tradition semble pouvoir s'établir ainsi que nous avons tenté de le reproduire sur la fig. 3, à la fin de ce développement.

Le texte de Julius Honorius nous donne donc des informations essentielles sur une mappemonde dont la nomenclature se situait au moins à 500 noms, et qui constitue le plus ancien témoin d'une famille de cartes bien attestée au Haut Moyen-Age et promise à une longue postérité dans la cartographie médiévale. Voisine des cartes utilisées par Isidore de Séville, elle devait présenter un aspect sensiblement comparable à celles-ci. Probablement circulaire⁴¹, car c'est avec cette forme que s'accordent le mieux et la division régulière en quatre quadrants égaux, et le choix de l'Océan, devenu rose des vents, pour désigner chacun de ces quadrants, elle avait sans doute la même forme que la plupart des mappemondes du Haut-Empire.

Son intérêt principal reste néanmoins de nous révéler l'importance d'erreurs de transmission ou de difficultés de lectures qui sont assez significatives de ce que pouvait être à l'usage, le maniement d'une carte et de son contenu.

⁴¹Kubitschek (1885), p. 303, la croyait allongée, "comme celle de Ptolémée" et orientée à l'Est; cette orientation est en réalité peu compatible avec la forme en question.

Les tracés n'étaient pas toujours clairs, loin s'en faut. Honorius lui-même devait en faire l'aveu à propos du Rhin, dans un passage que nous venons de commenter. Le réseau hydrographique gaulois de la Table de Peutinger (pl. LXXXIX sq.) peut nous aider à comprendre la genèse de l'erreur. Le cartographe a sans doute mêlé en un seul tracé les flots de cours d'eaux qui tous sont très voisins dans les segments I.5 et II.1: le Rhône, dont la source devait rester bien visible (Seg. II.4), la Meuse, la Moselle, la Saône et le Rhin, dont le tracé a du partiellement se perdre (peut-être par confusion avec les rives de l'Océan, qu'il longe); dans les tracés jumeaux de la Meuse et du Rhin, il a reconnu l'explication de l'expression virgilienne *Rhenus bicornis*⁴². Le tracé des fleuves d'Asie, toujours dans la Table de Peutinger (pl. XCVII sq.) nous donne un autre exemple du flou qu'entraînaient à l'occasion les ajouts et corrections incontrôlées, et les copies répétées des mappemondes. Les fleuves y perdent parfois jusqu'à leur nom, et sont rebaptisés de façon plus ou moins aberrante: le Tigre (jamais désigné en tant que tel par une légende spécifique, et identifié seulement par la présence de stations qui portent son nom) est probablement confondu avec le Khabûr, voire avec le Balikh, affluents de l'Euphrate, tandis qu'apparaît un nouveau fleuve: le *flumen Persi* (seg. X.5), par attraction d'une légende voisine *Persis* de la part d'un copiste dans le désarroi⁴³; enfin, l'ensemble de ces fleuves vient mêler ses eaux à celles du Gange, après en avoir perdu une partie dans des marais (seg. X.3), également présents dans les cartes de Ptolémée, et l'autre quelque part à l'Est du golfe Persique... Quant à l'Araxe, il s'écoule vers

⁴² La même erreur est bien attestée dans une carte de la bibliothèque ambrosiane de Milan (pl. XLIX) et se rencontre déjà chez Apollonios de Rhodes, IV. 631. Elle remonte peut-être alors à l'archaïque fusion des deux fleuves sous l'unique dénomination d'Eridan.

⁴³ Cette hypothèse nous semble préférable à celle qui tente d'y reconnaître quelque cours d'eau mineur de Perse. On rencontre en effet ce toponyme précisément où l'on attendrait la légende désignant la Perse.

l'Océan extérieur, où il débouche à l'extrême Nord-Est de la terre habitée (seg. XI.5). Le résultat en est une perversion totale des tracés itinéraires eux-mêmes dans tout le secteur, si on les compare aux listes, plus complètes, et plus logiques, du Ravennate⁴⁴.

C'est que la représentation des fleuves était primordiale dans la représentation du tracé et dans la lecture. Par leur couleur, ils tiraient l'œil; par leur longueur et par leur nombre, ils organisaient le tracé de la carte et le parcours intellectuel du lecteur. Tracés les premiers à l'intérieur du cadre⁴⁵, ils étaient de ce fait l'objet de fréquentes corrections⁴⁶.

Les représentations des montagnes pouvaient également être source d'erreurs: les Pyramides étaient sans doute désignées par une vignette spécifique de forme triangulaire, comme celle que l'on rencontre dans la *Notitia Dignitatum* (pl. XL.4). En toute bonne conscience, Honorius a confondu ce triangle avec les excroissances sur base horizontale qui, dans la totalité des cartes anciennes et médiévales parvenues jusqu'à nous, servent à représenter les chaînes de montagnes. Les Pyramides se trouvent ainsi répertoriées parmi les montagnes du quadrant de l'océan Méridional... Au Haut Moyen Age, une erreur de lecture comparable conduisit à identifier cette représentation avec un bâtiment: les *horrea Ioseph*⁴⁷, les "greniers de Joseph"... Et nous avons vu comment, à partir d'un même tracé initial, les mappemondes d'un manuscrit munichois d'Isidore de Séville et d'un psautier de Londres, dérivées d'un même archétype, conservent le même

⁴⁴En Mésopotamie, presque tous les toponymes situés entre le Khabûr et Séleucie du Tigre ont disparu de la Table de Peutinger, alors qu'ils devaient être visibles dans son archétype.

⁴⁵Bosio, *Tabula*, p. 36

⁴⁶Desjardins, IV, p. 82.

⁴⁷L'identité des Pyramides et des *horrea Ioseph* est du reste déjà affirmée par B: *Pyramides, quæ «horrea Ioseph» dicuntur* (§ 45). Il s'agit vraisemblablement d'une glose; elle nous permet néanmoins de faire remonter cette erreur au VI^e s. Elle suppose du reste la référence à une cartographie où les *horrea* étaient désignés par une vignette susceptible d'être confondue avec les Pyramides, c'est-à-dire avec des vignettes certainement voisines de celles qui ornent la Table de Peutinger.

tracé en lui donnant des significations opposées; les montagnes de l'une devenant fleuves pour l'autre⁴⁸... C'est que les légendes se sont déplacées.

La représentation des montagnes étant limitée à la stylisation de leur ligne de crête, il n'est pas étonnant de constater des aberrations topographiques chez certains auteurs qui s'inspirent de cartes. On en a un exemple lorsque les fleuves ne donnent pas l'impression de puiser leur source dans les vignettes qui désignent les montagnes. La conclusion qu'en tirait inmanquablement le lecteur était qu'en dehors des montagnes illustrées sur la carte n'existaient que des plaines. C'est ainsi que le Rhône se trouvait naître, de l'opinion de Julius Honorius, dans les plaines de Gaule... Pour qui connaît le cours du fleuve en amont de Lyon⁴⁹, cette affirmation a de quoi surprendre! Elle se justifie néanmoins par l'utilisation *stricto sensu* d'informations dispensées par une carte, qui ne connaissait que deux espèces de lieux: la plaine et les montagnes, ces dernières étant réduites à une chaîne linéaire. Tout ce qui se trouvait à l'extérieur de la ligne de montagnes était donc réputé se situer en plaine...

C'est surtout lorsque l'on touche aux légendes que la confusion apparaît la plus totale et semble avoir engendré le plus d'erreurs dont beaucoup nous semblent fort grossières.

Ce sont tout d'abord des problèmes de paléographie et de lecture au sens propre du terme. Face à des toponymes qui dans leur immense majorité n'évoquaient rien pour eux, copistes et utilisateurs de tout poil ont fait preuve à l'égard de leurs sources d'une servilité qui confine parfois à l'absurdité: après l'amputation du premier segment du modèle de la Table de Peutinger, la partie droite des toponymes écrits à cheval sur le premier

⁴⁸Cf. pl. XV sq.; en bas et à droite de la figure, la carte de Munche représente, avec raison, le fleuve Dara issu, vers la droite, du mont Atlas. Pour le psautier de Londres, ce fleuve est lui-même devenu le mont Atlas.

⁴⁹Cette partie du fleuve était portée sur la carte d'Honorius, qui décrit le coude du fleuve à partir de l'ancienne capitale des Gaules.

et le deuxième segment était seule conservée. Les toponymes étaient donc dépourvus de toute espèce de signification. Le dernier copiste ne les a pas moins recopiés avec application dans leur forme mutilée⁵⁰.

Même lorsque les cartes n'étaient pas aussi sévèrement mutilées, une utilisation d'autant plus intensive que leur durée de vie était sans doute allongée par leur coût probable, a été la cause de nombreuses mutilations mineures. Les pigments, fragiles, en disparaissant, provoquaient des mutations surprenantes. On constate, par exemple, que les *insulæ Hæmodes* de la tradition classique⁵¹ furent réduites d'abord à l'inscription, dans une étendue marine, du nom *Hemodes*, séparé matériellement ou par l'œuvre d'un lecteur inattentif, de la mention de sa nature insulaire. Ce toponyme, ensuite mutilé en *[He]modes* a donné naissance, chez Honorius, ou dans sa source, à une nouvelle réalité toponymique: le *mare Madēs* (§ 16). De la même façon, Honorius donne *Tarchi opp.* là où figurait sans doute initialement⁵² le toponyme *Satarchæ*, de même que la Table de Peutinger donne *Diabene* où l'on attendrait *Adiabene* ...

Il faut encore compter avec l'incapacité propre de l'utilisateur, même lorsqu'il avait sous les yeux un document en bon état. Il avait parfois quelque excuse, en particulier dans les nombreux cas où l'encombrement des cartes avait conduit leurs auteurs à adopter, pour les noms répétitifs, comme *insula*, *oppidum*, *ciuitas*, *colonia* ou *mons* des

⁵⁰O. Dilke, *GRM*, p. 118 sq.

⁵¹Mela distingue les îles *Hæmodæ* (III.54), en Bretagne, du mont indien *Hæmodes* (I.81; III.68). Pline (IV.103) distingue deux groupes voisins d'îles: les îles *Hæmodæ* et les îles *Hebudes* ., qui pourraient remonter par deux sources différentes à un même toponyme originel. La forme *[He]modes* provient sans doute d'une confusion entre la montagne et les îles dans une liste alphabétique tirée de Mela, fort présent dans la nomenclature de Julius Honorius que, comme le pensait Riese (*GLM* p. 33), d'une confusion entre les deux groupes d'îles mentionnées côte à côte par Pline.

⁵²Selon l'opinion de Miller, *MM*, VI, p. 72; Riese, *GLM*, p. 26 y voyait au contraire une mauvaise lecture de *Parthi*.

abréviations, qui ont parfois posé bien des problèmes au lecteur moderne. L'abréviation $c\bar{o}$ de la Table de Peutinger avait été développée en *co(lonia)* par Mannert, en *com(pendium)* par Desjardins, avant d'être identifiée comme une transcription erronée du chiffre ∞ , soit un mille... Le toponyme insulaire *Silefantine* (§ 3), reproduit *ne varietur* par Jornandès, puis par le Ravennate⁵³, à la suite d'Honorius, remonte par exemple sans nul doute à une *is. Elefantine*⁵⁴; de même, le peuple des *Feratenses* n'est autre que le *mons Feratus* de Maurétanie, de la Table de Peutinger et d'Ammien Marcellin⁵⁵, sans doute à la suite d'une abréviation *Feratus mos*.

Bien souvent, le copiste ne peut pourtant se prévaloir d'aucune excuse pour des erreurs de transcription très rapide. Songeons par exemple à quatre textes et documents qui tous remontent peu ou prou, par des voies différentes, à un même *corpus* itinéraire: l'*Itinéraire d'Antonin*, dont la date de compilation définitive semble datable aujourd'hui des dernières années de la première tétrarchie⁵⁶, l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem de 333⁵⁷, la Table de Peutinger, copie du XII^e s. d'un original probablement du milieu du III^e s. remanié au moins deux reprises, et la cosmographie du Ravennate dérivée, au IX^e s., de plusieurs descriptions de cartes dérivées du même archétype, et elles-mêmes fortement remaniées⁵⁸. On ne peut

⁵³V.29, p. 419 Pinder.

⁵⁴ L'île *Elephantis*, sur le Nil, à 16 milles de Syène (Pline V.59), ou plus probablement l'île *Elaphitis* dans les Arginuses (Pline V. 137); on mentionne aussi *Elaphites* dans les îles ioniennes (id., III. 152). La lecture *Elefantine*, sans doute facilitée par une confusion possible avec la ville d'Egypte homonyme (Mela, I. 51; 60), que Mela, contre Pline, ne donne pas comme une île, est sans doute une *lectio facilior* pour un copiste ou cartographe latin peu au fait du sens grec du nom véritable de "l'île aux biches". Dans les listes d'Honorius, la mention de cette île ouvre la liste des îles de la mer Egée; l'identification avec l'une des Arginuses est donc plus probable que celle qui y verrait l'île nilotique.

⁵⁵Ta II.3 Miller (= I.3); Amm. XXIX.5.11.

⁵⁶J. Reed, *Pattern and Purpose of the «Antonine Itinerary»*, dans *AJPh*, 99 (1978), p.228 sq.

⁵⁷p. 571.6 Wesseling (p. 90 Cuntz): *Dalmatico et Zenophilo cons III*. Cf. W. Wolska-Conus, art. *Geographie*, dans *Reallex. f. Ant. u. Christ.*, X (1978), coll. 203 sq.

⁵⁸Cf. *Infra*, 3e partie, ch.3.

être que frappé par la rapidité avec laquelle les toponymes se dégradent. Schnetz⁵⁹ a fait l'inventaire de ces fautes, qui caractérisent déjà la Table de Peutinger et le géographe de Ravenne, et sont pour la plupart caractéristiques de l'écriture onciale, particulièrement propice aux confusions de lettres.

Par exemple le toponyme *Syrascele* (IA, 333), *Syrascelle* (Ta, VIII.5 Miller = VII.5), *Surascele* (Ra, 182.15 Pinder = 48.25 Schnetz) ou *Syracella* (*ibid.*, 332) devient la *mansio Sirogellis* dans l'itinéraire de 333 (602)!

Il n'y a rien là de très original: Pline l'Ancien déjà soulignait ici et là⁶⁰ les difficultés liées aux formes très variées que prenait un même toponyme, qu'il s'agît de simples variantes graphiques, ou de façons entièrement différentes de désigner une même réalité géographique. A s'en tenir à Julius Honorius, on note de nombreuses fluctuations de ce type: non seulement les toponymes hésitent entre le nominatif que l'on attendrait et les accusatifs et ablatifs qui proviennent de leur origine itinéraire, dont ils ont conservé la forme grammaticale, mais encore la morphologie du corps des mots elle-même évolue: *Ortacia* (Pline, *HN*, VI. 196) devient *Cortaciæ*; *Heromicas* (Ta) devient *Hieromices*; *Ariani* devient *Ariduli*, faute typique d'une onciale ancienne encore oblique. Le fleuve *Halys*, sans doute orthographié *Alis*, a donné naissance chez Honorius (§ 34) à un *fluuius Nais*; le toponyme *Colchis Indorum* devient *Colcisindorum* dans la Table de Peutinger, *Colchos* chez Isidore de Séville et Lambert de Saint-Omer, et *Colice* chez Julius Honorius⁶¹. Enfin, l'utilisateur incompétent pouvait être tenté de reconstituer, avec un bonheur variable, le sens perdu de

⁵⁹J. Schnetz, *Untersuchungen über die Quellen der Kosmographie des anonymen von Ravenna*, (*Sitzgsber. Bayer. Akad. Wissensch., Philos.- hist. Abt.*, 1942.6), Munich, 1942, p. 37 sq., 56 sq., 66 sq.

⁶⁰*HN* VI. 156: *Læana, uel ut alii, Ælana; nam et ipsum sinum nostri Læaniticum scripsere, alii Ælaniticum, Artemidotus Alæniticum, Iuba Leaniticum*

⁶¹On peut encore avancer *Lamuiridi* contre *Lambiridi*; *Sallenites* contre *Saleantes*, *Patalete* contre *Patalene*, etc...

toponymes devenus illisibles et dépourvus de sens: Julius Honorius, ou l'auteur de la carte qu'il a commentée, a par exemple transformé l'île du soleil, *Solis insula*, de Pomponius Mela en *Solis Perusta*; l'île, située sous les feux du soleil levant était nécessairement brûlée par ses rayons... Encore un chaînon dans la tradition et, avec le géographe de Ravenne, ce toponyme donne naissance à un toponyme nouveau: *Politra Solis* !

Ces déviations furent à l'origine d'un autre fait caractéristique de la géographie ancienne, particulièrement chez les géographes les moins attentifs: le dédoublement des toponymes⁶². Les anciens considéraient comme deux réalités géographiques différentes deux réalités toponymiques différentes. Or, rien n'est plus vivant qu'un toponyme; car les noms de lieux suivent au moins quatre évolutions. C'est d'abord celle des langues parlées, qui modifie leur forme au rythme des modifications phonétiques. C'est aussi celle de l'histoire politique et culturelle, qui voit les dénominations évoluer jusqu'au bouleversement: les villes, comme les états peuvent être débaptisés, leurs frontières se déplacent comme les peuples dont le nom servait à désigner les régions, et l'apparition d'une nouvelle religion, telle que le christianisme, pouvait induire à privilégier la désignation biblique d'un lieu et à écarter sa désignation actuelle; les toponymes évoluent encore avec l'histoire des conceptions géographiques; c'est ainsi que des désignations conventionnellement attribuées de façon générique à des lieux lointains et mal connus, situés aux bornes d'un monde légendaire, se conservaient dans la suite de l'histoire de la géographie pour désigner des lieux plus modestes: le Caucase et l'Eridan comptent parmi ces grands toponymes déchus. Enfin, il ne faut pas négliger l'influence de la tradition littéraire, qui en mettant côte à côte des désignations empruntées à des

⁶²Sur ces problèmes, cf. en particulier P. Counillon, *Arrien et Kerasous. Un cas de toponymie rétroactive*, à paraître dans les Actes du Congrès international sur la mer Noire, Samsun, 1-3 Juin 1988.

univers culturels et chronologiques très différents brouillait le plus souvent ces différences, en même temps que, par le biais des erreurs paléographiques, elle créait sans cesse de nombreux noms nouveaux.

Laissant de côté le problème de l'anachronisme des descriptions géographiques, qui semble avoir constitué l'une des règles du genre, intéressons-nous aux dédoublements homonymiques ou homophoniques qui trahissent plus directement et plus nettement l'usage d'une carte, voire, probablement, le double passage d'une carte à un texte, puis de ce texte et de quelques autres à une autre carte, et de celle-ci à un nouveau texte.

Le toponyme *Ariduli*, remonte sans le moindre doute possible, Miller l'avait déjà noté, à un *Ariani*, nom de peuple: or *Ariani* figure bien chez Julius Honorius; le même toponyme *Ariani* avait donc connu deux évolutions paléographiques différentes qui lui avaient permis de figurer sous les deux formes différentes *Ariani* et *Ariduli* (§ 6), et dans deux interprétations différentes, à l'intérieur d'un même document; il n'est pas le seul: le fleuve *Ortacia* de Pline se retrouve chez Honorius sous la forme *Ortaciæ* (§ 6); il apparaît alors comme *oppidum*, mais on le retrouve normalement comme fleuve dans un autre passage d'Honorius, mais sous la forme erronée *Cortaciæ* (B, § 9). On peut encore ajouter le cas du peuple des *Sygotani* (ou *Sicotani*) et du fleuve *Sygogan* ou *Sygaton* (le *Sicaton* de la mappemonde d'Ebstorf) dans lesquels Miller n'a pas eu grand mal à reconnaître la trace déformée du peuple des *Sogdiani*...

Même lorsque les toponymes ne sont pas déformés, on les retrouve fréquemment dans plusieurs sens: les Orcades sont deux fois mentionnées par Julius Honorius, comme une mer, et comme des îles; le fleuve *Adonis* (§ 12) donne son nom à une province: *Adonis Phænice* (65). Les *Quinquegentiani*, normalement considérés comme un peuple par le rhéteur, apparaissent aussi sous sa plume comme un *oppidum*.

Pour rendre compte de ces dédoublements, très fréquents⁶³, dont les quelques exemples donnés ci-contre ne donnent pas la liste exhaustive, loin s'en faut, il faut supposer, à la base de la carte utilisée par Julius Honorius, l'existence d'un texte (lui-même sans doute partiellement fondé sur une carte) où se manifestait le type d'erreur le plus fréquent dans la prose de notre rhéteur, à savoir le déplacement de toponymes. Pour des raisons que nous aurons l'occasion de détailler plus bas, les légendes ont été attribuées à un point de la carte qui n'était pas celui dont elles avaient pour fonction de donner le nom, mais dont elles étaient également proches. Ces erreurs d'identification ont conduit à quelques bizarreries.

Parfois, la confusion a été provoquée (ou entretenue par l'auteur de la carte) par les terminaisons en *-es* ou en *-æ* issues d'une erreur paléographique qui ont induit Julius Honorius ou sa source cartographique à ranger parmi les peuples le fleuve *Hieromices* (*lectio facilior* du *Heromicas* donné la Table de Peutinger) ou le toponyme *Oraccæ*, en réalité l'île de Carmanie *Oracla*⁶⁴, où les *Feratenses* qui n'étaient autres que le *Mons Feratus* d'Ammien Marcellin et de la Table de Peutinger. On est ici à la limite de la falsification, l'erreur d'attribution se doublant d'une modification, consciente ou inconsciente, de la forme du toponyme.

Les erreurs les plus fréquentes sont aussi beaucoup plus banales. La confusion la plus totale règne le long des rivages maritimes: certaines légendes relatives à des lieux continentaux étaient sans doute inscrites dans la mer, ce qui les a fait prendre pour des îles: tel fut le cas de la grande Syrte, *Syrtis maior*, ou, en Egypte, de la vallée de *Catabathmon*, qui, dès l'époque de Salluste, était l'un des points traditionnellement assignés

⁶³Le dédoublement de *Seres-Sera* en une ville et un peuple ou une région est très précoce; on le rencontre déjà chez Ptolémée, par exemple. Chez Ammien Marcellin, XXIII.6.66, quatre villes d'extrême-orient portent les noms des peuples qui les entourent: *Essedon*, *Asparata*, *Sera* et *Asmira*.

⁶⁴Cf. Pline, *HN*, VI. 98.

comme limite à l'Asie et à l'Afrique. Ammien Marcellin⁶⁵, lui aussi confond à l'occasion les villes de la côte avec des îles. Cette erreur, aussi bien chez Honorius que chez Ammien, pourrait également renvoyer à l'usage direct ou indirect par nos auteurs de périples, mais ceux-ci faisaient, semble-t-il, la différence entre villes de la côte et îles côtières. L'origine cartographique de l'erreur est donc vraisemblable, et doit être mise sur le même plan que celle par laquelle les noms des îles furent souvent pris pour des noms de mers: on a déjà cité le cas des Orcades, et des îles Hémodès; on pourrait y ajouter celui de Thulé.

Ailleurs, ce sont des peuples ou des villes qui ont été pris pour des montagnes: Julius Honorius connaît ainsi un Mont *Beronices*, sans doute à proximité de la ville de *Bérénikè*, et un mont *Panchæus*, qui porte le nom d'un peuple d'Ethiopie; des fleuves passent inversement pour des peuples, comme le *Phasis*, le *Thermonos* (pour *Thermodon*) ou le *Ryndacos*.

La nature de certains toponymes posait du reste des problèmes à tous les géographes. C'était, par exemple, le cas de l'actuelle Ormuz: pour Pline, l'*Armysia* est une *regio* (VI. 107), tandis que pour Ptolémée, suivi par Castorius et le géographe anonyme de Ravenne, *Armuzia* est une ville; Honorius, quant à lui, considère *Armuzia* comme un peuple!

Inversement, des fleuves peuvent porter des noms de régions. On a vu que la Table de Peutinger donne un fleuve *Persis*; par la même erreur, Julius Honorius connaît un fleuve *Carmanta*, dans le nom duquel il n'est guère difficile de reconnaître celui de *Carmania*, c'est-à-dire de la Carmanie, région voisine du détroit d'Ormouz...

Mais l'erreur la plus fréquente est celle qui a consisté à prendre des noms de peuples pour des noms de villes. En fournir la liste exhaustive serait une opération fastidieuse pour le lecteur. On en trouve en effet des

⁶⁵XXI.8.16; 30.

exemples aussi nombreux dans chacune des régions décrites. On se bornera donc à l'illustrer à partir de l'Orient, où, par exemple (§ 6), le géographe compte au nombre des villes:

Sallenites (pour *Scænites*), c'est-à-dire les Arabes Scénites; *Carmania*, c'est-à-dire la Carmanie; *Tarchi* (pour**Satarchæ*); *Scythæ Thuni*, ou les Huns, *Dahæ*, ou les Dahes des rives orientales de la Caspienne, *Chaldæei*, les Chalcéens, *Eudæmon*, soit l'Arabie Heureuse, *Nabatæi*, les Nabatéens, etc...

Si nous nous tournons maintenant vers l'Europe occidentale (§ 19), le bilan n'apparaît guère plus brillant, puisqu'aussi bien nous trouvons pêle-mêle parmi les cités les *Vaccæi*, la Celtibérie, les Trévires, les Sénons, etc..., ce qui, dans le cadre gaulois pourrait bien être une référence aux *ciuitates* des tribus, mais, par comparaison avec les erreurs d'Honorius dans les autres régions, semble bien provenir de la même source de confusion, à savoir le rattachement erroné des légendes aux réalités géographiques.

KJulius hOnorius connaissait, comme telles, des régions. Il semble donc que la carte qu'il utilisait distinguait les grandes régions, ou les provinces, remarquables à une particularité graphique quelconque, mais que, pour les régions de plus petites dimensions, la confusion restait possible; sans doute avait-on amassé, pêle-mêle, dans le cadre des grandes régions, toutes les légendes, sans qu'il fût pour autant possible de distinguer entre cités et découpages régionaux mineurs.

L'étude matérielle des deux éléments constitutifs du contenu d'une carte, les légendes et le dessin, nous aidera à comprendre comment de telles confusions ont été possibles et quelles solutions ont le cas échéant été mises en œuvre par les cartographes pour y remédier.

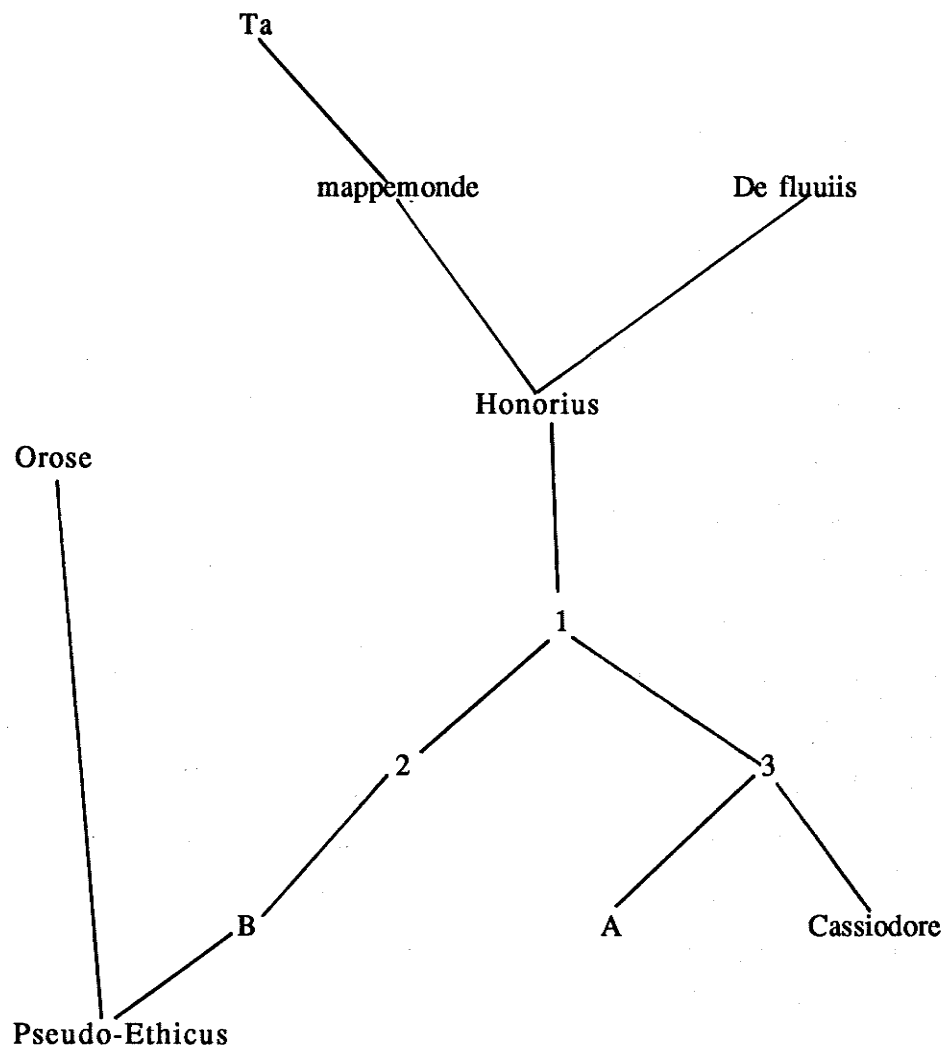


fig. 4: stemma du texte de Julius Honorius.

(1: manuscrit glosé; 2: suppression des ch. 49-51 dont le contenu passe en préface; 3: suppression de la légendes des 4 *mensores*. restructuration lapidaire du texte sur le modèle des *excerpta*)

3. Les légendes.

Les erreurs de Julius Honorius montrent bien le rôle et l'importance de l'écrit dans l'usage des cartes. L'épigramme des cartographes de Théodose la souligne plus encore. Comme, probablement, pour la carte du Pont-Euxin de Doura-Europos, deux personnes y avaient été employées, dont une avait spécialement été chargée "d'écrire" la carte⁶⁶, c'est-à-dire pour y inscrire des légendes. Eumène aussi a été très sensible à leur importance, lorsqu'il a souligné que non seulement chacun des lieux était porté sur la carte, mais encore que chacun y était désigné par son nom (*cum nominibus suis*). Sans légendes, une carte est muette; elle ne parle pas. C'est un luxe que l'on pouvait s'offrir lorsque l'objet représenté était à la fois assez élémentaire et assez familier pour parler de lui-même, comme ce fut le cas de quelques mappemondes T-O au Moyen Age⁶⁷. Mais la complexité, du reste variable, de l'immense majorité des documents cartographiques ne pouvait se passer du support de l'écriture.

C'est pourquoi, tant au Moyen Age que dans l'Antiquité, les commanditaires ont fait appel à deux hommes pour rédiger des cartes, de façon à ce que la graphie fût aussi soignée que le décor. On a déjà signalé qu'au Moyen Age, comme dans l'Antiquité, il n'est pas rare de trouver deux signatures, l'une d'un enlumineur, l'autre d'un rédacteur⁶⁸, et les auteurs modernes des notices relatives à ces cartes, surtout lorsqu'elles sont de dimensions importantes, n'ont pas manqué de souligner les belles écritures de clercs qui caractérisent leurs légendes. On parvient aux mêmes conclusions à propos des cartes anciennes, puisque la carte de Doura-

⁶⁶GLM p. 19 sq. = *Anth. Lat.*, 724 Riese, v.8: *dum scribit, pingit et alter*.

⁶⁷Cf. par ex. le missel de st Louis d'Anjou reproduit dans notre article *L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 697 et fig. 2.

⁶⁸Par exemple dans la mappemonde de Saint-Sever.

Europos suppose la même division du travail de rédaction entre un peintre et un scribe⁶⁹, qui a rédigé ses légendes dans une belle écriture monumentale tracée à la peinture blanche, quand le commanditaire signait en cursive à l'encre noire. Ce dernier type d'écriture semble avoir été étranger aux cartes dont nous pouvons avoir conservé le souvenir direct ou indirect: lorsque nous pouvons avoir connaissance d'erreurs paléographiques notoires, comme c'est le cas dans la nomenclature de la Table de Peutinger, chez l'Anonyme de Ravenne ou dans l'œuvre de Julius Honorius, celles-ci remontent, nous l'avons vu, à des originaux en onciale. C'est dire - et cela n'est point pour nous surprendre - que l'on mit dans la cartographie et dans l'édition les mêmes efforts de lisibilité: il ne semble pas que la cursive ait jamais été usitée pour l'inscription de légendes cartographiques.

Les légendes donnent en effet leur sens aux éléments représentés, en en rendant possible l'identification. La carte, en ce sens, se conforme entièrement à un usage bien attesté dans la peinture ancienne depuis celle des vases attiques jusqu'à la peinture murale romaine en passant par l'art étrusque: celui de désigner par l'inscription de leur nom les personnages, les lieux ou les espèces animales représentées. Comme dans la mosaïque nilotique de Préneste ou dans les Tables iliaques⁷⁰, la légende accompagne le dessin, en levant toute ambiguïté quant à l'identification de chacun des éléments qui le composent, mais sans imposer au lecteur une interprétation globale de la scène représentée.

Elle peut, dans certains cas, aller plus loin et proposer des systèmes d'interprétation. Car la carte, même légendée, ne parle pas immédiatement d'elle-même; elle exige un apprentissage qui n'est possible qu'à travers une

⁶⁹Cf. *supra*, p. 340 sq. sur ces doubles rédactions.

⁷⁰Cf. pl. CXV. Sur les Tables iliaques, cf. A. Rouveret, *Les Tables Iliques et l'art de la mémoire*, dans *BSNAF* (1988), p. 166-175.

traduction ou à travers un traducteur⁷¹; elle appelle un commentaire et un commentateur, et des clés de lecture. Ces clés, ces éléments de commentaire, pouvaient être fournis oralement dans le cadre de l'enseignement que dispensaient un Théophraste à Athènes, un Eumène à Autun, ou un Julius Honorius dans l'Italie du Bas-Empire. Ils pouvaient encore être l'objet d'un commentaire joint à la carte, sous une forme plus ou moins limitée dans les marges de la carte. Ce commentaire, nous allons le voir, fut probablement assez caractéristique des grandes mappemondes isolées, mais sans doute n'acquies-t-il toute son importance qu'assez tardivement, après le triomphe du *codex* ; il accompagnait alors des objets de dimensions relativement modestes, dans un contexte où ce commentaire pouvait finalement l'emporter sur la carte jusqu'à la rendre inutile ou méprisable, lorsqu'il ne se substituait pas purement et simplement à elle⁷². Ces véritables textes grammaticalement et logiquement structurés pouvaient enfin être intégrés à la carte selon des modalités qu'il convient de préciser.

Les légendes pouvaient en effet occuper trois positions principales sur une carte: à l'intérieur de la carte, où la surcharge était évidemment la plus grande; aux limites de celle-ci, mais l'espace y était limité, et enfin, lorsque la forme de la carte et la place disponible sur le support le permettaient, à l'extérieur de l'image du monde, dans l'espace laissé libre entre les bords du *πύναξ* ou de la *tabula* et les limites assignées par le cartographe à l'œcumène et à l'Océan qui la limitait de toutes parts. Il s'agissait sans doute là de la seule possibilité offerte aux auteurs - et dans certains cas, peut-être, aux utilisateurs eux-mêmes - de grandes

⁷¹Cf. C. Jacob, *Lectures antiques de la carte*, dans *Etudes françaises* (Univ. de Montréal), 21.2 (1985), [p. 21-46], p. 32.

⁷²P. Gautier Dalché, *La «mesure du monde» selon Julius Honorius: La tradition médiévale*, dans *Journal des Savants*, Octobre-décembre 1987, p. 206.

mappemondes isolées pour ajouter à la carte des informations ou des notes complémentaires qui n'y avaient pas trouvé leur place.

a. Les marges de la carte.

Les grandes mappemondes médiévales, qui sont des mappemondes isolées comme l'étaient sans doute, nous l'avons vu, les mappemondes du Haut-Empire dignes de quelque considération, et comme l'étaient assurément les cartes qu'a si sévèrement critiquées Ptolémée, témoignent assez de cet encombrement. La carte d'Ebstorf (Pl. X) est si remplie qu'elle donne presque le vertige au lecteur, et que le regard s'y perd. Non content d'en avoir rempli l'intérieur jusqu'aux limites d'une lisibilité que préserve à peine la polychromie, son auteur, peut-être Gervais de Tilbury en personne, a en effet utilisé tout l'espace disponible en marge pour y faire figurer un immense texte. Il y raisonne sur le sens de son entreprise, sur ses antécédents, sur son utilité, et y fournit des éléments de commentaire, parmi lesquels on rencontre même une carte de type T-O, destinée à montrer la division en continents masquée par l'abondance des éléments représentés à l'intérieur de la carte.

La mappemonde de Hereford (Pl. IX) pratique de façon analogue. Le vélin qui lui sert de support a été découpé et orné de façon à prendre l'aspect d'un rétable: au sommet de la peau, au-dessus du Paradis terrestre, qui figure normalement sur la carte, la représentation du peuple des Bienheureux et du Jugement Dernier donne le sens religieux de la carte, entièrement conçue selon un axe parfaitement équilibré qui de Rome conduit à Jérusalem, puis au Paradis à travers le piège de Babylone, ainsi que des inscriptoins en Ancien Français qui commentent la scène⁷³. Au bas

⁷³Marie, couronnée par un ange dit: *Veici beu fiz dedeinz la quele chare preistes: / E les mameleites dont leit de Virgin Queistes; / Evez merci de touz si com uos memes deistes: / Ke moi ont servi kant Sauveresse me feistes ;* De part et d'autre du Jugement

de l'image, deux illustrations commentées rappellent une tradition issue de l'œuvre de Julius Honorius selon laquelle Jules César avait envoyé quatre *mensores* mesurer la terre, et l'amalgame que Richard de Haldingham, comme Lambert de Saint-Omer avant lui, pratiquait entre cette entreprise controversée et le recensement contemporain de la naissance du Christ, mentionné par Luc, 2.1, explicitement cité à cette occasion. Le fragment de mappemonde du duché de Cornouailles, non seulement porte elle aussi en marge, dans l'angle inférieur droit, le seul qui nous soit parvenu, un assez long texte, où figurent la légende des *mensores* de César et le décompte des mers, montagnes, peuples, etc... emprunté à Julius Honorius. Elle mentionne d'autre part, dans une phrase visiblement inspirée du prologue de Florus ou de son imitation par Jérôme, un libelle, distinct de la *brevuis tabella*, et où étaient consignés "les causes des phénomènes célestes, la situation des terres et la largeur des mers", et qui devait compléter la carte⁷⁴...

Ces exemples médiévaux nous montrent qu'il ne faut pas mésestimer le rôle actif joué par les marges des cartes, du moins lorsque leur forme le permettait, comme c'était en général le cas des cartes rondes. Sans doute pouvait-on y trouver, comme au Moyen Age, des informations susceptibles d'éclairer la carte. Le plus souvent, elles tendent néanmoins à magnifier le cartographe, dont elles devaient accompagner la signature.

Celle-ci a sans doute assez souvent consisté en épigrammes, qui présentaient, par rapport à un simple nom, l'avantage d'occuper une place suffisante pour ne pas échapper au lecteur le plus superficiel et d'apporter au plaisir des yeux l'ornement supplémentaire de la poésie, tout en complétant, de son auteur, l'image d'honnête homme qui se dégageait déjà

Dernier, deux phrases scellent le destin des défunts *Levez, si vendrez a joie perdurable* et *Levez, si allez in fu de enfer estable*. Cf. *MM*, IV, p. 6 sq.

⁷⁴G. Haslam, *The Duchy of Cornwall Map Fragment*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Age et à la Renaissance*, (CTHS, 15), Paris, 1989, p. 33-44

de l'œuvre cartographique. Il s'agissait enfin d'un usage apparemment fréquent en peinture, puisque nous savons qu'il n'était pas rares que les peintres joignissent une épigramme à leurs œuvres⁷⁵. Reprendre cet usage assimilait donc les cartes à des œuvres d'art. Tel était probablement le cas de la carte adressée par Alypius à Julien César⁷⁶, qui le remerciait de lui avoir fait une carte dont les tracés étaient meilleurs que ceux des cartes précédentes, et qui se trouvait agrémentée par des iambes. C'est encore probablement le cas de l'épigramme des cartographes de Théodose, dont le premier vers est ainsi formulé qu'il ne fait aucun doute que ce petit texte était inscrit sur la carte elle-même, *hoc* renvoyant nécessairement à un objet présent, et ce l'était sans aucun doute possible de la mappemonde du pape Zacharias (741-752), dans un *triclinium* d'une tour du Latran, qui était accompagnée de vers⁷⁷.

On est également en droit de se demander si l'introduction de la *Cosmographie* "de Jules César", autrement désignée par Riese comme "recension B" de la *Cosmographie* de Julius Honorius, où prend place la notice relative à la mesure du monde par quatre *mensores* sur l'ordre de Jules César ne se trouvait pas initialement sur la carte utilisée par Julius Honorius.

On a parfois traduit⁷⁸ par "inscrivent en marge" le verbe παραγράφειν par lequel Plutarque, au début de la *Vie de Thésée* caractérise l'inscription des légendes de confins par les cartographes. On retient alors le sens

⁷⁵ Cf. *Anth. Gr.*, I, *Pol.*, VI.341 (éd. Stadtmüller), = *Recueil Milliet*, n° 76b, p. 74/75; *Plut., de glor. Ath.*, 2, = *Rec. Milliet*, n° 194; Pline (*HN*, XXXV.63 = *Rec. Milliet*, p. 213 sq., n° 235) mentionne ainsi une épigramme de Zeuxis sur la peinture d'un athlète.

⁷⁶ *Epist.*, 10, Bidez.

⁷⁷ *Anasth. Biblioth., Lib. Pont., vita Zach.*, éd. Duchesne, p. XVIII; K. Miller, *MM*, III, p. 151, n°1: *per ascendentes scalas in superioribus super eandem turrem triclinium et cancellos aureos extruxit, ubi et orbis terrarum descriptione(m) depinxit atque diuersis uersiculis ornauit.*

⁷⁸ Cf. B. Latzarus, au tome I de la traduction des *Vies Parallèles* de Plutarque paru dans les classiques Garnier, Paris, sd .

technique du mot παραγραφή qui désigne toute espèce de note marginale. Ce sens est plausible si l'on donne également à πύναξ le sens de "tablette" en considérant qu'il désigne alors le seul support de la représentation. Dans ces conditions, les légendes citées ensuite par Plutarque auraient été inscrites aux extrémités du support en marge, c'est-à-dire à l'extérieur de la mappemonde, par l'effet de l'encombrement.

Mais c'est sans doute forcer un peu le sens de ce mot. Nous ne connaissons aucun parallèle médiéval pour l'inscription à l'extérieur de la carte de légendes relatives à son contenu ou à ses limites; le *pinax* désigne probablement ici la carte tracée sur le support plus que le support lui-même; quant au verbe παραγράφειν, on peut lui donner au moins trois sens susceptibles de justifier de son utilisation, soit que l'on considère que les légendes sont simplement inscrites "à côté" des éléments qu'elles doivent caractériser, soit que l'on y voie les sens bien attestés de "glose" ou de "sommaire", voire de "limites" bien attestés pour le mot παραγραφή. A tout prendre, les légendes décrites par Plutarque situant les régions climatiques inhabitables par rapport à un point ("à partir d'ici") qui se situe nécessairement à l'intérieur de la terre habitée, ces légendes se situaient nécessairement à l'intérieur de la carte.

Quoi qu'il en soit, autour de la carte, on trouvait sans doute fréquemment, en particulier dans les cartes rondes, un certain nombre d'inscriptions, souvent métriques, où figuraient la signature et la dédicace et, le cas échéant, un commentaire au moins partiel de la carte.

Mais cette disposition de la signature n'était sans doute pas systématique: la carte-périphe de Doura-Europos nous donne l'exemple d'une signature, probablement ajoutée par le propriétaire de la carte après son acquisition, non à l'extérieur, mais au centre du tableau.

b. Aux limites de la carte.

Aux confins extérieurs de la carte, on trouvait normalement l'océan extérieur, comme nous le rappelle Ptolémée lorsqu'il s'en prend à ceux qui déforment leur carte à peine celle-ci commencée, lorsqu'ils tracent Océans. Des légendes aidaient normalement le lecteur à orienter la carte, soit qu'il y eût une rose des vents, soit que le nom des parties de l'Océan, souvent divisés en quatre océans qui portaient chacun le nom d'un point cardinal. C'était apparemment la division adoptée par la carte utilisée par Julius Honorius, dans la mesure où celui-ci a maintenu comme principe organisateur de sa description la partition de la terre en quatre quadrants centrés chacun sur un point cardinal et désignés du nom de l'océan auquel ils correspondaient: Oriental, Occidental, Septentrional et Méridional. A en croire Ptolémée, ce système élémentaire d'orientation pouvait être sérieusement, puisqu'aussi bien chacun de ces océans cardinaux était susceptible, par le jeu des distorsions subies par la carte, d'être déporté vers un autre point cardinal:

3. Παρά γὰρ ταύτην τὴν αἰτίαν τὸ μὲν Ἰνδικὸν πέλαγος μετὰ τὴν Ταπροβάνην ἐπὶ τὰς ἄρκτους ἀπέστρεψαν, ἐνστάντος αὐτοῖς τοῦ πίνακος πρὸς τὴν ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς προχώρησιν, ἐπεὶ μὴδὲν εἶχε τοιοῦτον ἐπὶ τῆς ὑπερκειμένης κατὰ τὸ βορεῖον Σκυθίας ἀντιπαραγράφειν.

4. Τὸν δὲ δυτικὸν Ὠκεανὸν ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς ἀπέστρεψαν πάλιν, ἐνστάντος αὐτοῖς τοῦ πίνακος ἐπὶ τὴν μεσημβρινὴν διάστασιν, ἐπεὶ μὴδ' ἐνταῦθα τὸ τῆς ἐντὸς λιθύης βάθος ἢ τὸ τῆς Ἰνδικῆς εἶχε τι δυνάμενον κατὰ τὸ συνεχὲς ἀντιπαρασταθῆναι τῇ δυτικῇ παραλίῳ· ὡς καὶ διὰ τὰ τοιαῦτα τὴν περὶ τοῦ περιρρεῖσθαι τὴν γῆν ὅλην τῷ Ὠκεανῷ δόξαν ἄρξασθαι μὲν ἀπὸ γραφικῶν ἀμαρτημάτων, καταστρέψαι δὲ εἰς ἀσύστατον ἱστορίαν.

(Ptol. *Geogr.*, VIII.1. 2 sq.)

"[3] et pour cette raison, ils ont déplacé l'Océan Indien au-delà de Taprobane vers le Septentrion, puisque le support de la carte les empêchait d'aller plus loin vers l'Est et qu'ils n'avaient rien qu'ils pussent décrire, au contraire, au-dessus de la Scythie, située sous Borée; [4] de l'autre côté, ils ont déplacé vers l'Est l'Océan occidental, la carte leur faisant obstacle au Sud, puisque la vaste étendue de la Libye intérieure ou de l'Inde ne contenait rien qui pût être opposé au rivage occidental du fait d'une trop grande abondance de toponymes".

c. A l'intérieur de la carte.

C'est bien l'intérieur de la carte qui se trouvait le plus chargé de légendes. C'étaient tout à fait naturellement les toponymes qui fournissaient l'immense majorité de ses légendes, et la cause principale des déformations que celle-ci allait subir. Fleuves, montagnes, régions, peuples et villes allaient devoir y trouver leur place et y voir inscrire leur nom. En principe, ces toponymes se suffisaient à eux-mêmes et ils n'appelaient pas plus ample commentaire, puisque la position du toponyme est à elle-même sa propre justification: le nom de lieu ne décrit que sa propre situation. Nous verrons bientôt qu'en réalité les choses n'étaient pas si simples, mais force est de reconnaître que l'ancrage du toponyme dans l'espace cartographié était en général considéré - souvent à tort- comme explicite; il n'appelait donc aucun commentaire particulier.

• Gloses.

Ce n'était pourtant pas le cas de tous les lieux. Un certain nombre d'entre eux ont été à l'origine de l'introduction, dans les cartes, de véritables textes, grammaticalement structurés, et d'une longueur parfois assez considérable. Le témoignage le plus complet que nous possédions sur

ces grandes légendes nous est fourni par Plutarque, qui insiste longuement sur les légendes qui caractérisaient les limites de la terre habitée. Comme nous l'a appris Ptolémée, les cartographes utilisaient toute la surface disponible sur le fond de carte pour y inscrire des noms. Ils se trouvaient donc dans une situation cartographiquement contradictoire. Certes, leurs cartes représentaient les contours réels, ou supposés tels, de l'œcumène insulaire; elles mettaient donc en images les limites océaniques de l'île habitée par les hommes, et les îles mêmes de cet océan périmétral. Mais il était clair qu'au moins au Nord et au Sud, c'est-à-dire dans les deux régions les plus sensibles aux déformations d'après le témoignage de Ptolémée (et pour cause!), les limites de la terre habitée étaient à peu près entièrement inconnues, même si l'exploration des côtes de la Baltique dès l'époque d'Auguste, puis sous Néron⁷⁹, avait pu engendrer l'idée qu'il s'agissait là de l'océan Septentrional et que l'on s'y trouvait aux limites de l'œcumène. Cette idée s'accordait avec la sous-estimation de la mesure du méridien terrestre par Posidonius, suivi, par tous les géographes postérieurs, et par diverses anecdotes, comme la circumnavigation septentrionale attribuée à des Indiens, dans lesquels il faut probablement reconnaître des Lapons⁸⁰. Quel que fût le rétrécissement subi par l'extrémité septentrionale de la terre, tant d'Est en Ouest que du Nord au Sud, il n'en demeure pas moins qu'une zone d'ombre importante subsistait entre les limites de la terre connue, celle de la terre habitée, et celle de l'île qu'elle était supposée être... Même à l'Est, les connaissances restaient pour le moins imprécises, quoique l'on n'y comptât pas de *terræ incognitæ* à proprement parler, mais seulement des contrées mal connues.

⁷⁹M. Cary et E. Warmington, *Les explorateurs de l'Antiquité*, Paris, 1932, p. 168 sq.; J. Kolendo, *A la recherche de l'ambre baltique. L'expédition d'un chevalier romain*, Varsovie, 1981, en particulier p.96 sq. Nos sources anciennes sur ces expéditions sont Plin, *HN*, XXXVII 33 et 45.

⁸⁰ Cf. 2e partie, ch.2, n. 84.

Force était donc aux cartographes de clarifier par des légendes une confusion géographique générale entre les limites physiques, les limites humaines et les limites scientifiques de l'œcumène que leurs choix cartographiques imposaient de maintenir. Aux limites de la carte, et sur les bords de l'océan, ils inscrivaient donc de petits textes qui transformaient en espace arbitraire et conventionnel la simple ligne qui bornait la carte en donnant l'explication du choix qu'il avaient fait de ne pas cartographier ces régions inconnues car impropres à la vie:

(...) "Τὰ δ' ἐπέκεινα θῦνας ἄνυδροι καὶ θηριώδεις" ἢ "πηλὸς ἀιδνῆς" ἢ "Σκυθικὸν κρύος" ἢ "πέλαγος πεπηγός".

Plut., *Thés.*, I.1

"«et, à partir d'ici, déserts sans eau peuplés de bêtes sauvages», ou «marécage sans lumière» ou «froid scythique» ou «mer gelée»"

La formulation de la première légende et le δέ en particulier montre qu'avec lui, le cartographe introduisait au moins le deuxième élément de sa légende. Il s'agissait donc originellement de textes plus longs dans lesquels Plutarque a opéré des coupes sombres pour n'en conserver que les éléments qui l'intéressaient. Ce texte ne manque pas d'évoquer d'autres passages d'auteurs anciens où des légendes de ce type semblent avoir disparu. Outre les passages où Virgile et Ovide décrivent des cartes "à zones"⁸¹, on retrouve probablement une trace de telles formules chez Properce lorsqu'il fait consulter une mappemonde à une jeune femme désireuse de connaître les lieux où s'illustre l'être aimé, et de savoir

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu (IV.3.37)

"quel pays est roidi de gel, quel autre est réduit en poussière par les ardeurs du soleil", et chez Eumène, lorsqu'à propos de la mappemonde, il

⁸¹ Virg. *Géorg.*, I. 233 sq.; Ov., *Mét.*, I. 45 sq.; cf. *supra*, p. 235 sq.

mentionne les *Libyæ arua sitentia*⁸². et la présence dans la liste des peuples de l'Océan oriental de Julius Honorius (§ 13) d'un toponyme *Anydros* rappelle trop les $\theta\lambda\upsilon\upsilon\sigma\epsilon\varsigma$ $\acute{\alpha}\nu\upsilon\delta\rho\omicron\iota$ de Plutarque pour ne pas suggérer qu'à un stade donné de son histoire, la carte utilisée par Julius Honorius s'est fondée sur une carte grecque dont les légendes furent mal comprises.

Ces longues légendes de confins, où prennent place la plupart des *mirabilia* climatiques et zoologiques, sont bien attestées dans la tradition littéraire et cartographique de l'Antiquité tardive et dans la cartographie médiévale. La Table de Peutinger fourmille de ces exemples, et L. Bosio⁸³ a bien mis en relation les nombreuses mentions de *deserta*, *desertum*, *campi deserti*, *paludes*, et autres *solitudines* que l'on y rencontre avec les légendes citées par Plutarque. Souvent, ces indications sont rendues plus précises par l'adjonction d'une détermination supplémentaire, soit qu'il s'agisse d'une indication d'ordre géographique, par exemple *solitudines Sarmatarum*, soit que l'auteur indique la cause de la désertification: *campi deserti et inhabitabiles propter aquæ inopiam*, "plaines désertes et inhabitables par manque d'eau" (Seg. X.2).

Dans la Table de Peutinger, et dans la plupart des cartes médiévales, ces légendes, que L. Bosio pouvait qualifier à bon droit de "didascalies"⁸⁴, en ce qu'elles constituent un véritable commentaire de carte, ont une forme syntaxique à peu près intangible, qui constitue toujours en une référence précise au point visé, soit que la chose décrite s'insère dans une zone définie à partir d'un point, comme chez Plutarque, ou jusqu'à un point⁸⁵, soit qu'elle se rattache exclusivement à un lieu précis, qui n'est parfois pas autrement désigné que comme un "ici", comme si la légende justifiait alors

⁸² *Paneg. Lat.*, V (IX Bærens), 21.1.

⁸³ *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1984, p. 78.

⁸⁴ *ibid.*, p. 142 sq.

⁸⁵ *Lugdunum caput Galliarum: usque hic legas* (I.5)

le toponyme⁸⁶. Fréquemment, enfin, ces légendes prennent la forme d'une apposition au toponyme ou d'une proposition relative; elles qualifient alors ce toponyme ou en proposent une autre forme.

Dans tous les cas, il s'agit pour le cartographe d'introduire dans le document des informations extrinsèques que la carte par elle-même serait hors d'état de fournir; ainsi par exemple lorsqu'il s'agit d'exprimer le rôle de frontière entre les continents joué par le Tanaïs ou le Nil, lorsque l'encombrement de la carte ne permet plus de lire clairement cette division. La légende tient alors lieu de ce que la mappemonde d'Ebtorf exprimait, en marge de la carte principale, en lui adjoignant une mappemonde schématique secondaire. Dans la seule Table de Peutinger, on ne compte pas moins de six légendes relatives à des frontières⁸⁷, ce qui s'explique aisément par leur absence de matérialisation graphique dans la carte concernée.

Un groupe important d'inscriptions a trait à des informations historiques plus ou moins mythiques, qu'il s'agisse de la légende l'Alexandre le Grand ou de commentaires destinés à donner aux lecteurs les moyens de situer quelques épisodes importants de *l'Exode*.

Quelques-unes des informations étaient destinées à aider à la compréhension de la carte, par exemple lorsque l'on donnait le nom moderne et le nom ancien d'un même lieu: ainsi, *Gesoriacum*, l'actuelle Boulogne, est également appelé *Bononia*, Jérusalem *Ælia Capitolina*; dans

⁸⁶*Hic Alexander responsum accepit: « Usque quo Alexander? »* (XI.4-5), à côté des *Aræ Alexandri*; *Hic legem acceperunt sub monte Syna* (VIII. 4-5); *In his locis elephanti nascuntur*; *in his locis scorpiones nascuntur*, de part et d'autre du *mons Lymodus* en Inde (XI. 4-5; cf. Bosio, fig. 45, p. 145); *Hic lacus Tritonum* (VII.4); *Hic cenocephali nascuntur* (VIII.5); *Hoc flumen quidam Grin uocant, alii Nilum appellant. Dicit(ur) enim sub terra Etyopum in Nylum ire lacum* (VII.1); *Hii montes subiacent paludi simili Meotidi, per quem Nilus transit* (VII.5).

⁸⁷*Fluuius Tanals qui diuidit Asiam et Europam* (VII.4-5); *fluuius Nilus qui diuidit Asiam et Libiam* (VIII.1); *Are Philenorum, fines Affrice et Cyrenen-sium* (VII.2); *Tucca fines Affrice et Mauritanie* (I.5); *Aræ fines Roma-norum* (X.2) et *fines exercitus Syriaticus et conuertium barbarorum* (id.).

un autre ordre d'idée, à Lyon, on pouvait trouver l'indication du changement d'unité de mesure, avec le passage de la lieue au mille. Enfin, on compte toute la masse, de loin la plus importante, des informations relatives aux *mirabilia* : pertes et cours souterrain du Nil, lieux de naissance des Cynocéphales, des scorpions et des éléphants, lac des Tritons, etc..., selon un usage également très répandu dans la cartographie médiévale.

Ces grandes légendes marquaient l'une des limites de la cartographie, en ce qu'elles montrent à quel point la carte parlait peu d'elle-même; elles illustrent l'intrusion envahissante de la description littéraire dans l'espace cartographié. Les insuffisances cartographiques auxquelles elle entendait remédier ne pouvaient dès lors que s'aggraver, avec l'encombrement qu'elles suggéraient. Les cartes, loin de reproduire la forme réelle du monde tendaient à devenir une collection de lieux remarquables et de curiosités. Commentaires de ce qui n'était pas visible sur la carte, ces gloses permettaient d'indiquer l'existence d'un cours souterrain - donc invisible - par lequel le *Grin*, par exemple, débouchait dans le lac d'où naissait le Nil; et nombre de ces notices étaient plus ou moins directement empruntées à des œuvres littéraires à partir desquelles elles étaient citées⁸⁸.

Au Moyen Age, la mappemonde de Hereford fourmille d'indications de ce type, souvent fort longues, dans lesquels il n'est pas difficile de reconnaître l'usage de sources littéraires. Lorsqu'en Scythie d'Asie on rencontre des légendes comme *Hec regio Apterophon dicitur, eternis frigoribus dampnata. Sub Ripheis montibus*, on pense bien entendu aux légendes évoquées par Plutarque; mais on pense surtout à Pline, sans doute connu de Richard de Haldingham, auteur de la carte, par l'intermédiaire de

⁸⁸L. Bosio, *op. cit.*, p. 145, n. 272 sq.

Solin. S'il ne s'agit pas d'une citation littérale de l'un ou l'autre de ces deux auteurs, il n'est en effet pas difficile de retrouver dans cette formule les mots qu'ils employaient l'un et l'autre, en particulier l'expression si frappante *damnata pars mundi* ⁸⁹. D'autres légendes, plus longues, montrent des emprunts directs au pseudo-Ethicus ou à Solin, voire des citations littérales de ce dernier⁹⁰ ou d'autres auteurs, comme Agrippa, cité d'après Pline⁹¹:

A Reno fluuio usque ad Pireneum, et ab oceano usque ad montes Cebentiam et iuga, quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudine CCCXXX** passuum, latitudine CCCXVIII ***secundum Agrippam regem.*

*: *Iures, Pl.*

**:*CCCCXX Pl.*

***:*CCCVIII Dic.; CCCXIII Pl., (corr. Klotz: CCCXVIII codd.)*

"Du Rhin aux Pyrénées, et de l'Océan aux Cévennes et aux hauteurs qui la séparent de la Gaule Narbonnaise, <il y a> en longueur 330 milles, et en largeur 317 selon le roi Agrippa".

Avec des mesures de ce type, et avec Agrippa en particulier, on touche du doigt l'un des problèmes les plus controversés de ceux qui touchent aux légendes des cartes romaines: l'inscription en leur sein de mesures chiffrées. On en trouve une autre trace dans le ms. Vat. Lat. 6018, qui donne les mesures, selon deux axes, de la plupart des grandes îles, que

⁸⁹Pline, *HN*, IV. 88; So 97, 1-8. Cf. *MM*, IV, p. 24.

⁹⁰*Ibid.*, p. 25. La légende *Scitharum gens interius habitantium, asperior ritus, specus incolunt; pocula non ut Essedones de amicis, sed de inimicorum capitis sumentes* ... est une citation littérale de Solin 95. 13 sq., lui-même fondé sur Mela, II.1.12.

⁹¹Pline, *HN*, IV. 105: *Agrippa Galliarum inter Rhenum et Pyrenaeum atque oceanum ac montes Cebennam et Jures, quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudinem CCCCXX, latitudinem CCCXVIII computauit.* (= Agrippa, fgt. 7 K = 23 R); cf. D. Dellefsen, *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas, (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, 18)*. Berlin, 1906, p. 41; J. Patsch, *Die Darstellung Europas in dem geographischen Werke des Agrippa*, Breslauer Habilitationschr., 1875, p. 31. Cf. *supra*, p. 218 sq.

l'on a, elles aussi souvent rapporté à Agrippa⁹². L'usage semble avoir été assez fréquent, quoique non systématique, pour des distances linéaires. La Table de Peutinger l'atteste bien, qui indique les distances d'une station à l'autre, dans des unités du reste variables et rarement spécifiées; c'est encore le cas de la carte de Doura-Europos. Il est semblable avoir également été d'usage d'inscrire des chiffres dans les cartes et plans à grande échelle⁹³, et jusque dans les représentations du Tabernacle que nous a transmises la *Topographie Chrétienne* de Cosmas Indicopleustès (pl. LXVI); depuis l'époque de Trajan, suite à l'invention d'un évocat de cet empereur, les mesures étaient normalement portées sur les cartes cadastrales⁹⁴, mais il ne semble pas qu'elles l'aient jamais été avant cette date. Les fragments du cadastre d'Orange en sont du reste dépourvus.

Le Panégyrique d'Eumène distinguait, nous l'avons vu, deux types de mesures: les *interualla* et les *spatia*. Les premières désignent certainement des mesures linéaires, et les *spatia* des mesures prises selon deux axes. Ce terme est en effet normalement utilisé par les opuscules tardifs que sont la *Dimensuratio provinciarum* et la *Divisio orbis* pour désigner les mesures en *longitudo* et *latitudo* des grandes régions de la terre. Or mesures et découpages y apparaissent dérivés de l'œuvre d'Agrippa dans des limites et selon des modalités qu'il nous appartiendra plus loin de déterminer. On a souvent admis que ces deux opuscules avaient été rédigés d'après des copies tardives de la carte d'Agrippa; la mappemonde d'Autun devait donc en être une copie. Detlefsen⁹⁵ lui-même n'avait-il pas émis l'hypothèse que

⁹²opl. XII. Sur ces mesures, cf. *infra*, 3e partie, ch.4.1.2

⁹³ Outre les fragments de plans de marbre autres que la *forma Urbis* (LXVIII sq.), l'usage est bien attesté pour des plans d'édifices variés, qui vont d'établissements thermaux (pl. LXXIII.2) à des complexes funéraires (pl. LXXIII.1 et LXXIV).

⁹⁴ Frontin, *Controv. agr.*, II, p. 45.16 La.

⁹⁵ *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen*, (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, 18). Berlin, 1909, p. 11 sq.

tous les fragments d'Agrippa parvenus jusqu'à nous n'étaient que des légendes de sa carte?

En réalité, il est très douteux que ces opuscules dérivent d'une carte⁹⁶; quant aux données chiffrées fournies par Agrippa, on s'accorde aujourd'hui depuis les travaux de Klotz⁹⁷ à considérer qu'elles trouvaient leur place non dans une carte, mais dans un texte. Il est donc difficile de les considérer comme des précédents ou comme le modèle des données chiffrées de la carte à laquelle songeait Eumène. En tout état de cause, comme nous l'avons déjà noté, on peut formuler trois hypothèses: ou bien Eumène en parlant des *spatia* et *interualla*, pensait aux qualités de sa carte en matière de respect des proportions; mais cette hypothèse s'accorde mal avec ce que nous sommes en droit d'attendre de l'échelle dans les cartes anciennes. On peut également supposer que parlant en professeur de la carte, il pense autant au commentaire qu'il faisait habituellement de la carte qu'à la carte elle-même; les données chiffrées seraient alors étrangères à la carte, bien que liées à elles. Il est enfin possible que les distances linéaires et les mesures périmétrales proviennent bien d'une carte. Mais il est alors difficilement pensable que leur présence sur la carte ait été systématique, quoi que suggère Eumène, lorsqu'il écrit *omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla descripta sunt* : dans la mappemonde de Hereford, seul exemple connu de telles mentions, elle est tout à fait irrégulière et s'est faite au hasard du bon vouloir et des lectures de Richard de Haldingham, qui ne semble pas les avoir tirées d'une autre carte, mais insérées de son propre chef dans sa mappemonde. Certaines mesures linéaires ou périmétrales pouvaient seules y trouver leur place.

⁹⁶Cf. *infra*, 3e partie, ch.4.1.2.

⁹⁷*Die geographischen commentarii des Agrippa und ihre Überreste*, dans *Klio*, 24 (1930-31), p. 38 sq.

Si nous prenons l'exemple de la Table de Peutinger, nous sommes bien en présence d'une carte où toutes les distances linéaires étaient portées et où les toponymes n'ont été mentionnés que pour autant qu'ils figuraient sur un itinéraire; mais les *spatia* ne trouvent pas leur place dans cette carte. C'est en effet l'étirement du tracé qui, seul, a permis d'insérer les distances itinéraires et de rendre la nomenclature aussi dense qu'elle l'est; mais il a également été la source des déformations qui interdisent la matérialisation des espaces sans laquelle les *spatia* perdent la quasi-totalité de leur sens. Supposer la carte plus vaste ne change rien aux données du problème.

En tout état de cause, il faut donc sans doute voir dans l'affirmation d'Eumène la description d'une mappemonde de type classique sur la forme et les dimensions de laquelle nous ne nous prononcerons pas, faute d'éléments suffisants, mais sans doute assez éloignée du type de la Table de Peutinger. Son auteur, dans un souci probable de pédagogie y avait peut-être inséré quelques distances linéaires (probablement réservées à quelques données essentielles, telles que la distance de Gadès à Issus, par exemple) et périmétrales, comme on en trouve un si grand nombre dans les ouvrages de géographie, ou dans le ms. *Vat. Lat. 6018*⁹⁸; rien ne permet de l'affirmer. L'usage ne devait en tout cas pas être rare; la présence de ces chiffres devait en effet bien souvent être le seul moyen de donner à l'esprit les moyens de corriger les tracés déformés que l'œil percevait. L'inscription de ces deux types de distances ne nous semble donc refléter aucune paternité particulière, et ne doit être pris ni pour le propre d'un type de cartes précis, ni comme un usage systématique commun à toutes les cartes. Autant que l'on puisse en juger, le choix d'inscrire telle ou telle de ces

⁹⁸Dans ce cas précis, il est difficile de déterminer si les chiffres en question proviennent directement d'Orose ou plutôt d'une autre carte ou d'un livre située à la source d'Orose.

distances, tantôt linéaires, tantôt spatialisées, n'était même pas étendu à toutes les régions d'une carte, et devait comme pour la plupart des autres informations, demeurer tributaire de la place laissée libre....

• **Indication toponomastiques.**

L'immense majorité des légendes consistait naturellement en toponymes. L'intelligibilité de la carte imposait d'y adjoindre, dans un certain nombre de cas, des précisions relatives à leur nature: îles, fleuves, montagnes, lacs, mers, voire même, de façon plus exceptionnelle, les villes. On devait ainsi éviter toute erreur d'identification. Les villes pouvaient à l'occasion être l'objet de précisions ultérieures quant à leur statut ou à leur appartenance: la Table de Peutinger, par exemple, à l'image de l'*Itinéraire d'Antonin* précise en Afrique le titre de colonie ou de municipes, voire le statut de *castellum*, des villes mentionnées. En Gaule, c'est le rang de capitale de Lyon que mentionne le cartographe; en Médie, c'est Ecbatane qui est qualifiée de ville "des Parthes". Les itinéraires anciens semblent avoir également mentionné les lieux de garnison légionnaire; mais ces pratiques semblent refléter moins des usages généraux établis dans tout l'empire que des habitudes locales propres à telle ou telle partie de l'empire ou aux différents compilateurs qui ont contribué à la formation du corpus itinéraire des différentes régions de l'empire. C'est ainsi que le statut des villes, lorsqu'il n'est pas partie intégrante de leur nom, n'apparaît normalement qu'en Afrique, où la présence de la troisième légion auguste n'est en revanche qu'exceptionnellement mentionnée...

Ce type d'informations était à l'évidence répétitif; aussi, lorsqu'ils ne les supprimèrent pas purement et simplement, les cartographes prirent-ils l'habitude qui était celle des éditeurs d'abrégés ces informations, selon des procédés nombreux; l'éllision, si largement attestée dans l'épigraphie était

bien entendu d'un emploi fréquent: le mot *fluuius* ou *flumen* était régulièrement abrégé en *fl.*, comme dans la Table de Peutinger, qui abrège aussi *colonia* en *col.*, *municipium* en *mun.*; certaines cartes anciennes, comme le *Vaticanus lat.* 6018, d'un manuscrit d'isidore de Séville, dans un souci de miniaturisation, a même réduit le mot *ciuitas* à la lettre *C*, et supprimé dans le même temps le nom de la cité concernée, si bien que cette lettre devint un véritable symbole; la ligature est également bien attestée, en particulier dans le nom *insula*, abrégé en *ins.*, avec ligature du *i* et du *n*. Cette abréviation a certainement été à l'origine, nous l'avons vu de la forme erronée *Silefantine* donnée à une île par Julius Honorius: la ligature n'a pas été reconnue par le lecteur, qui n'a retenu que l'*s* terminal et l'a pris pour partie du nom de l'île. Enfin, l'abréviation des terminaisons ou des nasales semble avoir été à peu près systématique. L'usage de ces abréviations était si largement répandu dans la cartographie ancienne que l'on en rencontre des attestations - parfois source d'erreur - jusque dans le pseudo-bouclier de Doura-Europos⁹⁹, alors que l'usage de telles abréviations, si fréquent dans l'épigraphie latine, et particulièrement rare en grec; or c'est bien dans cette dernière langue qu'est légendé ce document. L'origine de cette pratique y aura alors probablement été la nécessité d'inscrire les légendes dans des espaces réduits.

⁹⁹ On rencontre par exemple la légende ΙΣΤΡΟΣ ΠΟΤ (fleuve Istros) là où l'on aurait normalement attendu la légende ΙΣΤΡΟΠΟΛΙΣ qui devait donc initialement être abrégée en ΙΣΤΡΟΠΟΛ; on note d'autre part que l'indication des distances fait systématiquement appel à une abréviation où Cumont avait lu les trois lettres ΜΙΑ; il s'agit en réalité de plus qu'une simple abréviation, puisque l'on trouve systématiquement une ligature du Μ et du Ι sous la forme . Cette particularité est d'autant plus remarquable qu'à notre connaissance les ligatures sont inconnues de l'épigraphie grecque. Faut-il y voir un fait spécifique de la cartographie ou une influence romaine? Le fait que la carte soit légendée en grec et que l'auteur des légendes semble manifester une méconnaissance crapuleuse du latin (par exemple lorsqu'il ne comprend pas le sens latin du mot *Arta*) incite à pencher pour la première hypothèse.

Ces habitudes suivent de près celles de l'édition et l'on mesure à nouveau tout le poids des scribes et de leurs méthodes dans le développement de la cartographie. La Table de Peutinger nous en donne un autre exemple. Pour inscrire le nom des régions et le distinguer des autres légendes, le cartographe a choisi de leur donner une couleur et une dimension particulières. C'était assurément un moyen d'établir une hiérarchie dans la vision: l'œil du lecteur se dirige en effet en priorité vers ce qui se distingue de la masse uniforme des informations rédigées en noir. Certaines cartes médiévales, comme la mappemonde d'Ebstorf, employèrent une palette plus importante qui correspondait à un système hiérarchisé au sommet duquel se trouvaient les lettres d'or¹⁰⁰. Mais dans le cas qui nous intéresse, la référence fondamentale reste sans doute liée au monde de l'édition. Ces grosses légendes écarlates ne sont en effet que la transposition à l'intérieur d'un fond de carte des *rubricæ* des éditions littéraires: les "rubriques", titres ou sommaires sous lesquels s'inscrivaient les textes écrits à l'encre noire, tiraient en effet leur nom de la couleur rouge avec laquelle il était d'usage de les tracer¹⁰¹. Les noms des grandes régions pouvaient apparaître de même comme les rubriques sous lesquelles il était possible de grouper la masse des toponymes qu'elles contenaient. La lecture de la carte devait ainsi être hiérarchisée, structurée et guidée.

Mais, même lorsque toutes ces précautions étaient mises en œuvre les confusions restaient nombreuses. Que dire alors de toutes les cartes où, comme ce devait être fréquemment le cas¹⁰², les toponymes étaient livrés

¹⁰⁰MCVA, p. 194.

¹⁰¹R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, Paris, 1916, p. 502 sq.

¹⁰²Cf. par exemple la carte de la Gaule d'un manuscrit de Solin de la bibliothèque ambrosienne de Milan (pl. XLIX), où les fleuves ne sont pas toujours désignés par l'abréviation fl. Aussi, le lecteur non averti pouvait-il se demander ce qui, des deux noms *Arar* et *Germani* qui bordent la Saône, était le véritable nom de la rivière....

sans autre précision quant à leur nature? Ici comme dès que l'on touche à la cartographie ancienne, l'absence de conventions strictes, générales et explicites, contribuait largement à la confusion générale. Les symboles de toute nature devaient donc nécessairement compléter et commenter les légendes de toutes les cartes à grande nomenclature: en même temps qu'ils les rattachaient à un point précis de la carte, ils devaient structurer en la lecture et fournir une indication immédiatement intelligible quant à la nature de la cité. Au pire, quand l'espace manquait, on pouvait faire appel à des lettres, comme dans le ms. Vat. Lat. 6018, où la lettre C suffit à indiquer la présence d'une *C(iuitas)*, dont elle n'a pu donner le nom, faute de place. Cette lettre est ainsi devenue le substitut d'une vignette. Car c'est au dessin que cette place et cette fonction sont ordinairement dévolues.

CHAPITRE CINQUIEME: LE DESSIN

1. *Les tracés.*

a Hiérarchie des éléments dans l'ordre de la rédaction et problèmes connexes.

Avec le scribe, le peintre était l'artisan principal de la carte. Pour des raisons évidentes, son travail était même antérieur à celui du scribe, qui ne pouvait intervenir qu'une fois le fond achevé. L. Bosio¹ a pu déterminer les étapes de l'élaboration de la Table de Peutinger. Loin de nous l'idée de les systématiser, car nous ne pouvons à travers elles statuer que sur la démarche mise en œuvre dans la copie médiévale, sans rien pouvoir en inférer quant à l'ordre de succession des étapes de la rédaction de l'original. Du moins pourrions-nous nous faire à travers la suite de ces différentes étapes, une idée de la hiérarchie des éléments organisateurs du tracé d'une carte.

D'abord le tracé des mers et des océans, car comme le dit Strabon² "c'est la mer qui, avant tout, trace la carte de la terre". A l'intérieur du cadre ainsi défini, le cartographe devait ensuite dessiner les montagnes, puis les fleuves, qui s'en écoulent, et, pour finir seulement, la masse des représentations relatives à l'occupation humaine, lorsqu'elle existait, ou aux forêts et déserts qui l'interdisaient. Il y ajouta en dernier lieu les légendes. Le processus rédactionnel opérait donc, entre le dessin et les légendes, une coupure radicale qui ne pouvait manquer d'engendrer des erreurs ou des

¹ *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1984, p. 36.

² II.5.7, C. 120

difficultés de lecture. L'ordre est néanmoins entièrement logique, surtout lorsque deux personnes doivent se partager, l'une le dessin, l'autre les écritures. C'est du reste apparemment celui qui a été suivi dans plusieurs documents médiévaux que n'a pas utilisés Bosio, et dans la carte de Doura-Europos. Arrêtons-nous un instant sur cette dernière. Le cartographe y a d'abord représenté la terre et la mer, avant de les séparer par une bande blanche continue. Il a ensuite ajouté les fleuves, puis les vignettes, avant d'inscrire - ou plus probablement de faire inscrire par un autre - la nomenclature; aussi bien, toute autre façon de procéder aurait manqué de sens. L'exception, modérée, à cette règle que constitue la mosaïque cartographique de l'Eglise de Madaba³ est uniquement due aux contraintes liées aux conditions et aux habitudes de travail des différentes équipes de mosaïstes, qui réalisèrent leur ouvrage à partir d'un carton où tous les éléments étaient déjà figurés.

Pour logique qu'elle fût, cette façon de procéder fut néanmoins à l'origine de bien des erreurs de transmission ou de lecture. L'espace ménagé entre les fleuves et les montagnes, dans lequel devaient prendre place les renseignements liés à la géographie humaine, pouvait s'avérer trop étroit pour les toponymes qu'il était initialement dans l'intention du cartographe d'y faire figurer. Tel fut le cas de la carte de Doura-Europos, où le phénomène fut sans doute accru par la division du travail entre un *pictor* et un *scriptor*. Les vignettes qui bordent le Pont-Euxin et le *Palus Mæotis* ont incontestablement fière allure; leur présence a pourtant conduit l'auteur des légendes à des difficultés sans borne pour inscrire dans la peau de chagrin qui lui était ainsi octroyée les légendes qui devaient s'attacher à chaque vignette, et qui se trouvent tronçonnées et déplacées loin de l'objet qu'elles devaient qualifier⁴. La lisibilité, on s'en

³M. Avi-Yonah, *The Madaba Mosaic Map*, Jérusalem, 1954, p. 19.

⁴Cf *supra*, p. 310 sq.

doute, en a souffert d'autant... Dans la Table de Peutinger, les conséquences sont analogues, et l'on note fréquemment des distorsions considérables entre l'indication des fleuves dans la nomenclature routière et leur tracé réel⁵.

Ces distorsions inhérentes à l'ordre suivi dans la rédaction étaient nécessairement à l'origine de repentirs et de corrections⁶. Or, en cartographie, ceux-ci sont toujours la source de déformations en casacades, d'omissions ou de dittographies. Leur nombre croissait nécessairement avec la complexité du tracé et avec l'importance de la nomenclature. L'image n'imposait pas moins sa loi aux légendes, au point qu'il a pu ne pas sembler aberrant de lire une carte sans le secours de ces dernières... Au IX^e s. de notre ère, le géographe arabe Mas' Udi a eu entre les mains une mappemonde ou un atlas de Ptolémée; incapable de donner aux lieux un nom précis, faute de savoir lire le grec, il était néanmoins en mesure de distinguer les mers, les fleuves et les montagnes⁷, et tirait donc profit de la lecture de sa carte. De la même façon, le *penax Dionysii* de Vivarium, quoique probablement légendé en gre, pouvait être saisi - comme la meppemonde d'Autun - par l'œil seul, comme un tableau, sans le secours de la lecture qui caractérisait les autres documents et s'adressait à l'ouïe. Les connaissances géographiques préexistantes du lecteur - ou les explications du maître - devaient s'y substituer. Mas' Udi a lu des traductions arabes de Ptolémée, et les moines de Vivarium ne devaient, dans la gradation exprimée par Cassiodore, accéder à la carte qu'après avoir lu Julius Honorius et Ptolémée.

⁵Cf. Bosio, *op. cit.*, p. 59

⁶Par exemple l'Arno, qui a été gratté, redessiné et redéfini par le copiste médiéval. Cf. Desjardins, *Géographie*, p. 82.

⁷*Les prairies d'or*, trad. fr. de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, rev. et corr. par Ch. Pellat, Paris, 1962, 3 voll, p. 76 sq., § 191-193.

Là encore, le nombre et la qualité des dessins était très variable d'une carte à l'autre, et il semble que l'on puisse distinguer *a priori* entre les deux types de cartes⁸ dont nous commençons à être familiers: les unes, assez rustiques et schématiques, où seuls étaient figurés les éléments physiques, les autres, plus complexes, où les informations relatives à la géographie humaine étaient également présentes dans une proportion variable.

b. Représentation des particularités de géographie physique. Les éléments du tracé.

Si nous reprenons, dans l'ordre de la rédaction d'une carte, chacun des éléments graphiques qui en composaient le tracé, les mers occupent tout naturellement la première place. La documentation disponible n'incite pas à penser que les représentations qui les caractérisaient faisaient normalement une différence entre les lacs et les mers par le seul moyen de l'iconographie et sans l'aide des légendes. Ce qui permettait d'abord de les reconnaître, c'était bien entendu leur couleur. En général, celle-ci était verte ou bleue: la première est celle des mers de la Table de Peutinger et des fleuves des cartes du manuscrit milanais de la bibliothèque ambrosiane (pl. XLIX); la seconde celle de la carte de Doura-Europos et des cartes des manuscrits du *Corpus Agrimensorum*. Les cartes médiévales se conforment généralement à cet usage, mais on connaît quelques exceptions: la mappemonde *Cottoniana*, par exemple, utilisait le gris pour distinguer les étendues marines. Toutes ces couleurs étaient "naturelles": elles pouvaient plonger leurs racines dans l'expérience des cartographes, ou dans un simple principe d'analogie qui permettait de leur conférer par extension la

⁸Cf. A.-L. & M. Levi, *Itineraria Picta*, Rome, 1966, p. 34 sq. considéraient cette distinction comme essentielle à la cartographie ancienne et croyaient pouvoir y reconnaître, en partie à tort, sans doute, la distinction fondamentale que Ptolémée établissait entre la carte géographique et la carte chorographique.

couleur des cours d'eau qui les alimentaient; elles étaient aussi conventionnelles en ce sens qu'elles étaient celles qui caractérisait habituellement les étendues marines dans l'iconographie⁹. La reproduction du réel était donc dans ce cas moins conventionnelle que référentielle, au sens où les modalités de sa représentation étaient transparentes à leur objet.

La seule exception notable à cette règle n'apparaît que dans la cartographie médiévale, où le *mare Rubrum* est d'ordinaire réellement peint en rouge. On est en droit de songer qu'il s'agissait pour le peintre d'une façon de gloser la toponymie de la carte, et que cet usage était propre au Moyen Age. Notre seul témoin de la cartographie antique, à savoir la table de Peutinger, en effet, ne porte pas de semblables représentations. Mais deux des documents médiévaux qui semblent les plus proches d'originaux anciens, à savoir la carte 1 dite "de saint Jérôme" et la mappemonde *Cottoniana* (pl. V et XIII), présentent déjà cette particularité, que l'on retrouve sur la totalité des cartes médiévales, notamment sur la carte de Munich (pl. XV) et sur celle du *Vaticanus Latinus* 6018 (pl. XII), qui comptent parmi les plus anciennes. L'importance de l'épisode de la traversée de la mer Rouge dans la tradition scripturaire peut justifier en grande part l'importance qui lui est accordée et le choix d'une couleur qui la signale immédiatement au lecteur. De fait, dès le XI^e s., aussi bien la *Cottoniana* que la carte de Munich représentent, à travers la mer Rouge, une bande de terre, que l'on note probablement déjà au VIII^e s. dans la carte isidorienne du Vat. Lat. 6018: c'est là que les Hébreux traversèrent à pied sec sous la conduite de Moïse... Mais la présence de la couleur rouge pourrait bien avoir inspiré le géographe arabe Mas' Udi lorsqu'il dit que

⁹C'était déjà la couleur que lui donnaient les peintres d'après Arstt., *Probl.*, XXIII.6 (=A. Reinach, *Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne. Recueil Milliet*, Paris, 1921; réimp. Paris, 1985, n° 39, p. 46 sq.)

«dans la *Géographie* (on entend généralement "dans la carte de Ptolémée"¹⁰), les mers sont représentées avec des couleurs variées¹¹». A tout prendre, attribuer une origine antique à cette usage n'aurait rien de surprenant. L'idée que les flots de la mer Rouge étaient réellement rouges était en effet très répandue chez les Anciens. On disputait même ardemment sur la raison de cette couleur: les flots étaient-ils portés au rouge par la chaleur du soleil? Était-ce un effet des rayons du soleil levant, ou encore était-ce tout simplement la couleur intrinsèque de cette mer¹²? A partir du moment où la mer Rouge était réputée avoir des flots réellement rouges, il était en tout cas parfaitement naturel, dans une cartographie dont la symbolique entendait être aussi transparente que possible à son objet, de la représenter cartographiquement en rouge.

En l'absence de polychromie, d'autres particularités permettent d'identifier sans hésitation les étendues marines, les îles et les lacs; les copistes les plus soigneux représentent des séries de lignes ondulées qui symbolisent les vagues (pl. XXIV), mais le plus souvent, c'est l'ondulation du tracé, qui permet à coup sûr de distinguer les limites irrégulières de la terre et de la mer des limites rectilignes, abstraites et conventionnelles, des régions¹³. Dans la représentation des lignes de côtes, ce ne sont pas des golfes et des caps réels et particuliers que désigne ce type de tracé, mais génériquement c les confins de la terre et de la mer. Cet usage, respecté par la majorité des cartes médiévales, et bien attesté dans la Table de Peutinger, dans les cartes de Bretagne de la *Notitia Dignitatum* (pl. XXXIX), et probablement dans quelques représentations pompéiennes du bouclier

¹⁰Cf. art. *Djughrafiya*, dans *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, 1965, vol. II, p. 592 sq.

¹¹*Les Prairies d'or*, § 191 sq., (cf. n. 105).

¹²Cf. par ex. Lucain, VIII. 293, et surtout Anon., *de mare Erythraeo*, l.2 sq. (*GGM*, I, p. 111 sq.)

¹³On note toutefois l'exception remarquable de la carte de Doura-Europos, dont les lignes de côtes sont parfaitement régulières.

d'Achille¹⁴, dans des peintures où Thétis reçoit de Vulcain les armes du héros. L'explication de cet usage nous est probablement donnée par Strabon lorsqu'il écrit:

Πλειστον δ' ἡ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν,
κόλπους ἀπεργαζομένη καὶ πελάγη καὶ πορθμούς, ὁμοίως δὲ
ἰσθμούς καὶ ἄκρας

(II.5.17, C. 120)

"C'est la mer qui au premier chef dessine et trace la carte de la terre, car c'est elle qui forme les golfes, les mers et les détroits, les isthmes et les caps".

La mer façonnait la terre au prix d'un combat incessant, d'issue inégale, entre les éléments. Sur ce combat primordial, les sources anciennes s'accordent, et on a largement souligné le caractère dynamique de l'opposition qui donne naissance aux formes géographiques¹⁵. De l'indécision de cette lutte sans fin naissait l'irrégularité des limites de la terre et de la mer. Elle ne pouvait être confondue ni avec les découpages trop parfaitement rectilignes opérés par les géographes au sein de l'œcumène insulaire, ni avec la non moins parfaite courbe de l'horizon (ou de l'Océan-horizon des cartes schématiques). Cette façon de représenter les limites de la terre et de la mer n'est pas particulière aux cartographes: l'auteur des miniatures du Virgile Vatican, par exemple, les illustra de même (pl. LXXXI.2).

Dans la Table de Peutinger, cet usage a été respecté, et s'applique également aux îles, qu'il permet de reconnaître, et aux lacs¹⁶; il a même été si bien respecté que l'on ne peut qu'être frappé par la présence au Sud du

¹⁴Sur ce point, cf. *supra*, p. 312 sq.

¹⁵Cf. par ex., Lucain, IX, 411 sq. On se souvient des termes dans lesquels Eumène d'écrivait l'Océan, en serrant le terre de son étroite ou l'enfonçant pour l'envahir: l'Océan faisait, pour le rhéteur, le siège de la terre.

¹⁶Bosio, *op. cit.*, p. 39 sq.

continent africain non de la ligne ondulée que l'on trouve partout ailleurs, mais d'un trait parfaitement rectiligne sous lequel figure l'Océan¹⁷. On pourrait justifier cette originalité par le fait que cette ligne n'est autre que la base d'une chaîne de montagne, normalement rectiligne dans la table de Peutinger. Mais rien n'empêchait le cartographe de compléter ce tracé par l'ondulation attendue. Il faut donc sans doute en chercher une autre explication. L'auteur de l'archétype de notre carte entendait peut-être manifester ainsi qu'en Afrique, la terre habitée n'était pas limitée directement par l'Océan, mais par l'Atlas au Sud duquel s'étendaient les *terræ incognitæ*.

Mais cette règle apparente n'est pas respectée par toutes les cartes. L'exception la plus notoire est représentée par la carte de Doura-Europos, où la limite de la terre et de la mer est représentée par un trait blanc curviligne parfaitement régulier; on peut en donner deux interprétations, selon que l'on y voie l'habitude qu'avaient les peintres anciens de tracer en blanc sur fond bleu les contours des formes qu'ils allaient remplir de couleur¹⁸, soit que le cartographe y ait vu l'image de l'écume se brisant sur le rivage, peut-être à mettre en rapport avec l'usage fréquent de représenter sur l'étendue bleue l'ondulation blanche des vagues. Mais l'auteur de cette carte s'est scrupuleusement tenu à cet usage, puisque l'on retrouve la même représentation pour la partie du *Palus Mæotis* (Mer d'Azov) qui subsiste encore à l'extrémité droite du parchemin.

Souvent, d'autres éléments, seuls ou combinés avec les précédents, permettaient d'éliminer toute hésitation quant à l'identification des étendues marines. L'usage de représenter dans la mer des bateaux, le plus

¹⁷Cf. L. Bosio, *op. cit.*, p. 131, pl. 40. *Infra*, pl. LXXXIX-XCVI. Comparer avec la représentation des côtes méridionales de l'œcumène à l'Est de la mer Rouge (pl. XCVII).

¹⁸Cf. Joh. Chrysost., *Homil. in dict. Pauli «nolo uos ignorare»*, § 4 (= A. Reinach, *Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne. Recueil Milliet*, Paris, 1921; réimp. Paris, 1985, n° 55 p. 60 sq.); id., *IIa Catech. ad illuminandos*, IV. (= Migne, *Patrologie*, t. 281, p. 235; *Recueil Milliet* n° 55b p. 60 sq.).

souvent avec leurs équipages, semble avoir été fréquent: ces navires, nombreux dans la carte de Doura-Europos (pl. XLVIII), se retrouvent également dans la mosaïque de l'église de Madaba (pl. XLV) au début de l'époque byzantine, dans la mappemonde de Beatus de Liebana dressée à Saint-Sever au XI^e s. (pl. XI), et dans l'itinéraire de Matthieu de Paris (pl. LI.1 et LIII) au XII^e s. Non seulement de telles représentations constituaient un embellissement pictural de la carte destiné à meubler des espaces vides et monotones, donc inesthétiques selon les conceptions artistiques des peintres anciens, tout particulièrement en Orient¹⁹, mais encore elles permettaient d'affirmer le caractère navigable et civilisé des mers: elles en faisaient des parties intégrantes de l'œcumène.

Conformément encore aux habitudes des peintres et des mosaïstes, l'identification des mers pouvait être facilitée par la représentation de créatures marines: poissons, poulpes, calmars s'y pressent, comme, le cas échéant, des cygnes, pour les étendues d'eau douce. Ces particularités se rencontrent dans des documents pour la plupart tardifs²⁰, mais rien n'interdit de penser que l'usage en fût plus précoce, si l'on prend acte du fait que ce type de représentations se rencontre dès les mosaïques hellénistiques de Pompéi. Comme pour les représentations de bateaux, les motivations des cartographes pouvaient être multiples dans le choix qu'ils faisaient de telles images: esthétiques, elles pouvaient également, le cas échéant, avoir une signification plus profonde: dans une figure du *Corpus Agrimensorum*, on les rencontre pour désigner des *subsiciua*, c'est-à-dire des terres en friche situées en limites de centuriation et non assignées dans le partage initial des terres²¹; ce sont donc des lieux qui n'ont pas subi la

¹⁹Cf. M. Avi-Yonah, *The Madaba Mosaic Map*, Jérusalem, 1954, p. 10; 19 sq.

²⁰Mosaïque de Madaba: au débouché du Jourdain dans la mer Morte; *corpus Agrimensorum*: fig. 19 La; 30 La. Au Moyen-Age, on le rencontre par exemple dans la carte de Beatus de Liebana dite "de Saint-Sever" (pl. XI).

²¹fig. 19 La.

main de l'homme, dont l'absence est suggérée par la présence exclusive du monde animal. Mais c'est un cas limite, et partout ailleurs les motivations des cartographes semblent avoir été avant tout d'ordre esthétique.

La représentation des montagnes était aussi importante pour le cartographe que celle des mers. Les cartes anciennes et médiévales, combinées avec le témoignage des sources littéraires anciennes nous permettent de nous faire une idée assez nette et cohérente de la nature de ces représentations. Ici encore, c'est apparemment la peinture qui a fourni les bases des représentations retenues dans le *corpus Agrimensorum*, dans la *Notitia Dignitatum* et dans la mosaïque de Madaba, comme plus tard dans certaines illustrations des manuscrits de Cosmas Indicopleustès. Le copiste, faisant appel à une vaste palette de couleurs, leur donne l'aspect de rochers fortement ombrés et volontiers torturés (pl. XL.1; XLI.3; XLV et LXI sq.). On notera que ces représentations assez élaborées ont été réservées à des cartes fortement ornementales qui sont tirées du côté de la peinture. C'est encore cette image qui apparaîtra dans un très beau manuscrit latin de Ptolémée aujourd'hui conservé à Naples²².

Mais le plus souvent, c'est une représentation beaucoup plus schématique et symbolique²³ qui a été adoptée. Les montagnes, en effet, dans la cartographie ancienne, comme pour les auteurs littéraires, ne sont pas des espaces, mais de simples lignes. Elles constituent des frontières plus propres à permettre le découpage chorographique de l'espace et à fournir l'ossature d'une carte, ou d'une description, qu'à indiquer la nature montagneuse d'un lieu habité ou d'une région; elles se réduisent autant que possible à une ligne d'aspect géométrique, presque dépourvue d'épaisseur,

²²Biblioteca Nazionale, ms Lat. V F. 32, publié par L. Pagani, *Claudii Ptolemæi Cosmographia*, Gorle, 1975.

²³L. Bosio, *op. cit.*, p. 47, parle "d'idéogrammes".

sans jamais chercher à caractériser des espaces. La notion de massif est inconnue des cartographes qui lui substituent systématiquement celle de chaîne, avec tout ce que cette image peut évoquer de linéaire...

Il s'agit toutefois de lignes dont certaines particularités iconographiques permettent de percevoir la nature montagnueuse, qui les distingue d'autres tracés géométriques, tout arbitraires ceux-là, à savoir les limites des régions, lorsque celles-ci ne sont pas données par un accident naturel du terrain, fleuve ou montagne. La ligne régulière qui définit la base et l'emplacement de la montagne est donc surmontée de moutonnements et d'excroissances qui rappellent l'élévation des montagnes. Ce principe de représentation constitue le seul symbole exclusivement propre à la cartographie, où il a connu une extraordinaire diffusion. Il a en effet été retenu à peu près universellement par les cartographes de l'Antiquité et du Moyen Age. La Table de Peutinger l'a adopté (pl. LXXXIX sq.), et avec elle la totalité de la cartographie médiévale classique (pl. V sq.) et une partie de la cartographie arabe (pl. XXI sq.). Au Haut Moyen Age, on le rencontre dans le manuscrit milanais du VII^e s. (pl. XLIX.1) et, un siècle plus tard, dans dans le ms. *Vat. Lat.* 6018 d'Isidore de Séville (pl. XII). Au Bas-Empire, la confusion pratiquée par Julius Honorius entre les Pyramides et une chaîne de montagnes suppose l'existence de ce symbole sur la carte de Julius Honorius, si l'on examine pour comparaison la représentation des Pyramides dans la vignette du *Comes limitis Ægypti* de la *Notitia Dignitatum* (pl. XL.4).

Leur rendu précis peut néanmoins être très variable. Les documents les moins soignés, comme la carte de la Gaule du manuscrit de Milan (pl. XLIX.1) pouvaient se contenter d'une ligne en dents de scie simplement tracée à l'encre, sans coloration intérieure. Tel était probablement le cas de

la mappemonde utilisée par Julius Honorius. D'autres documents un peu plus élaborés graphiquement, comme le *Vaticanus Latinus 6018* (Pl. XII), y ont ajouté la couleur; mais la représentation de très loin la plus fréquente dans les grandes cartes, au Moyen Age, est celle que nous rencontrons dans la Table de Peutinger: il s'agit de petits moutonnements doux régulièrement écrêtés.

En général, lorsque les symboles de montagnes ont été coloriés, ils affichent des couleurs situées, comme chez les peintres, dans la gamme des bruns, avec pour extrêmes le rouge, le rose ou le jaune. Lorsque les cartes ont des dimensions réduites, une seule couleur est le plus souvent employée indistinctement pour toutes les montagnes. En revanche, le géographe arabe Mas' Udi nous apprend que, dans la carte grecque qu'il a consultée, "le géographe" «distingue dans le même ouvrage les montagnes de la terre par leur couleur, rouge, jaune, verte, etc... et en fixe le nombre à deux cents»²⁴. Quoique la palette utilisée soit ici plus large que ce qu'il est d'usage de rencontrer, le géographe arabe nous décrit un usage bien attesté par ailleurs (le vert ne se rencontre en effet que dans la mappemonde *Cottoniana*, qui l'a utilisé pour toutes les montagnes). La Table de Peutinger, par exemple, ne donne pas aux montagnes une couleur uniforme, mais en distingue les tronçons particuliers par un changement de couleur dans une palette que Miller considérait réduite à trois teintes: le jaune, le rouge et la couleur naturelle du parchemin²⁵, et qui utilise en réalité une gamme de couleurs étendue qui va du gris pâle au rouge en passant par le rose, le jaune et l'ocre²⁶.

Contrairement à l'affirmation de Mas' Udi, qui a peut-être d'autant plus mal compris cette variété de couleurs que, de son propre aveu, il ne

²⁴*loc. cit.*

²⁵C'est ce qui apparaît clairement dans son *fac-simile* .

²⁶L. Bosio, *op. cit.*, p. 48.

comprenait pas le texte d'une carte légendée en Grec, cette différence de coloration ne correspond nullement à une distinction entre différentes montagnes; elle ne semble avoir d'autre justification que le désir d'éviter la monotonie dans le tableau²⁷, comme c'est encore le cas dans un grand nombre des grandes mappemondes médiévales, comme par exemple dans la mappemonde du manuscrit du *Commentaire de l'Apocalypse de Jean* de Béatus de Liebana réalisé au XI^e s pour Grégoire, abbé de Saint-Sever²⁸: cette carte fait en effet alterner le noir et le gris-vert.

Dans le détail, les variantes étaient donc si nombreuses que l'on peut difficilement parler d'un symbole conventionnel à propos de représentations de montagnes qui étaient apparemment essentiellement guidées par des préoccupations esthétiques.

Les images de fleuves posent en apparence moins de problèmes. Réalisées dans des teintes bleu-vert, elles n'ont qu'exceptionnellement été rendues par une couleur particulière différente de celle de la mer²⁹. On peut toutefois noter qu'une fois encore, la mappemonde *Cottoniana* se singularise en ce qu'elle a représenté les fleuves à l'encre noire, à l'exception du Nil et de ses lacs, dont le tracé se signale par l'emploi de la même encre écarlate qui a servi par ailleurs à représenter la mer Rouge³⁰. Sans doute l'auteur a-t-il voulu ainsi mettre l'accent sur l'unité d'un fleuve

²⁷Miller, *IR*, p. XLVI; W. Kubitschek, art. *Karten*, dans *RE*, X (1919), c. 2135; L. Bosio, *loc. cit.*

²⁸Paris, BN, ms *Lat.* 8878; cf. K. Miller, *MM*, I, pl. I; et h.t. aux dim. de l'original; cf. *infra*, pl. XXIII. Autres exemples de polychromie dans le psautier de Londres (British Library, Add. MS 26681 f° 9; *MM*, III, p. 37-43; *MCVA*, 49.8, p. 168 sq.); la carte des *Chroniques de St Denis* conservée à la bibliothèque Ste Geneviève, à Paris (MS 782 [L.f. in fol. 2] f° 374 v; *MM*, III, p. 137 et fig. 68; *MCVA*, 50.19, p. 177); la grande mappemonde de Ranulf Higden (Londres, British Library, Royal MS 14 C. IX, f°1v-2; *MM*, III, p. 95 = *MCVA*, 47.1, p. 53), etc...

²⁹Cf. par exemple les mappemondes du *liber Guidonis* (XII^e s.) de Bruxelles (pl. XXVII.1) et d'Andreas Walsperger (cf. R. Almagià, *Monumenta cartographica Vaticana*, Rome, Vatican, 1944, t. I, p. 30 sq. = *MCVA*, 52.10, p. 212 sq.).

³⁰*MM*, III, p. 31.

qui semble à première vue divisée en trois cours d'eau bien distincts, et exprimer par l'image ce que l'auteur de l'archétype de la Table de Peutinger commentait par une légende.

Leur tracé se distingue souvent par son aspect sinueux, purement conventionnel, mais cette particularité n'a rien de systématique. Aussi bien, si la plupart des cartes antiques pratiquent bien le tracé ondulé, la carte de Doura-Europos et la quasi-totalité des cartes médiévaux ont adopté des formes plus rigides et plus schématiques qui vont de la ligne droite à la courbe à grand rayon, mais restent toujours d'une régularité sans faille. C'est qu'à l'exception du Rhône, dont l'angulation est soulignée par Ammien Marcellin et se remarque clairement sur la Table de Peutinger, et de quelques rares autres fleuves pour lesquels Ptolémée mentionne et cote un changement d'orientation, la règle adoptée par les cartographes semble celle qu'énonce Eumène à propos de la carte des Ecoles Méniennes d'Autun³¹:

quidquid ubique fluminum oritur et conditur

"tous les fleuves avec leur source et leur embouchure".

Géographes et cartographes semblent en effet avoir réduit les fleuves à de simples lignes droites tracées entre les montagnes où ils prenaient leur source, parfois signalée par un signe particulier, et l'endroit où ils venaient mourir dans la mer³². La Table de Peutinger ne fait pas exception à la règle: on l'a vu avec le Rubicon; on pourrait multiplier à

³¹Eumène, *Pro Instaur. schol.*, [=Panég. Lat., V. 20.2 sq. (IX.20.2 Bærens)]. A noter, dans les cartes de Ptolémée, quelques particularités remarquables dans le tracé de quelques fleuves, par exemple le Pô, dont les méandres sont assez bien représentés, ce qui a fait penser à certains que l'astronome alexandrin se fondait sur des cartes cadastrales, ou le Danube. Si ces représentations sont, à coup sûr de meilleure qualité que la moyenne, elles se contentent de noter, de façon assez approximative, quelques grandes angulations qu'il ne devait pas être bien difficile de connaître quand les fleuves étaient navigables...

³²Cf. par ex. le *de fluviis* du pseudo-Plutarque (*GGM*, II, p. 637 sq.).

l'envisager les exemples³³. Le plus parlant d'entre eux nous est fourni par Ptolémée, qui, en général, ne donne pour les fleuves que les coordonnées des sources et des bouches³⁴. Certaines cartes médiévales ont du reste souligné par un symbole particulier les sources des fleuves, soit qu'elles forment un bulbe, soit qu'elles soient soulignées par un cercle ou un demi-cercle de même couleur que le fleuve³⁵.

Les fleuves ont cependant été l'un des éléments les plus perturbés de la cartographie ancienne. Cela tient à plusieurs faits. Il s'agit tout d'abord des conceptions que se faisaient des fleuves certains auteurs anciens, et non des moindres. La possibilité qui leur était reconnue de parcourir sous la terre, voire sous la mer, des distances considérables, et parfois même de remonter vers l'amont ou de s'écouler entre deux mers faisaient que rien, même les pires aberrations, ne surprenait le cartographe... La seconde tient au fait que les montagnes se réduisaient à une simple ligne. Brouillant l'architecture complexe des vallées où les cours d'eau prennent leur source, la représentation linéaire des montagnes fut sans doute à l'origine de rapprochements indus, comme celui qui par exemple fit du Rhin et du Rhône un fleuve unique tracé entre deux mers dans la carte utilisée par Julius Honorius. Sans doute eût-il fallu plus que cela pour émuouvoir un cartographe ancien...

³³L. Bosio, *op. cit.*, p. 59 sq. Le fait n'a rien de systématique. Il arrive que les connaissances directes du cartographe, comme en Campanie, lui permettent de tracer les détails du système de fleuves mineurs, comme le Vulturne et ses affluents. Les grands fleuves sont en général représentés de façon détaillée, quoique souvent erronée, car l'auteur en a certainement emprunté l'image à d'autres cartes; en revanche, l'immense majorité des cours d'eau secondaires est représentée de façon totalement arbitraire, en coïncidence plus ou moins exacte avec les stations qui les mentionnent.

³⁴Cf. L. O. Tudeer, *On the Origin of the Maps attached to Ptolemy's Geography*, dans *JHS* 37 (1917), p. 69. Pour les fleuves importants, Ptolémée donne également les coordonnées des changements d'orientation et des confluent.

³⁵Cf. les cartes "de saint Jérôme" (pl. V sq.); Psautier de Londres (pl. XVI); *Liber Guidonis*, Bruxelles (Pl. XXVII); Ranulf Higden (pl. XVIII); *Vat. Lat.* 6018 (pl. XII). Munich (pl. XV).

rappelé les termes et par lequel les dieux lui rappelaient qu'il avait atteint les limites imparties aux actions des hommes. Un dieu romain, Auguste, avait fait mieux, et le parallèle cartographique du temple qui lui était voué, et des autels érigés par un mortel en disait plus long sur les frontières de Rome que bien des discours.

Lorsque des limites étaient portées sur les cartes, ce qui semble avoir été assez fréquemment le cas, les légendes n'indiquent jamais la nature politique du découpage, même si elles s'avèrent à l'occasion recouper, par commodité, des découpages politiques tels que provinces ou royaumes; elles n'ont d'intérêt que pour permettre au géographe de reconstruire le gigantesque puzzle de la carte physique de la terre habitée. Ce n'est dès lors pas par incapacité technique que les frontières des états ont été laissées pour compte: les cartes médiévales nous donnent l'image de nombreux découpages régionaux matérialisés par des lignes que l'anachronisme des tracés et des désignations désigne à l'évidence comme des emprunts à l'époque romaine³⁸.

La raison en est donc nécessairement ailleurs. On pourrait songer à des intérêts idéologiques, qui auraient conduit à taire des frontières incompatibles avec l'idée du pouvoir mondial de Rome, mais ce serait sans doute inverser l'ordre des déterminations. C'est probablement dans la structure même de la conception de l'espace et de la frontière qu'il faut en rechercher l'origine profonde. La notion d'espace odologique, formulée par P. Janni, va nous aider à saisir une partie du mécanisme qui a conduit à cette situation. Le cheminement, réel ou imaginaire, est en effet à la base de la maîtrise intellectuelle de l'espace chez les Anciens. Même si l'existence du limes conduit parfois à se représenter la frontière romaine sur le modèle du mur d'Hadrien, elle est en général incarnée par un point

³⁸Cf. en particulier la carte 1 de St Jérôme (pl. V), supra, 1ère partie, ch.2.2.

sur une route, et non par une ligne abstraite et continue sans grande réalité. Les limites administratives et politiques semblent d'autre part avoir été mieux perçues d'un point de vue juridique et normatif qu'à travers un mode de vision spatialisé. Elles s'exprimaient en un sens plus facilement à travers des listes de cités dont les territoires additionnés définissaient le champ de compétences d'un gouverneur, comme c'était le cas dans les *formulae prouinciarum*, que lorsque l'on tentait de les concevoir sur le modèle d'un espace fermé entièrement cohérent et susceptible d'être limité par une ligne continue³⁹.

Comment expliquer, dans ces conditions la représentation de limites régionales dans de nombreuses cartes? Elle avait sans doute une autre origine, qui remonte probablement à la *Géographie* d'Eratosthène, et à toute la tradition qui en est issue, notamment l'œuvre d'Agrippa, voire, dans une mesure plus importante qu'on ne l'a trop souvent considéré, celle de Ptolémée⁴⁰. On remarque en effet, tant dans la carte 1 dite "de saint Jérôme" que dans la mappemonde *Cottoniana*, des réseaux parfaitement orthogonaux et réguliers de lignes, qui limitent les régions et n'ont d'autre fonction que d'inscrire les toponymes dans un espace borné sur quatre côtés, conformément à l'usage descriptif mis en place par Eratosthène. Cartographiquement, elles enferment le toponyme dans un cadre d'où il ne peut plus s'échapper; géographiquement, elles révèlent toujours le choix du cartographe de limiter ses informations aux éléments les plus généraux, au détriment des listes, et, accessoirement, la référence probable à des sources écrites, pour lesquelles le découpage en *sphragides* était le moyen de construire intellectuellement une carte absente. C'est la raison pour

³⁹ Sur l'ensemble de ces problèmes, cf. P. Troussel, *L'idée de frontière au Sahara et les données archéologiques*, dans P.-R. Baduel (éd.), *Enjeux Sahariens (Table Ronde du CRESM, nov. 1981, Paris, 1984, p. 47 sq.*

⁴⁰ Ptolémée distingue en effet systématiquement dans sa *Géographie* les quatre limites de chacune des régions qu'il décrit, conformément à la méthode d'Eratosthène ou d'Agrippa.

laquelle les mappemondes à grande nomenclature s'abstiennent, dans l'état de nos connaissances, de représenter les limites de régions. Elles sont chorographiques là où les cartes à divisions régionales matérialisées sont géographiques. Les limites de régions étaient donc des lignes résolument conventionnelles et arbitraires essentielles à la démarche du géographe, mais totalement étrangères à la géographie politique.

Parmi les lignes tracées sur la carte, et liées à l'action de l'homme, il nous faut enfin rappeler les itinéraires routiers, qui ne nous sont guère connus que par la Table de Peutinger, où ils sont matérialisés sous la forme d'une ligne rouge brisée, qui fait quelquefois défaut, soit à la suite d'un oubli du copiste, soit parce que l'introduction de grandes vignettes en a perturbé le tracé. On a parfois peut-être surestimé le sens de cette ligne rouge, qui borde également quelques fleuves, situés pour la quasi-totalité en Italie septentrionale, avec en particulier le Po et ses affluents, en suggérant d'y voir l'intention du cartographe d'indiquer qu'un itinéraire bordait le fleuve⁴¹. De grands fleuves, comme le Danube ou le Nil en sont par ailleurs dépourvus. Il nous semble difficile d'aller aussi loin dans l'interprétation d'une manie qui semble avant tout liée à une région, et qui le plus souvent apparaît à peine sous la couche de couleur verte qui y a été appliquée. Il est bien possible que le cartographe médiéval ait simplement voulu ébaucher à l'encre rouge, qu'il utilisait pour tracer les routes, le cours des fleuves, comme il l'a utilisée ailleurs pour tracer les côtes de la Sicile.

U. Schilinger-Häfele⁴² avait pensé pouvoir se fonder sur des sauts d'un itinéraire à un itinéraire voisin chez le géographe anonyme de Ravenne pour formuler l'hypothèse que les itinéraires n'étaient initialement pas représentés sur la carte. Si l'argumentation a permis de

⁴¹L. Bosio, *op. cit.*, p. 60 sq.

⁴²*Beobachtungen zum Quellenproblem der Kosmographie von Ravenna*, dans *BJb.*, 163 (1963), p. 238 sq. Cf. *infra*, 3e partie, ch. 3.3, pour une présentation détaillée.

mettre en évidence des faits essentiels, la conclusion est sans doute excessive. Il faudrait en effet supposer alors que les tracés routiers avaient disparu des cartes qu'ont eues sous les yeux non seulement Castorius, mais encore Libanius et quelques autres, parmi les sources de l'Anonyme de Ravenne, elles-mêmes fondées sur des cartes du type de la Table de Peutinger. Mais il est impensable d'attribuer au copiste médiéval la réalisation du réseau routier: l'entreprise eût été à l'origine de tracés aberrants, ce qui n'est nullement le cas dans la carte qui nous est parvenue. De plus, il apparaît, comme nous le verrons bientôt plus en détail, que ces tracés ont été perturbés partout où l'on a introduit, dans le deuxième état du document, vers le début de la seconde moitié du IV^e s., une grande vignette. C'est donc que les tracés préexistaient à ce deuxième état. L. Dillemann⁴³ a du reste bien montré que, si les itinéraires avaient bien servi de trame aux descriptions de Castorius, ils avaient été utilisés de façon très libre par un auteur qui cherchait à faire un inventaire de toponymes, mais pas un itinéraire... Les sauts d'un itinéraire à l'autre semblent au contraire caractéristiques d'auteurs qui décrivaient les lieux rencontrés non pas selon une ligne, mais dans un espace donné. Rien n'autorise donc à penser que les routes n'étaient pas matérialisés dans l'archétype de la Table de Peutinger à une étape quelconque de son histoire. Quant à savoir si la norme utilisée par cette carte était d'un usage fréquent, rien ne permet de l'affirmer, pas même la mention des *interualla* dans le *Panégérique* d'Eumène...

⁴³La carte routière de la *Cosmographie* de Ravenne, dans *BJb*, 177 (1977), p. 166 sq..

En ce qui concerne les éléments du tracé nous sommes donc bien en peine de trouver la moindre convention valide pour l'ensemble de la cartographie; mis à part le symbole désignant les montagnes, le plus stylisé de tous, et même alors dans certaines de limites seulement, le bon vouloir du cartographe et l'adoption d'une *mimèsis* proche de celle qu'adoptaient les peintres de paysages semblent l'avoir largement emporté sur un usage commun à tous les auteurs de cartes qui témoignerait d'un langage commun, propre à un art menant une existence propre, codifié et connaissant une large diffusion.

On a pourtant cru trouver à l'occasion⁴⁴ dans l'autre catégorie d'éléments figurés dans la carte, à savoir les vignettes, la preuve de l'existence d'un "langage des cartographes".

⁴⁴Cf. I. Ehrensperger-Katz, *Les représentations de villes fortifiées dans l'art paléochrétien et leurs dérivés byzantins*, dans *Cahiers Archéologiques* 19 (1969), p. 2.

2. Les vignettes.

Par vignettes, on entend généralement l'ensemble des représentations figurées de petites dimensions qui émaillent l'immense majorité des cartes anciennes et médiévales parvenues jusqu'à nous. Simples éléments décoratifs ou véritables symboles, les érudits ne s'accordent pas sur leur signification. C'est pourtant toute la conception et tout le fonctionnement de la cartographie ancienne qui dépendent de la réponse que l'on apporte à cette interrogation. Il est donc essentiel d'aborder assez précisément cette délicate question.

a. nature des objets illustrés et fonction des vignettes.

Le nom de vignettes qu'on leur donne s'accorde bien avec le caractère mobile et facultatif de ces pictogrammes, qui ne désignent pas un espace, mais plutôt un lieu précis. Un passage du premier livre de la *Géographie* de Ptolémée, qui oppose géographie et chorographie, pourrait bien décrire une opposition fondamentale entre cartographie à vignettes et cartographie sans vignettes réductible à l'opposition de la chorographi et de la géographie⁴⁵:

[4] Καταγίνεται δ' ἐπὶ πλεῖστον ἢ μὲν χωρογραφία περὶ τὸ ποιὸν μᾶλλον ἢ τὸ ποσὸν τῶν κατατασσομένων· τῆς γὰρ ὁμοιότητος πεφρόντικε πανταχῆ, καὶ οὐχ οὕτως τοῦ συμμετρου τῶν θέσεων· ἡ δὲ γεωγραφία περὶ τὸ ποσὸν μᾶλλον ἢ τὸ ποιὸν, ἐπειδὴ περ τῆς μὲν ἀναλογίας τῶν διαστάσεων ἐν πάσι ποιεῖται πρόνοιαν, τῆς δ' ὁμοιότητος μέχρι τῶν μεγαλομερεστέρων περιγραφῶν καὶ κατ' αὐτὸ τὸ σχῆμα μόνον.
[5] Ὅθεν ἐκείνη μὲν δεῖ τοπογραφίας, καὶ οὐδὲ εἰς ἄν χωρογραφήσειεν, εἰ μὴ γραφικὸς ἀνὴρ· ταύτη δ' οὐ πάντως, ἔμποει γὰρ καὶ διὰ ψυλῶν τῶν γραμμῶν καὶ τῶν

⁴⁵A. -L. et M. Levi, *IP*, , p. 24 sq.

παρασημειώσεων δεικνύναι καὶ τὰς θέσεις καὶ τοὺς καθόλου σχηματισμούς.

"La chorographie s'intéresse plus aux aspects qualitatifs qu'aux aspects quantitatifs du contenu: partout elle se soucie de la ressemblance, et dans une moindre proportion du respect des distances dans les positions des lieux; la géographie, pour sa part s'intéresse au quantitatif plus qu'au qualitatif, puisque son premier souci est toujours la conformité des emplacements relatifs et que la ressemblance ne lui importe qu'aussi loin que la délimitation des grandes parties est concernée et seulement dans ce qui a trait au schéma général. [5] C'est pourquoi la chorographie ne saurait se passer de la topographie, et nul ne saurait être chorographe qui ne sache peindre. Ce n'est nullement le cas de la géographie, qui parvient à montrer les position des lieux et la figure d'ensemble à partir de simples lignes et de signes apposés".

Ptolémée place ainsi, entre la chorographie et la géographie, une différence qui ne tient pas seulement à la dépendance à l'égard de la peinture ou de la géométrie, quoique ce point soit important⁴⁶, ni au simple usage des vignettes. Sa description est rendue plus complexe par le fait que, lorsqu'il parle de "chorographie", deux réalités se superposent dans son esprit: celle des cartes régionales et celle de ce que nous serions tenté d'appeler la perception chorographique du monde. Il n'en reste pas moins que Ptolémée oppose nettement deux types de reproduction mimétique du réel: le premier, propre à la vision chorographique, se caractérise par sa parenté avec la peinture des paysages, et par la nécessaire similitude, toute picturale, de chacun des lieux particuliers. Le mot ὁμοιότης employé appartient du reste au registre du vocabulaire de la

⁴⁶Cf. *supra*, p. 23 sq.

peinture⁴⁷. On est donc tenté d'y voir une allusion directe aux "instantanés" des lieux que sont les vignettes, et ce, d'autant plus facilement que Ptolémée considère ces représentations comme incompatibles avec l'exigence de conformité de la carte à une échelle constante. De fait, les vignettes, par la place qu'elles y occupaient, aggravaient l'emcombrement et les déformations qui, nous l'avons vu, la caractérisaient.

Mais Ptolémée, à travers ces mots, avait sans doute en tête beaucoup plus que la présence de vignettes, qui ne sont qu'une composante d'un ensemble de pratiques plus proches, selon lui, de l'art du peintre que de celui du géographe-géomètre. Car, s'il est certain que ces pictogrammes sont, en eux-mêmes, incompatibles avec ce qu'attend le géographe de la carte géographique, c'est en réalité toute une esthétique picturale qui est difficilement compatible avec les exigences topométriques des cartes géographiques telles que les entendait le géographe d'Alexandrie: choisir l'esthétique des peintres, c'est atomiser le regard sur une série de points particuliers; c'est mettre bout à bout une série de similitudes locales qui ne sauraient produire la ressemblance d'ensemble exigée du géographe.

Il n'en reste pas moins que les vignettes ne sont théoriquement admissibles qu'au sein des cartes chorographiques, car elles n'entrent pas en contradiction avec les règles de la *mimèsis* chorographique. Ce n'est donc sans doute pas un hasard si Strabon mentionne précisément à propos de la seule carte chorographique les ποικίλματα :

καὶ τὰλλα ποικίλματα , ὅσων μεστός ἐστι ὁ χωρογραφικὸς πίναξ

"Et les autres taches de couleur dont est pleine la carte chorographique". Le terme ποικίλμα désigne avant tout la broderie, la couleur, le dessin, la peinture: il est utilisé métaphoriquement pour

⁴⁷A. Reinach, *Recueil Milliet*, p.42 sq., n° 30 (= Pollux, *Onomasticon*, VII. 126 sq.), et Arstt., *Poet.*, XV.10; *De audib.*, 801.

désigner les étoiles du ciel⁴⁸, se dit d'un vêtement⁴⁹, des ornements d'une maison⁵⁰ ; il peut être opposé à la peinture animale et à la sculpture⁵¹. Aucune des attestations ne perd son sens ornemental et coloré qui est certainement celui que Strabon et les cartographes anciens attribuaient aux vignettes, qui chez le géographe d'Amasée, comme chez Ptolémée, s'opposent aux simples lignes des côtes et des fleuves.

Ornementales ou nécessaires à l'intelligibilité du tableau chorographique, les vignettes, quoiqu'elles ne fussent jamais nécessaires ni systématiques, semblent avoir caractérisé la majeure partie des mappemondes et cartes chorographiques. C'est précisément ce que l'on constate dans l'immense majorité des mappemondes médiévales, qui sont en tout point conformes à ce que l'on est en droit de considérer comme la mappemonde chorographique.

En revanche, leur présence est, au moins en principe, exclue des cartes géographiques⁵², ce qui semble logique, puisque leurs dimensions sont peu compatibles avec les exigences de proportionnalité d'une carte géographique dressée à l'échelle. On en trouve la confirmation dans les miniatures de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès: les cartes géographiques, conformes aux conceptions de la science grecque, que l'on y rencontre sont, certes, de petites dimensions, mais elles représentent les éléments essentiels du tracé de la terre dans une vision d'ensemble. On n'y rencontre pas la moindre trace de vignettes, alors que dans les cartes régionales de la région d'Axoum données par les mêmes manuscrits, et

⁴⁸Plat., *Rép.*, VII. 529 a, trad. Chambry, CUF, 1975: "ces constellations variées sont brodées dans une matière invisible"

⁴⁹Hom., *Il.*, 6.294; surtt. Platon, *Euthphr.*, 6 c.: ὁ πέπλος μεστός τῶν ποικιλμάτων .

⁵⁰Xén., *Econ.*, 9.2

⁵¹Plat., *Hipp. Maj.*, 298 a

⁵²En principe seulement, car il existe des vignettes, souvent très rustiques dans certaines cartes manuscrites de Ptolémée; cf. P. Schnabel, *Text und Karten des Ptolemaios*, Leipzig, 1938, p. 103-113.

issues comme les premières de la main de Cosmas, les pictogrammes pullulent (pl. XLII.2 et XLIV): c'est que l'esthétique et les conventions de représentations nous ont fait basculer dans les secondes du côté de la peinture.

Mais si les vignettes ont si largement contribué à déformer les cartes, on peut s'étonner de leur présence. Cet étonnement ne fait que croître lorsque l'on voit que Ptolémée ne les condamne pas dans l'absolu, puisqu'il ne cesse pas de les considérer comme essentielles à certaines cartes, étrangères à son dessein géographique. C'est qu'il existait au sein de la cartographie ancienne, nous l'avons vu, des ruptures absolues dans la conception même de la représentation⁵³. A tout prendre, Ptolémée ne rejette du reste pas de la carte géographique toute forme de vignette. Il y admet en effet des symboles pour peu que ceux-ci soient schématiques, et se passent de la main du peintre. Plusieurs cartes médiévales, dont le manuscrit de Vatopedi et le *Codex Urbinas Græcus* 82, qui constituent les deux plus anciens témoins de la tradition cartographique ptoléméenne⁵⁴, attestent en effet l'usage de vignettes extrêmement schématiques qui se réduisent à un simple cadre pourvu de merlons qui lui confèrent son sens et dans lequel s'inscrit le nom du lieu⁵⁵. Ainsi, la vignette n'encombrait pas inutilement l'espace, et ne le déformait pas; en revanche, elle perdait l'aspect esthétique qui caractérise la majorité des pictogrammes en usage dans la cartographie ancienne. Elle ne répondait cependant pas à l'intention de Ptolémée: associer un toponyme à un point défini par des coordonnées

⁵³*Supra*, p. 23 sq.; p. 383 sq.

⁵⁴Vatopedi: cf. pl. XXXV = Bagrow, *Meister d. Kartographie*, pl. 5.; Cod. Urb. Gr.: cf. Pl. XXXVI = Levi, *IP*, pl. III.

⁵⁵Cet usage se rencontre encore dans la carte de l'Angleterre de Matthieu de Paris, mais aussi dans les deux cartes des mss. de st. Jérôme (cf. Pl. V-VIII), où il a une fonction hiérarchisante évidente, puisqu'il s'oppose aux vignettes iconiques qui désignent les villes les plus importantes aux yeux du cartographe.

et dont la reproduction devait nécessairement s'approcher au plus près de la définition mathématique du point.

C'est que les vignettes répondaient à plusieurs exigences fondamentales du cartographe:

Elles pouvaient être appelées à jouer un rôle esthétique indéniable, qui tirait effectivement certaines d'entre elles du côté de l'art de la *topographia* ⁵⁶. Le fait que les grandes mappemondes isolées, qu'elles fussent exposées en des lieux publics ou dans la demeure des grands, revêtaient nécessairement un caractère monumental leur imposait, dans l'exécution, une beauté toute picturale à laquelle elles étaient d'autres part contraintes par le fait qu'elles étaient mal dégagées de l'art du peintre: elles se devaient d'être des œuvres d'art. Les mêmes exigences semblent s'être manifestées rapidement dans les documents plus schématiques et plus rustiques des manuscrits, lorsque l'on commença à illustrer de miniatures polychromes le jeune codex pour le rendre plus attrayant et pour le mettre en concurrence avec le rouleau.

Si l'on pouvait être amené à s'en passer, dans un souci d'économie ou pour gagner de la place, elles remplissaient néanmoins des fonctions plus nettement cartographiques, à commencer par celle d'ancrer les toponymes dans la carte; les toponymes, lorsqu'ils n'étaient pas rattachés directement à une région, à un fleuve ou à une montagne étaient en quelque sorte flottants; ils occupaient sur la carte un espace considérable, de sorte qu'il s'avérait nécessaire pour la clarté de la lecture de transformer en un lieu l'espace de la légende⁵⁷; d'autres systèmes,

⁵⁶Ce fait est particulièrement sensible dans la cartographie du *Corpus Agrimensorum*, qui peuple le paysage d'éléments ornementaux qui ne proviennent pas de paysages réels, mais des paysages conventionnels de l'ars topiaria si chers aux peintures murales. La nature est emplie de petites constructions, de sanctuaires et de statues

⁵⁷On aura une idée des difficultés éprouvées par le lecteur à positionner précisément un toponyme en observant la carte de la Gaule du manuscrit ambrosien

aniconiques pouvaient jouer un rôle comparable: l'encadrement des noms de villes, nous l'avons vu, mais aussi dans certains cas la présence d'un point⁵⁸, étaient autant de possibilités offertes par les "signes apposés" de Ptolémée. En réalité, la dimension même des vignettes iconiques posait une limite à cette fonction. Leur taille étant variable, certaines vignettes urbaines pouvaient couvrir une surface égale à celle que la carte impartissait à des régions entières. La carte pouvait même, comme dans la carte de Doura-Europos, se réduire à une succession ininterrompue de vignettes (pl. XLVIII). Leur densité pouvait alors réduire les cartes, comme celle du cloître d'Ebstorf (pl. X) à une surface également couverte de points entre lesquels il devenait de plus en plus difficile d'opérer une lecture discriminante⁵⁹.

Paradoxalement, cette perversion du système était contraire à l'une de ses motivations essentielles. Les vignettes contribuaient en effet à hiérarchiser la perception de l'espace et donnaient les moyens de passer d'une simple liste de toponymes répartis dans un cadre à la vision spatialisée discriminante d'une série de lieux. Lorsque ces images n'envahissaient pas l'espace au point d'égarer le regard sans rémission, leur taille et leurs couleurs variables permettaient de les distinguer et d'opérer un tri, car certaines plus que d'autres attiraient l'œil.

Leurs qualités esthétiques sont en effet très fluctuantes, même au sein d'une seule carte. La Table de Peutinger a par exemple adopté, pour désigner les trois métropoles de Rome, de Constantinople et d'Antioche, de grandes allégories qui se distinguent de la masse des autres pictogrammes

(pl. XLIX) et les petites mappemondes de Ranulf Higden (pl. XVIII). L'espace tend vite à se réduire à la mise en colonnes de toponymes.

⁵⁸ par ex. dans le Ptolémée latin de Naples, ou dans la mappemonde d'A. Walsperger, de 1448, fortement inspirée par l'école de Klosterneuburg, et qui, quoique circulaire, revendique l'existence d'une échelle, adopte une légende, et est largement tributaire du renouveau ptoléméen du XVe s.

⁵⁹ R. Brunet, *La carte, mode d'emploi*, Paris, 1987, p. 182.

non seulement par leurs dimensions, mais encore par le type même de la représentation retenue par le cartographe: la personification. Entre elles, même, il existe une hiérarchie: Antioche, qui livre le plus grand nombre de détails particuliers, est aussi la plus grosse⁶⁰. A l'occasion sans doute d'un ajout postérieur, un des copistes a tenu à donner un relief particulier à plusieurs autres villes importantes. Il les a alors distinguées de la masse des autres vignettes en leur réservant une image d'un type bien particulier: celui de l'enceinte urbaine hexagonale à tours angulaires. Enfin, la masse des autres vignettes, tous types confondus, a joué un rôle déterminant non seulement dans la lecture⁶¹, mais certainement aussi dans le tracé de la carte originale. Dans le réseau inextricable d'itinéraires parallèles et voisins qui caractérise ce document, les vignettes, qui jalonnent les intersections et les extrémités des tronçons routiers guidaient l'œil du lecteur et la main du cartographe comme un fil d'Ariane dans le Labyrinthe du monde.

Quel que soit le document vers lequel on se tourne, cette fonction hiérarchisante de la vignette se manifeste peu ou prou. La mosaïque de l'église de Madaba a conféré à la représentation de Jérusalem (pl. XLVI.2; LXXI) une place hors du commun à tous égards: située au centre de la carte (pl. XLVI.1), la cité est non seulement perçue en plan, selon un regard vertical qui a été réservé à six villes seulement sur la carte (pl. LXX.2), mais encore l'échelle de la ville apparaît sans rapport aucun, ni avec celle de la carte, ni avec celle des autres vignettes. Leur taille ne doit pas surprendre. Elle est fonction de l'importance que le cartographe accorde à l'objet représenté dans sa vision du monde. Les lieux importants doivent se signaler immédiatement. Les plus grosses et les plus colorées étaient

⁶⁰E. Weber, *TP*, p. 18.

⁶¹On se souvient que la quasi-totalité des toponymes empruntés par la mappemonde de Julius honorius à la Table de Peutinger est illustrée de vignettes dans la Table de Peutinger.

évidemment les images qui se détachaient les premières. Nous tenons là les deux ressorts principaux de la hiérarchisation des pictogrammes. On comprend mieux ainsi que leur usage soit aux antipodes de la perspective géographique de Ptolémée. Non seulement il n'associait pas les lieux à un point, mais encore il ne respectait ni l'échelle de la carte, ni même un rapport d'échelle constant, les dimensions des vignettes n'étant fonction que de la place disponible ou de préoccupations hiérarchiques... Les vignettes étaient donc encore caractéristiques d'un point de vue chorographique.

Comme celui de la Table de Peutinger, l'auteur de la carte-mosaïque de Madaba a élaboré une stricte hiérarchie des images qu'il a utilisées. Elle met, elle aussi, en œuvre la polychromie, les dimensions et la typologie. Les agglomérations secondaires sont l'objet de représentations standardisées qui nous montrent l'image d'une porte de ville flanquée de tours en vision frontale, mais le nombre des tours figurées varie avec l'importance de la cité. Comme si cette distinction restait insuffisante, entre Jérusalem et ces cités, le cartographe a introduit une catégorie supplémentaire de pictogrammes pour lesquels il a toujours hésité, au sein d'un même dessin, entre la vision aérienne oblique et la vision en plan, mais qu'il a tenu à caractériser par des particularités architecturales qui leur étaient propres (pl. LXX.2): ici l'on peut voir un petit temple monoptère, là le plan d'un théâtre... Les cartes des manuscrits de st Jérôme (pl. V sq.) ont pour leur part réservé les vignettes aux lieux les plus importants, abandonnant aux autres villes de simples rectangles surmontés de merlons. L'usage des vignettes dans le but de structurer la vision du monde est donc assez général et a quelque chose de pédagogique.

Mais ce n'est pas tout: les vignettes glosaient aussi le texte de la carte, soit qu'elles en illustrassent une particularité, soit qu'elles

permissent de rattacher à une réalité tangible les toponymes flottants de la carte.

L'iconographie avait alors une fonction explicative évidente. Ces pictogrammes désignent en effet la nature de leur référent au terme d'une symbolique transparente à elle-même. Nous avons vu comment ajouter des merlons, symboles d'une enceinte, à un simple rectangle dans lequel s'inscrivait un toponyme suffisait à indiquer une ville. L'amphithéâtre a pu jouer le même rôle⁶². Les choix des cartographes sont généralement plus directs et dérivent directement des représentations en usage dans les arts figuratifs: les autels sont désignés par des autels (pl. LXXXVI.2); les temples ou les églises (pl. LXXIX), les villes ou les thermes, les ports⁶³ et les phares⁶⁴ sont représentés par leur propre image ou par celle de ce que le cartographe retenait en eux comme le plus caractéristique de leur être.

Mais les vignettes n'avaient pas seulement pour fonction d'indiquer la nature d'un certain nombre de toponymes. Un certain nombre d'entre elles semble s'être rapidement spécialisé dans l'illustration de particularités remarquables: les *mirabilia* si chers aux auteurs anciens. Dans des zones peu occupées, par exemple aux confins du monde, là où se concentraient précisément la plupart des *mirabilia*, la tradition médiévale nous a livré toute une série de créatures monstrueuses, et un bestiaire assez impressionnant⁶⁵, dont la Table de Peutinger, à défaut de

⁶²Cf. *supra*, p. 145 sq.

⁶³ Comparer le port de *fossa Mariana* de la Table de Peutinger (seg. I.5, pl. LXXXIX) aux représentations qu'en donnent une mosaïque de Tolède et une représentation de la Sicile du Virgile Vatican (pl. LXXXI.1 et 2)

⁶⁴ Comparer les phares de la Table de Peutinger au segment VIII.1 (sur le Bosphore) et VIII.3 (Alexandrie), pl. XCVI, au phare de la mosaïque de Tolède (pl. LXXXI.1).

⁶⁵ Ce bestiaire se concentre sous forme d'une guirlande continue au Sud de l'Afrique dans les cartes de l'Ecole anglaise, y compris dans le fragment du Duché de Cornouailles. Cf. pl. IX.XV.XVI. Il est moins développé, mais néanmoins présent, dans d'autres documents, cf. pl. XIII; XVIII.

représentations iconographiques, présente quelques traces sous forme de mentions écrites.

Rien ne permet d'affirmer avec certitude que ce type de vignettes a bien existé dans la cartographie ancienne, mais l'usage bien attesté de faire figurer des créatures animales dans le fond de carte est assez présent au Bas-Empire, dans la *Notitia Dignitatum*, puis au début de l'époque byzantine dans la mosaïque de Madaba⁶⁶, pour qu'il soit probable que de telles représentations aient été usuelles. Mais elles y semblent surtout liées à des préoccupations picturales. Dans la carte de Madaba, notamment, ces images sont inséparables des arbres qui émaillent aussi les cartes du *Corpus Agrimensorum* (pl. LXI sq.); on est alors aux limites de la *topographia*, c'est-à-dire de la peinture paysagiste, qui tend à réduire la carte à une vision aérienne oblique peu éloignée de celle qui préside à la représentation de la Sicile dans le Virgile Vatican (pl. LXXXI.2). Les légendes de confins citées par Plutarque⁶⁷, qui mentionnent les bêtes sauvages, pourraient du reste aller dans ce sens.

Parmi les *mirabilia*, on peut également compter les autels, qui font également partie des éléments souvent représentés sur les cartes. Ils peuvent être représentés soit en plan, comme dans la Table de Peutinger⁶⁸, soit en élévation comme sur d'autres documents⁶⁹. Ils ne faudrait pas oublier non plus dans cette liste les phares et toutes les particularités

⁶⁶Cf. *infra*, pl. XL.1; XLI.1/3; XLIII.1 et pl. XLV. Dans la carte du *Comes per Isauriam*, la *Notitia Dignitatum* représente une protomè d'animal en train de traverser la chaîne taurique, sans doute par les Portes ciliciennes; dans celle du *Comes limitis Ægypti*, on peut voir, sur les bords du Nil un quadrupède qui pourrait être un chacal, et qui pourrait bien avoir été sur le *codex Spirensis* perdu, ou sur son modèle, un hippopotame. La carte du *Dux Arabiae* montre des serpents et des oiseaux, et celle du *Dux Palaestinae* ce qui pourrait être des chacals.

⁶⁷Thésée 1.1: "τὰ δ' ἐπέκεινα θύνας ἄνυδροι καὶ θηριώδεις"

⁶⁸L. Bosio, *TP*, p. 115 sq.

⁶⁹Par exemple, sur la carte 1 "de saint Jérôme" (pl. V), et plus encore sur le Ptolémée latin de Naples.

propres à telle ville particulière, tantôt véhiculées par la culture antique, tantôt reproduites par l'expérience propre du cartographe.

Ce dernier pouvait en effet être porté à distinguer par le dessin des lieux qui lui étaient familiers: l'hypertrophie de la dimension ou du nombre des vignettes dans une région bien circonscrite, ou encore la représentation de particularités régionales marquées, nous renseignent généralement au Moyen Age sur l'origine du cartographe ou sur le lieu de composition de la carte⁷⁰. Les cartes anciennes n'ont pas échappé à la règle. C'est ainsi que la Table de Peutinger nous livre assez d'informations pour nous permettre de reconstituer, comme on le verra bientôt, le milieu géographique dont étaient familiers les divers cartographes qui ont contribué à lui donner son visage actuel. On peut par exemple souligner la représentation - sans légende - de la *Crypta Neapolitana*⁷¹ en Campanie, qui doit sans doute moins aux rares sources littéraires⁷² qui la mentionnent qu'à la connaissance directe qu'en avait l'auteur. Celui-ci en a restitué assez fidèlement l'aspect (pl. LXXXVI.2), et manifeste par ailleurs une excellente connaissance directe de la Campanie. La représentation du *Portus Augusti* de Rome, de la colonne de Constantin à Constantinople et du sanctuaire de *Daphnè* à Antioche relèvent du même choix cartographique et révèlent de la même façon l'expérience personnelle de plusieurs cartographes anciens.

⁷⁰Cf. P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984) p. 582.

⁷¹Il s'agit d'un tunnel à deux voies de circulation ouvert dans le Posilippe par l'architecte Cocceius sous le règne d'Auguste (cf. E. Fabricius- W. Stein, sv. *Cocceius*, dans *RE*, IV (1900), c. 129, n. 2). Cf. E. Desjardins, *La Table de Peutinger*, p. 223, n. 1; Y. Beloch, *Campanien 2*, Leipzig, 1890, p. 83; 87; Nissen, *Italische Landeskunde*, II, p. 743 sq.; Miller, *IR*, c. 350; W. Kubitschek, art. *Karten*, dans *RE*, X (1919), c. 2135; W. Iohannowsky, *Contributi alla topografia della Campania antica*, dans *Rendiconti Acc. Arch. Lett. e B. Arti d. Napoli*, XXVII (1952), p. 118 sq.; A.-L. et M. Levi, *Itineraria Picta*, p. 132; L. Bosio, *op. cit.*, p. 117 sq. Pour les Levi, il s'agissait probablement d'un ajout. Nous croyons au contraire qu'il s'agit d'un élément propre à la première rédaction de la carte.

⁷²Strab., *Geogr.*, V.4.5 C. 245; Sén., *Epist.*, 57, 1-2; Pétrone, fgt. 16; Donat et Valerius Probus plaçaient à son entrée la tombe de Virgile. Cf. L. Bosio, *op. cit.*, p. 118, n. 212.

Parmi les curiosités locales, les forêts devaient être également assez souvent l'objet de vignettes conformes à leur importance géographique. Les forêts sont en effet, par essence, des lieux inhabités, et peuvent constituer des toponymes de référence au même titre que les montagnes, avec lesquelles elles se confondent parfois. La Table de Peutinger l'atteste, avec la *Silua Marciania* et la *Silua Vosagus*, respectivement la Forêt Noire et la forêt vosgienne⁷³. Eumène, lorsqu'il parle des forêts de la Batavie⁷⁴ a certainement en tête, lui aussi, des vignettes descriptives et ornementales analogues, figurées sous la forme de rangées d'arbres isolés, comme l'étaient également certaines vignettes médiévales de *l'arbor solis et lunæ*⁷⁵. On rencontre enfin dans les illustrations du *Corpus Agrimensorum*⁷⁶, comme dans la carte de Madaba de nombreux éléments végétaux⁷⁷, qui s'intègrent parfaitement dans cette série d'éléments descriptifs et dans une esthétique toute picturale où la carte prend vie. Comme dans la mosaïque nilotique de Préneste, et comme dans le bouclier d'Achille homérique, les activités des hommes, les mondes animaux et végétaux complètent fleuves et montagnes pour créer l'image d'un monde habité et vivant. Une fois encore, nous voici renvoyés au domaine de la peinture.

⁷³L. Bosio, *op. cit.*, p. 74 sq.

⁷⁴*Pro Inst. Schol.*, XXI.2: *Batauiam, Britanniamque squalidum caput siluis et fluctibus exerentem.*

⁷⁵Cf. Psautier de Londres (pl. XVI); la carte 2 "de st Jérôme" (pl. VII sq.) a adopté la même image avec la légende *oraculum solis et lunæ* (H - 1); la même carte a par ailleurs représenté par un erangée d'arbres *l'Ircana silua* (A-3), qui faisait défaut dans la carte 1 (pl. V sq.). Il est possible que cette représentation découle de celle des colonnes d'Hercule d'Orient, dont le motif double aurait été mal interprété. Il est dans tous les cas de la plus haute vraisemblance que la représentation de ces deux arbres a inspiré certaines représentations du Paradis, par exemple dans les manuscrits du *Commentaire à l'Apocalypse de Jean de Béatus de Liebana*.

⁷⁶fg. 37 La. (palmiers-dattiers); 18, 21, 183, 184, 194 La. (*cumpascua, pascua publica* et *subsiciua* sont représentés sous la forme de prés fleuris); cf. aussi P, f° 103 v -104 r; 105v-106 r (pl. XLII sq.), où des forêts sont intégrées dans la carte.

⁷⁷Pl. XLV. Cf. M. Avi-Yonah, *op. cit.*, p. 20.

Le lot le plus abondant de vignettes reste fourni par la géographie humaine, où l'on rencontre certes parfois des particularités susceptibles d'identifier telle ou telle ville particulière, mais qui consistent en général en représentations assez standardisées, du moins à l'échelle d'une carte, ce qui a évidemment incité les chercheurs à y reconnaître la trace d'un code de vignettes propre à la cartographie. De fait, on ne peut qu'être frappé par la diversité des systèmes adoptés tant d'une carte à l'autre qu'au sein d'un même document, puisque non seulement les dimensions des vignettes sont plus conformes à l'importance que le cartographe souhaitait octroyer à un lieu habité qu'à l'échelle générale de la carte, pour autant qu'elle existât, mais encore que l'on peut voir côte à côte des allégories et des représentations à prétention réaliste pour désigner des cités. L'esthétique qui a présidé aux représentations de cités est également très fluctuante: vision aérienne planimétrique, vision oblique chère aux topographes⁷⁸, et vision frontale dite "à murs abattus" par les Levi, comme si les élévations avaient été couchées sur la carte. C'est en effet que la carte n'a généralement pas su trancher entre ces divers points de vue jetés sur le monde.

b. Le sens des vignettes: y a-t-il une symbolique cartographique propre?

Cette diversité pose en réalité un problème essentiel, autour duquel gravitent plusieurs questions annexes: ces vignettes ont-elles eu chacune un sens invariable et précis propre aux cartographes, ou à certains d'entre eux? Si l'on postule l'existence d'une "mappemonde romaine" primordiale à vocation administrative, on est bien évidemment tenté de répondre

⁷⁸Elle est essentielle à la mosaïque de Préneste et M. Avi-Yonah, *loc. cit.*, comme les Levi, *Itineraria picta*, p. 44 sq., y voient avec raison un usage hellénistique.

positivement à cette question⁷⁹. La Table de Peutinger, qui passe pour l'un des avatars de cette *römische Weltkarte*, et qui présente la plus grande variété de types, se trouve tout naturellement au centre des débats.

On y trouve en effet, à côté des trois vignettes allégoriques dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'existence, un premier lot, de loin le plus nombreux, de 429 vignettes, que l'on désigne ordinairement, à la suite des Levi, comme vignettes "à deux tours". Elles se caractérisent en effet par la présence de deux étroites façades percées d'une porte et surmontées d'un toit pointu rouge ou d'un fronton, tantôt accolées, tantôt séparées et réunies par un mur, et dont l'aspect évoque de très près celui de deux tours. La seule certitude que l'on possède à l'égard de ces vignettes, dont le sens est fort controversé, est qu'elles constituent - abstraction faite des variantes dues à la reproduction manuscrite de l'original - un groupe indifférencié. Il est en tout cas bien distinct, numériquement et typologiquement, d'autres séries de vignettes, moins nombreuses, qui tendent pour leur part à surdéterminer le sens des toponymes qu'elles désignent. Ce sont, d'après les décomptes habituellement admis⁸⁰, 52 vignettes qui représentent une cour carrée, le plus souvent de couleur bleue, bordée de portiques couverts, en vue aérienne oblique. Il convient sans doute de leur ajouter quelques représentations de bâtiments composés de trois portiques parallèles incrits dans un cadre et perçus avec un point de vue sensiblement identique aux précédents⁸¹. On trouve ensuite 44 images de petites constructions à fronton vues de trois-quarts dans lesquelles on a généralement reconnu

⁷⁹C'est le sens de l'œuvre des Levi.

⁸⁰Ces décomptes se fondent principalement sur la typologie des Levi. Il faut néanmoins bien prendre conscience que chacun des trois types de vignettes (deux tours, *aquæ*, temples) est susceptible d'être transformé, au prix de transformations mineures en une vignette de l'un des deux autres types.

⁸¹type D Levi, cf. *IP*, p. 208.

des temples, comme le suggèrent les légendes et toponymes qui les accompagnent⁸². Enfin, on peut mentionner six enceintes polygonales à tour angulaire⁸³, deux phares, l'un sur le Bosphore, l'autre à Alexandrie, et deux ports, dont l'un est *Fossis Marianis* (l'actuelle Fos-sur Mer), et l'autre le *Portus Augusti* dont l'image est conforme à la structure des deux ports de Claude et de Trajan à Ostie.

Si nous laissons provisoirement de côté le problème difficile de l'identification des vignettes "à deux tours", celle des vignettes destinées à souligner la nature particulière d'un lieu n'a guère soulevé de discussions. Toutes en effet trouvent de nombreux parallèles dans l'iconographie romaine: pour les trois premiers groupes, on a donc pu reconnaître respectivement des établissements thermaux⁸⁴, que les savants qui se sont penchés sur la Table de Peutinger désignent génériquement du terme d'*Aquæ*, des *horrea* et des temples. Avec de telles identifications, il était évidemment tentant pour les érudits de rechercher dans ces images un sens précis en relation avec l'utilisation itinéraire de la carte en général et avec l'administration du *cursus publicus* en particulier, dont on a souvent considéré qu'il était à l'origine du document qui nous intéresse. A.-L. et M. Levi, suivis par E. Weber et, dans les grandes lignes, par L. Bosio, ont donc pensé que les *Aquæ* renvoyaient à des *stationes* ou *mansiones* pourvues de

⁸²Nous pensons, cf. ci-dessous, n. 94, qu'une vignette classée parmi les temples doit passer dans la catégorie des *Aquæ*, ce qui nous conduit au total de 53 *Aquæ* pour 43 "temples". J. Deckers, *Tradition und Adaptation. Bemerkungen zur Darstellung der christlichen Stadt*, dans *MDAI(R)*, 95 (1988), [303-382], p. 313 et 315, parle plus prudemment de *Giebelhaus*. Il remarque que, s'il est indubitable sur la Table de Peutinger et sur la mosaïque de Madaba, elles désignent indubitablement des édifices cultuels, ici, chrétiens, là païens, ces constructions sont dépourvues des éléments typiques du temple romain, à savoir le *podium* et les colonnes; il se fonde donc sur la carte de Doura-Europos, qui porte exclusivement ce types de vignettes, pour formuler l'hypothèse que ces petites constructions représentaient initialement des *mansiones* militaires.

⁸³Aquilée, seg. III.5; Ravenne, seg. IV.1; Thessalonique, VII.2; Nicomédie, VIII.2; Nicée, VIII.2 et Ancyre (anonyme sur la carte), VIII.4.

⁸⁴L. Bosio, *TP*, p. 98 et n. 155; contre Levi, *IP*, p. 85 sq.

tout le confort propre à satisfaire le voyageur désireux de se remettre des fatigues du voyage⁸⁵ ou à des *villæ* à vocation de gîte d'étape⁸⁶. Quant aux temples, on a pu établir un parallèle avec la carte de Doura-Europos, où apparaissent des constructions analogues, représentées selon des conventions voisines, à l'exclusion de tout autre type de vignettes. Il ne faudrait pas y voir l'allusion à des curiosités locales: à travers ces vignettes, le cartographe aurait seulement eu l'intention d'informer le lecteur de la possibilité qu'avait le voyageur de trouver dans les sanctuaires ainsi mentionnés le gîte et le couvert, à l'image des possibilités offertes par les abbayes médiévales⁸⁷.

L'usage de thermes dans les *mansiones* et dans les *mutationes* et l'utilisation des sanctuaires à des fins d'hébergement sont deux faits incontestables, bien avérés par les textes et par l'archéologie. Mais peut-on réellement inférer de cette réalité des conclusions relatives à la signification des vignettes, surtout quand on voit combien sont rares les sites qui ont bénéficié de telles illustrations, alors que la majorité des villas riveraines des voies et la quasi-totalité des sanctuaires devaient offrir de tels services? On nous permettra d'en douter. Plusieurs objections s'élèvent en effet contre cette interprétation.

S'agissant des vignettes de type *Aquæ*, on remarque en effet d'abord que la même figure a indifféremment servi à désigner les *Aquæ* et les *Pretoria*, ce qui semble indiquer pour le moins un certain flottement dans l'usage par le copiste de ce symbole; on a également pu s'étonner qu'elles caractérisent la présence de thermes, qui furent très largement diffusés dans tout le monde romain dès le Haut-Empire, tant dans l'architecture

⁸⁵C'est dans ce but que les thermes de la villa de Piazza Armerina avaient été précisément placés à l'entrée de la maison.

⁸⁶Levi, *IP*, p. 85 sq.

⁸⁷Levi, *IP*, p. 83; Weber, *TP*, p. 15.

domestique que dans l'édilité publique, et dont la présence dans les gîtes d'étape semble avoir été quasi-systématique. En réalité, il apparaît qu'un grand nombre d'entre elles, y compris en Italie, ne désignent pas des établissements thermaux notoires, mais tout simplement des villes ou des lieux dont le nom évoquait les *Aquæ* : elles sont alors la simple glose iconographique d'un toponyme... Ce fait a été reconnu de longue date par Castagnoli⁸⁸, qui a peut être poussé trop loin les conséquences sa découverte en affirmant que ces vignettes n'étaient jamais rien d'autre qu'un simple jeu iconographique sur le nom *Aquæ*, *Forum* ou *Prætorium*.

La liste de ces vignettes est éloquent⁸⁹. On constate en effet que 39 de ces 53 vignettes illustrent un toponyme comportant les mots *Aqua*, *forum* ou *prætorium* ; elles sont en revanche totalement absentes de la moitié grecque de l'empire, là où la forme grecque des toponymes ne permettaient plus de reconnaître la présence de l'eau dans le nom du lieu. On ne note, en orient, qu'une exception, et elle est particulièrement éclairante, puisqu'on la trouve en un lieu où un nom latin suggérerait explicitement la présence d'un établissement thermal⁹⁰. On peut donc adhérer pour l'essentiel à l'affirmation de Castagnoli. Il convient toutefois de s'interroger sur les 14 vignettes de ce type dont le nom ne suggère en rien la présence d'eau. Les lieux auxquels il attribue une vignette de ce genre sont des lieux qui s'illustrèrent tous, et s'illustrent parfois encore, par la qualité de leurs eaux⁹¹. Si on les cartographie, à l'exception d'une vignette à *Indesina*, en Germanie (seg. I.5)⁹², que le cartographe a

⁸⁸Cf. F. Castagnoli, art. *Peutingeriana tabula*, dans *EAA*, p. 105 sq.

⁸⁹Cf. *infra*, 3e partie, ch. 3.2.

⁹⁰*Ad Aquis*, en Cappadoce (Seg. IX.2); sur ce toponyme, cf. *CIL* VI. 5076.

⁹¹Par exemple Baïes, *Oplontis*, en Campanie, ou *Stanecli*, aux 60 sources de la Bosna, aujourd'hui en Yougoslavie.

⁹²Miller, *IR*, c. 77; l'actuelle Büllingen, à quelques kms au Sud d'Aix-la-Chapelle, sur la route de Cologne à Reims. Cette agglomération correspondait au franchissement d'un affluent de la Meuse.

considérée comme la source du fleuve, et d'une autre, anonyme, aux sources du Marsyas, à l'emplacement probable de l'actuelle Hiam, en Syrie (seg. X.2), à proximité immédiate d'Antioche, qui portait probablement un nom en *Aquæ*⁹³, on remarque que les douze vignettes restantes appartiennent toutes, sans exception, à deux secteurs géographiques bien circonscrits: six pour l'Italie du Sud, dont les vignettes illustrant le *Portus Augusti* et la *Crypta Neapolitana* montrent que le cartographe avait une connaissance directe et précise, mais aussi, et il y a là de quoi être surpris, l'Illyricum au sens large du terme, et plus particulièrement un parallélogramme grossièrement défini par l'Istrie, Siscia, les sources de la Bosna et les environs de Salone, qui sont nettement les plus riches en vignettes⁹⁴ (cf. pl. CII). Si l'on sait par ailleurs que deux des temples représentés sur la carte sans que le toponyme suggère en rien la présence d'un lieu de culte proviennent encore de la même région, il y a tout lieu de penser que le cartographe en était originaire, ou du moins qu'il y était particulièrement attaché et qu'il en possédait une connaissance plus intime⁹⁵. Ces vignettes semblent donc avoir désigné des localités dont la qualité des eaux et des sources ou dont la nature de *prætorium* étaient attestées soit par leur nom toponymique, soit par l'expérience personnelle du cartographe. Le jeu iconographique, réel, n'était donc pas total, et le sens en était infiniment plus large que celui qu'on leur a trop souvent prêté.

⁹³*ibid.*, c. 763. Cf. Levi, *IP*, p. 240.

⁹⁴A la liste jointe en annexe d'après la classification des Levi, il faut probablement ajouter la vignette de [*Biston*] (V.4), classée comme représentation de temple par les Levi, qui l'ont inventoriée sous le n° B 31; il s'agit en réalité d'une vignette totalement atypique qui semble présenter plus d'affinités avec les *Aquæ* qu'avec les temples, et qui se trouvait précisément sur un cours d'eau, comme l'immense majorité des *Aquæ*. Cf. P. Arnaud, *L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger*, dans *BSNAF*, 1988, p. 302-320.

⁹⁵Dans les deux cas, on note que la carte fait état de détails et de particularités topographiques qui font généralement défaut dans le tracé des côtes ou du réseau hydrographique (cf. *infra*, 3e partie, ch.3.2 et pl. C); ces détails manifestent eux aussi une connaissance particulière de ces régions de la part du cartographe.

Leur signification s'avère enfin et surtout moins strictement liée à l'usage itinéraire de la carte qu'à l'expérience personnelle de l'un des cartographes qui ont donné à la Table de Peutinger son visage actuel.

La même méthode d'analyse, appliquée aux "temples", qui apparaissent également dans les cartes de Doura-Europos et de Madaba donne des résultats d'interprétation plus difficile que pour les thermes. Comme les établissements thermaux, temples et sanctuaires pullulaient dans le monde romain; pourtant on est frappé non seulement par la relative rareté des pictogrammes qui les désignent dans la Table de Peutinger, mais encore par l'absence de vignettes lorsque nous rencontrons les noms des grands sanctuaires du monde gréco-romain: Epidaure, Eleusis, Olympie, Delphes en sont dépourvues, comme en sont dépourvus les grands sanctuaires fédéraux de l'empire... On peut donc s'estimer à première vue en droit d'adhérer à l'hypothèse selon laquelle leur représentation est liée à des préoccupations d'ordre utilitaire destinées au voyageur. Pourtant, plusieurs éléments nous portent au scepticisme à cet égard; d'une part, non seulement on est incité à la prudence en la matière par l'exemple des vignettes d'*Aquæ*, mais encore une remarque de bon sens conduit à s'étonner qu'un tel symbole ait été retenu. En effet, si tous les temples offraient le gîte et le couvert, à quoi bon créer une vignette spéciale, et surtout, pourquoi l'avoir utilisée avec une telle parcimonie? Pourquoi ne pas l'avoir utilisée pour des sanctuaires aux vastes capacités d'hébergement, comme Eleusis ou Olympie? Pourquoi, inversement, aurait-elle été retenue pour l'île d'Achille, dans le Pont-Euxin (Seg. VIII.3), alors que nul vivant n'était autorisé à y passer la nuit⁹⁶?

D'autre part, le parallèle avec la carte de Doura-Europos, sur lequel on a pu se fonder pour parvenir à la conclusion que ce symbole avait une

⁹⁶Amm. Marc., XXII.8.35

signification propre aux itinéraires et intangible dans toutes les cartes, nous semble bien fragile, et pour tout dire caduc. Contrairement à ce que l'on a longtemps affirmé à la suite de F. Cumont, comme nous avons essayé de le montrer, et comme l'a déjà bien souligné R. Rebuffat⁹⁷, la carte de Doura n'est pas un itinéraire au sens strict du terme. Les distances y sont trop longues et correspondent parfois à près d'une semaine de voyage en marche normale. Les vignettes ne représentent donc pas des gîtes d'étape. Si, comme nous le pensons⁹⁸, cette carte n'est autre qu'un périple pontique destiné à illustrer le calcul de la circonférence du Pont, ces figures, toutes identiques, n'avaient sans doute d'autre fonction que d'orner la carte et de préciser que les lieux désignés par les légendes étaient des lieux habités, tant il est vrai que pour les anciens, la présence de l'homme civilisé, socialement organisé, était inséparable des lieux de cultes qui sont présents dans le moindre paysage que nous ait livré l'art romano-hellénistique.

On aimerait du reste avoir la certitude que ces vignettes désignent bien des temples. Il est en effet permis d'en douter: comme on a pu le remarquer, les symboles de la carte de Doura ne portent pas les éléments les plus typiques d'un temple romain⁹⁹: on chercherait en vain les colonnes et le *podium* qui les caractérisent d'ordinaire (pl. LXXX.1/2; LXXXV; CXXVIII). Il ne fait pourtant aucun doute qu'aussi bien la Table de Peutinger, qui associe le plus souvent ces représentations à des toponymes théophores, que la mosaïque de Madaba, qui adopte cette représentation pour désigner les seules églises (pl. LXXIX), les considèrent comme des édifices culturels. On peut plus facilement les mettre en relation avec les

⁹⁷ *Le Bouclier de Doura Europos*, dans *Syria*, 63 (1986), p. 88 sq..

⁹⁸ Cf. *supra*, p. 303 sq., et P. Arnaud, *Observations sur l'original du pseudo-bouclier de Doura-Europos*, dans *RÉA*, 90 (1988), p. 151-161; *Une deuxième lecture du "bouclier de Doura-Europos"*, dans *CRAI* (1989), p. 373-389.

⁹⁹ J. Deckers, *Tradition und Adaptation. Bemerkungen zur Darstellung der christlichen Stadt*, dans *MDAI(R)*, 95 (1988), [303-382], p. 313.

illustrations qui, au VI^e s., représentent, dans les manuscrits de Cosmas Indicopleustès, le Temple de Jérusalem (pl. LXXX.1) ou avec d'autres représentation stardives (pl. LXXX.3/5) d'églises chrétiennes qu'avec les représentations classiques de temples païens. Il s'agit donc vraisemblablement d'une image des lieux de culte devenue banale au Bas-Empire et au début de l'époque byzantine. Que penser alors de la carte de Doura-Europos, rédigée aux environs de 200 de notre ère? L'identification de ses vignettes avec des *mansiones* militaires est d'après nous à écarter pour les raisons que nous avons formulées. Deux interprétations demeurent donc possibles: soit une construction parfaitement banale, soit un temple; la prudence invite à y reconnaître l'image d'une construction urbaine du type de celles qui apparaissent à l'intérieur des enceintes urbaines de la *Notitia Dignitatum*, par exemple, (pl. LXXXIII). Le seul élément en faveur de l'identification avec des édifices cultuels résiderait dans l'usage de l'*opus quadratum* qui semble caractériser un grand nombre de représentations de temples (pl. LXXX.1/3), mais il est bien faible, en l'absence de toute trace de *podium*, surtout lorsqu'un paysage nilotique conservé au palais des Conservateurs (pl. LXXX.4), à Rome utilise très exactement la même représentation que celle qui apparaît dans la carte de Doura-Europos, dans un contexte où il semble difficile d'y reconnaître des temples. La logique et la prudence nous incitent donc à reconnaître dans les vignettes de la carte de Doura-Europos plutôt des maisonnettes symboles d'agglomérations que des temples dont la présence est moins justifiée. Leur identification avec des sanctuaires serait un phénomène plus tardif, peut-être lié au développement de la basilique chrétienne, qu'elles évoquent plus nettement que des temples païens¹⁰⁰.

¹⁰⁰ Dilke, *GRM*, p. 152 a bien souligné le consensus qui s'établit au Bas-Empire autour du sens donné à ces bâtiments aussi bien dans la Table de Peutinger que dans la carte de Madaba.

Pour en revenir à la Table de Peutinger, il n'en reste pas moins que, comme pour les *Aquæ*, la plupart des représentations de temples semblent appelées par un toponyme théophore, comme l'avait déjà fait remarquer L. Bosio¹⁰¹. Sur 43 vignettes de ce type¹⁰², on compte 11 exceptions seulement à la règle, soit environ une vignette sur quatre. La situation des temples dans le cadre de notre analyse est malheureusement plus délicate que celle des *Aquæ*. Tout d'abord, si l'on avait bien, avec les thermes, quelques variantes dues sans doute à la mauvaise lecture de l'original par le copiste médiéval, celles-ci restaient d'une lecture simple et elles remontaient toutes au même archétype: les frontons pouvaient à l'occasion être hypertrophiés ou connaître quelques déformations, mais l'ensemble restait homogène et la représentation du plan des complexes thermaux excluait en principe tout risque de confusion avec d'autres pictogrammes, en particulier avec les vignettes "à deux tours". Il n'en est absolument pas de même des temples, qui sont, dans leur immense majorité, représentés de trois-quarts. Généralement vus de la gauche, ils peuvent occasionnellement l'être de la droite, ce qui peut être le signe d'un remaniement¹⁰³, et sont susceptibles d'être très facilement confondus avec les vignettes à deux tours. La façade est en effet en tout point identique à celle de l'une des tours des vignettes habituelles, les dimensions et le couleurs en sont identiques, et les traits noirs verticaux parallèles qui figurent sur le grand côté des temples peuvent sans mal être confondus avec la porte et les limites de la deuxième tour d'une vignette standardisée.

¹⁰¹TP, p. 94.

¹⁰²Ce chiffre, qui n'est pas celui de 44 que donne E. Weber, TP, p. 15, ne prend en compte ni la vignette de la basilique St. Pierre de Rome, ni celle du sanctuaire d'Apollon à Daphnè, intégrée à la grosse vignette d'Antioche, ni la vignette de [Biston] (V.4), qui était sans doute à l'origine une vignette d'*Aquæ* transformée en temple par le copiste médiéval. Cf. n. 182.

¹⁰³ On n'en connaît que deux cas: le *Templum Augusti*, en Inde (XI.5) et *Cabillione*, en Gaule (I.5). cette dernière, qui a été redessinée, après un remords, par le copiste médiéval, comme on le voit encore bien sur l'original est certainement un faux.

La vignette qui désigne *Cabillione* (Châlons s/Saône; Seg. I.5) en donne un exemple frappant: il apparaît clairement sur l'original que le copiste a corrigé une tour, qu'il avait initialement dessinée, en la toiture et le mur du grand côté d'un temple.

Ce fait ne devra jamais être perdu de vue dans le cours de l'analyse. On peut en effet grouper les vignettes-sanctuaires qui ne sont pas appelées par un toponyme théophore en trois groupes qui interfèrent à l'occasion. Le premier est fourni par tout un groupe de toponymes situés sur les confins des régions rhénanes: *Durocortorum* (*Durocortoro*, Seg. I.5), *Cabillonum* (*Cabillione*, I.5), *Aventicum* (*Auenticum Heletiorum*, II.2), *Augusta Rauricorum* (*Augusta Ruracum*, II.5), *Iuvavum* (*Ivavo*, III.4), soit Reims, Châlons-sur-Saône, Avenches, Augst et Salzbourg. *Iuvavum* est peut-être à exclure de la liste; l'illustration que nous rencontrons dans la Table de Peutinger, inexplicable par la forme *Ivavo*, pourrait avoir été appelée par la forme *Iovavi* qu'atteste à trois reprises l'*Itinéraire d'Antonin* pour désigner l'actuelle Salzbourg, et dans laquelle il pouvait être tentant pour un cartographe de reconnaître le nom de Jupiter¹⁰⁴.

Il n'en reste pas moins que ces toponymes, à défaut de présenter un itinéraire parfaitement cohérent¹⁰⁵, appartiennent à une zone assez bien circonscrite. Mais si ces quatre toponymes sont tous des nœuds routiers ou des centres urbains et politiques importants, à l'exception d'Avenches, sanctuaire de la déesse éponyme *Aventica*¹⁰⁶, ils ne nous ont pas laissé le souvenir de sanctuaires d'une importance particulière... En revanche, on les trouve dans des situations où l'on trouve ordinairement des vignettes à

¹⁰⁴ *It. Ant.*, 235, 256; 258. En 258, Le Parisinus porte la leçon *Ioliaui*.

¹⁰⁵ De Reims, que l'on désirât se rendre à Avenches ou à Augst, il existait à Langres (*Adevantunnum*) une route par laquelle il était possible de gagner directement Besançon (*Vesontio*), et de là Augst ou Avenches. Cf. Miller, *IR*, c. 69 et cartes 24 sq., c. 70 sq. Cf. *infra*, pl. XCI.

¹⁰⁶ *Ihm.*, sv *Aventicum*, dans *RE*, II.2, c. 2282.

deux tours¹⁰⁷, auxquelles pourrait bien remonter la vignette de *Cabillonum*, typologiquement particulière, et, à un moindre degré celle de *Durocortorum*. Si l'on sait que la tradition médiévale de la Table de Peutinger semble essentiellement se développer dans la région du Rhin¹⁰⁸, il est bien possible que le copiste médiéval ait souligné par le biais de ces vignettes des lieux qui lui étaient relativement familiers, à moins qu'il ne faille considérer qu'avec *Ivavo* nous arrivons aux portes d'une région dont nous avons vu qu'elle était bien connue du cartographe, qui a du reste fait figurer à [*Biston*] (V.4), près de Salone, l'image d'un autre temple. Ces temples seraient-ils alors le souvenir d'un voyage de ce cartographe? Il est difficile d'apporter une réponse définitive à cette question, mais le fait que ces vignettes ne semblent pas se situer pas sur un itinéraire cohérent invitent à répondre par la négative.

On rencontre également plusieurs de ces vignettes dans des îles, le plus souvent désignées du nom d'un dieu, qui suffit à justifier la présence de la vignette¹⁰⁹. Trois îles, cependant, font exception: l'île d'Achille (*Ins(ula) Achillis* - VIII.3), Céphalonie (*ins(ula) cephalania* - VI.3) et *Kossura* (*[Corsura]* - IV.1) portent des temples sans qu'un toponyme suggère la présence d'un lieu de culte. On ne peut malheureusement rien dire de *Kossura*, où aucun lieu de culte particulier n'est connu¹¹⁰, et qui pourrait avoir été habillée ainsi à l'imitation des vignettes que l'on trouve dans d'autres îles. En revanche, pour l'*insula Achillis* et pour Céphalonie, les attestations ne manquent pas de sanctuaires. L'île d'Achille, ou *Leukè*, aux

¹⁰⁷L'importance de ces deux cités comme carrefours routiers a bien été soulignée par Ihm., sv *Cabillonum*, dans *RE*, III.1, c. 1163 et sv *Durocortorum*, dans *RE* V.2, c. 1861 sq., par Desjardins, *Peutinger*, p. 205 et *Géographie*, 455 et Miller, *IR*, 64, 69, 76, 77, 79, 81, 89, 119.

¹⁰⁸Cf. *infra*, III.3.

¹⁰⁹*Ins(ula) Iovis* (III.3); sans doute aussi la vignette anonyme de [*Veneris*] (I.3), à Port-Vendres.

¹¹⁰Ziegler, sv *Kossura*, dans *RE*, XI.2, c. 1503 sq.

bouches du Danube, à en croire Ammien Marcellin, qui se fait peut-être ici l'écho de la source de la Table de Peutinger, tant la similitude est grande entre les deux formulations, était entièrement inhabitée, n'était guère occupée que par le temple¹¹¹. L'un des tabous qui s'y attachait était l'interdiction faite à quiconque d'y séjourner la nuit. On ne pouvait donner plus clairement la preuve que la mention du temple n'était pas liée à une préoccupation itinéraire, puisqu'il n'était pas question pour quiconque d'espérer même passer la nuit sur l'île.

L'île de Céphalonie pour sa part, a livré les traces de nombreux lieux de cultes; le plus important était sans doute le culte de Zeus *Aïneios*, le seul dont la réputation dépassât les limites de l'île; le culte des deux héros mythiques indigènes, Képhalos et Proksis y est attesté dans au moins trois localités. Par ailleurs, à *Kranè*, on vénérât également Apollon, Artémis et Athèna, à *Pronnoi*, outre Zeus *Aïneios*, Héraklès, et à *Palè*, Démèter¹¹². Si le souci d'habiller les îles par des temples lorsqu'aucune légende ne permettait d'y supposer l'existence d'activités humaines n'a sans doute pas été totalement étranger au dessein du copiste, on ne peut néanmoins qu'être frappé par la différence qui sépare deux vignettes situées dans la moitié orientale de l'empire - qui correspondent bien à des sanctuaires - de ce que nous rencontrons dans sa moitié occidentale, où les images de

¹¹¹XXII.8.35: *In hac Taurica insula Leuce sine habitatoribus ullis Achilli est dedicata. In qua si fuerint quidam forte delati, uisis antiquitatis uestigiis temploque et donariis eidem heroi consecratis, uespero repetunt naues: aiunt enim non sine discrimine uitæ illic quemquam pernoctare.* "En Tauride on trouve l'île de Leucè, dédiée à Achille et entièrement dépourvue d'habitants. Si d'aventure on y aborde, après avoir visité les vestiges du passé le temple et les offrandes consacrés au héros, on regagne au soir les vaisseaux: on dit en effet qu'il ya péril de mort à passer la nuit dans l'île". Cette île abritait le tumulus du héros, sa statue, son temple et un oracle. Le caractère nécromantique du culte oraculaire, en association avec la présence du tumulus a sans doute été à l'origine du tabou nocturne qui s'y attachait. Cf. Tomaschek, sv 'Αχιλλέως νῆσος, dans *RE*, I.1, c. 221.

¹¹²Cf. Bürchner, sv *Kephalenia*, dans *RE*, XI.1, c. 209-211.

temples semblent avoir été systématiquement appelées par la forme de leur toponyme¹¹³.

De fait, on remarque précisément la présence de plusieurs autres temples dans un secteur qui couvre la Macédoine et la Thrace, ainsi que la Phrygie, avec les vignettes d'*Amurio* (= *Amorion*), en Phrygie (VIII.4), de *Fons co Neapolis* (VII.3)¹¹⁴, sur la *via Egnatia*, à proximité de Philippes, d'authenticité douteuse¹¹⁵, à *Sestos*, sur la rive européenne des Dardanelles, et à *Sycæ* en Thrace; Sestos n'avait plus sous l'empire et depuis les guerres de Macédoine l'importance d'une ville, et se confinait dans le rôle de port de départ pour le franchissement des Dardanelles; qu'un temple y ait trouvé place n'a donc rien de particulièrement surprenant, à l'image du temple situé au-dessus de la légende *Sycæ*, la future treizième région de Constantinople¹¹⁶, et l'actuel quartier de Galata à Istanbul. Il fait en quelque sorte pendant à celui de Sestos: tous deux semblent en effet occuper sur la carte le point où les routes viennent buter contre les limites de l'Europe. On sait que de la même façon, un temple de Zeus se trouvait à la jonction de la rive asiatique du Bosphore et du Pont-Euxin¹¹⁷. quant à la nature exacte du temple qui nous est représenté par cette vignette, elle nous échappe. Les descriptions détaillées de Byzance

¹¹³ C'est ainsi que la ville de *Fanum*, en Italie, désignée du nom de *Fano Fortune* dans la Table de Peutinger (Seg. IV.2), est illustrée d'un temple, simple traduction iconographique du toponyme *Fanum*.

¹¹⁴ Il s'agit en réalité à l'origine de deux légendes: *Fons co* (*co* étant mis pour ∞, soit mille pas) et *Neapolis*. Cf. O. Cuntz, *Topographische Studien*, dans *Jahresh. österr. Arch. Inst.*, 2 (1899), [p. 83-102] p. 85. Le Ravennate, IV.9, avec raison, ne donne que *Neapolis*. *Fons* se trouvait sur le littoral; cf. Miller, *IR*, c. 263 sq. On ignore laquelle des deux localités entendait désigner la vignette.

¹¹⁵ Elle a été l'objet de réélaborations sans doute tardives, puisque l'on a ajouté une coupole au bâtiment original. Au moyen-âge, la ville était le siège d'un archevêché. cf. Miller, *loc. cit.* Il pourrait donc s'agir d'une intrusion tardive

¹¹⁶ Miller, *IR*, c. 515; cf. *Not. Constant.* (GLM, p. 138. 9): *Tertia decima regio Sycena est.*

¹¹⁷ Le temple de Jupiter *Urius*, à proximité de Calchédoinne, cf. Mel., I. 101; Menipp., apd Steph. Byz., sv. Χαλκηδών [= p. 156 Diller], Arr., *Per. Pont. Eux.*, 17 [GGM, I. 380 sq.], Anon., *Per. Pont. Eux.*, 1 [GGM, I. 402], Marc. Heracl., *Epit. per. Menipp.*, 7 [GGM, I. 568].

sont rares, mais il n'est pas interdit de penser qu'il s'agit là non d'un temple situé proprement dans Byzance, mais du temple de Sérapis qui faisait face à Chalcédoine, sur la rive européenne du Bosphore, dont il marquait l'entrée¹¹⁸. Il n'en reste pas moins que les représentations topographiques liées à cette représentation, en particulier celle de la Corne d'Or, sont si précises qu'elles dénotent bien encore une fois la connaissance directe qu'avait le cartographe du secteur concerné.

Nous savons bien, du reste, que l'auteur du deuxième état de la carte avait une excellente connaissance de l'Orient, et tout particulièrement de la zone Thessalonique- Antioche, dont on a naturellement considéré, et de longue date, qu'il était originaire (pl. CIII). Sans doute faut-il donc voir dans l'introduction de tout ou partie des temples une intervention de sa main. Rien en tout cas ne permet de penser qu'il faille rechercher un sens pratique à la représentation des temples, qui reflètent sans doute, comme les *Aquæ* et comme les *horrea*¹¹⁹, soit un simple jeu sur la toponymie, soit un souvenir personnel du cartographe ou des cartographes successifs, ce qui explique la concentration de ces trois vignettes dans trois zones bien circonscrites: la Campanie, la région de Salone et le golfe d'Izmit.

Que dire alors des vignettes "à deux tours", les plus fréquentes dans la Table de Peutinger, auxquelles on a donné des sens aussi précis que divergents? A la fin du siècle dernier, il était d'usage de penser que celles-ci avaient trait des colonies; mais les Levi ont montré que certaines de ces vignettes, non seulement ne désignaient pas des colonies, mais encore correspondaient à des localités mineures et reculées, voire parfois à de simples hameaux. Ils ont alors cherché à en comprendre le sens, et ont cru le trouver dans l'iconographie des villas romaines, qui montrent

¹¹⁸Strabon, VI.6.1, C. 319.

¹¹⁹Sans doute souvent représentés par confusion avec les *Aquæ*.

fréquemment deux tours: la présence de portes dans les tours et non entre celles-ci excluait à leur sens que l'on pût y voir l'image d'une porte de ville. En revanche, les villas pouvaient être considérées comme le modèle architectural des *mansiones* ou des *stationes*. Se fondant sur un passage d'Ammien Marcellin dans lequel une localité plus que modeste, représentée dans la Table de Peutinger par une vignette à deux tours, apparaissait comme une station du *cursus publicus*, les savants italiens ont conclu que ces vignettes désignaient sur la Table de Peutinger les relais de la poste impériale, auxquelles les textes juridiques du Bas-Empire font fréquemment allusion.

L. Bosio a récemment formulé des critiques fort pertinentes à l'égard de cette théorie. Les distances qui séparent les uns des autres les emplacements désignés par de telles vignettes, même en Italie, est le plus souvent infiniment trop importante pour permettre d'y voir l'image des *mansiones*, la distance couverte par des étapes quotidiennes dépassant rarement la vingtaine de milles. Il notait qu'en revanche ces vignettes se rencontraient aux carrefours, et qu'elles désignaient donc, selon lui, les localités importantes du point de vue de l'itinéraire, c'est-à-dire celles où un choix d'itinéraires était possible, et donc, par définition, les carrefours routiers. Il nous a semblé important de soumettre cette hypothèse séduisante à l'analyse des faits en examinant, cas par cas, chacune des 429 vignettes de ce type. Il s'est avéré que, contrairement à l'impression première qui se dégage de la lecture du document, 178 vignettes, soit 41% du *corpus*, étaient attribuées à des toponymes où aucun embranchement ne figurait sur la carte. L'analyse de ces 178 cas a montré que la présence des vignettes a invariablement été déterminée par l'un ou l'autre des quatre critères suivants:

Tantôt, conformément à l'opinion de Bosio, la motivation peut bien avoir été d'ordre itinéraire: l'étude d'autres sources montre en effet que dans bien des cas, il existait effectivement un embranchement non mentionné sur la carte, faute de place, parce que l'étirement des distances ne permettait plus de faire figurer une route supplémentaire, ou parce que les copies successives ont fait disparaître tout ou partie d'itinéraires. Il peut également s'agir d'embranchements au sens le plus large du terme, en particulier lorsqu'une route terrestre rencontre une voie maritime.

On est parfois conduit à élargir l'interprétation de Bosio en incluant dans la liste des points remarquables pour l'itinéraire le début et la fin non seulement de grands itinéraires, mais encore de segments d'itinéraires tels qu'on les rencontre dans l'itinéraire d'Antonin. C'est ainsi que l'on rencontre une vignette chaque fois qu'une voie terrestre atteint la côte, même en l'absence de grand port.

Mais le plus souvent, ces vignettes sont appelées par l'importance intrinsèque de la cité concernée. Les colonies, en Italie, en Afrique, et en Gaule ou en Germanie, les villes légionnaires du *limes* rhéno-danubien, les villes de fondation hellénistique, dans la moitié orientale de l'empire, constituent le gros des vignettes à deux tours lorsqu'elles ne sont pas situées sur un embranchement. La même constatation vaut également, quoique de façon moins nette, pour les vignettes situées à des embranchements.

Enfin, en Orient, hors des limites de l'empire, quoique l'essentiel des phénomènes que nous avons cru pouvoir discerner se vérifient encore, les vignettes semblent obéir à une logique sensiblement différente de celle qui régit les images utilisées pour caractériser les localités du monde romain. Les embranchements y sont en effet moins fréquents que pour les régions dominées par Rome, les seules qui fussent vraiment bien connues des

itinéraires, et les toponymes, infiniment plus rares, appartiennent pour bon nombre d'entre eux à la Geste d'Alexandre. Certains d'entre eux sont même entièrement coupés de tout tracé itinéraire, et isolés; mais tous désignent, même lorsque, comme Merv (Antioche de Margiane), Ecbatane ou Babylone, elles étaient de véritables plaques tournantes du commerce et de la circulation, soit des villes, souvent illustres, soit des lieux liés, pour une raison ou pour une autre, au vaste *curiosum* de la tradition relative au plus lointain Orient.

Loin d'avoir une signification unique, les vignettes "à deux tours" semblent donc avoir eu essentiellement pour fonction d'attirer l'attention du lecteur sur des villes dont l'importance pouvait tenir à des critères extrêmement variables. Leur champ s'étendait de références culturelles et historiques au statut administratif des lieux habités, fréquemment donné par les itinéraires écrits, et à l'importance strictement itinéraire des localités ainsi mises en évidence. Cette imprécision s'accorde du reste fort bien avec le caractère très vague, et stylisé jusqu'à l'abstraction, de la vignette, qui ne renvoie précisément à aucune construction réelle ni à aucune image popularisée par les arts figuratifs.

Tout au plus peut-on la rapprocher de vignettes que l'on rencontre au XII^e s. sur le psautier de Londres, et qui nous montrent les mêmes petites constructions, percées de la même porte en façade, mais isolées, au lieu d'être groupées par deux (pl. XVI), ou encore de quelques vignettes de la mappemonde d'Ebtorf (pl. X), qui représentent bien deux tours, comme celles de la Table de Peutinger, mais qui sont bien rares mêmes dans ce document. Pour avoir laissé des traces, si diffuses soient-elles, dans la cartographie médiévale, ce système iconographique a dû connaître quelque diffusion dans l'antiquité. Mais quel pouvait être le sens précis de ces figures?

Elles ne désignaient certainement pas des portes de ville, mais tout simplement des tours, comme l'a implicitement reconnu le copiste, lorsqu'il a attribué une vignette de ce type à un toponyme totalement isolé de Sardaigne sans autre raison apparente que le fait qu'elle apparaissait comme la glose de son nom: *Turribus* (Seg. III.1). Les tours, présentes aussi bien dans l'architecture urbaine que dans celles des villas, avaient un sens très vague, dont la nature exacte était, au bout du compte, secondaire. Le copiste ne pouvait varier à l'infini les types de vignettes, et n'y avait guère d'intérêt, même s'il a entrepris de le faire dans les limites du possible. L'importance de la nomenclature (qui rappelons-le s'élève à plus de 3 500 toponymes dans l'état actuel, mutilé, de la carte, et qui devait avoisiner initialement 4 000 noms de lieux) et le fait que le cartographe a non seulement voulu rédiger un itinéraire, mais aussi faire œuvre de géographe, ont d'autre part imposé l'adoption d'un symbole qui pût simultanément répondre aux exigences de clarté du lecteur, et faciliter la tâche de l'auteur.

Disposer les vignettes aux grands carrefours, au début et à la fin des itinéraires, mais aussi à chacun des tronçons récapitulatifs que l'on rencontre si souvent dans *l'Itinéraire d'Antonin* sous la forme d'une rubrique *A... usque...*, c'était poser des jalons sans lesquels tracer le réseau d'itinéraires eût été une gageure. Ces vignettes illustrent peut-être le plus clairement les difficultés du passage d'un texte - ou de plusieurs textes - à une carte. Chaque fois que le texte, par exemple celui de *l'Itinéraire d'Antonin*, apporte un élément supplémentaire à la nudité du toponyme, ainsi *Ciuitas, Colonia, legio*, ou une rubrique introductive à un tronçon d'itinéraire, le cartographe dans l'impossibilité d'ajouter des légendes déjà encombrantes et nombreuses, a seulement attiré l'attention du lecteur, et probablement la sienne propre, sur ces lieux. Leur efficacité pour le lecteur

peut être mesurée à l'étude du géographe anonyme de Ravenne, qui, soit directement, soit d'après ses sources, a systématiquement organisé ses descriptions autour de localités à vignettes.

Il faut donc sans aucun doute se garder de surinterpréter le sens de ces signes, qui obéissent moins à une logique systématique et à une symbolique rigoureuse qu'au désir pour le cartographe de faire dire à l'image une partie de ce que pouvait dire un texte, et de décorer un fond de carte pour lui conférer la variété et l'attrait propres à en faciliter la lecture.

Il nous apparaît donc fort discutable de rechercher dans les vignettes les plus spécifiques de la Table de Peutinger une symbolique strictement codifiée, que ce fût de l'intérieur ou de l'extérieur. On peut alors être tenté, comme I. Ehrensperger-Katz, de reconnaître dans un dernier type de pictogrammes attesté dans ce document la trace d'une symbolique propre à toute la production cartographique romaine. On le rencontre en effet dans plusieurs autres cartes anciennes, et il se trouve de ce fait constituer le système iconographique le plus répandu dans ce que nous avons conservé de la cartographie romaine....

Les vignettes les plus fréquentes dans les documents parvenus jusqu'à nous représentent en effet les villes sous l'aspect d'une enceinte polygonale, généralement hexagonale¹²⁰, à tours angulaires pourvues d'une

¹²⁰La main des copistes médiévaux et le degré de miniaturisation a pu sérieusement perturber la forme de ces vignettes, dont le sens immédiat n'était plus exactement perçu dans l'occident médiéval, toute référence à ces représentations ayant disparu de l'art de l'occident médiéval. Il est donc dangereux de tenter une interprétation trop stricte des vignettes de la table de Peutinger et de la mappemonde *Cottoniana*, comme l'ont fait les Levi, *IP*, p. 144 sq.; cette perspective conduit à rechercher un sens à des déformations dont la seule cause est l'incompréhension du copiste, mais qui permettent de remonter sans difficulté à l'archétype attesté sur les monnaies et dans l'art. Contrairement à l'opinion professée par les savants italiens, *ibid.*, p. 145, les vignettes de la *Cottoniana* ne constituent en rien une spécificité médiévale; elles occupent au contraire dans la cartographie médiévale une place très marginale; cf. P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 545 sq.

toiture. Une porte en arc, ouverte ou fermée selon les cas, s'ouvre dans la façade qui fait face au lecteur. Le point de vue adopté est semi-aérien; comparable à celui que l'on pourrait avoir du sommet d'une montagne, il permet de voir la totalité du développement de l'enceinte et son contenu: maisons, portiques, êtres humains y sont présents. On rencontre ces vignettes dans la Table de Peutinger, où elles servent à identifier les villes de Ravenne et d'Aquilée, en Occident, de Thessalonique, de Nicomédie, de Nicée, et d'Ancyre¹²¹, dans les manuscrits du *Corpus Agrimensorum*, dans la *Notitia Dignitatum*¹²² et dans les deux mappemondes du même manuscrit du fonds Cotton de la British Library: l'une est celle que nous avons désigné, à la suite de Miller, sous le nom de *Cottoniana*, et qui se trouve au début du manuscrit de Priscien; la seconde se trouve dans un manuscrit de Bède le Vénérable¹²³.

I. Ehrensperger-Katz en a reconnu l'origine dans la peinture romano-hellénistique. On en a un exemple très voisin dans une peinture pompéienne représentant la scène de Persée tuant Méduse¹²⁴. Le même auteur croit ensuite en trouver la trace sur l'arc de Septime-Sévère au Forum Romain. Malgré toute nos efforts, nous n'avons pu en reconnaître la moindre trace sur ce monument bien publié¹²⁵. En revanche, on trouve des représentations très voisines sur les colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle, quoiqu'elles n'y aient rien de systématique¹²⁶. Mais, toujours selon

¹²¹Il faudrait ajouter à cette liste les villes de Tarse et d'Alexandrie, qui ont sans doute été un temps désignées par les mêmes symboles; cf. Miller, *IR*, p. XXX, n. 2 et p. XLIII; Levi, *IP*, p. 135.

¹²²Pl. XXXIX sq. et LXXXIII sq.; LXXIX.2; LXI sq..

¹²³*Infra*, pl. XIII et XXV.

¹²⁴*Les représentations des villes fortifiées dans l'Art paléochrétien et leurs dérivés byzantins*, dans *Cahiers Archéologiques* 19 (1969) p. 1-27, fig. 1.

¹²⁵On peut voir une enceinte pourvue de tours sur la scène A du panneau III; cf. P. Brilliant, *The Arch of Septimius Severus*, Rome, 1967, pl. 77 et détail pl. 83 a. Mais elle ne présente nullement les caractères requis pour être identifiée avec les vignettes qui nous intéressent.

¹²⁶colonne de Trajan: scène LXXIII; cf. P. Brilliant, *op. cit.*, fig. 76; colonne de Marc-Aurèle, scènes X sq.; *ibid.*, fig. 66.

l'analyse de I. Ehrensperger-Katz, il faut attendre le IV^e s. pour voir les premières attestations parfaites du type qui nous intéresse. Alors, seulement, le point de vue se dégage d'un trois-quarts profil au profit d'une vision frontale qui fait passer la porte du côté au centre de la figure. L'auteur rappelle à ce propos que le premier exemple bien daté est un médaillon de Constantin, généralement connu sous le nom de "médaillon d'Arras"¹²⁷ (pl. LXXXIV.1), et qu'on le retrouve essentiellement dans des documents cartographiques, et d'en conclure qu'il s'agissait d'une représentation propre à la cartographie, où elle était attestée de longue date, et à la numismatique; elle se serait diffusée à partir de ces deux arts mineurs et aurait été déjà banalisée dans l'art romain au milieu du IV^e s.¹²⁸, au point de devenir typique de l'art des V^e-VI^e s.

On saisit mal le sens exact de l'argumentation ainsi développée. Les Levi ont en effet recueilli un abondant matériel qui a bien montré que ce type de représentations est essentiel à l'art paléochrétien¹²⁹. On le rencontre à Rome dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, ou dans les mosaïques proptobyzantines de Gerasa; on le rencontre encore aux catacombes de la *Via Latina*¹³⁰, pour n'en citer que quelques attestations. Mais comment démontrer l'origine cartographique de cette vignette, quand les illustrations de la *Notitia Dignitatum* ne sont pas antérieures à l'extrême fin du IV^es.¹³¹, et sont au mieux contemporaines des fragments de l'*Itala*,

¹²⁷Gnecchi, *I Medaglioni Romani*, Milan, 1912, t. I, p. 16, n° 19 et pl. VII.2, frappé à Trèves entre 309 et 315.

¹²⁸La première attestation en serait donnée par les illustrations de "l'*Itala* de Quedlinghung" (Berlin, Staatl. Bibl., *Theol. Lat.*, f°, 485), datable des années 350-380 de notre ère; cf. A. Böckler-Degering, *Die Quedlinghunger Italafragmente*, Berlin, 1932.

¹²⁹*IP*, p. 134 sq.

¹³⁰W.-F. Wolbach - M. Hirmer, *Arte paleocristiana*, Florence, 1958; F.-M. Biebel, *Gerasa, City of the Decapolis*, New Haven, 1938, p. 297 sq.; Levi, *IP*, p. 138-140 et fig. 12, 24-27, 76-88

¹³¹Sur la date de la *Notitia*, généralement attribuée au début du V^e s., cf. E. Polaschek, art. *Notitia Dignitatum*, dans *RE*, XVII.1 (1936), c. 1081 sq.; G. Clemente, *La Notitia Dignitatum*, Cagliari, 1968, p. 175 sq.

qui les utilisent hors de tout contexte cartographique? Les illustrations du *Corpus Agrimensorum*, on l'a vu, sont pour leur part datables du Ve s.¹³²; quant à la mappemonde *Cottoniana*, elle semble reproduire un ouvrage du VIIe s., à en juger par les réseaux urbains qui y figurent¹³³... Il ne reste donc guère que la Table de Peutinger; mais on s'accorde à reconnaître dans les six vignettes de ce type des ajouts tardifs de la deuxième moitié du IVe ou de la première moitié du Ve s.¹³⁴! La chronologie permet donc d'émettre quelques doutes sur la validité de l'hypothèse formulée à cet égard, puisque les premières attestations cartographiques de telles vignettes semblent postérieures à l'époque où ce type de représentation fut diffusé dans tous les domaines de l'art figuré. La cartographie semble d'autre part avoir été abondamment pourvue d'autres systèmes de pictogrammes, qui illustrent la relative marginalité au sein de la production cartographique romaine d'une image qui caractérise plus certainement l'art tardif ou oriental dans son ensemble que la cartographie en elle-même.

On comprend de fait assez mal le lien étroit qu'établissait cet auteur entre la cartographie et la numismatique, et ce d'autant que nous sommes en état de faire remonter les premières attestations numismatiques de ces images beaucoup plus haut dans le temps que les premières attestations cartographiques du même symbole. A notre connaissance, on les rencontre en effet pour la première fois en 25-24 av. n. è., sur une monnaie d'époque augustéenne d'une ville macédonienne non identifiée - probablement Pella -, au revers de laquelle on peut distinguer une enceinte polygonale pourvue de six tours angulaires et de deux portes¹³⁵. Les exemples les

¹³²J.-N. Carder, *Art Historical Problems of a Roman Land Surveying Manuscript: the Codex Arcerianus A*, Wölfenbüttel, Londres/ New-York, 1978, p. 189-195. Deckers, *art. cit.*, p. 310.

¹³³cf. *supra*, p. 211 sq.

¹³⁴Weber, *TP*, p. 23, par ex.

¹³⁵B.-V. Head, *BMC Macedonia*, p. 139 n° 8; cf. M.-J. Price et B.-L. Trell, *Coins and their Cities*, Londres, 1977, p.228, fig. 522.; H. Gäbler, *Die Antiken Münzen von*

mieux connus de ces représentations sont plus tardifs et datent de la fin de l'époque sévérienne, puisqu'elles apparaissent dès le règne de Gordien III (238-244) sur les monnaies de *Marcianopolis*, en Thrace¹³⁶; on les trouve ensuite sur des monnaies de Philippe I (244-249) frappées, toujours en Thrace, à *Bizya*¹³⁷, et en 360-361 sur des monnaies (pl. LXXXIV.3) frappées à Nicée par Macrien et Quietus¹³⁸, et qu'on les retrouve quelque trente ans plus tard sur des monnaies d'argent de la seconde tétrarchie¹³⁹. L'origine orientale précoce de ces représentations ne semble donc guère faire de doutes, mais leur diffusion en occident ne fut sans doute pas antérieure à la tétrarchie.

Définir cette image comme un "cercle de murs", comme les Levi, est une définition sans doute trop vague, qui a permis aux savants italiens de grouper dans une même analyse toute une série de visions cohérentes dans le principe d'un point de vue semi-aérien, mais sérieusement différentes dans le résultat obtenu¹⁴⁰. A nous en tenir à ce que nous voyons, nous ne pouvons qu'être frappés par l'énorme diffusion du type polygonal à partir de la fin du III^e s., dans un contexte relativement figé, qui reste

Makedonia und Paionia, II, Berlin, 1935, p. 98, n. 25 et pl. XIX. 16; E.-B. Smith, *Architectural Symbolism of Imperial Rome and the Middle Ages*, Princeton, 1956, p. 41, n. 114; A.-L. & M. Levi, IP, p. 141. Ces monnaies sont datées par la signature *M. FICTORIUS. M. SEPTVMIVS HVIR QVI*.

¹³⁶M.-J. Price et B.-L. Trell, *Coins and their Cities*, Londres, 1977, p. 24 sq., fig. 24 et p. 101.

¹³⁷*ibid.*, p. 24 sq., fig. 25.

¹³⁸Cf. Donaldson, *Architectura Numismatica*, n° 87; W. Wroth, *BMC, Pontus*, p. 117 n°S 157-160 et pl. XXXIII.18.

¹³⁹*RIC* 28 (C. 622): Maximien; *RIC* 105 b; 42 b (C. 207; 219): Galère ("Camp-Gate"). La monnaie de Constance-Chlore, du même type, illustrée par les Levi, IP, fig. 85, est un exemplaire en hémicycle, dont il faut se garder de tirer toutes les conclusions qu'en ont tirées les Levi; il s'agit en effet d'une variante de coin assez isolée dans cette abondante série monétaire, et d'une maladresse évidente du graveur, qui entendait bien reproduire une ville hexagonale.

¹⁴⁰ On compte au Moyen Age un assez grand nombre de vignettes aux murs parfaitement circulaires, d'où émerge généralement une construction cylindrique centrale; mais on ne sait si l'on doit rapporter cette image à des archétypes anciens précis, qui pourraient être soit des images d'amphithéâtre, soit des images anciennes d'enceintes, ou plutôt à une représentation symbolique propre au Moyen Age, qui apparaît assez largement diffusée dans les arts figuratifs.

globalement celui du raccourci symbolique. C'est sans doute la raison pour laquelle on trouve ces images de villes polygonales dans des documents fort marquées par des exigences d'abréviation, c'est-à-dire de préférence dans les cartes tardives et en numismatique, sans oublier l'art de la miniature, et tous les registres décoratifs où le peintre ne cherchait plus à représenter une ville réelle, ni même une ville plausible, mais tout simplement le symbole de la ville.

Encore faut-il bien prendre conscience que cette symbolique est toute relative et que son sens varie considérablement d'un document à l'autre. Dans le seul domaine de la cartographie, ces vignettes désignent quelques très grandes villes - du moins aux yeux de leur auteur, du reste sans doute originaire d'Orient¹⁴¹ - dans la Table de Peutinger. Dans les manuscrits du *Corpus Agrimensorum*, ces villes hexagonales semblent hiérarchiquement supérieures aux villes carrées que l'on rencontre parfois sur la même carte (pl. LXI; LXIII.1; LXIV.2), comme si, comme dans la mappemonde *Cottoniana*, le nombre de côtés et la taille de la vignette permettaient au lecteur de concevoir l'importance relative des cités; elles ne désignent donc pas toutes les villes, mais certaines seulement. Quant à la *Notitia Dignitatum*, elle utilise strictement le même symbole¹⁴² dans des

¹⁴¹Levi, *IP*, p. 146.

¹⁴²Quoique tous les manuscrits conservés de la *Notitia* remontent au *codex spirensis* perdu, dont seuls quelques fragments sont connus pour avoir été mis en vente en Angleterre à la fin du siècle dernier (cf. H. Omont, *Le plus ancien manuscrit de la «Notitia Dignitatum»*, dans *MSNAF*, 51 (1891), p. 225-244), seul le manuscrit conservé à Munich, Bayer. Staatsbibl., *Cfm.* 10291, généralement jugé comme la copie la plus fidèle de l'original (cf. J.G. Alexander, *The Illustrated Manuscripts of the «Notitia Dignitatum»*, dans R. Goodburn & P. Bartholomew (éd), *Aspects of the Notitia Dignitatum* [BAR Int., S. 15], Oxford, 1976, p. 14-17) a échappé à la réfection générale des vignettes qui a frappé à des degrés divers la quasi-totalité des autres manuscrits, et conserve des illustrations en tous points comparables à l'art du Bas-Empire; il constitue donc pour nous le manuscrit de référence. La composition du contenu des enceintes urbaines, lorsque celui-ci est visible obéit à un schéma invariable, qui semble également se dessiner à partir des pâles survivances de ces vignettes dans la Table de Peutinger: une ligne horizontale tracée à mi hauteur de la figure à partir de la droite se brise aux deux-tiers de la largeur pour aller rejoindre la première tour à gauche de la porte.

significations bien différentes: tantôt en effet, il désigne effectivement des villes¹⁴³, tantôt des camps militaires¹⁴⁴, tantôt des provinces¹⁴⁵, tantôt même des diocèses¹⁴⁶... Seule la dimension des vignettes varie, et dans un cas seulement, l'existence d'enseignes qui dépassent de l'enceinte permet d'identifier avec un camp militaire le complexe fortifié¹⁴⁷. Quant à la petite mappemonde accompagnant l'œuvre de Bède le Vénérable du ms. Cotton, on ne sait dire clairement si les vignettes qui y figurent renvoient à des lieux habités importants ou à des continents, ou encore si elles expriment tout simplement le désir du cartographe de montrer que sa carte représentait la terre habitée... Les mêmes flottements se dégagent du reste de l'iconographie. Les émissions monétaires des cités renvoient sans le moindre doute possible à l'image générale de la cité, ce que tend à souligner la représentation que l'on a pu qualifier de "pédante" du contenu de la cité: habitations, portiques, temples, etc..., mais il est incontestable que les monnaies des tétrarques représentent à l'aide de la même image un camp militaire¹⁴⁸!

D'une carte à l'autre, voire sous la plume d'un même cartographe, le sens des mêmes vignettes était donc variable: nous avons vu que les mêmes figures, qui désignaient de simples lieux habités dans la carte de Doura-Europos, prenaient, dans la Table de Peutinger, leur sens, normal au Bas-Empire, de lieu de culte, qu'elles conservent dans la mosaïque de Madaba. Pourtant aussi bien les *Aquæ* et les *prætoria*, désignés par un

¹⁴³*Dux Thebaïdos* ; cf. pl. XL.3

¹⁴⁴C'est le cas le plus fréquent dans la *Notitia*, même lorsque ces camps sont aussi des villes.

¹⁴⁵*Vicarius Britanniarum* ; cf. pl. XXXIX.4.

¹⁴⁶*Comes Britanniae*; *Comes Italiae* ; cf. pl. XXXIX.3; XL.2; l'usage se rencontre également dans des mosaïques byzantines, par exemple à Haditha, où une mosaïque donne l'image d'une ville hexagonale désignée par la légende *Egyptos*; cf. J. Deckers, *art. cit.*, pl. 132, fig. 4; *infra*, pl. LXXXIV.1.

¹⁴⁷*Comes Limitis Ægypti*, cf. pl. LIII.2.

¹⁴⁸*RIC* 28 (C. 622): Maximien; *RIC* 105 b; 42 b (C. 207; 219): Galère ("Camp-Gate").

même symbole, que les vignettes hexagonales, que les temples, les ports ou encore les phares¹⁴⁹ adoptaient des canons de représentation bien attestés dans les arts figurés, et qui, à défaut d'être spécifiques aux documents cartographiques, auraient dû lever toute ambiguïté quant à leur signification.

Le parallèle avec les arts décoratifs et figuratifs n'empêchait donc nullement la polysémie de ces vignettes. Ce fait lui-même ne serait rien si, par ailleurs, non seulement les déformations d'un même type de vignettes, mais encore la variété des systèmes de symboles n'étaient à l'origine de la plus totale anarchie. Nous avons vu comment l'image de l'amphithéâtre avait pu un temps être l'image de la ville. Elle n'était alors que l'une des nombreuses possibilités iconographiques qui s'offraient au cartographe, puisque celui-ci disposait d'un registre immense que seul limitaient son bon vouloir et son milieu culturel. Pour tel cartographe particulier, le symbole d'un lieu habité et civilisé, c'était l'amphithéâtre; pour tel autre, ce pouvait être un autre bâtiment, ou un autre groupe de bâtiments, voire un plan, une allégorie ou la simple schématisation de merlons au sommet d'un cadre dans lequel s'inscrivent les toponymes. Cette variété, assurément, n'a facilité ni la lecture de la carte, ni le travail des copistes ultérieurs, que l'on peut à bon droit considérer comme usagers de la carte, et l'on ne s'étonnera pas des déformations qui en découlèrent. Si nous retournons à l'exemple de la carte 1 des manuscrits de St Jérôme, on se souvient que l'image de l'amphithéâtre a ensuite été modifiée par l'adjonction d'éléments symboliques caractéristiques d'un cirque, puis pourvue à l'occasion de particularités susceptibles de permettre

¹⁴⁹ La quasi-totalité de ces représentations, en particulier celles des phares, des ports et des temples, apparaissent à peu près à l'identique dans une mosaïque de Tolède, cf. *IP*, p. 49 sq. et fig. 17; *infra*, pl. LXXXI.1. Le même document fait apparaître un amphithéâtre qui nous rappelle que les représentations de l'amphithéâtre utilisées comme symbole de la ville dans le modèle de la carte 1 "de saint Jérôme" étaient elles aussi conforme à des archétypes rebattus dans les arts mineurs.

l'identification d'une ville particulière, comme le phare d'Alexandrie ou la tour de Babel, à Babylone...

L'ensemble de ces déformations a fini par engendrer, vers le XII^e s., des vignettes d'un type sensiblement unifié, produit du télescopage des diverses vignettes en usage¹⁵⁰. L'étude de la Table de Peutinger montre bien à quel point les vignettes étaient fragiles à la copie: on peut remarquer, par exemple, que certaines vignettes représentant des temples, comme *Ad Mercurium*¹⁵¹ représentent des temples pourvus de façades à frontons vues toutes deux de face sur le modèle des vignettes "à deux tours". Au Moyen Age, jusqu'au début du XIV^e s., en moyenne, les symboles anciens, dégradés jusqu'à devenir méconnaissables, sont restés en usages, alors que leur référent avait disparu. Pendant une brève période, ils étaient alors devenu les idéogrammes dont la cartographie antique semble avoir été dépourvue. Ce n'était que la marque d'une dépendance qui prit progressivement fin à partir de la seconde moitié du XIII^e s., et qui déboucha sur l'adoption d'un nouveau type de vignettes immédiatement perceptibles, en même temps que la cartographie s'ouvrait à des mondes nouveaux. Du moins ce renouveau fut-il précédé d'une phase sans laquelle nous connaîtrions bien peu de la cartographie de l'Antiquité.

Loin de nous donner l'image d'unité que nous étions en droit d'en attendre, les vignettes témoignent donc d'une diversité qui est la marque la plus claire de l'absence de toute espèce de règle en la matière. On aurait aimé les considérer comme des symboles, mais leur caractère conventionnel et consensuel ne semble guère apparaître; elles semblent plutôt tirées du côté du décor que de celui de l'utilité pratique. Indissociablement liée à la peinture, à laquelle elle a emprunté ces images

¹⁵⁰P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p.548.

¹⁵¹Seg. III.5; Levi, *IP*, p. 203 n° 30

et les points de vue qui président à la représentation du monde et de ses parties, la cartographie romaine n'a pas su se donner les moyens d'être une discipline à part entière, pour des raisons conceptuelles fondamentales qui tiennent à son archaïsme, et sous la pression de ses commanditaires, plus désireux d'esthétique que d'utilité. Elle n'a pas su mettre en place le langage véritablement spécifique qui lui eût permis de franchir un pas qualitatif décisif qu'elle n'effectuera qu'au XV^e s., à une époque où l'astrolabe et la boussole commençaient seulement à faire de la carte autre chose qu'un bel objet ou qu'un support de la méditation. Les vignettes, dont la disparition, très progressive, scellera la naissance de la cartographie moderne, sont l'incarnation même des limites et de l'originalité de la cartographie ancienne.

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE.

L'image qui se dégage de cette analyse est assurément peu favorable à la cartographie gréco-romaine, qui nous apparaît sous un jour beaucoup plus noir qu' on ne le conçoit ordinairement. Certes, les qualités esthétiques de ces productions devaient être indéniables, mais c'était au détriment de leur valeur géographique. C'était la conséquence logique d'une cartographie monumentale de prestige où se révélaient la richesse et les qualités morales des commanditaires; c'était aussi le propre d'un art dont les règles et les conventions se dégageaient mal de la peinture. Contre la vision abstraite qu'une carte à l'échelle, dépouillée de tout ornement, proposait de la terre, conformément aux conceptions géographiques, l'immense majorité des cartes d'époque romaine semble s'être bornée à une perception chorographique plus immédiatement intelligible car plus proche de modes de perception mieux assimilés: ceux de la peinture, que les cartographes suivent jusque dans les détails. Scribes et peintres, les cartographes brillaient plus par leurs qualités graphiques que par leurs compétences géographiques. La valeur de leur production ne pouvait qu'en souffrir et inciter à l'immobilisme géographique.

Trop liées à la peinture, et trop ornementales, elles se laissaient envahir par le décor; trop tentées par l'exhaustivité, croulant sous les légendes, elles se distendaient, se déformaient, faisaient éclater leur cadre, tant la priorité était donnée au contenu sur le contenant.

Il n'y avait pourtant là de quoi choquer ni les cartographes, ni les usagers. Beaucoup étaient sans doute avertis que la seule convention qui régît jamais la cartographie romaine résidait dans la possibilité, universellement admise, de déformer les tracés réels. Des types de cartes qui nous semblent aujourd'hui entrer en contradiction étaient en réalité parfaitement compatibles aux yeux des Anciens, car elles représentaient autant de points de vue particuliers sur le monde, et autant de centre d'intérêt différents. L'exercice était périlleux, et le risque était grand de prendre pour les tracés réels de la terre ce qui n'était en réalité qu'un ensemble de déformations conventionnelles, surtout lorsque l'on était peu au fait de la cartographie, comme l'était sans doute le public auquel s'adressent des documents qui relèvent d'une symbolique aussi primitive. Ainsi s'explique que la carte ne se suffise pas à elle-même dans l'apprentissage de la connaissance du monde. Elle appelle la correction du maître ou le support d'ouvrages écrits.

L'absence de conventions symboliques est sans doute le meilleur signe de la faible diffusion de la cartographie dans le monde romain et de la maigre familiarité du public à leur égard. Elle nous invite par conséquent à nous interroger sur les utilisations pratiques qu'on leur a souvent prêtées, et sur l'usage qu'ont pu en faire l'état romain et l'administration impériale dans la gestion de l'empire. Il semble en effet difficile de penser que l'état et ses officiers aient pu régulièrement et normalement utiliser une cartographie de qualité sans que celle-ci ait exercé la moindre influence sur les cartes publiques. De fait, l'utilisation habituelle de cartes à des fins pratiques suppose au préalable une large diffusion de la cartographie et sa parfaite intégration dans les structures imaginaires et culturelles; or, si l'on suit les analyses de P. Janni, c'est bien

l'imaginaire géographique des Anciens dans son ensemble qui paraît étranger aux mécanismes cartographiques.

Il est donc difficile de prêter à l'administration romaine des pratiques et une familiarité qui semblent étrangers à son époque. Aurait-elle disposé de documents d'une qualité ou d'une efficacité supérieure? Des textes mentionnent en effet l'utilisation de cartes à des fins utilitaires par l'état romain. Des cartes cadastrales, des plans de cités, d'édifices et d'aqueducs sont parvenus jusqu'à nous, qui semblent avoir connu une large diffusion. L'usage même de signes conventionnels intangibles les distingue du reste de la production cartographique et plaide en faveur d'une diffusion qu'attestent par ailleurs la littérature et l'archéologie. L'état a donc bien fait réaliser des cartes pour son compte, et celles-ci ne se limitaient probablement pas aux cartes cadastrales; Végèce ne mentionne-t-il pas par ailleurs des *itineraria picta* où l'on reconnaît généralement des cartes militaires? Et que penser de la Table de Peutinger et de la carte monumentale que l'on attribue à Agrippa?

Il y a là assurément matière à réflexion. Plus que jamais il convient ici de se garder des généralisations abusives et de visions globalisantes. C'est donc chacun des types de cartes susceptibles d'avoir été utilisés ou commandités par l'état et par ses officiers que nous devons examiner successivement de façon à en dégager les caractères particuliers et les usages potentiels, de façon à voir jusqu'à quel point les cartes réellement ou potentiellement utilisées par l'administration romaine s'inscrivent ou non dans l'image de la cartographie que suggèrent les analyses développées dans cette seconde partie.